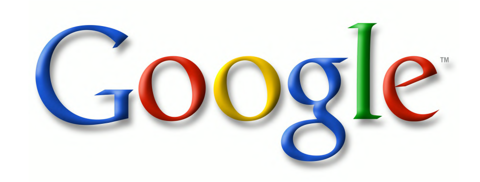
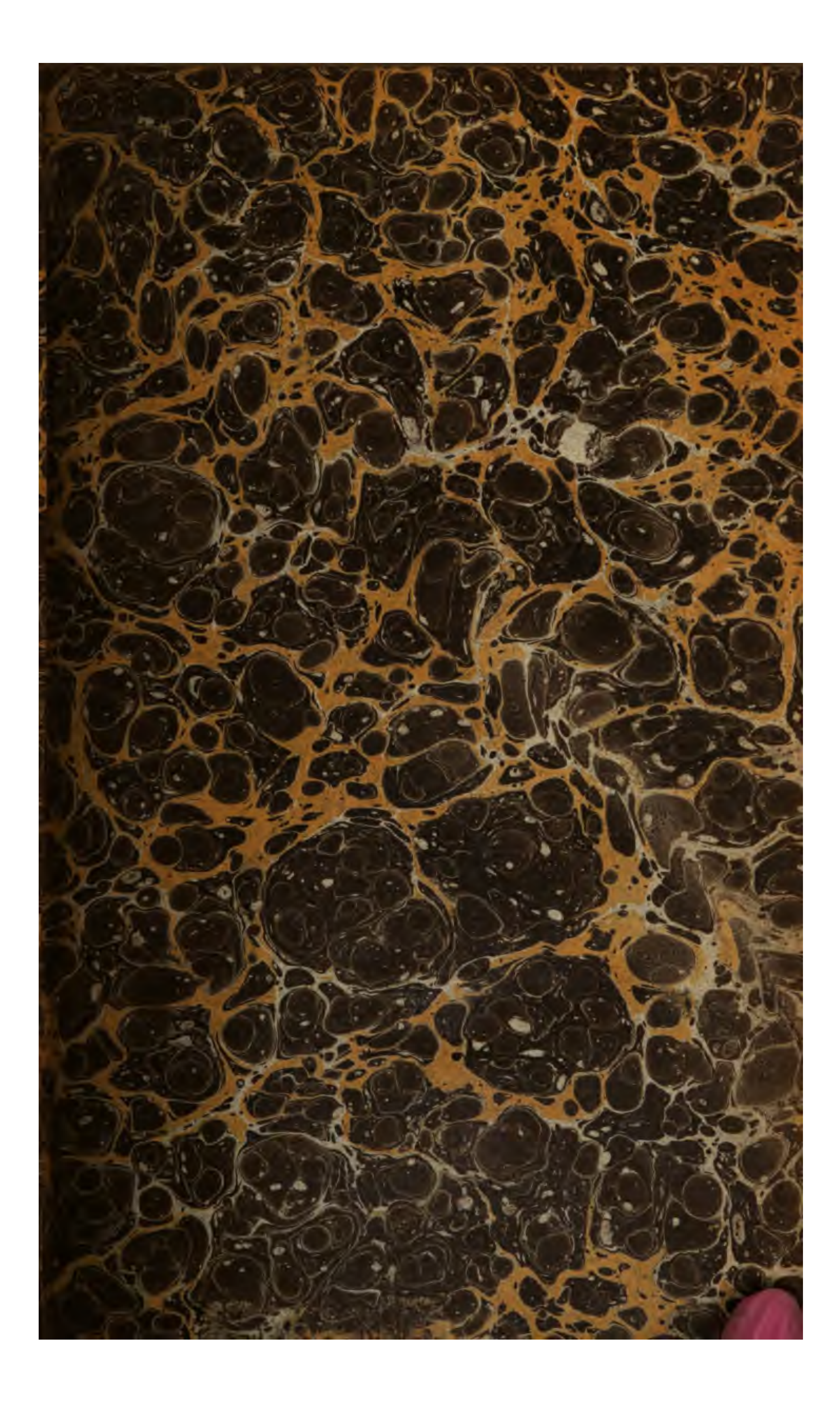
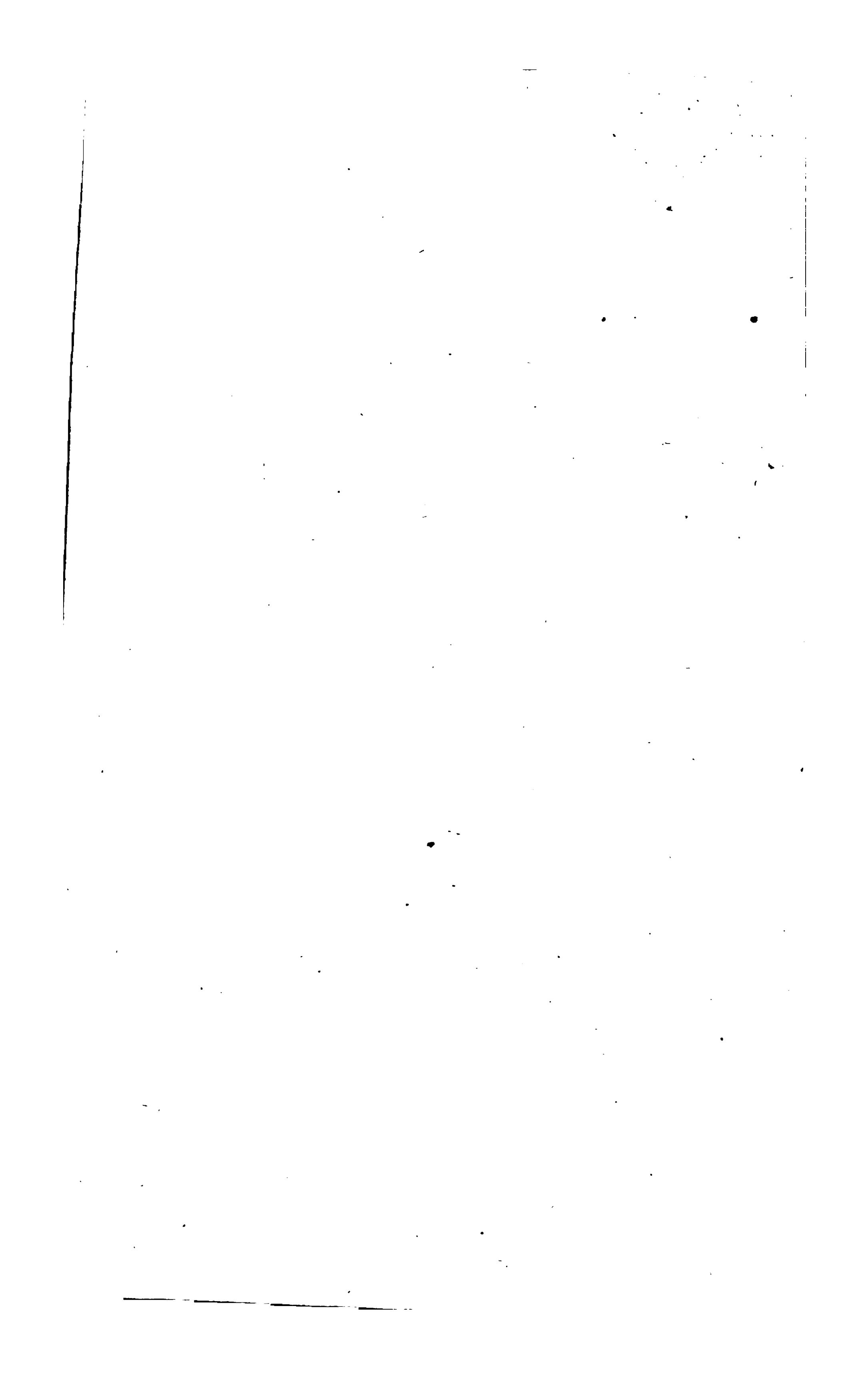






154.c.16
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.





HISTOIRE

DE

RUSSIE.

IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.

HISTOIRE
DE
RUSSIE,
ET DES PRINCIPALES NATIONS
DE L'EMPIRE RUSSE;

PAR PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

MEMBRE de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Empire, Membre de l'Institut, Professeur d'Histoire au Collège impérial de France et de l'Université impériale.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée d'une Vie inédite de Catherine II, par l'Auteur, continuée jusqu'à la mort de Paul I[er], et publiée avec des Notes,

PAR MM. MALTE-BRUN ET DEPPING.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

FOURNIER, LIBRAIRE, RUE POUPÉE, N° 7;
FERRA, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 11.

1812.

HISTOIRE

DE

RUSSIE.

MIKHAIL PHÉODOROVITCH IOURIEF, 1613.

CONNU PAR LES ÉTRANGERS SOUS LE NOM DE

MICHEL ROMANOF.

Les états se rassemblaient à Moskou pour disposer d'un trône où l'on devait ne monter qu'en tremblant, et qui semblait ne porter que sur les bords ruineux et glissans d'un précipice. Ces états étaient composés de boïards et autres officiers de la maison du prince, des voiévodes, des nobles et enfans-boïards des villes, des marchands, des bourgeois et des propriétaires de biens-fonds. Le nombre de ces députés n'était pas fixé, et les villes avaient le droit de choisir et d'envoyer ceux qui leur semblaient mériter leur confiance. Gramota o Izbr. Ts. Mikh.

L'assemblée fut d'abord tumultueuse. Il y eut entre les membres des états de longues contestations avant de pouvoir s'arrêter à un Let. o miat.

1613. choix commun. Enfin le plus grand nombre des voeux se porta sur Mickhaïl, fils de ce boïardin Phédor-Nikitich, fait moine par Boris,
21 février. élevé par Dmitri à la dignité de métropolite de Rostof, et actuellement prisonnier à Varsovie. Mikhaïl, que nous appellerons *Michel* pour nous conformer à l'usage, Michel, dis-je, âgé seulement de seize ans, ignorait le dangereux honneur qui lui était accordé. Il était à Kostroma, dans le monastère Ipatski, où sa mère prenait soin de son éducation, bien éloignée de prévoir la grandeur à laquelle il était destiné. Cette femme respectable et long-temps infortunée était de l'illustre maison des Chérémétef, et avait été forcée, comme on l'a dit, de se faire religieuse lorsqu'on avait donné à son époux l'habit monastique.

Nous avons déjà observé, en parlant de l'élection de Godounof, que la race de Rourik n'était pas éteinte. Elle ne l'est pas même aujourd'hui, et il reste encore des princes qui tirent leur origine du chef de cette longue dynastie; mais lorsque les branches étaient depuis long-temps subdivisées, les Russes négligeaient de remonter aux siècles écoulés pour retrouver la tige commune. A présent même de grandes maisons, issues de branches différentes, mais qui ont une commune ori-

gine, ne se reconnaissent pas comme for- 1613.
mant une même parenté. Enfin l'illustration, comme nous aurons occasion de le voir, se tirait moins de l'ancienneté de la noblesse que des emplois. Ainsi les aïeux de Michel ayant possédé les premières dignités, il pouvait être compris par les prétendans au trône.

Il n'était pas prince; il ne tirait pas même son origine de la Russie. Il descendait d'un André que l'on dit prince prussien, et qui Rodoslovie
vint de Prusse en Russie vers le milieu du Imper. Famj-
quatorzième siècle, sous le règne du grand lii M.S.
prince Ivan, père de Dmitri-Donski. On ne sait pas quels emplois furent donnés à cet André; mais on voit son arrière-petit-fils Zakhari servir comme égal avec un prince du sang.

Depuis la mort du tsar Fédor, fils d'Ivan, il courait un bruit que le prince, au lit de la mort, consulté sur le choix de son successeur, avait ordonné de placer sur le trône Fédor-Nikititch, neveu de sa mère Anastasia. Peut-être cette tradition, bien ou mal fondée, contribua-t-elle au choix que firent les états du jeune Michel, fils du malheureux Fédor. D'ailleurs il paraît que les députés craignaient de faire tomber leur choix sur un prince d'une maison trop puissante ou qui eût pris trop de part aux derniers troubles. En même

1613. temps le vœu des états devait être d'éviter de nouvelles factions, et de voir l'empire se remettre, au sein du repos, des violentes secousses qu'il venait d'éprouver. On prévoyait que le jeune souverain serait long-temps conduit par son père, dont on espérait obtenir la délivrance, et l'on pensait que ce prélat, ne pouvant par état exercer ses talens dans la guerre, tournerait ses vues du côté de la paix. Enfin la haute estime qu'on avait conçue pour le père dut avoir beaucoup de part à l'élévation du fils.

Aussitôt après l'élection on envoya des députés porter au nouveau prince les hommages et les sermens de ses sujets. Sa mère, tremblante et trop instruite par le malheur pour être éblouie par l'éclat d'une couronne, ne vit que les dangers qui menaçaient son fils. Son imagination effrayée le lui représentait renversé du trône et frappé de coups mortels, répandant sur le sein maternel les dernières gouttes de son sang. Elle abjurait, au nom du jeune prince, un honneur dangereux qui causerait sa perte. Obligée de sacrifier enfin ses craintes aux représentations et aux prières des députés, elle ne s'abandonna qu'en pleurant aux maux et aux périls qui accompagnent le rang suprême.

Le nouveau tsar ne vint à Moskou que deux mois après son élection. Comme il n'y avait point de patriarche, et que dès-lors il réservait sans doute à son père cette éminente dignité, il se fit sacrer par le métropolite de Kazan. 1613. 18 avril. Let. o miat. Khilkof.

Cette cérémonie confirmait ses droits au trône, mais elle ne lui donnait pas la puissance nécessaire pour s'y maintenir. Jeune et sans expérience, enlevé des bras d'une mère religieuse pour être mis à la tête des affaires, tiré d'un couvent pour diriger et rétablir un empire qui s'écroulait de toutes parts, il avait à conserver le repos intérieur, encore mal rétabli après de si longues agitations; à repousser les efforts de la Pologne et de la Suède, et à prévenir ou soutenir les attaques imprévues des Cosaques et des Tatars.

Le premier soin de son conseil fut de travailler à désarmer du moins un ennemi. La Suède ne paraissait avoir aucune juste raison de faire la guerre à la Russie, et l'on conçut quelque espérance d'en obtenir la paix par la voix de la négociation. C'était un aveuglement sans doute : il fallait, avant d'avoir la paix, montrer qu'on était en état de soutenir la guerre, et la situation de la Russie

1613. paraissait trop désespérée pour qu'elle n'eût pas autant d'ennemis que de voisins.

Chafirof. Le tsar fit annoncer à Gustave-Adolphe, par une ambassade, son avènement au trône. Il priait ce monarque de confirmer le traité de paix et d'alliance conclu entre les deux couronnes du temps de Chouiski, et de rendre ce que la Suède avait pris pendant l'interrègne. Cette demande était loin de s'accorder avec les vues ambitieuses du monarque suédois. Il venait de faire la paix avec le Danemarck; il avait même fait le sacrifice de quelques-uns de ses intérêts pour être en état de soutenir avec plus de vigueur la guerre contre la Russie. Il répondit aux ambassadeurs que les provinces qu'ils venaient réclamer lui serviraient de gages pour le paiement des secours qu'il avait accordés à Chouiski; qu'il avait encore d'autres dédommagemens à répéter, et que, si l'on refusait de le satisfaire, il saurait bien les obtenir par la force des armes.

Puffendorf. Chafirof.

Let. o miat. Le tsar crut devoir aussi faire part de son élévation au roi et à la république de Pologne, et, comme on pouvait le prévoir, son ambassade n'eut pas plus de succès que celle qu'il avait envoyée en Suède. La Russie resta donc chargée à-la-fois de deux guerres dont

nous allons rendre compte séparément, pour éviter la confusion. Nous commencerons par celle de Suède. 1613.

Dès que Pontus fut instruit de l'élection de Michel Romanof, il écrivit à Gustave qu'il était indispensable que le prince Philippe vînt au plus tôt à Novgorod, si l'on voulait conserver du moins à la Suède cette ville et ses vastes dépendances. Gustave n'eut pas de peine à comprendre que, en temporisant davantage, il perdrait tout le fruit de la politique tortueuse et perfide de son père, et des dépenses que ses projets sur la Russie avaient coûtées à la Suède. L'armée de La Gardie était considérablement diminuée : il lui envoya deux mille hommes de troupes allemandes, et peu de temps après il permit à son frère de s'avancer jusqu'à Vybourg. Les Novgorodiens, contraints sans doute à cette démarche par La Gardie, envoyèrent au prince des députés pour lui renouveler leurs sermens. Ils lui firent représenter que, s'il ne pouvait prétendre à régner sur toute la Russie, Novgorod pouvait du moins se détacher de cette domination, et faire comme autrefois une principauté particulière. Si Philippe se fût rendu à leur invitation, s'il eût pris en main les rênes de l'état qui lui était offert, il aurait été bien

Müller.
Puffendorf.

1613. difficile de l'en chasser; mais les principaux officiers suédois que Gustave lui avait donnés, bien plus pour éclairer et guider sa conduite que pour lui former une garde d'honneur, l'empêchèrent de quitter Vybourg. Il déclara, par leur conseil, qu'il ne prétendait pas renoncer au trône de Russie, et que toutes les villes devaient lui envoyer des députés pour se joindre aux citoyens de Novgorod et reconnaître sa domination. Il voulait tout avoir, et n'eut rien. Il fut obligé de retourner en Suède.

Les Suédois avaient jusqu'alors conservé quelques ménagemens avec les habitans de Novgorod; mais ils n'agirent plus qu'en ennemis. Ils prirent Ivan-Gorod, Porkhof, Oréchek. Si l'on en doit croire le prince Khilkof, qui n'a écrit qu'au commencement de ce siècle et qui est passionné contre la Suède, La Gardie donna un libre cours à son avidité. Il mettait les citoyens à la torture pour se faire donner de l'argent. Les pauvres mêmes ne pouvaient se soustraire à ses extorsions. Souvent, après avoir enlevé les trésors des églises, il y faisait mettre le feu. Enrichi par ses vexations, il se fit bâtir à Stockholm un superbe palais, couvert de cuivre, où depuis on a placé l'arsenal. Il fit bâtir un château près de la capitale et une église dédiée à saint Jacques.

Enfin il laissa des richesses considérables, 1613.
quoique, suivant le même auteur, il fût né avec une fortune médiocre; mais Pontus devait être riche des bienfaits que le roi Jean avait accordés à son père en lui faisant épouser sa fille naturelle; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait encore augmenté sa fortune des dépouilles de la Russie.

Pendant que les Suédois cherchaient à s'as- Let. o miat. Müller,
surer la possession de Novgorod le tsar travaillait à la reprendre. Il envoya, dans ce dessein, quelques troupes sous le commandement de Troubetski, le même qui avait contribué à la délivrance de Moskou. Cette armée était composée de près de six mille hommes. C'en était assez, s'ils eussent su combattre. Ils chassèrent les Suédois de Staraïa-Roussa; mais, s'étant ensuite retranchés dans 1614.
une île que forme la Msta, ils y furent bientôt resserrés par les ennemis. Après s'être retirés de fossés en fossés ils furent enfin obligés de se rendre, et le général put éviter à peine la captivité. La Gardie opprima plus que jamais Novgorod, et ce fut tout le fruit qu'on tira de cette expédition. Les Russes évacuèrent Staraïa-Roussa, et les Suédois étendirent leur domination avec encore plus de liberté.

1614. Mais leur joug devenait chaque jour plus insupportable aux habitans de Novgorod. Ils envoyèrent secrètement des députés au tsar implorer sa protection et lui demander la grace de ceux qui, par faiblesse et par la rigueur de l'oppression, avaient paru reconnaître le roi de Suède pour leur souverain. Les Suédois eux-mêmes étaient las d'une guerre dont ils n'espéraient plus recueillir de grands avantages. Le tsar avait imploré la médiation de la France, de l'Angleterre, de la Hollande. Gustave, dont les finances étaient épuisées et qui désespérait de conserver Novgorod, sollicitait de son côté les bons offices du roi d'Angleterre et des Provinces-Unies.

Chafirof.

1615. Il crut obtenir des conditions plus favorables en formant le siège de Pleskof, et lui-même voulut le commander. Evert-Horn, l'un de ses meilleurs généraux, fut tué dans une des premières sorties que firent les assiégés. Cependant les Suédois ne mirent pas moins de vivacité dans leurs attaques; mais le courage de Morozof, qui commandait dans la place, la résistance opiniâtre des assiégés, l'approche de la mauvaise saison et les vents contraires qui empêchèrent de recevoir la grosse artillerie, forcèrent le roi à lever le siège.

A-peu-près en même temps Jean Méric,

ambassadeur d'Angleterre, vint en Russie 1615.
pour interposer la médiation de son maître entre le tsar et le roi de Suède. Il fut secondé par l'ambassadeur de Hollande. La levée du siége de Pleskof rendait la négociation plus facile; mais Gustave, malgré cet échec, pouvait encore menacer et donner la loi. Le tsar recouvra Novgorod; mais il fut obligé de céder à la Suède l'Ingrie, la Carélie et tout le pays situé entre l'Ingrie et Novgorod; de signer une renonciation formelle à la Livonie et à l'Esthonie, et de donner encore de l'argent [1]. Le traité fut conclu le 26 janvier 1616.

La Russie n'eût pas été sans doute obligée de souscrire à des conditions aussi onéreuses si elle n'avait eu à-la-fois qu'un ennemi à combattre. La Pologne ne pouvait renoncer à l'espoir d'y établir sa domination ou d'en arracher au moins de vastes lambeaux. Une haine depuis long-temps envenimée entre les deux nations, et d'une part la douleur de voir échapper une proie qu'on croyait avoir saisie, de l'autre le désir de venger les plus graves insultes, rendaient cette guerre bien

[1] Pierre Ier, par ses conquêtes sur la Suède, ne fit guère que recouvrer ce que les Russes avaient perdu sous le premier souverain de sa maison.

1615. plus cruelle que celle de Suède, et exaltaient la fureur des deux peuples ennemis.

Let. o miat. Le jeune tsar, en montant sur le trône, vit avec indignation la ville de Smolensk, tombée entre les mains des Polonais, leur ouvrir l'entrée de ses états. Son premier soin fut d'envoyer des troupes en former le siège : elles prirent en passant Belaïa; mais les Russes se trompèrent, s'ils prirent ce léger avantage pour un présage de leurs succès à venir.

De son côté, Sigismond n'eût pas été satisfait de posséder une place frontière de la Russie s'il n'avait pas profité de cette situation pour rentrer dans cet empire, le démembrer, ou le punir du moins de ne l'avoir pas reconnu pour maître. Lisovski, par ses ordres, en parcourt une assez grande étendue; il prend, il manque des villes; il soutient de légers combats, tantôt vaincu, tantôt victorieux; il résiste même à Pojarski, mal soutenu par les officiers qui se trouvent sous ses ordres : il met le feu aux places dont il désespère de se rendre le maître. Changeant ensuite de manœuvre, ne donnant plus rien au hasard, et résolu de faire du mal aux ennemis sans en souffrir, il sait éviter les troupes qu'on envoie contre lui, les fatigue en les trompant, parcourt et ravage la campagne,

rentre enfin en Pologne, et laisse aux Russes 1615.
la douleur de leurs pertes, dont ils n'ont pu se venger.

En même temps les cosaques du Don, invités par la Pologne ou seulement excités par leur inquiétude naturelle et par l'espoir du butin, se jettent sur la Russie : ils sont renforcés par une foule de cette petite noblesse qu'on appelait *enfans-boïards*, accoutumés au brigandage pendant les derniers troubles et ne trouvant que dans le pillage le moyen de subsister. Presque toutes les parties de l'état se trouvent bientôt en proie à leur fureur : ils se répandent dans l'Ukraine, sur les bords du Volga, sur les rivages du Biélo-zéro, dans le district de Novgorod, dans les environs de Kargapol, à Ouglitch, à Cachin et jusque vers le nord. Ils ne se contentaient pas de ruiner les campagnes, de détruire les bestiaux, de brûler les villes et les villages, de faire mourir les hommes, il semblait que l'exercice des cruautés les plus atroces pût seul les consoler de leurs fatigues et leur fournir une sorte de récréation dans les travaux de la guerre. Ils inventaient de nouveaux tourmens pour rendre plus douloureuse la mort de leurs victimes : ils leur brisaient lentement les os; ils remplissaient aux hommes la bouche,

1615. aux femmes les parties secrètes, d'herbes sèches auxquelles ils mettaient le feu; ils leur arrachaient le sein. C'est une vérité humiliante pour l'humanité, que partout les hommes, encore bruts et sauvages, n'ont guère exercé leur imagination qu'à inventer des supplices pour leurs ennemis.

On envoya des troupes contre ces brigands, sous les ordres du prince Lykof; mais, pour épargner le sang et tâcher de rendre ces furieux utiles à la patrie, ce général eut ordre de commencer par leur offrir leur grace, s'ils voulaient rentrer dans le devoir. Ils crurent que, puisqu'on voulait bien leur pardonner, on n'avait pas la force de les punir. Ils s'avancèrent plus près de la capitale, comme s'ils eussent voulu braver le souverain dont ils rejetaient la clémence; mais Lykof les suivit de près, d'autres troupes s'approchaient: ils voulurent se retirer vers le nord, ils furent enveloppés et battus. Ceux qui échappèrent au carnage prêtèrent serment de fidélité: comme on avait besoin de leurs services, on se montra peu sévère. On ne punit que le chef et quelques-uns de ses principaux complices.

Il restait encore une autre troupe non moins formidable et non moins cruelle de

ces brigands ; elle fut enfin détruite près 1615.
d'Olonets.

Le tsar, obligé de partager ses forces contre tant d'ennemis, ne pouvait faire attaquer Smolensk avec beaucoup de vigueur. L'armée qui en formait le siège se fondait devant cette place sans faire aucun progrès. La cour lui envoya un renfort considérable ; mais une partie fut massacrée ou enlevée par les Polonais ; le reste, qui s'était arrêté à Dorogobouje, n'osait en sortir, et ses commandans prirent la fuite. Vladislas lui-même venait au secours de Smolensk. Le voiévode qui en formait le siège perdit toute espérance et se retira : poursuivi, battu, il revint à Moskou recevoir la punition de ses malheurs.

Vladislas, dont la présence devint inutile à Smolensk, pénétra plus avant dans le pays, s'empara de Dorogobouje, dont le commandant ne se défendit même pas ; entra dans Viazma, que le gouverneur et la plupart des habitans venaient d'abandonner. Il fut repoussé de Kalouga par Pojarski : le même général lui fit lever le siège de Mojaïsk; mais Vladislas ne quitta cette place que pour s'avancer jusque sous les murs de Moskou.

Peut-être allait-il se rendre maître de cette capitale, si deux pétardiers français, la

1615. veille de l'assaut, n'avaient abandonné son camp pour entrer dans la ville, et y donner avis du projet de ce prince. Les ordres furent donnés pour la défense. L'attaque commença, vers le milieu de la nuit, à une des portes qu'un pétard fit sauter à l'instant. Les Polonais se crurent maîtres de la ville : ils s'y jetèrent et se virent tout-à-coup arrêtés par un retranchement de charpente que défendaient des troupes d'élite. Longtemps la vivacité fut égale dans l'attaque et dans la défense. Le courage des Russes était animé par le souvenir des maux que leur avaient faits les Polonais, et par la crainte de retomber encore sous leur domination. Ils ne craignaient point la mort, parce qu'elle leur semblait moins cruelle que le joug dont ils étaient menacés. Ils perdirent bien du sang; mais ils furent vainqueurs, et les pertes que fit le vaincu lui ôtèrent le courage en détruisant ses espérances.

La Russie était conquise, si elle eût été attaquée avec plus de vigueur et d'intelligence. Une longue anarchie, compagne des troubles, avait anéanti toute subordination. Les troupes, accoutumées à passer d'un parti à l'autre au moindre mécontentement, ne connaissaient plus la discipline. Le service régu-

lier devenait insupportable aux soldats, parce 1615.
qu'ils espéraient plus de profit au brigandage.
Le souverain lui-même, obligé de ménager leurs caprices, de les flatter, les rappelait par des récompenses, quand leur désertion méritait des châtimens, et le sort des traîtres pouvait exciter l'envie des sujets fidèles. Les cosaques surtout ne reconnaissaient d'autres lois que leur volonté. Il y en avait à Moskou; mais, accoutumés à courir les campagnes qu'ils dévastaient, ils se lassèrent bientôt d'être renfermés dans des murs qu'ils devaient défendre. Ils sortirent de la ville. Le tsar fut obligé de leur envoyer ses boïards pour les ramener par les prières et les promesses, et cette soldatesque impérieuse ne consentit à rentrer à Moskou qu'en se faisant payer chèrement de sa complaisance.

Heureusement Vladislas ne put profiter de ce désordre; il n'avait pas assez de forces, et ses soldats n'étaient pas mieux disciplinés que ceux des Russes : il fut obligé de s'éloigner de Moskou. Ses tentatives contre des villes inférieures ne furent pas plus heureuses, et ses troupes furent battues près de Biélozéro.

Ces désastres multipliés l'engagèrent à faire les premières démarches pour la paix. Il envoya à Moskou le jeune Sapiéha et d'autres

1615. députés proposer des conférences. Elles s'ouvrirent dans un village, à sept verstes de Troïtsa. Le premier jour, les ministres se séparèrent après s'être mutuellement insultés : à la seconde conférence peu s'en fallut qu'on
1618. n'en vînt aux armes; enfin le troisième jour on convint d'une paix de quatorze ans et demi, et la Russie fut obligée d'abandonner à la Pologne Smolensk, Dorogobouje et quelques autres villes.

Viazma fut indiquée pour l'échange des principaux prisonniers. Fédor-Romanof, ou, pour lui donner le nom qu'il portait depuis sa disgrace, le métropolite Philarète, arrêté contre le droit des gens, malgré sa qualité d'ambassadeur, était toujours détenu dans la captivité. L'élévation de son fils sur le trône de Russie, loin d'adoucir son sort, avait encore plus irrité Sigismond, en lui ôtant l'espérance de procurer ce trône à Vladislas. On refusait même au malheureux Philarète les secours et les soins qu'eussent au moins exigés la décence et l'humanité. Le tsar souffrait en même temps des maux de l'état [1] et de

[1] Dans le quatrième volume des Mémoires de la société libre de Russie se trouve une pièce diplomatique importante. C'est l'instruction que le tsar donna à l'ambassade qu'il envoya en 1618 à Chah-Abbas, roi de

ceux de son père. Aussitôt après son élévation il lui avait envoyé l'igoumène, ou abbé d'un couvent de Moskou, pour l'assister dans 1618.

Perse, pour demander des subsides en argent. Cette ambassade se composait du prince Boriatinskoi, de Tchitcherin, d'un dijak ou secrétaire, d'un traducteur, de cinq interprètes et de dix fauconniers. Entre autres le tsar prescrivait aux ambassadeurs de remercier le chah des sommes qu'il avait déjà prêtées à la Russie, de lui remettre les présens dont ils étaient chargés, et parmi lesquels il y avait douze faucons de la meilleure espèce; de s'excuser par la détresse générale, en cas que ces présens parussent à la cour de Perse de moindre valeur que les précédens; de faire observer que le tsar n'envoyait des oiseaux à personne qu'au chah; de faire valoir, sans attendre les questions du roi, les avantages que les Russes avaient remportés sur les Polonais; de lui représenter que les troubles internes et la guerre de Pologne forçaient le tsar à de nouveaux emprunts; de ne fixer aucune somme, et de dire simplement que la solde semestrale des strélits et des cosaques combattant en Pologne se montait à quatre cent mille roubles; de ne souscrire à aucune condition pour cet emprunt, et de répondre que le tsar le rembourserait le plus tôt possible en productions de la Russie, comme le premier emprunt. A cette instruction étaient jointes les réponses que les ambassadeurs avaient à faire, si le roi s'informait des évènemens passés en Pologne, s'il demandait pourquoi on n'avait pas voulu laisser passer par la Russie l'ambassade impériale destinée pour sa cour, ou s'il se plaignait de divers objets.... Nous apprenons, par un supplément de cette pièce, que l'ambassade russe

1618. sa prison. On refusa long-temps de laisser parler ce moine à Philarète. Il obtint enfin, avec bien de la peine, de rester près de ce prélat et de partager sa captivité.

1619. Le jour où Philarète rentra à Moskou fut un jour de fête pour toute la Russie. Le souverain, ne voulant pas que personne fût dans la tristesse, lorsque lui-même éprouvait une joie si pure, ordonna la délivrance des prisonniers et le rappel des exilés.

Peu de temps après, et sans doute par ordre du prince, les boïards et le clergé vinrent le prier d'élever son père à la dignité patriarcale. Quand toutes les convenances n'auraient pas marqué cette place au père du souverain, la politique devait la lui donner. Elle ajoutait à la puissance du tsar, sûr alors de donner à ses ordres une nouvelle autorité par la sanction de l'église, dont son père devenait le chef.

Le sage Philarète devait sentir ces avantages; mais il ne savait pas moins que, en s'humiliant et paraissant rejeter les honneurs qui lui étaient offerts, il se rendrait encore plus vénérable au peuple. Il refusa d'abord une

arriva en Perse, qu'elle fut bien reçue du chah, que celui-ci envoya à son tour une députation au tsar, mais qu'il ne prêta point d'argent. *D.*

dignité qu'il devait ambitionner pour le bien 1619. même de l'état, et parut se rendre avec peine aux prières de son fils et aux supplications du clergé et des citoyens.

La nation, qui avait désiré le voir sur le trône, le vit du moins avec joie, par sa nouvelle dignité, placé de droit à la tête des conseils. C'était à lui de donner le premier sa voix et de ratifier toutes les lois du souverain : on aimait à croire que lui-même les avait dictées. On lui attribuait le sage gouvernement de son fils, et le peuple s'applaudissait de n'avoir pas été trompé en lui accordant sa confiance.

L'état, fatigué et presque épuisé par les dissensions intestines et par les attaques des peuples voisins, avait besoin d'une longue paix, et il en jouit.

Le roi de Suède aurait voulu engager le tsar dans une nouvelle guerre avec la Pologne; mais le prince, encore irrité de la mauvaise foi des Suédois dans l'exécution du traité qu'ils avaient fait avec Chouiski, s'excusa d'entrer dans leur alliance, qui lui était justement suspecte. D'ailleurs le terme de la paix qu'il avait conclue avec la Pologne n'était pas encore expiré, et il est permis de penser

1619. que les princes se croient quelquefois engagés par leurs sermens.

Mais après la mort de Sigismond le tsar se crut libre de la parole qu'il lui avait donnée. C'était avec douleur que, par le dernier traité, il avait renoncé à la possession de Smolensk, et il ne perdait pas le désir et l'espérance de rendre à ses états cette barrière. La guerre recommença avec la Pologne. Pour la soutenir, l'impôt fut porté au cinquième des revenus.

1632. Cheïn, le même qui avait si courageusement défendu Smolensk, fut chargé de la reprendre. Il avait sous ses ordres un grand nombre de troupes étrangères et nationales. C'est alors que les Chroniques font mention, pour la première fois, de cavalerie allemande, et elles annoncent que plusieurs régimens étaient commandés par des colonels de cette nation. Oléarius nous apprend aussi qu'il y avait dans cette armée des officiers français. Enfin plus de cent mille hommes furent, dit-on, envoyés au siège de Smolensk, et un tel effort témoigne assez l'importance qu'on donnait à cette place. Quelques villes prises, des batailles gagnées, avaient déjà donné d'heureuses espérances pour cette entreprise.

Mais trop souvent les plus flatteuses conjectures sont trompées par le sort des armes. Cheïn resta près de deux ans devant Smolensk sans remporter aucun avantage décisif. Enfin, désespérant du succès, il rendit aux Polonais ses retranchemens, la caisse militaire, les munitions et les armes. Ce fut injustement sans doute qu'il fut accusé de trahison, et c'est avec raison que la postérité le justifie. Après tant de preuves de zèle et de valeur qu'il avait données, comment aurait-il pu souiller sa gloire par une honteuse perfidie? Mais il est des temps et des gouvernemens où le général malheureux est toujours coupable, où le succès le condamne ou le justifie. Si l'on s'en rapporte au récit d'Oléarius, qui cependant l'accuse aussi de trahison, ce général ne semble pas en avoir été coupable, mais seulement d'orgueil, d'entêtement et d'ineptie. Dans son armée, qu'Oléarius s'accorde avec les auteurs nationaux à porter à plus de cent mille hommes, il y avait au moins six mille Allemands et plusieurs régimens russes, bien exercés et commandés par des officiers français, allemands et écossais. On avait trois cents pièces de canon.

1632. 1634. Oléarius.

La ville, ajoute-t-il, n'était enceinte que d'une muraille sans fossé. Les Allemands firent

1634. brèche et s'apprêtaient à emporter la place d'assaut. Cheïn s'y opposa, et dit qu'il ne souffrirait pas que le tsar eût levé une si belle armée pour qu'elle parût inutile, et qu'une poignée d'Allemands prît la place en quelques jours. Les étrangers insistèrent; ils étaient près de s'établir sur la brèche, mais le général fit pointer contre eux l'artillerie et les contraignit de se retirer. Le roi de Pologne eut le temps de faire venir un petit corps d'armée qui s'empara de tous les chemins par lesquels on amenait des vivres aux assiégeans. Cheïn aurait pu chasser les Polonais de ces postes : il leur laissa le loisir de se retrancher, et se vit bientôt plus régulièrement bloqué que la place elle-même. Bientôt son armée, manquant de tout, fut réduite aux dernières extrémités : il fut obligé de capituler et de recevoir les conditions que lui imposa l'ennemi. La cour aurait voulu lui pardonner, mais il fallut satisfaire la juste vengeance de la nation. Cheïn, Izmaïlof, qui commandait sous lui, et l'un des fils d'Izmaïlof, eurent la tête tranchée. D'autres chefs reçurent le knout et furent envoyés en Sibérie.

Let. o miat.

Le tsar, qui ne pouvait plus espérer de grands avantages de la guerre et qui voyait l'impossibilité de rentrer dans Smolensk, en

confirma, par un nouveau traité de paix, la 1634.
possession à la Pologne. L'ambassadeur, qui reçut de Vladislas la ratification de ce traité, rapporta à Moskou le corps de Chouiski et celui de son frère[1]. On rendit au malheureux tsar les honneurs funéraires dus au rang dont il avait joui.

Pendant la dernière année de cette guerre la Russie avait fait une perte sensible par la mort du patriarche Philarète, père du tsar.

Mais en même temps, sans étendre ses frontières, et contrainte même de laisser à ses ennemis des places importantes, elle se préparait, par des institutions nouvelles, à devenir plus redoutable. Le tsar faisait construire des forteresses pour défendre ses états contre les incursions des Tatars de Crimée; il appelait dans son empire des officiers étrangers, et formait des troupes régulières de cavalerie

[1] Les Polonais affectèrent alors sur les Russes la supériorité la plus humiliante. Leur ambassadeur voulut rester assis à l'audience du tsar pendant qu'il faisait la lecture de ses propositions. Il exigea que les grands qui assistaient avec leur souverain à cette audience se découvrissent toutes les fois qu'il prononçait le nom de son roi. Un autre ambassadeur, deux ans après, n'affecta guère moins de hauteur. Il disait qu'il n'était pas venu pour rendre honneur aux Russes, mais pour en être honoré. Voyez le Voyage d'*Oléarius*.

1634. et d'infanterie sur le modèle des autres nations de l'Europe. Son exemple sera suivi par ses successeurs. C'est sous son règne qu'il est fait mention, pour la première fois, de dragons dans les armées russes.

Par une conquête que firent peu de temps après les cosaques du Don ils indiquèrent, au moins pour l'avenir, un nouvel objet à l'ambition des tsars.

Let. o miat. et Azovskaïa Istoriia.

Les cosaques Zaporojski, que les Français connaissent mieux sous le nom de *Zaporaviens*, supportaient impatiemment le joug que la Pologne appesantissait sur eux. Quatre mille d'entre eux, hommes d'un courage éprouvé, s'associèrent pour aller chercher fortune loin de leur patrie, où chaque jour ils se voyaient menacés d'une plus cruelle oppression. Leur dessein était d'aller offrir à la Perse leurs services contre les Turcs. Ils traversèrent, toujours combattant et au milieu de dangers toujours nouveaux, les hordes des Tatars de Crimée et des Nogaïs. Arrivés près d'Azof, ils rencontrèrent trois mille cosaques du Don, qui les traitèrent en frères, et cherchèrent à les détourner de leur entreprise dont ils leur firent voir les dangers. Ce n'est pas qu'ils exhortassent au repos des hommes qui ne connaissaient que le métier

des armes; mais ils leur demandèrent leur 1634.
secours pour s'emparer d'une proie utile et sûre. C'était la ville d'Azof qui, les rendant maîtres des Palus-Méotides et leur ouvrant la navigation du Pont-Euxin, offrait l'appât d'une piraterie digne d'exciter leur courage.

Le projet d'association fut aussitôt accepté 1637.
que proposé, et les cosaques s'approchèrent d'Azof par le Don et par terre. La garnison turque, forte de trois à quatre mille hommes, ne fit d'abord que rire de leur audace. Comment n'eût-elle pas méprisé des ennemis qui manquaient d'argent, de poudre, de plomb et de vivres? Aussi les cosaques se contentèrent-ils d'abord de bloquer la place; mais le tsar, qui ne trouvait pas leur entreprise inutile à ses intérêts, leur fit passer des munitions de toute espèce; il désavoua ensuite ces secours; car, en tâchant d'affaiblir la Porte, il était bien aise de conserver la paix avec cette puissance. Avec les cosaques se trouvait un Allemand qui entendait l'art des mines. Pendant que dans la ville on continuait à regarder avec dédain leurs efforts, ils en préparaient sous terre la ruine. Le feu fut 21 juillet.
mis aux poudres : la mine fit sauter une partie considérable des murailles et ensevelit un grand nombre d'habitans. Une partie des

1637. assiégeans se précipita par la brèche ; les autres montèrent à l'escalade. Cosaques et Turcs se prenaient corps à corps et se battaient au poignard. Heureux ceux des assiégés qui purent prendre la fuite et chercher une retraite dans le désert ! Plusieurs se réfugièrent dans des tours avec leurs femmes et leurs enfans, et s'y défendirent une semaine entière : plus malheureux que ceux qui avaient péri dans le premier assaut, puisqu'ils ne firent que prolonger leurs souffrances.

La guerre de Perse empêcha le sultan Amurat de penser à reprendre Azof. Les barques des cosaques se répandirent impunément sur le Palus-Méotide et dans la mer Noire, et infestèrent ou menacèrent les rivages de la Turquie.

1640. Mais, après la mort d'Amurat, le visir Mahmet-Pacha, qui régnait en effet sous le nom de l'*imbécille Ibrahim*, ne voulut pas laisser plus long-temps Azof sous la domination d'une peuplade de brigands. Il fit construire des galères fort plates et des bâtimens capables de s'approcher des écueils d'Azof.
1641. Cette flotte fut prête en 1641. Le pacha de Silistrie eut le commandement de l'armée de terre : il emmenait avec lui vingt mille janissaires, autant de spahis, cinquante mille Tatars de Crimée et dix mille Tcherkas-

ses, sans compter un grand nombre de Vala- 1641.
ques et de Moldaves. Piali-Aga, élevé depuis peu à la place de capitan-pacha ou d'amiral, avait sous son commandement quarante-cinq galères, sans compter les galiotes et autres petits bâtimens. Azof renfermait quatorze mille hommes capables de porter les armes, et huit cents femmes méritèrent, par leur courage, d'être comptées parmi les défenseurs de la place. Les Turcs, après avoir souffert des maux infinis, furent obligés de lever le siège. L'armée de terre fut poursuivie par les ennemis, par la disette, par les maladies contagieuses. Une partie de la flotte, repoussée par la tempête, vint échouer à l'embouchure du Don, et devint la proie des cosaques. La protection de la sultane Validé fut seule capable de conserver la tête au capitan-pacha et au pacha de Silistrie; mais ils furent démis de leurs emplois.

Le grand-visir leva, l'année suivante, une 1642.
armée encore formidable. Le pacha d'Egypte en eut le commandement. A son approche, les cosaques sentirent leur faiblesse. Mal remis des pertes qu'ils avaient souffertes, et incapables de soutenir un nouveau siège, ils emportèrent tous leurs effets et mirent le feu à la ville. Ainsi toute la belle armée des Turcs

1642. ne fut occupée qu'à en éteindre les cendres. Le pacha fit entourer le terrain avec les flancs de quatre galères qui avaient été fort endommagées pendant le voyage. Comme il n'y avait pas de forêts auprès d'Azof, on se servit du gros bois de ces galères pour cuire des briques et construire à la hâte quelques bâtimens. Il parvint, par ses promesses et par l'espoir d'une forte paye, à rappeler plusieurs des anciens habitans pour réparer et défendre la ville, et le printemps suivant il employa des sommes considérables à la rétablir et à la fortifier.

Le repos de la Russie, depuis le second traité de paix conclu avec la Pologne, ne fut troublé que par des incursions des Tatars
Oléarius. de Crimée et des Nogais. Tous les ans le tsar les payait pour entretenir la paix avec eux; ce qui ne les empêchait pas de faire encore dans ses états de trop fréquentes incursions. Ils pillaient et ravageaient les provinces peu éloignées des frontières, et quand des troupes marchaient contre eux, ils étaient déjà retirés. L'état, qui ne souffrait de ces brigandages passagers que dans quelques-unes de ses parties, se remettait des violentes secousses qu'il avait éprouvées si long-temps et qui l'avaient menacé de sa ruine. Le prince aimait la paix, et sentait combien elle était nécessaire à ses

sujets. Il eût mérité par sa douceur, sa sagesse 1645.
et ses vertus, de les gouverner plus long-temps : les Russes ne se ressouvenaient pas que jamais un si bon prince eût régné sur eux. Il leur fut enlevé par un coup de sang, dans le mois de juillet 1645, à l'âge de quarante-neuf ans. Il en avait régné trente-deux. Il avait épousé, au mois de septembre 1624, la fille d'un prince Dolgorouki; mais cette princesse fut toujours malade depuis son mariage, et mourut quatre mois après. On croyait aux sortilèges en Russie; on n'avait pas même encore cessé d'y croire dans les autres pays de l'Europe. La mort de cette princesse ne passa pas pour naturelle ; elle fut attribuée à des maléfices, et l'on fit des recherches inutiles contre les coupables.

Tant que le prince n'avait pas d'héritier, l'état devait craindre d'éprouver les mêmes troubles dont il était à peine sorti. Ainsi le tsar, après trente jours de veuvage, épousa la fille d'un gentihomme, nommé *Strechnef*. Il eut d'elle plusieurs filles et trois fils, dont l'aîné fut le tsarévitch Alexei, que nous allons voir monter sur le trône.

1645. ALEXEI MIKHAÏLOVITCH.

Alexei, que nous appellerons *Alexis*, n'avait que seize ans à la mort de son père; mais le sage gouvernement de Michel, et la paix qui régnait déjà depuis plus de dix ans rendaient plus léger le fardeau imposé au jeune prince. Un sceptre est lourd à porter quand on le reçoit dans des temps orageux, ou quand il faut revenir sur toutes les opérations de son prédécesseur; mais on peut le soutenir quelque temps, même d'une main faible, quand le prince auquel on succède a tracé le vrai chemin qu'on doit suivre. Dès la nuit même de la mort de Michel le tsarévitch fut solennellement proclamé, et reçut les sermens des boïards et des principaux officiers de la couronne.

Le jeune prince avait eu pour gouverneur le boïardin Boris-Ivanovitch-Morozof, homme d'un jugement solide et d'un esprit pénétrant. Il ne manquait à ce seigneur qu'une ame plus généreuse et une meilleure éducation que celle qu'il avait pu recevoir dans son pays. Ce fut lui qui prit en main les rênes du gouvernement, et personne n'eût alors mérité

plus que lui de les tenir, si ses talens n'avaient 1645.
pas été obscurcis par sa cupidité.

Alexis était dans la quatrième année de son 1648.
règne lorsque la vacance du trône de Pologne lui inspira l'ambition de joindre encore une couronne à celle qu'il avait héritée de son père, et d'acquérir une nouvelle domination, sans l'acheter au prix du sang de ses sujets. Il se mit au nombre des candidats qui concouraient pour le trône de Pologne, vacant par la mort de Vladislas. C'eût été un jeu de la fortune de mettre les Polonais sous la puissance des tsars, eux qui avaient longtemps espéré placer leur souverain sur le trône de Russie; mais Alexis était trop puissant pour être élu. La république aurait été trop faible pour balancer le pouvoir du prince; la couronne serait devenue héréditaire, et la Pologne n'aurait été bientôt qu'une province de Russie. On préféra Jean Casimir, frère du dernier roi, parce qu'on ne pouvait le craindre. Il avait été jésuite, et finit par être, à Paris, abbé de Saint-Germain-des-Prés. Ce prince, élevé dans le repos des cloîtres, était peu fait pour maîtriser les flots de l'anarchie polonaise. Il avait perdu le bonheur en montant sur le trône : il crut gagner en changeant

1648. sa couronne contre une retraite obscure mais paisible.

Ce fut dans ce même temps qu'Alexis épousa la fille d'Ilia-Miloslavski, simple gentilhomme, qui n'avait encore aucun titre, et qui fut élevé peu de temps après à la qualité de boïardin. C'était Morozof qui avait engagé le tsar à faire ce choix. La jeune tsaritse se nommait *Marie*: elle était belle, et avait une sœur qui ne lui cédait guère en beauté. Soit que l'ambition n'eût pas rendu Morozof insensible à l'amour, soit que l'amour et l'ambition se prêtassent en cette occasion des forces mutuelles, il épousa, dix jours après le mariage du tsar, la seconde fille de Miloslavski, la sœur de sa souveraine. Ce lien, qui l'unissait encore plus étroitement à son maître, pouvait lui donner à la cour une nouvelle considération et assurer son crédit, mais non lui procurer l'amour du peuple, toujours prêt à détester ceux qui sont aimés du prince.

Let. o miat. Journal de la cour. Mayerberg. Oléarius. L'avarice de Morozof ne l'exposait que trop à la haine de la nation. Peu content des honneurs et du pouvoir, il ne donnait aucune borne à sa passion d'accroître sa fortune, et les plus criantes exactions lui semblaient permises pour ajouter à ses richesses. Les Russes n'étaient pas accoutumés à porter le fardeau

des impôts arbitraires : ils n'en supportent 1648.
même à présent que de très-légers. Le peuple avait vu d'un œil indifférent Morozof éloigner de la cour tous ceux qui avaient joui de quelque faveur sous le dernier règne, et leur procurer, loin de Moskou, des gouvernemens lucratifs, dans lesquels ils ne pouvaient nuire au favori : il le voyait, sans murmurer, mettre un prix aux graces du prince, et vendre au poids de l'or les charges et les emplois; mais des monopoles dans le commerce des objets de première nécessité, une augmentation d'impôt sur les cuirs, et quelques nouveaux tributs, le rendirent furieux. Il jure la mort de Morozof. Le tsar, en revenant du monastère de la Trinité, où il venait de faire un voyage de dévotion, trouve Moskou en état de révolte. Une populace séditieuse, conduite et encouragée par des soldats, assiège son palais : elle demande à grands cris qu'on lui livre Morozof et deux autres seigneurs qu'on regardait comme les ministres de ses exactions. L'un se nommait *Plestchéef*, et remplissait une charge de juge; l'autre était l'okolnitchei Trakhaniotof. Morozof et Trakhaniotof s'étaient cachés. Le tsar crut qu'une victime suffirait à la vengeance du peuple : il lui fit livrer Plestchéef, qui fut aussitôt massa-

1648. cré. De là les révoltés coururent piller la maison de Morozof et celles des boïards qui leur étaient suspects. Ils haïssaient surtout un secrétaire d'état du tribunal des ambassades, nommé *Tchistof*, parce qu'il avait pris à ferme un nouvel impôt sur le sel [1]. Ils le trouvent malade chez lui et l'assomment à coups de bâton. Ils avaient commencé le pillage par vengeance; ils le continuent par fureur, par avidité. Les officiers de la cour, les marchands, tous ceux qui pouvaient offrir quelque proie à leur cupidité, sont traités en ennemis.

Pendant ce désordre, au milieu de l'alarme générale, lorsque chacun, se croyant menacé, ne songeait qu'à mettre en sûreté des débris de sa fortune, le feu prit à quelques maisons, se répandit, et fit bientôt craindre pour toute la ville. Cet accident, que les séditieux devaient s'attribuer à eux-mêmes, réveille leur fureur, parce qu'il leur cause quelques pertes.

[1] Oléarius observe que cet impôt sur le sel en diminua la consommation ; ce qui affaiblit les revenus du prince. D'un autre côté, on voulut épargner le sel dans l'apprêt des viandes et du poisson salé ; ce qui occasiona la corruption d'une grande quantité de comestibles, et par conséquent une moindre abondance et un plus haut prix des denrées.

Ils retournent au palais, ils crient, ils menacent : il faut encore leur jeter une victime. On cherche, on trouve Trakhaniotof; on le livre; il est traîné sur la place et mis pièces. Enfin, pour apaiser la révolte, le prince est obligé de supprimer quelques-uns des nouveaux impôts, et de s'abaisser jusqu'à la prière en faveur de Morozof. Depuis cet évènement Morozof conserva l'amitié du souverain; mais il ne fut plus le seul dont on écoutât les conseils. 1648.

Le feu de la rébellion, étouffé dans la capitale, se manifesta dans les provinces par des explosions plus terribles. Les habitans de Pleskof, outre les griefs qui leur étaient communs avec les autres sujets de la Russie, en avaient encore de particuliers. Des paysans de Suède, malheureux comme le peuple l'est partout, croyaient trouver en Russie un sort plus favorable. Ils désertaient en foule leur patrie pour se jeter entre les bras du tsar, qui recevait avec joie des émigrans. La célèbre Christine, qui ne put trouver le bonheur ni sur le trône ni dans la vie privée, régnait alors en Suède. Elle fut effrayée de la dépopulation de ses états, et fit porter ses plaintes à Alexis. Le tsar, qui voyait ses sujets portés à la révolte, ne voulut pas courir les dangers d'une guerre incertaine; il offrit à

1648. Christine un dédommagement en argent et en blé. La principauté de Pleskof supporta le plus grand poids de l'enlèvement des grains. Celui qui était chargé de cette opération si délicate ne sut garder aucun ménagement. La famine se répandit dans la province : le peuple demanda satisfaction ; la cour voulait l'accorder, mais elle fut mal servie. Ceux à qui elle donna sa confiance aggravèrent le mal, les uns par dureté, les autres par ava-
1650. rice. La sédition éclata : des scélérats profitèrent du mécontentement général pour exercer le brigandage. On fut obligé d'employer la force et d'envoyer des troupes pour les faire rentrer dans le devoir. Le prince Khovanski eut le bonheur de terminer cette malheureuse affaire, et mérita de la part du souverain des marques éclatantes de sa reconnaissance.

Müller. Il se faisait aussi des enlèvemens de grains à Novgorod ; mais la tranquillité s'y serait peut-être maintenue si le manège d'un misérable n'y eût porté le trouble. C'était un marchand, nommé *Volk*. Jaloux des profits que faisaient les marchands étrangers, il rechercha l'amitié des principaux d'entre eux, acquit leur confiance et leur déclara secrètement qu'ils couraient le plus grand danger :

que tout le monde les regardait comme les partisans et les fauteurs de Morozof; que c'était un parti pris de s'assurer de leurs personnes et de leurs biens, et qu'il n'y avait pour eux de salut que dans la fuite. Il n'était pas difficile d'effrayer des hommes paisibles, sans protection, sans appui, et qui s'attendaient à être condamnés sans examen, parce qu'on pouvait gagner beaucoup à les perdre et rien à les justifier. Ils abandonnèrent une partie de leur fortune pour sauver le reste, rassemblèrent ce qu'ils avaient de moins embarrassant et de plus précieux, et prirent la fuite. C'était où Volk les attendait. Il courut toute la ville, criant que les Allemands étaient les complices de Morozof; que ce vexateur leur avait fait passer les fruits de ses déprédations pour les mettre en sûreté et les transporter en pays étranger; que l'état et le prince étaient également trahis; que c'était servir l'un et l'autre que de courir après ces marchands infidèles, leur enlever les vols dont ils étaient les recéleurs et les punir de leurs manœuvres criminelles. Il n'en fallait pas davantage pour animer le peuple. On court après les Allemands, on les maltraite, on leur enlève tout ce qu'ils sauvaient de leur fortune. Ils auraient été massacrés, si quelques 1650.

1650. marchands de Novgorod ne s'étaient avisés d'un expédient pour leur sauver la vie. Ils firent entendre à leurs concitoyens furieux qu'il fallait conserver ces complices de Morozof pour apprendre de leur bouche les secrets du traître. Ces malheureux étrangers furent chargés de fers et ramenés à la ville. L'histoire ne nous apprend rien de leur sort.

Ce ne fut là que le commencement et le prétexte de la révolte. Le peuple, qui par ses premières fureurs s'était animé contre Morozof, croyait voir partout des partisans de ce favori. Il en trouvait surtout chez tous les riches, chez tous les hommes en place, parce que ce soupçon était un prétexte pour mettre leurs biens au pillage. Les strélits, les cosaques, payés pour contenir le peuple, se joignent aux rebelles, parce que le brigandage qu'ils exercent avec eux rapporte plus que leur paye. Ils attaquent la maison du voiévode, prince Khilkof; ils s'écrient qu'il n'y a là que des traîtres qui s'accordent avec Morozof pour porter aux étrangers le pain et la substance du peuple. Le voiévode se réfugie auprès du métropolite. C'était le célèbre Nicon, que nous aurons occasion de faire mieux connaître. Le prélat cache Khilkof dans ses appartemens les plus reculés et fait fermer toutes

les portes de son palais. Les révoltés sonnent le tocsin ; la ville va devenir un champ de carnage. Le courageux Nicon prend la résolution d'offrir sa tête pour le salut du peuple. Il sort et se montre à la multitude révoltée. A son aspect on entend un cri général : « C'est un » traître, puisqu'il s'accorde avec les traîtres »! On le saisit, on le frappe, on le renverse, on le traîne par les cheveux, on lui jette des pierres. Il aurait été massacré, si quelques habitans, gémissant sur la frénésie de leurs concitoyens, ne l'avaient entouré et ne lui avaient servi de rempart contre les attaques des furieux. La plupart de ceux-ci le crurent mort sous leurs coups, et se livrèrent au désespoir d'avoir porté leurs mains sur le ministre des autels. Ils se retirèrent, mornes, abattus et déchirés de remords. Leur repentir rétablit dans la ville un calme passager. 1650.

Le prélat fut rapporté chez lui par ses domestiques. Tout affaibli qu'il était, il ne voulut prendre aucun repos tant qu'il se crut utile au bien public. Il se prépara à la mort par la prière, communia et alla chercher les séditieux jusqu'au milieu de leur assemblée tumultueuse. Tous firent silence dès qu'il éleva la voix. Ils n'osaient lever les yeux sur lui, et l'on ne voyait peintes sur le visage de

1650. ces hommes audacieux que la honte et la confusion. Le prélat leur fit des reproches paternels, leur représenta leurs devoirs comme chrétiens et comme citoyens, et les exhorta à l'obéissance et à la paix. Il crut les avoir touchés, et sans doute eux-mêmes abjurèrent en ce moment leur fureur; mais bientôt, entraînés par des esprits turbulens, ils choisirent pour chef un nommé *Stchéglof.* Ce misérable osa prendre le titre de voiévode. Au milieu d'une vile populace il réglait les affaires les plus importantes du gouvernement. On résolut, dans ces assemblées, de renoncer à la domination du tsar et de se donner à la Pologne.

Cependant la multitude, qui vit dans une enfance perpétuelle, a, comme les enfans, les passions violentes, mais passagères. La fureur des révoltés se tempéra peu à peu d'elle-même: chaque jour plusieurs de ces malheureux venaient implorer la médiation du métropolite pour obtenir leur grace du prince. Les esprits étaient dans cette disposition lorsqu'il arriva un édit du tsar qui accordait le pardon à ceux qui rentreraient dans le devoir. Il n'exceptait de cette grace générale que les chefs de la révolte. Il laissait au prélat le jugement de cette affaire, et lui permettait d'exercer,

suivant ses lumières, la justice ou la clé- 1650.
mence. Volk, l'auteur de la révolte, fut puni de mort. Le prétendu voiévode Stchéglof et dix autres des principaux coupables reçurent le knout et furent envoyés en exil. Trois cents des plus ardens révoltés furent condamnés à quelque temps de prison. Le sage Nicon sentait que par le supplice d'un trop grand nombre de coupables il ajouterait un mal de plus aux maux qu'il venait d'apaiser. Si l'on put dans la suite reprocher des fautes à ce prélat, il ne faut pas oublier du moins qu'il épargna le sang du peuple.

C'était au milieu de ces troubles qu'Alexis publiait un code de lois qu'on suit encore, au moins en partie. Il fit concourir à leur rédaction une assemblée des hommes les plus considérables de ses états. Sans doute on peut relever bien des fautes dans ce corps de législation; mais ne refusons pas un sentiment d'amour et de respect à la mémoire d'un prince qui, lorsque les lumières de l'esprit pénétraient à peine dans ses états, voulut donner à ses peuples des lois fondées sur leur situation, sur leurs idées religieuses, sur leurs mœurs, sur leurs usages, sur la forme de leur gouvernement; tandis qu'aujourd'hui même

1650. aucune nation de l'Europe n'a des lois faites pour elle [1].

Quoique Alexis méritât, par la douceur de son gouvernement et par ses travaux, l'amour de ses peuples, et qu'il fût en paix avec ses voisins, il connaissait trop l'ambition des uns et l'esprit turbulent des autres pour se livrer à une excessive sécurité. Aussi crut-il ne devoir pas mépriser un nouvel imposteur qui se fit connaître dans les pays étrangers. Ce n'est pas que ce fourbe parût en effet dangereux; mais on avait trop appris par l'expérience combien, suivant les circonstances, le plus faible ressort peut produire de grands effets quand il est dirigé par des mains habiles.

Povest o Samozv. Cet imposteur était un jeune homme d'origine ukrainienne : il se trouvait à Sambourg, dans la Russie-Rouge, qui appartient à la Pologne [2]. Un jour qu'il était au bain on aperçut sur son corps quelques marques qui ressemblaient à des caractères d'une écriture inconnue. On en parla d'abord comme d'une chose extraordinaire; mais un seigneur polonais, nommé *Danilovski*, crut pouvoir tirer

[1] Cela a été écrit vers 1779.

[2] Il faut se reporter au temps où j'écrivais. La Pologne, déjà mutilée, existait encore. Elle n'est plus.

parti de ce jeu de la nature pour exciter de 1650.
nouveaux troubles en Russie. Il fit part de son projet à un pope qu'il avait gagné, et se fit amener le jeune homme. Le pope examine les marques dont on a parlé, déclare que c'est de l'écriture russe, et qu'il lit distinctement ces mots : *Dmitri, fils du tsar Dmitri.*

Danilovski fit paraître autant de joie que de surprise. Il s'écria que le hasard lui faisait rencontrer enfin un jeune prince qu'il cherchait depuis long-temps. Si l'on voulait croire le récit qu'il faisait, des personnes dignes de foi, qui avaient assisté Marine dans les derniers momens de sa vie, lui avaient appris qu'elle avait laissé un fils auquel elle avait imprimé quelques marques pour le faire reconnaître : elle était enceinte lorsqu'elle avait été arrêtée sur l'Iaïk ; ayant ensuite été gardée fort étroitement à Moskou, elle avait tremblé pour l'enfant qu'elle allait mettre au monde ; enfin elle avait eu le bonheur de gagner la femme d'un cosaque qui avait substitué son propre enfant à celui de la princesse ; le cosaque, en voyageant, avait emmené avec lui le fils de Marine, et était mort sans lui découvrir le secret de sa naissance : ainsi l'on avait perdu toutes les traces par lesquelles on aurait pu remonter jusqu'au jeune prince, et il

1650. aurait passé sa vie dans l'obscurité, si le hasard ne l'avait fait enfin reconnaître.

Cette fable était assez mal tissue. L'imposteur de Kalouga était mort depuis deux ans lorsque Marine fut arrêtée : ce n'était qu'après la mort de ce fourbe qu'elle avait mis au monde le fils qu'elle eut de lui, et dont nous avons fait connaître la fin. Ce faux Dmitri ne pouvait donc être le père du second prétendu fils de Marine ; mais ces détails pouvaient n'être pas bien connus des Polonais, et c'étaient eux qu'il s'agissait de tromper.

Ils le furent. Le bruit se répandit qu'on venait de trouver le légitime héritier du trône de Russie. Vladislas, qui vivait encore, n'espérait plus régner sur les Russes; mais il était bien aise d'exciter parmi eux des troubles qui tourneraient à l'avantage de la Pologne. Il fit venir à sa cour le faux tsarévitch, et le reçut avec honneur.

Alexis fut instruit de cette manœuvre. Il fit prier Vladislas de lui livrer l'imposteur; mais le roi s'en défendit sous différens prétextes. Casimir, qui lui succéda et à qui les cosaques ne causaient que trop d'embarras, souhaitait de rester en paix avec la Russie. L'imposteur craignit d'être livré au tsar : il sortit de Varsovie, alla d'abord à Rével, et ensuite à Riga.

Ces villes appartenaient alors à la Suède. Il passa ensuite à Stockholm; mais, ne croyant pas y trouver une retraite assurée, il en chercha une dans le Holstein. Il y fut bien reçu du duc Christian-Albert, et se croyait trop éloigné de la Russie pour courir aucun danger. 1650.

Mais, quinze ans auparavant, Frédéric, père d'Albert, avait envoyé des ambassadeurs en Russie et en Perse[1]. L'un de ces députés avait abusé de son plein pouvoir pour emprunter à la caisse du tsar une somme assez considérable qu'il avait dissipée. Il avait été puni; mais la somme n'était pas rendue. Le tsar 1653. offrit au duc de Holstein de lui remettre cette dette, si ce prince lui livrait l'imposteur. Le duc y consentit. Le malheureux, victime de la politique des Polonais, et qui, loin d'être à craindre, cherchait à sauver sa vie de retraite en retraite, fut amené à Moskou. On trouva sa mère qui lui fut confrontée; il fut convaincu d'imposture et puni du supplice des cinq quartiers[2].

[1] Adam Oléarius était secrétaire de cette ambassade. Elle a donné lieu au *voyage de Moscovie et de Perse* dont il a publié la relation.

[2] Ce supplice consistait à couper la tête et les quatre membres du criminel. Il était connu en France dans le quatorzième siècle.

1653. Oléarius. Oléarius ne s'accorde point avec la Chronique russe que nous venons de suivre [1]. On ne trouve pas dans sa narration la circonstance peu croyable de ces marques naturelles, qui ressemblaient à des caractères d'écriture, et qu'un pope feignit de déchiffrer. Suivant lui, l'imposteur se nommait *Timaphei-Acudina*. Quoique fils d'un simple marchand de toile de Vologda, il reçut une bonne éducation par la bienfaisance d'un prélat, qui lui donna même une de ses parentes en mariage. Le jeune homme trouva de l'emploi à Moskou, et vola des fonds sur une caisse du tsar qui lui était confiée. Il emprunta des bijoux d'un de ses amis, les vendit, et nia ensuite en justice qu'il lui eût rien emprunté. Avant de prendre la fuite avec ses larcins, il enferma sa femme dans sa maison et y mit le feu. Cette malheureuse fut brûlée; on crut qu'il avait péri lui-même dans les flammes; il s'enfuit à Constantinople, et y fit profession du mahométisme.

Il ne tarda pas à y commettre quelque crime et chercha, contre la punition qu'il méritait, un asile en Pologne. Il s'adressa au hetman des cosaques zaporaviens, essaya de semer la di-

[1] Oléarius put être du moins bien instruit de ce qui se passa dans le Holstein concernant cette affaire.

vision entre la Pologne et les puissances voisines, et se donna pour un prince de la maison du tsar Chouiski. Il fut reconnu auprès du hetman par un envoyé de Russie : il y eut un ordre du roi de l'arrêter; mais il se sauva à Rome, où il se fit catholique. 1653.

Dans un voyage qu'il fit en Transylvanie il obtint du prince Ragotski des lettres de recommandation pour Christine, reine de Suède. Cette princesse, dans l'idée qu'il appartenait en effet par le sang au tsar détrôné, lui assigna une subsistance honnête. Il avait appris dans ses voyages le latin, l'allemand, l'italien; il avait de l'esprit, et son éducation ne semblait pas démentir la naissance qu'il s'attribuait. Le tsar fut informé par des marchands de Novgorod que l'aventurier se trouvait à la cour de Suède. Il le fit réclamer par le même envoyé qui l'avait reconnu auprès du hetman; mais Ancudina, instruit d'avance du rapport des marchands, avait déjà pris la fuite. Il fut arrêté en Livonie par ordre de Christine, se sauva de la prison, se rendit à Leipsick, où il se fit luthérien, et passa à Neustadt dans le duché de Holstein. Il y fut arrêté, sans qu'on sache par quelle raison. Le tsar écrivit deux lettres au duc pour réclamer le scélérat. Oléarius en a publié la traduction;

1653. elles confirment les principales circonstances de son récit, et rectifient quelques erreurs dans lesquelles il est tombé. On n'y voit pas, comme dans la Chronique, que le tsar ait eu l'indécence d'offrir au duc, pour se faire livrer le coupable, la remise d'une somme que lui avait surprise un ambassadeur du Holstein, ni que le duc ait eu la bassesse de livrer Ancudina pour s'acquitter de cette dette. Il le livra sans aucun intérêt sordide, et seulement comme un misérable indigne de sa protection. Ancudina, conduit à Moskou, fut confronté à sa mère, reconnu par elle, et puni du supplice des cinq quartiers. On vérifia qu'il avait été circoncis.

Il ne paraît pas, par les lettres du tsar, que ce prince l'ait poursuivi comme un dangereux imposteur, ni qu'Ancudina, comme le prétend Oléarius, se fût donné pour fils de Chouiski, qui n'avait jamais eu de fils. Ce mensonge n'aurait pu réussir en Pologne, où Chouiski était mort prisonnier, après avoir été renversé du trône. Le scélérat fut puni comme déprédateur du trésor, meurtrier de sa femme et auteur de complots contre sa patrie.

Cependant si la Pologne cherchait constamment à s'agrandir aux dépens de la Russie,

les tsars n'épiaient pas moins assidument 1653.
l'occasion de reprendre avec usure ce que la Pologne leur avait enlevé. Cette occasion se présenta sous le règne orageux de Casimir, lorsque les cosaques se révoltèrent contre la Pologne.

Il ne faut pas regarder les cosaques Müller.
d'Ukraine, ni ceux qu'on nommait *Zaporojski*, comme un peuple particulier. Ils sont Russes d'origine, ils suivent la même religion que les Russes, ils parlent la même langue; mais leur prononciation tient de celle des Polonais.

C'est aux temps qui suivirent la conquête de la principauté de Kief par Guédimin, et celle de la Russie-Rouge par les Polonais, c'est-à-dire au milieu du quatorzième siècle, qu'il faut rapporter la première origine de ces cosaques. Ce fut alors que les Russes, voulant fuir un joug étranger, cherchèrent en grand nombre un asile aux environs du Dnèpre. Il y avait sans doute parmi ces Russes fugitifs des hommes de toutes les professions; mais ils furent tous obligés d'adopter les mœurs militaires pour résister aux attaques de leurs voisins, les Tatars et les Polonais.

Cette association guerrière dut être d'abord peu nombreuse : elle s'accrut avec le temps,

1653. et surtout lorsqu'en 1471 le roi Casimir, fils de Jagellon, réunit la principauté de Kief au trône de Pologne. Il est vrai qu'il ordonna que toutes les charges fussent possédées par des Russes, et que les Polonais ne pussent obtenir sur eux aucune préférence; mais insensiblement les Polonais s'établirent dans cette province, se partagèrent entre eux tous les emplois qui donnaient quelque autorité, tinrent les naturels du pays dans l'abjection, et leur firent éprouver une oppression tyrannique. L'insolence et la dureté de ces nouveaux venus firent prendre la fuite à un grand nombre d'anciens habitans.

Ces émigrans de la Petite-Russie s'étendirent peu à peu le long du Bog et du Dniestre, et dans le pays compris entre ces fleuves et le Dnèpre. Ils y construisirent des villes et des villages où ils passaient l'hiver avec leurs familles; l'été, la jeunesse abandonnait ces retraites, traversait les déserts, et allait faire des excursions contre les Turcs et les Tatars. Ils servaient contre eux de rempart à la Pologne.

Mais pourquoi ces Russes émigrans prirent-ils un nom tatar? car c'est à la langue tatare qu'appartient le mot *cosaque* : il signifie un guerrier armé à la légère. Il est souvent fait

mention de cosaques tatars dans l'Histoire 1653.
russe, et il y a encore trois hordes de Tatars qui portent ce nom : ce sont celles des *Kirguis*. Peut-être les Russes réfugiés vers le Dnèpre prirent-ils le nom de *cosaques* parce qu'ils adoptaient le genre de vie des cosaques tatars : peut-être aussi avaient-ils beaucoup de ces cosaques avec eux; ce qui n'est pas sans vraisemblance, puisque les Tatars et les Russes de la principauté de Kief purent fuir également le joug des Lithuaniens. Les cosaques russes ont dans les traits beaucoup de conformité avec les Tatars. Cela peut venir de ce que, dès les premiers temps, des Tatars firent partie de leur association, de ce qu'ils recevaient dans leur union leurs prisonniers tatars, qui devenaient leurs frères, et de ce qu'ils se mariaient avec les femmes tatares qu'ils enlevaient dans leurs courses.

Le mot *zaporojski*, dont les étrangers ont fait *zaporaviens*, signifie habitans au-delà des écueils. Il est formé de *za*, au-delà, et de *porog*, écueil. Tous les cosaques de la Petite-Russie furent d'abord zaporoviens, puisqu'ils choisirent leur retraite au-delà des cataractes du Dnèpre. Sigismond Ier, qui occupa le trône de Pologne pendant presque toute la première moitié du seizième siècle, en appela un assez

1653. grand nombre au-dessus des cataractes, et leur donna une étendue de pays considérable. Etienne Battori en fit six régimens de mille hommes, commandés par un officier général, avec le titre de hetman que portaient les généraux polonais. Ces troupes ne coûtaient presque rien à l'état. Alors, comme à présent, elles se fournissaient d'armes et de munitions de guerre et de bouche, et ne recevaient point de paye. Le roi leur accordait seulement chaque année quelques gratifications en argent ou en pelisses. Battori sentait tous les avantages que la Pologne retirait des cosaques, et il se montra toujours leur bienfaiteur.

Mais les ménagemens et la considération qu'on avait pour eux cessèrent avec son règne. Sigismond III leur défendit de faire des excursions contre les Turcs; c'était attaquer les fondemens de leur société. Il attenta même à leurs droits, il les laissa opprimer par les seigneurs polonais, qui rendirent chaque jour leur joug plus pesant. Les chasseurs que ces grands avaient à leur service commettaient impunément toutes sortes de désordres chez les cosaques. On tenta même de soumettre leur hetman à un officier polonais. Enfin on voulut leur ôter l'exercice de leur religion, et forcer leur conscience à recevoir un culte dont

ils avaient horreur. La Petite-Russie se remplit 1653.
de prêtres catholiques : un évêque polonais, établi à Kief, l'emporta sur le métropolite : enfin un concile ordonna que le clergé de la Petite-Russie reconnût la primatie du pape, et se séparât du patriarche de Constantinople. Tant de genres d'oppression réunis lassèrent enfin les cosaques, d'ailleurs peu patiens. Ils se soulevèrent, et la guerre qu'ils firent à la Pologne fut reprise sous trois règnes successifs. Plusieurs fois soumis, ils furent chaque fois maltraités. On ne daignait pas tenir les promesses qu'on leur avait faites. Obligés de livrer en otages leur hetman et plusieurs de leurs chefs, ils surent que, au mépris des sermens les plus solennels, on leur avait fait trancher la tête à Varsovie. Tant d'outrages provoquaient leur vengeance, et ils y étaient animés par leur hetman Khmelnitski. Sous ce chef courageux ils firent trembler les Polonais à leur tour, et méritèrent, par leurs premiers succès, de trouver un protecteur dont leurs tyrans ne braveraient pas la puissance.

Ce protecteur fut Alexis : il vit que le moment était venu où il pouvait tirer de la Pologne une vengeance assurée. Il ne cherchait qu'un prétexte pour commencer la guerre : celui dont il se servit était bien frivole ; mais

1653. c'est souvent sur des motifs ridicules que les peuples sont condamnés à répandre leur sang.

Drev. Vivl. Mayerberg. Le tsar s'avisa de se plaindre de l'omission de quelques-uns de ses titres dans des lettres que lui avait écrites le roi de Pologne : il demanda raison de quelques phrases offensantes répandues dans des livres imprimés du consentement du roi et des états. Casimir voulait apaiser le courroux politique du tsar : les livres furent brûlés, et l'omission des titres rejetée sur la négligence de quelques secrétaires.

Cette excuse ne fut pas écoutée. Alexis voulait s'obstiner dans sa colère, parce qu'il espérait en tirer avantage. Il demanda que les coupables fussent punis d'une manière exemplaire; mais comment punir des commis pour avoir oublié quelques mots en tête d'une dépêche? La cour de Pologne répondit que les uns étaient morts et qu'on ne connaissait pas les autres. Alors le tsar déclara qu'il voulait bien oublier ces offenses, si le roi, de son côté, voulait pardonner aux cosaques. Dès-lors Casimir dut reconnaître qu'il ne restait plus aucun moyen de conciliation : cependant il daigna rendre compte à la cour de Russie de ses sujets de plainte contre les cosaques; condescendance inutile, puisqu'on était décidé à donner tort à la Pologne.

Déjà depuis long-temps le tsar entretenait des intelligences secrètes avec Khmelnitski; mais ce fut en 1654 qu'au milieu d'un conseil formé du patriarche, des chefs du clergé, des principaux officiers de ses conseils et de sa maison, de la noblesse de Moskou et même des principaux marchands, il déclara que les cosaques avaient imploré sa protection.* C'était dans de telles assemblées que se décidaient les affaires les plus importantes, et, comme elles intéressaient la nation entière, c'était aussi toutes les classes de la nation qui semblaient les régler par leurs suffrages. Chez tous les peuples de l'Europe on trouve les traces d'une intervention nationale dans la décision des grands intérêts de la patrie, et ces traces conduisent jusqu'aux antiques origines de ces peuples. Dans l'affaire qui nous occupe on fit intervenir la religion, sous prétexte que les cosaques étaient gênés dans le culte. Il fut arrêté qu'on enverrait des commissaires recevoir leurs sermens et ceux des villes qu'ils avaient sour leur dépendance. 1654. Journal de la cour.

Dès-lors la ville de Kief, dont les cosaques s'étaient déjà rendus maîtres, rentra sous la domination de la Russie, dont elle avait été si long-temps séparée. Le tsar résolut d'aller en personne faire le siège de Smolensk. Il apprend

1654. en chemin que plusieurs villes se sont rendues à ses généraux. Arrivé devant Smolensk, il reçoit chaque jour des nouvelles heureuses du succès de ses armes : cette ville elle-même, après deux mois de siège, demande à capituler. Les nobles et les bourgeois qui ne veulent point prêter serment au tsar obtiennent la permission de retourner en Pologne. Vitepsk, que le tsar Ivan-Vassiliévitch avait respectée, Mohilof, et ensuite Polotsk, deviennent autant de conquêtes des Russes.

Mais pendant qu'Alexis faisait rentrer sous sa domination ces possessions importantes, la peste exerçait ses ravages dans la capitale et dans plusieurs parties de son empire. Il fut obligé de passer l'hiver à Viazma. Ce fléau désolait ses états, sans lui ôter l'ambition
1655. de les accroître. A peine la saison lui permet-elle de rentrer en campagne, qu'il porte ses armes victorieuses dans la Lithuanie : il se rend maître de la capitale et d'une grande partie de cette principauté. La Sévérie est conquise par la Russie, à qui elle avait autrefois appartenu.

Puffendorf. Charles Gustave, depuis deux ans possesseur du trône de Suède par l'abdication de Christine, veut tirer parti des victoires d'Alexis, et se jette sur la Pologne, déjà ébranlée

par les armes des Russes. Casimir, pressé 1655.
entre ces deux ennemis et craignant peut-être encore plus les factions de ses sujets, ne se croit plus en sûreté en Pologne et fuit en Silésie.

Charles semble prêt à monter sur le trône de Pologne; mais l'électeur de Brandebourg essaie d'arracher quelques portions de cette proie. Il se jette sur la Prusse royale. Le roi de Suède, qui craint de partager avec l'électeur une conquête dont il se regarde déjà comme assuré, interrompt ses exploits pour se jeter sur les états de ce nouveau concurrent. Alors les Polonais respirent et abjurent les sermens forcés qu'ils ont faits à leur vainqueur.

Le tsar était irrité contre Gustave, qui, tan- Khilkof.
dis que les Russes conquéraient la Lithuanie, Müller.
et sans s'allier avec eux, avait attaqué la Pologne, profitant ainsi des exploits d'une puissance avec laquelle il ne daignait pas se
concerter. Aussi, lorsque Gustave tâchait de 1656.
reprendre ses avantages sur la Pologne qui lui échappait, les Russes l'attaquèrent dans la Carélie, l'Ingrie, la Livonie. Nienchantz, Dorpat, Narva et beaucoup d'autres villes moins
importantes tombèrent en leur pouvoir; mais 1658.
trahis, dit-on, par quelques officiers étran-

1658. gers, ils furent moins heureux contre Riga, et se virent obligés d'en lever le siège, après avoir perdu beaucoup de monde devant cette place. Cet échec fut suivi d'une trève qui conduisit à la paix.

La fortune des Russes se soutenait encore en Lithuanie; mais victorieux, ils souffraient une partie des maux qu'ils faisaient éprouver à leurs ennemis. Les finances de l'état étaient épuisées, et les malheureuses ressources auxquelles il fallait avoir recours répandaient partout le mécontentement. Alexis désirait la paix; il envoya même en 1658 des députés à la diète de Pologne : députation inutile. Il fallut continuer une guerre qui devenait chaque jour plus onéreuse, et dont les succès n'étaient plus aussi brillans. Elle fut plusieurs fois interrompue par des trèves assez mal observées, mais qui laissaient du moins aux deux partis quelque repos.

La Russie avait peut-être autant besoin que la Pologne de ces momens où elle pouvait respirer. Elle était atteinte de plusieurs maux à-la-fois. Pendant cinq ans des maladies contagieuses enlevèrent les hommes, et des mortalités les bestiaux. Les Tatars de Crimée, alliés de la Pologne, non contens d'avoir battu les Russes en Lithuanie, pénètrent dans la

Russie et s'avancent jusqu'à Sievsk. Ils sont repoussés; mais peu de temps après ils se rendent maîtres d'Astrakhan. Cependant ils ne purent garder cette ville, et furent obligés de l'abandonner un an après leur conquête. Ce qui affligeait surtout l'état, c'était la langueur du commerce et la misère presque générale, causée par une mauvaise opération dans les monnaies. 1658.

La guerre ne durait encore que depuis deux ans, lorsque le tsar s'aperçut de l'épuisement de ses finances. Pour suppléer aux kopeikes ou pièces d'argent, on lui conseilla d'en faire frapper en cuivre, à-peu-près de la même forme, et d'y donner la même valeur. Un morceau de papier représente souvent une grosse somme; un morceau de cuivre peut bien en représenter une petite, et tous les signes sont bons tant que la confiance y met la valeur. Aussi, quand les kopeikes de cuivre furent jetées dans le commerce, personne ne se plaignit de cette nouveauté. Elle paraissait fort indifférente au peuple, qui recevait, pour le signe de cuivre, ce qu'on lui donnait auparavant pour le signe d'argent. Drev. Vivl. Rodoslovia. Mayerberg.

Mais bientôt la cour elle-même détruisit cette confiance. Elle chercha avec trop peu d'adresse et de ménagement à tirer à elle

1658. toute la bonne monnaie, pour ne laisser dans le commerce que la monnaie nouvelle. L'avidité avec laquelle Ilia-Miloslavski, le père de la tsaritse, attirait toutes les pièces anciennes, apprenait au public à mépriser celles qu'on lui abandonnait. La défiance devint générale, la monnaie de cuivre fut décriée, le prix des marchandises et des denrées décupla, et la misère devint extrême.

1662. Enfin, après six ans de maux et de patience, le peuple fit éclater son mécontentement. Il n'y eut parmi les révoltés que des hommes des dernières classes de la société : malheureux, que la plus affreuse pauvreté forçait à changer de situation ou à périr. Ils étaient dix-huit mille qui s'armèrent comme ils purent de haches ou de couteaux. La moitié resta à Moskou pour mettre la ville au pillage, le reste alla trouver le tsar dans une maison de campagne voisine de la capitale. Ce prince était averti dès la veille de cette conjuration mal ourdie. Il se fit voir aux rebelles, qui osèrent lui demander de leur livrer son beau-père et quelques autres seigneurs, accusés des calamités publiques. Le tsar, toujours porté à la clémence, essaya de calmer les séditieux par les moyens les plus doux. Il leur parla plutôt comme un arbitre, comme un ami,

que comme un prince irrité Il daigna leur re- 1662.
présenter que lui-même serait injuste, s'il leur livrait sans examen ceux qu'ils osaient lui demander; que les accusés et les accusateurs avaient également en lui un père, et que jusqu'au jugement ils conservaient un droit égal à ses bontés : il ajouta qu'il examinerait avec soin les griefs du peuple, qu'il rechercherait sévèrement les coupables et en ferait justice. Il présenta même la princesse son épouse et son fils comme témoins et garans de ses promesses.

Les révoltés, persuadés qu'on les craignait, puisqu'on leur parlait avec tant de douceur, ne répondirent au discours du tsar que par des cris séditieux. Alors le prince, voyant qu'il ne pouvait leur en imposer que par la force, donna le signal aux officiers de sa maison et aux strélits. Ils étaient prêts à combattre; ils se jetèrent sur cette populace mal armée et en firent un grand carnage. Cependant ces malheureux ne moururent pas tous sans vengeance : ils trouvaient dans leur fureur de quoi suppléer au défaut de leurs armes.

A peine ils étaient défaits, que trois mille de leurs compagnons, beaucoup mieux armés, arrivèrent pour les soutenir; mais, dès qu'ils eurent appris la mort de leurs complices, ils

1662. jetèrent leurs armes, et regardèrent comme une grace d'être envoyés en Sibérie. On pendit à Moskou quelques centaines de ceux qui se préparaient à piller les maisons des riches, et le repos fut rétabli. Il était acheté par le sang d'une foule de malheureux, que leur misère avait rendus coupables, et les auteurs de leur misère et de leur crime restèrent impunis.

Le tsar, après avoir réprimé la sédition, ne se crut pas dispensé de satisfaire le peuple. La mauvaise monnaie fut supprimée. Une trève conclue avec la Pologne lui permit d'accorder ce soulagement à ses sujets. Elle fut suivie, en 1667, d'une paix de treize ans, pendant laquelle la ville de Smolensk, celle de Kief, la Sévérie, et toute la partie de l'Ukraine située à l'est du Dnèpre, furent abandonnées à la Russie.

1666. Peu de temps auparavant le patriarche Nicon avait été solennellement déposé. C'est ce même prélat que nous avons vu, métropolite de Novgorod, servir le prince et l'état avec tant de zèle pendant la sédition de cette ville.

Müller, d'après le MS. d'un secrétaire de Nicon. Cet homme, célèbre dans l'histoire de Russie, était né en 1613, de parens obscurs, dans un village dépendant de Nijni-Novgorod. On le nommait *Nikite*. Il passa une partie de sa

jeunesse dans un monastère, où il reçut son éducation et où il s'appliqua à l'étude des Saintes-Ecritures. Un moine de ce couvent lui inspira le goût de l'état monastique; mais ce penchant ne s'accordait pas avec les vues de son père, qui l'empêcha de suivre son inclination. Pressé par les sollicitations de sa famille, il s'engagea même dans les liens du mariage, et peu de temps après il reçut l'ordre de la prêtrise. Devenu père de trois enfans, il les perdit tous. Cette privation fit renaître avec plus de force son goût pour la retraite. Il inspira le même penchant à son épouse, qui prit l'habit de religieuse dans un monastère de Moskou. 1666.

Libre alors de tous les nœuds qui l'attachaient au monde, il se retira dans un établissement monastique, nommé *Anzerskoi Skit*, situé dans une île de la mer Blanche, sous un des climats les plus rigoureux du globe. Ce couvent, si l'on peut donner ce nom à des cahuttes dispersées, n'était point environné de murailles, la mer en tenait lieu. Douze cellules s'élevaient autour du rivage, à une demi-lieue l'une de l'autre. Chacune était habitée par un moine, qui ne voyait les compagnons de son supplice volontaire que pendant le service divin. Ils vivaient du pain et du poisson qu'on leur envoyait

1666. de la terre-ferme, ou que leur apportaient quelques pêcheurs. L'église était bâtie au milieu de l'île, autant éloignée de chaque cellule que chacune l'était l'une de l'autre. Les moines s'y rendaient la veille des jours de fête et tous les samedis : ils y passaient la nuit et la moitié du jour suivant, et retournaient ensuite dans leur solitude. L'austérité de cette vie, capable à-la-fois d'effrayer la nature et d'échauffer l'enthousiasme, fut ce qui décida le choix du nouveau cénobite. En recevant l'habit monastique il prit le nom de *Nicon*.

L'église de ce monastère n'était que de bois. Les hommes qui ont renoncé aux pompes du siècle veulent du moins loger superbement celui dont l'univers entier est le temple : ils se livrent avec d'autant moins de scrupule à cette vanité secrète, qu'elle se déguise à leurs yeux sous les apparences de la piété. Les moines de l'Anzerskoi ne furent pas insensibles à cette ambition; Nicon fut député à Moskou avec son supérieur pour y ramasser quelque argent. Il avait cet esprit de domination que la dévotion n'éteint pas toujours, et qu'elle fortifie même quelquefois, en le décorant du nom de *zèle pieux*. Obligé d'avoir plus de communication avec son chef, il s'accorda mal avec lui, et ces deux solitaires se

brouillèrent sans retour. A peine revenu à l'Anzerskoi, Nicon fut chassé de cette solitude, et livré aux caprices de la mer et des vents, dans un petit canot conduit par un seul homme. Ainsi ces moines, retirés parmi les glaces du Nord, avaient toute la chaleur de la haine dévote. La tempête, après avoir longtemps menacé les jours du pieux cénobite, le jeta sur les bords d'une petite île, peu éloignée de l'embouchure de l'Onéga : elle s'est appelée depuis *Krestny-Ostrof*, parce qu'il y planta une croix en action de grace de sa délivrance. 1666.

En se faisant affilier à un autre monastère, Nicon continua de suivre la règle de l'Anzerskoi. Il se retira dans une île voisine, y bâtit une cellule, se nourrit du poisson qu'il pêchait lui-même, et n'allait au couvent que pour assister au service divin. Cette austérité le rendit si respectable aux yeux des autres moines, qu'après la mort de leur abbé ils l'élevèrent en sa place. Les affaires de sa maison l'appelèrent à Moskou : il fut connu du tsar Alexis; il lui plut, et ce prince lui donna la direction d'un monastère de la capitale. Il fut fait successivement archimandrite [1], mé-

[1] L'archimandrite est ce que nous appelons le prieur d'un couvent.

1666. tropolite de Novgorod, et enfin patriarche de Russie en 1652.

Il avait de l'éloquence naturelle. La fermeté de son caractère, qui dégénérait quelquefois en roideur, le rendait ennemi de l'injustice. Généreux envers les pauvres, sa sévérité ne l'empêchait pas d'être compatissant. Etant encore métropolite de Novgorod, il sacrifia, pendant la disette de blé, ses revenus au soulagement des malheureux : chaque jour il leur distribuait du pain et de l'argent. Il fit construire dans cette ville quatre nouveaux hôpitaux pour les veuves, les orphelins et les vieillards qui se trouvaient dans l'infortune. Le tsar lui avait accordé une telle confiance, qu'il exerçait une sorte de magistrature suprême et décidait du sort des criminels. Il visitait les prisons, délivrait les innocens, consolait les coupables, et leur accordait même le pardon quand leurs fautes lui paraissaient mériter de l'indulgence.

Dès-lors il introduisit dans l'église russe le chant en parties, à l'exemple de l'église grecque. Ce chant était déjà en usage à Kief quand cette ville appartenait à la Pologne. Cette nouveauté plut beaucoup au tsar, et ne déplut pas moins au patriarche Iosiph, qui tenait aux anciens usages, et qui ne pouvait croire

qu'aucune innovation fût innocente. Quand 1666.
Nicon venait à Moskou il officiait dans la chapelle du palais, et le service divin s'y chantait suivant la nouvelle méthode.

Lorsque la mort eut enlevé le patriarche dont ce nouveau chant lui avait fait un ennemi, ce fut lui qui le remplaça. Malgré la Oléarius.
régularité de ses mœurs, il se piquait de tenir bonne table, montrait beaucoup de gaieté, et ne se faisait pas un scrupule de dire des choses flatteuses aux femmes aimables [1]. Il crut peut-être que quelque faste extérieur convenait à la dignité dont il était revêtu, et se fit bâtir en pierre un bel hôtel dans l'enceinte du palais. Cela n'annonçait pas l'austérité avec laquelle il défendit les instrumens de musique qui contribuaient à l'amusement des Russes dans leurs repas et leurs assemblées de plaisir. Il les condamnait peut-être moins en eux-mêmes que parce qu'ils formaient l'accompagnement de danses lascives et de paroles licencieuses. Peut-être aussi,

[1] Une jeune Allemande qui venait d'entrer dans l'église grecque lui demanda sa bénédiction. Il est d'usage que les prêtres grecs donnent un baiser fraternel à tous les néophytes. « Je ne sais, belle étrangère, répondit Nicon, s'il faut commencer par vous embrasser ou par vous bénir ». D.

1666. comme les chrétiens du rit grec ont horreur de la musique instrumentale dans leurs temples, crut-il qu'il était de son devoir de l'interdire, même dans l'intérieur des maisons et dans les assemblées privées. Il ordonna la plus exacte recherche de ces instrumens et les fit brûler. Un seigneur, proche parent et ami du tsar, eut seul assez de crédit pour conserver sa musique.

Let. & miat. Le patriarche portait sur tous les objets son esprit réformateur. Ses études assidues des livres saints lui avaient fait apercevoir depuis long-temps que dans les copies et les imprimés de la Liturgie, du Symbole de la foi et de la Bible, il s'était glissé un grand nombre de fautes. Des passages étaient altérés ou omis, des phrases entières étaient ajoutées au texte, des versets offraient un sens contraire à celui de la version des Septante, ou de l'ancienne version slavonne. Le tsar, par ses avis, convoqua un concile pour la restitution du texte sacré : il y présida lui-même, suivant l'usage de l'empire d'Orient. On rassembla les anciennes copies de la version slavonne qui se trouvaient dans différentes bibliothèques, et dont quelques-unes avaient plus de cinq siècles d'antiquité. On écrivit aux patriarches grecs et aux moines du mont Athos, qui

possédaient dans leurs bibliothèques d'anciens 1666.
manuscrits. Le patriarche d'Antioche assista lui-même au concile. On reçut un grand nombre de copies grecques des livres saints. Enfin, après un examen scrupuleux, il fut prononcé que l'ancienne version slavonne de l'Ecriture était fidèle, et qu'il ne s'y était glissé des fautes, dans la suite des temps, que par la multiplication des copies. Ceux qui compareront la Bible slavonne avec celle des Septante penseront, je crois, comme les pères de ce concile. Nicon veilla lui-même à l'édition qu'on Müller.
fit de la Bible à Moskou, conformément à l'ancienne traduction. Le concile ordonna en même temps quelques changemens dans les cérémonies de l'église.

Tout cela devint suspect à des hommes simples, qui crurent qu'on changeait la religion lorsqu'on travaillait à la rétablir dans sa pureté; ils se séparèrent de la communion du patriarche. Ce sont ces schismatiques qu'on appelle *raskolniki*, du mot *raskol*, schisme, dissension. Ils s'appellent eux-mêmes *anciens croyans*, parce qu'ils pensent avoir résisté aux nouveautés introduites par Nicon. N'étant pas maintenus par une autorité supérieure dans l'unité de la foi, ils se sont eux-mêmes subdivisés en plusieurs sectes.

1666. Fort ignorans, ils ne se sont point égarés dans des erreurs subtiles sur le dogme. Leur hérésie, si l'on peut lui donner ce nom, ne consiste guère que dans la manière de faire le signe de la croix, dans leur obstination à ne se servir que des anciens livres, à ne révérer que de vieilles images, et dans quelques autres points aussi indifférens. On compte parmi eux un grand nombre de marchands, qui se distinguent par leur exacte probité. Ils ont été quelquefois persécutés; mais ils vivent à présent tranquilles dans l'exercice du commerce et de l'industrie[1].

[1] Voyez sur cette secte Bergius, *de Statu ecclesiæ et religionis moscoviticæ*. Stockholm, 1704. Elle est représentée sous un jour très-odieux dans un ouvrage russe de M. Joannof, *Polnojé istoriezeskojé izviestiié*, 2e édit. Saint-Pétersbourg, 1795, quatre vol. in-8o. Nous reviendrons sur les détails que donne cet auteur de la doctrine et des mœurs des raskolniks, et nous ne parlerons ici que de leurs divisions. Les raskolniks se subdivisent en une vingtaine de classes ou petites sectes, qu'ils appellent eux-mêmes *soglasiïa*, communautés. Les unes sont de la *popofszina*, c'est-à-dire des raskolniks avec des popes ou prêtres, et les autres de la *bezpopofszina*, sans popes. Dans les sectes qui n'ont pas de prêtres on distingue les Pomoriens, les Théodosiens et les Philippones. Les premiers, qui s'appellent aussi *Vijgoriens*, tirent leur nom du désert de Pomorie ou Vijgorietz, où un raskolnik fonda, vers l'an 1694, sur la rivière

Personne ne jouissait auprès du tsar de plus 1666.
de faveur que Nicon. Toujours consulté, il avait autant d'influence sur les affaires temporelles que sur celles de l'église. Quoique ses premières études se fussent bornées aux sciences de son état, il avait sur les autres membres du conseil cette supériorité que donne aux hommes instruits sur les ignorans l'habitude de s'appliquer et de faire usage de leurs facultés intellectuelles. Il avait

de Vijg, un couvent qui est encore un des chefs-lieux des raskolniks. Il est habité, selon M. Joannof, par deux mille hommes et plus de mille femmes. Un membre de cette communauté, nommé *Théodose*, s'en sépara en 1706, et forma une nouvelle secte qui se répandit aux environs de Novgorod, Pskof et Dorpat, sous le nom de *théodosiens*. Ils forment maintenant à Saint-Pétersbourg une commune de mille ames. A Moskou ils parvinrent à obtenir un couvent, sous le nom de *Champ-de-Repos*. L'archevêque Ambroise voulut s'opposer à leur établissement en 1771; il périt victime de son zèle outré. Un paysan, nommé *Philippe*, après avoir été le valet d'un moine, se mit en tête de faire aussi une secte. Il quitta, avec une cinquantaine d'hommes aussi ignorans que lui, la communauté de Pomorie, et devint le fondateur de la secte des philippones ou philippans, *filipofsczine*, qui est devenue très-nombreuse et s'est répandue dans la Pologne. Un pâtre établit la communauté des bergers *pastuchovoïe;* mais cette nouvelle secte ne put s'élever au niveau des autres. *D.*

1666. aussi l'ascendant que donnait aux patriarches sur des hommes religieux et timorés la plus éminente des dignités sacerdotales. Il contribua beaucoup, par ses avis, à déterminer le tsar à la guerre de Pologne. Celle de Suède n'eut pas besoin d'être conseillée ; elle fut la suite de la première et du cours des évènemens. Quand les Russes furent obligés de lever le siège de Riga, quand leurs succès devinrent moins brillans en Pologne, quand on sentit tous les inconvéniens des opérations de finance auxquelles on était forcé, Alexis attribua tous ses malheurs à celui qui avait conseillé la guerre. Il aurait pu ne pas suivre ces conseils ; il ne les avait écoutés que parce qu'ils lui avaient paru sages ; mais, comme il est trop ordinaire aux souverains, il rendit responsable des évènemens celui qu'il avait consulté. Le patriarche reconnut aisément la révolution qui s'était faite dans les sentimens du prince à son égard. Il ne voulut pas jouer à la cour et dans la capitale le personnage humiliant d'un favori disgracié. Il demanda et obtint la permission de se retirer dans un monastère et d'y terminer ses jours dans la retraite et dans l'exercice des simples fonctions monastiques. Il conserva cependant le titre de patriarche, et les fonctions en fu-

rent exercées par le premier métropolite [1]. 1666.

Accoutumé au travail, il ne languit pas dans une retraite oisive. Il réunit la suite des

[1] Les historiens ne s'expliquent pas clairement sur les causes de la disgrace de Nicon; mais on peut les deviner. La faveur dont il jouissait auprès du tsar avait excité la jalousie des courtisans; ils cherchèrent à le perdre, et ils profitèrent sans doute de la guerre de Pologne pour arriver à leur but. On savait d'ailleurs que les dispositions du Code d'Alexis, qui soumettaient en partie les biens des monastères à une administration séculière, avaient été hautement et amèrement blâmées par Nicon, comme étant contraires aux institutions de l'église. Une preuve de l'animosité de la noblesse contre ce patriarche, c'est qu'après sa disgrace un boïard, nommé *Strechnef*, dressa un chien, qu'il avait appelé *Nicon*, à se tenir debout et à faire, avec une de ses pattes de devant, le signe de la croix à la manière introduite par Nicon. Relégué dans un monastère, le patriarche offrit l'exemple de la vie austère d'un anachorète des premiers siècles du christianisme. Une peau de mouton lui servait de vêtement; des anneaux de fer formaient sa ceinture, et il ne se nourrissait presque d'autre chose que de légumes, quoiqu'il fût accoutumé à des repas somptueux; il pêchait pour le couvent, travaillait à la maçonnerie, desséchait des marais et établissait des viviers, des vergers et des moulins; il dormait trois heures, et les jours de fête il faisait ses prières, du matin au soir, dans une petite cellule. Le monastère où il fit cette pénitence est celui de Woskres, qu'il avait fondé. Malgré son exil, le tsar lui envoya des présens et fit du bien à son couvent; il reçut

1666. Chroniques de Russie depuis Nestor jusqu'à son temps, confronta les différentes copies qu'il en put rassembler, corrigea, suppléa les unes par les autres, et forma un corps d'histoire qui est justement estimé.

Mais, en se retirant de la cour, il avait laissé la carrière libre à ses ennemis, qui mettaient tous leurs soins à le perdre. Ceux qui chérissaient l'ancienne ignorance, et le nombre en était considérable, ne pouvaient lui pardonner d'avoir établi des gymnases, où l'on enseignait le grec et le latin. Les dévots superstitieux l'accusaient d'impiété, pour avoir fait enlever des églises les images particulières qu'ils y avaient déposées, et auxquelles ils rendaient un culte idolâtrique qui les détournait du service divin. L'épouse d'Alexis et le père de cette princesse étaient les plus ardens à poursuivre le patriarche. Chaque jour on portait contre lui de nouvelles plaintes. On l'accusa de former des entreprises sourdes contre le tsar, de répandre à son sujet des bruits odieux, d'avoir écrit contre lui au patriarche de Constantinople une lettre remplie d'invectives. Enfin Alexis,

même une fois la visite du patriarche exilé, et à Woskres l'affluence des étrangers changeait l'exil de Nicon en une retraite honorable. *D.*

séduit par les ennemis d'un homme qui ne pouvait se défendre, résolut de rendre sa punition éclatante. Des patriarches, des chefs de monastères, des moines furent appelés de la Grèce à Moskou. On convoqua, pour perdre un solitaire, un nombreux concile, comme s'il se fût agi de décider de la foi : la conduite de Nicon fut rigoureusement recherchée par des hommes qui voulaient le trouver coupable. On lui fit même un crime de son abdication volontaire. Elle fut traitée de lâche et coupable désertion de l'église qui lui avait été confiée ; enfin il fut déclaré déchu de la dignité patriarcale, réduit à l'état de moine et relégué dans un monastère, vers le Biélozéro [1]. 1666.

[1] Jean Bacmeister, auteur d'une Histoire de Nicon, (*Beyræge zur Lebensgeschichte Nikons*. Riga, 1778), raconte cet évènement avec toutes les circonstances qui l'accompagnèrent. En voici les principales. Plusieurs courtisans, nommément le boïard Babarykin, avaient insinué au tsar que Nicon récitait journellement un psaume dirigé contre le tsar et contenant ce verset : *Que ses jours soient abrégés, que sa femme et ses enfans deviennent veuve et orphelins.* Le tsar raconta en pleurant ce trait de méchanceté aux archevêques et aux boïards. Il fut résolu d'envoyer une commission au couvent pour interroger le criminel. Nicon ne nia pas le fait ; mais il ajouta qu'il appliquait tous les jours ce verset au boïard Babarykin, ennemi de l'église, et non

1666. Trop ferme pour se reconnaître coupable, il rejeta la clémence du tsar, parce qu'il ne croyait pas l'avoir offensé. Cette conduite lui

au tsar. Les streltsis, qui déjà avaient cerné le couvent, reçurent ordre de se retirer. Un ami de Nicon, le boïard Sionsin, espérant que la présence de ce patriarche suffirait pour le réconcilier avec le tsar, lui écrivit que le monarque désirait le voir, assis dans le siège du patriarche, à Moskou, un certain jour de fête. Nicon se méfia de ce faux avis; mais, l'ayant reçu trois fois de suite, il se décida enfin à obéir. Arrivé à Moskou, il fut abordé brusquement par les boïards, qui lui demandèrent ce qu'il voulait. Bénir le tsar, répondit Nicon. On avertit Alexis de son arrivée, et on reçut l'ordre de renvoyer le moine à son couvent. Quelque temps après le concile s'assembla pour instruire son procès. Nicon fut amené par des gardes et traité comme le plus grand criminel. Le tsar, pour rendre sa condamnation plus solennelle, assista avec les boïards au jugement; mais sa présence jeta une sorte de terreur dans les âmes: il n'y eut que trois prêtres qui osassent accuser Nicon. Indigné du silence des assistans, Alexis les interpella pour appuyer les accusations des prêtres: on continua de garder un profond silence. Nicon éleva alors sa voix et parla au tsar avec tant de chaleur qu'Alexis semblait être l'accusé et Nicon l'accusateur. Le concile décréta, quelques jours après, la déposition du patriarche: tous les archevêques signèrent ce jugement, à l'exception de l'archevêque de Vologda, qui prétexta une maladie pour s'en exempter. Le tsar ordonna de le porter dans son lit à l'église, pour qu'il signât comme les autres. A la lecture de la sentence, Nicon protesta contre le jugement du concile;

fit éprouver un traitement sévère. On apporta dans la suite quelque adoucissement à son sort, quand lui-même montra moins d'opiniâtreté. Après la mort d'Alexis, le tsar Fédor le fit transférer dans un couvent moins éloigné. Il ordonna qu'il y jouît d'une liberté entière et de tous les agrémens qu'on peut goûter dans la retraite. Enfin Nicon obtint même la permission de revenir à Moskou, dans un monastère qu'il y avait fondé; mais il mourut en 1666

il nia la compétence d'un tribunal composé en partie d'esclaves turcs, qui n'étaient, disait-il, que des vagabonds mendians. Quand on voulut lui ôter les ornemens sacerdotaux il s'y opposa d'abord; enfin il le souffrit, en disant que les prêtres grecs pourraient en avoir besoin pour vivre. Comme le peuple de Moskou s'était opposé à son premier départ, il fut cette fois-ci escorté par une garde au couvent où il devait passer le reste de sa vie. Il y fut traité en prisonnier jusqu'à ce qu'il envoyât, par écrit, au tsar la bénédiction qu'il lui avait refusée en partant. Bientôt on porta de nouvelles accusations contre lui. Il avait fait écrire, sur quelques croix plantées le long des routes et sur sa vaisselle, ces mots : « Nicon le patriarche, prisonnier au couvent de Thérapont, pour la parole de Dieu et pour l'église ». Il fut interrogé sur trois cents points, condamné de nouveau et envoyé, sous escorte, au couvent de Cirillof, sur la mer Blanche. Il y resta jusqu'au règne de Fédor. Après sa mort, le patriarche Joachim, le plus ardent de ses persécuteurs, fut forcé à inscrire de nouveau le nom de Nicon dans la liste de ses prédécesseurs. *D.*

1666. chemin, près d'Iaroslavle, en 1681. Son corps fut apporté à Moskou, et enterré, par ordre du tsar, avec toutes les cérémonies qui s'observaient aux obsèques des patriarches. Peut-être viendra-t-il encore des historiens qui voudront le trouver criminel, tant on aime à augmenter, même sans preuves, la liste des coupables.

Ceux qui se plaisent à parcourir les Annales des crimes n'ont que trop souvent l'occasion de satisfaire leur goût : trop de scélérats ont déshonoré l'humanité. Tel fut un misérable qui, vers l'époque où nous sommes parvenus, désola le levant de la Russie. C'était un cosaque du Don, que l'histoire nomme *Stenka-Razin*. Né cruel, et rempli de cette ambition et de ce courage qui font des scélérats quand ils ne peuvent faire des héros, il rougit de rester confondu avec les autres cosaques. Il rassembla une troupe d'hommes, rendus, par son exemple et par leur brutalité, aussi méchans, aussi sanguinaires que lui, et se vit bientôt le chef d'une armée de brigands. Le premier de ses exploits fut de se jeter sur une caravane qui allait à Astrakhan et qui appartenait au tsar. Jusque-là les brigands s'étaient fait une sorte de loi de respecter au moins ce qui appartenait au souverain.

Drev. Vivl. Povest o Samozv.

Razin, plus audacieux que les scélérats qui 1666.
l'avaient précédé, méprisa, dès le premier pas dans son odieuse carrière, un usage jusqu'alors respecté par ses semblables. Son coup d'essai fut de se montrer rebelle envers le prince. Il joignit la cruauté au brigandage, et fit pendre quelques gentilshommes qui accompagnaient la caravane. Pour effacer, autant qu'il était possible, les traces de son crime, il brisa les barques qu'il avait pillées et en enleva les agrès.

Dans quelque entreprise que ce soit, un premier succès fournit les moyens de s'en procurer de nouveaux. Razin vit bientôt augmenter sa troupe d'une foule de nouveaux compagnons, attirés par l'espoir de faire un riche butin sous un chef que la fortune favorisait. Il descendit le Volga, et, trop faible encore pour rien entreprendre contre Astrakhan, il conduisit sa flotte par une des bouches du Volga, qu'on nomme *Bouzan* et qui est éloignée de sept lieues de cette ville. Il entra dans la mer Caspienne, en côtoya les rivages jusqu'à l'embouchure de l'Iaïk, et remonta ce fleuve. Comme il avait eu soin d'arrêter, d'enrôler ou de faire mourir tous ceux qu'il avait rencontrés, le prince Khilkof, voiévode d'Astrakhan, ne fut instruit que fort

1666. tard de ses brigandages. Ce commandant se flatta d'abord d'apaiser la rébellion sans répandre de sang, en faisant offrir au rebelle la grace du souverain. Il chargea de cette commission le stolnik Sivtsof, qu'il fit escorter de quelques hommes de guerre. Ils furent introduits avec respect dans la barque de Razin; mais ce scélérat, craignant que leurs exhortations et leurs promesses n'ébranlassent la criminelle fermeté de sa troupe, les fit tous massacrer sous ses yeux.

N'ayant à Astrakhan aucune nouvelle du malheureux Sivtsof, on envoya contre Razin un corps assez considérable de strélits, sous le commandement d'un bogdan Sivérof.

Ce chef ne s'amusa pas à négocier, et commença par attaquer les brigands; mais il ne put tenir contre des criminels désespérés, qui regardaient comme une grace de mourir les armes à la main. Ses strélits furent défaits; le plus grand nombre fut massacré. Quelques-uns gagnèrent le rivage, dans l'espoir de retourner par terre à Astrakhan; mais ils périrent de froid ou de besoin dans les déserts, où ils furent enlevés par les kirguis Kaisaki. Sivérof eut le bonheur de se sauver avec quelques-uns des siens dans une de ces barques légères

sur lesquelles on allait, dans ces pays, recueillir les tributs. 1666.

Encouragé par sa victoire, le brigand alla se rendre maître, par surprise, d'une petite place qui s'appelait *Iaïtskoi*, du nom de l'Iaïk, sur lequel elle était bâtie. Les habitans, les gens de guerre, furent massacrés, et Razin fit égorger avec eux quelques strélits qu'il avait faits prisonniers dans son affaire avec Sivérof: tous ces cadavres furent jetés dans une fosse qu'on remplit de bois auquel on mit le feu. Deux colonels de strélits furent pendus. Enfin il n'y eut d'épargnés que ceux qui voulurent s'enrôler avec les brigands. Razin passa l'hiver dans cette place, et se prépara, dès le retour du printemps, à de nouveaux brigandages.

Il n'osa pas tourner ses efforts contre la Russie. Il était trop bien informé des mesures qu'on y avait prises contre lui et du danger qui l'y menaçait. Il résolut de se jeter sur les rivages de la Perse. La paix, qui régnait entre cet état et la Russie, y entretenait la plus profonde sécurité et favorisait ses projets.

Pendant qu'il faisait ses préparatifs, un 1668. autre scélérat comme lui, aussi cosaque du Don, nommé *Serguei*, et surnommé *Krivoi* ou *le Louche*, rassembla de son côté une forte

1668. troupe de misérables, se rendit maître d'un grand nombre de bâtimens sur le Volga, descendit par le même bras du fleuve qu'avait suivi Razin, et entra dans la mer Caspienne pour se joindre à ses entreprises et partager sa fortune. Le voiévode d'Astrakhan envoya des bâtimens à sa poursuite; mais le brigand l'attendit dans un détroit, où toute cette flottille ne pouvait agir ensemble. Les strélits furent attaqués de toutes parts, sans cesse harcelés par les barques de Krivoi, plus légères que les leurs, toujours atteints dans leur fuite et battus partout, sans pouvoir même se défendre. Tous furent tués ou pris, et le vainqueur alla joindre Razin, également digne de combattre sous ce chef par son courage et par sa férocité.

Ces deux brigands réunis pillèrent tous les vaisseaux qui allaient de la Perse à Astrakhan: ils osèrent même faire des descentes sur les rivages de la Perse, y porter le ravage, détruire les villages et les bourgs, et massacrer les habitans. Les Persans ne pouvaient croire que ces brigandages s'exerçassent sans ordre de la cour. Le gouverneur du Ghilan s'embarqua avec son fils pour s'opposer à ces furieux; mais il fut battu, et son fils tomba dans les mains du cruel Razin. Nous verrons pour

quel traitement ce barbare le réservait. Le scélérat acheta sa victoire par la perte de la moitié de ses forces; les Persans prenaient des précautions contre lui; partout ils se disposaient à le repousser de leurs rivages, les armes à la main. Il reconnut qu'il n'y avait plus rien à gagner avec eux, et retourna en Russie. 1668.

Le tsar, mécontent du voiévode Khilkof, qui ne s'étoit pas assez vigoureusement opposé au mal dans son principe, le rappela et envoya en sa place le prince Prozorovski, homme plein de zèle et de valeur. Ce commandant emmena avec lui son frère, digne de partager ses travaux. Le tsar joignit à ces deux hommes, dont il estimait les talens, le stolnik prince Lvof et un nombre de troupes suffisant pour résister au rebelle et contenir le peuple. A peine arrivé à Astrakhan, Prozorovski expédie Lvof, avec ordre de chercher Razin et de le poursuivre en quelque endroit qu'il pût le joindre. Lvof l'atteignit, l'enferma par terre et par mer. Le scélérat, voyant qu'il ne lui restait plus aucun moyen de fuir, lui envoya deux hommes implorer son pardon, avec promesse de réparer ses crimes par sa fidélité et par sa valeur, consacrée désormais au service du souverain. Les 1669.

1669. rebelles étaient encore en grand nombre : Lvof craignait de les réduire au désespoir ; il jugea plus prudent de recevoir les promesses de Razin que d'exposer ses troupes contre des forcenés, qui chercheraient la mort pour éviter le supplice. Razin fut conduit à Astrakhan, et on envoya le voiévode prendre à Moskou les ordres du tsar.

Alexis ne se crut pas permis d'enfreindre une promesse que son général avait faite en son nom. Razin prêta serment de fidélité, et fut envoyé sur les bords du Don avec ses complices. Les empereurs romains faisaient froidement assassiner, sous leurs yeux, des généraux, des rois gaulois ou germains, des princes indépendans, qui s'étaient fiés à leur parole : exemple trop souvent suivi dans les siècles postérieurs ; et l'on voit ici le prince d'une nation encore peu éclairée ne pas oser manquer, même avec des brigands, ses sujets, à des promesses qu'il pouvait aisément désavouer ; mais, en louant la vertu d'Alexis, blâmons son imprudence de n'avoir pas fait disperser Razin et ses compagnons dans des contrées où ils eussent été utiles à la patrie, qu'ils recommenceront bientôt à déchirer.

Sans doute, si Razin avait eu dans l'ame cette élévation qui n'est pas toujours étran-

gère aux grands criminels, il eût été sensible 1669.
à la générosité de son maître, et eût rougi de ne pas s'en rendre digne; mais l'ame froide et basse de ce misérable était trop grossière pour sentir la vertu. Il ne profita de sa grace que pour devenir plus coupable.

On ne l'avait dépouillé, ni lui ni ses compagnons, des richesses qu'ils avaient enlevées dans leurs courses. Les moindres cosaques entrèrent dans Astrakhan, vêtus de drap d'or ou des plus belles étoffes de soie de la Perse. La plupart avaient des bonnets entourés de grosses perles et de pierres précieuses. Tant de richesses excitèrent la cupidité des autres cosaques, et procurèrent à Razin de nouveaux instrumens pour les crimes qu'il méditait. L'ataman du Don se vit sans pouvoir, et fut contraint de céder à l'ascendant de ce
chef. Bientôt on ne put trouver de sûreté 1670.
qu'en partageant ses desseins. Ceux des cosaques qui refusèrent de prendre part à ses brigandages furent dépouillés, maltraités, chassés de leurs maisons abandonnées au pillage, et les officiers russes que la cour avait soin d'entretenir auprès des cosaques pour éclairer leurs démarches furent ou massacrés, ou battus si cruellement qu'ils moururent peu de temps après.

1670. Razin s'embarqua de nouveau sur le Volga. Il s'avança vers Tsaritsin, prit en passant de petites villes et des villages de Tatars, pilla tout ce qu'ils possédaient, détruisit par le feu tous les bâtimens, et fit mourir tous ceux qui ne voulurent pas se joindre à son parti. Il s'était ménagé à Tsaritsin des intelligences secrètes. Les strélits qui devaient le combattre l'introduisirent dans la ville. Il fit égorger tous ceux qui n'avaient pas partagé cette trahison, en commençant par le voiévode et les nobles, et distribua leurs richesses à ses complices.

Prozorovski apprit à Astrakhan les nouveaux excès de Razin : il envoya contre lui le stolnik Lvof, qui le rencontra près de Tchernoïar; mais Lvof exhorta en vain ses strélits à donner des preuves de leur courage et de leur fidélité : gagnés par des émissaires secrets de Razin, ils se révoltèrent ouvertement contre leur chef, massacrèrent leurs officiers, et se donnèrent au brigand. Il n'échappa qu'un officier, qui, accompagné d'un soldat, vint porter à Astrakhan cette affligeante nouvelle.

Prozorovski s'aperçut dès-lors que cette ville était elle-même menacée. Tarlykof, le même officier qui avait échappé au dernier massacre, fut envoyé à la cour pour faire part

au tsar de la situation où se trouvait le voié- 1670.
vode. Les chemins étaient occupés par les troupes de Razin : les pays d'alentour étaient couverts de nations vagabondes, toutes d'intelligence avec le brigand. Tarlykof fut obligé de descendre jusqu'au Térek, et d'aller chercher le Don à son embouchure.

En même temps l'esprit de rébellion se manifesta dans Astrakhan. Les troupes demandèrent d'un ton menaçant la paye de l'année précédente qui leur était due. Cette soldatesque n'ignorait pas que la caisse n'avait pu arriver, parce que les chemins étaient coupés de toutes parts. Ainsi leur demande, juste en apparence, était en effet un prétexte dont ces traîtres cherchaient à couvrir leur révolte. Le métropolite vint en cette occasion au secours du gouverneur. Il ne se contenta pas de les engager par ses pieuses exhortations à la patience et à la paix, il donna six cents roubles de son propre revenu, et en fit donner deux mille par le monastère de la Trinité d'Astrakhan. Ce prélat et les moines dont il était le chef ne se croyaient pas dispensés de rendre leurs richesses utiles à la patrie.

Prozorovski et son frère ne négligèrent rien pour s'opposer aux rebelles et mettre la ville en état de défense. Des ouvriers, qui

1670. avaient été appelés par le tsar pour construire le premier vaisseau régulier qu'on ait fait en Russie, travaillèrent avec la même ardeur que les nationaux, et leur communiquèrent les lumières qu'ils avaient apportées de leur pays.

Le jour même où la paye fut distribuée aux troupes Razin parut à la vue des remparts. Il ne craignit pas d'envoyer un pope et un ancien esclave du prince Lvof négocier avec Prozorovski. Son vrai dessein était de séduire, de corrompre les habitans, et non de traiter avec le voiévode. Celui-ci ne crut pas devoir respecter le droit des gens avec des misérables que toutes les lois retranchaient de la société. Il fit pendre l'esclave de Lvof au-dessus de la porte qui regardait les barques de Razin, et fit jeter le pope dans un cachot, un bâillon à la bouche.

Razin donna l'assaut. On l'avait prévu; on savait même de quel côté devait se faire l'attaque, et Prozorovski avait pris les mesures les plus sages; mais ceux à qui était confiée la défense des remparts, au lieu de repousser les rebelles, leur donnèrent la main pour favoriser leur escalade et les reçurent comme des amis. Bientôt la ville fut remplie de brigands, encore renforcés par la perfidie de ses

défenseurs. La noblesse et les commandans des troupes furent les premiers massacrés; on ne respecta pas même les jours des marchands étrangers qui venaient négocier à Astrakhan de toutes les parties de l'Asie. Prozorovski, dangereusement blessé, fut transporté dans une église. Son frère avait déjà reçu la mort. 1670.

Un gros de rebelles enfonce les portes de l'église où le malheureux voiévode, respirant à peine, est entouré d'une foule de peuple qui croit trouver un sûr asile dans ces lieux révérés. Presque tous sont hachés en pièces; le reste reçoit des fers. Razin arrive; il fait enlever Prozorovski et le fait précipiter du haut de la tour la plus élevée : il ordonne d'égorger à la porte de l'église tous ceux qui avaient été arrêtés, et dont ses compagnons avaient respecté les jours. Tous les biens des habitans, toutes les richesses des marchands étrangers, sont partagés entre les brigands.

La cupidité du scélérat devait être satisfaite; sa cruauté ne l'était pas encore. Ivre d'eau-de-vie, il court toutes les rues de la ville et poignarde lui-même la plupart de ceux qu'il rencontre : il en fait jeter d'autres dans la rivière : il se contente de faire seulement couper les mains à quelques-uns, et les relâche ainsi mutilés. Le caprice seul règle ces divers

1670. traitemens. Ses compagnons et les troupes même de Prozorovski suivent son exemple. De tous côtés on pille, on égorge, on pend par les pieds des malheureux qu'on laisse ainsi périr lentement; on en fait expirer un grand nombre sous le bâton.

Quelques jours après le massacre, Razin, s'étant enivré avec ses compagnons les plus chéris, les mène chez le métropolite et enlève de cet asile le fils aîné de Prozorovski, âgé de quinze ans. Il le traite d'abord en juge, et lui demande compte de la caisse du gouvernement. Depuis long-temps cette caisse était vide, et cet enfant n'avait d'ailleurs aucune connaissance des affaires. Razin, quittant bientôt la gravité d'un juge pour reprendre sa fureur, fait pendre par les pieds ce jeune homme et son frère, âgé de sept ans, qu'on venait d'arracher des bras de sa mère. Ces infortunés passèrent la nuit dans ce supplice. Razin les fit détacher le lendemain, fit précipiter l'aîné du haut des murs, et rendre à la princesse le plus jeune, presque mourant. Il avait fait pendre en même temps à un crochet, par les côtes, un sous-secrétaire en qui Prozorovski avait eu beaucoup de confiance. Ce malheureux n'expira que le matin, et l'on attacha à sa place et au même crochet le

fils de ce gouverneur du Ghilan, que Razin avait fait prisonnier dans le temps de ses brigandages sur les côtes de la Perse. 1670.

Après avoir passé plus d'un mois à Astrakhan et y avoir marqué chaque jour par de nouvelles barbaries, le brigand y laissa une partie de sa troupe, et lui-même avec le reste remonta le Volga et pénétra dans l'intérieur de la Russie. Pour attirer le peuple à son parti, il s'avisa d'une imposture capable de séduire une multitude ignorante. Le tsarévitch Alexis, second fils du tsar, était mort depuis quelques mois. Le brigand annonça, dans une sorte de manifeste, que ce jeune prince vivait encore, qu'il s'était réfugié auprès de lui pour fuir les mauvais traitemens de son père, et qu'on avait enterré à sa place le corps d'un jeune inconnu. Pour gagner en même temps ceux que le respect pour la dignité de Nicon et l'opinion qu'ils avaient de sa sainteté rendaient sensibles à la disgrace de ce prélat, il ajoutait que cet homme vénérable avait remis en ses mains sa personne et sa vengeance, et voulait obtenir justice de l'outrage que lui avait fait une assemblée vendue au tyran.

Ces fables ne pouvaient manquer d'en imposer à la multitude. On commença à res-

1670. pecter ce chef valeureux, qui ne prenait les armes que pour défendre un prince opprimé, et un prélat dont on respectait la dignité et les mœurs, et dont on plaignait l'infortune. Razin retourne à Tsaritsin. De là il se transporte à Saratof, dont les habitans se donnent à lui, séduits par ses insinuations. Il y pille la caisse du souverain, et fait mourir le voiévode et les nobles. Ensuite il s'approche de Samara. Deux partis y règnent. Celui du brigand est le plus fort et lui ouvre les portes. Razin fait massacrer tous ceux qui avaient été d'avis de lui résister.

Il quitta Samara pour se rendre à Sinbirsk. Les voiévodes avaient sous leurs ordres une nombreuse noblesse, un corps de strélits et une élite de soldats. Là il trouve une résistance opiniâtre, et ses impostures ne peuvent séduire des esprits indignés de sa scélératesse.

Avant d'abandonner ses entreprises contre Sinbirsk, il fit courir ses émissaires dans les villes et dans les campagnes situées sur la frontière qui sépare le royaume de Kazan des autres provinces de la Russie. Il y fit répandre qu'il allait marcher vers Moskou, pour rendre au peuple ses véritables droits outragés par une puissance injuste et usurpée,

pour punir, pour exterminer les boïards et 1670.
les nobles, et pour anéantir toutes ces odieuses milices qui, sous différens noms, servaient de satellites aux tyrans. Ces insinuations remplissent la populace d'un courage effréné. Valets, paysans, Tatars, Tchouvaches, Tchérémisses, tous se révoltent, tous attaquent les nobles, les massacrent, les pillent, font éprouver mille outrages à leurs filles et à leurs femmes, et croient, en se couvrant de sang, n'user que des droits de la liberté. Depuis Nijni-Novgorod jusqu'à Kazan il n'y eut que cette dernière ville qui ne partagea pas ces fureurs.

Cependant Razin fut obligé de s'éloigner de Sinbirsk. Vivement poursuivi par le prince Boriatinski, il est attaqué d'un autre côté par le prince Dolgoroukof. Partout les brigands sont battus, exterminés. Leur chef, affaibli, se retire sur les bords du Don, espérant attirer à son parti de nouvelles bandes de cosaques;
mais il est arrêté par l'ataman, qui l'envoie, 1671.
chargé de fers, à Moskou. Razin fut écartelé; son frère, nommé *Frolka*, fut pendu, et les complices de ses attentats, privés de leur chef, ne furent plus que des cosaques courageux, ou des paysans pacifiques, tremblant au moindre signe de ces mêmes nobles aux-

1671. quels ils avaient donné tant de crainte [1].

Alexis jouit de la paix pendant le reste de son règne. On croit que, s'il eût vécu plus long-temps, il aurait porté la guerre en Suède. Les Suédois, qui par une suite de leur alliance avec la France étaient entrés dans l'électorat de Brandebourg, venaient d'y être battus par
1675. l'électeur Frédéric-Guillaume. Le Danemarck leur déclarait la guerre, la diète de Ratisbonne les déclarait ennemis de l'empire : ils avaient contre eux la Hollande, l'évêché de Munster et le duché de Lembourg, et n'avaient d'allié que l'électeur de Bavière. Suivant les lois odieuses, mais trop souvent consacrées, de cette politique qui ne se fait pas un crime de consommer la perte du malheureux, la Russie devait profiter de cette circonstance pour accabler la Suède.

Mais la mort du tsar empêcha l'exécution de cette entreprise. Alexis mourut le 29 jan-
1676. vier 1676, dans la quarante-huitième année de son âge, et dans la trente-deuxième d'un règne glorieux et assez fortuné. Après avoir perdu en 1669 sa première femme, fille de

[1] Voyez C. S. Schurzfleisch, *Dissert. Stephanus Razin, Cosacus perdüellis*. Wittemberg, 1674; et *Sokrastchennaia posviesti o Stenikie Razinie*, Histoire de Stenka-Razin, par Soumarokof. Saint-Pétersbourg, 1774. *D.*

Miloslavski, il avait épousé en 1670 Natalie, 1676.
fille de Narichkin. Il laissa de son premier mariage les tsarévitchs Fédor et Ivan, et six princesses, dont l'une, nommée *Sophie*, deviendra trop célèbre. Il eut de son second mariage le tsarévitch Pierre et la tsarevne Natalie.

Alexis était de la plus haute taille: il avait Mayerberg.
une physionomie aimable et douce. Son caractère répondait à cet heureux extérieur. Armé d'un pouvoir despotique, il n'a jamais puni qu'à regret: il n'employa jamais le fer des lois, tant qu'il se crut permis de se livrer à la clémence. Jamais il ne se joua de la vie de ses sujets, jamais il ne chercha à s'enrichir de leur fortune. Il aimait à secourir ses sujets Oléarius.
malheureux, et consacrait ses épargnes à soulager leur infortune. Il assignait même une subsistance au petit nombre de coupables qu'il reléguait en Sibérie. Il y faisait toucher une pension aux personnes de qualité, donner de l'emploi à ceux qui avaient des talens, et accordait aux autres une paye de soldat. Souvent les exilés tiraient avantage même de leur punition, et amassaient des richesses dans le lieu de leur exil. Enfin leur peine ne consistait guère que dans l'éloignement des personnes et des lieux qui leur étaient chers.

1676. Mais les troubles intérieurs et l'esprit remuant de la nation l'engagèrent à établir la chancellerie secrète, espèce d'inquisition d'état, par laquelle le plus respectable citoyen pouvait être arrêté sur l'accusation du dernier misérable. Un homme de la lie du peuple, même un criminel, n'avait qu'à crier : *slovo i délo* [1]; aussitôt celui contre lequel avaient été prononcés ces mots terribles était traîné dans les prisons de la chancellerie. Il est vrai que l'accusateur y était détenu avec l'accusé, et qu'il était soumis le premier à recevoir trois fois le knout; mais, s'il persistait dans son accusation, l'accusé subissait à son tour les mêmes tortures. Une punition sévère attendait le calomniateur convaincu; mais, s'il était vigoureux et peu sensible, il était sûr de perdre son ennemi. Enfin il résultait souvent de grands abus du secret qui régnait dans les procédures et dans les jugemens de ce tribunal, qui fut plus doux sous Alexis qu'il ne le devint dans la suite [2].

Antidote.

[1] Cela signifie *le mot et la chose.* Apparemment que par cette formule le délateur voulait faire entendre qu'il était prêt à dénoncer les paroles et les actions de celui qu'il accusait.

[2] M. de Karamsin a relevé, dans son Journal *Viestnyk Ievropij,* Moskou, 1803, l'erreur de Tatistchef, au sujet de l'origine de la chancellerie russe; erreur qui a été re-

Comme ce prince n'avait pu recevoir une 1676.
éducation très-soignée, il n'avait pas appris à Mayerberg.
réprimer les premiers mouvemens de ses passions, ni à conserver toujours la décence qui convenait à son rang. Porté à la colère, il frappait du pied et de la main celui qui l'avait irrité; mais son ressentiment ne survivait pas à cette vengeance, et sa bonté naturelle revenait avec le calme de ses sens. Souvent même il cherchait à consoler par des bienfaits ceux qu'il avait ainsi maltraités.

Un jour, dit Mayerberg, il se fit saigner: lorsque le chirurgien eut arrêté le sang le tsar invita les courtisans à souffrir la même opération. Tous aussitôt se font ouvrir la veine. Strechnef seul, vieillard qui avait l'honneur d'être allié au tsar par la mère de ce prince, s'excuse sur son âge et sur sa faiblesse. Le prince, irrité de ce refus, l'accable de reproches et d'injures, s'abaisse même à le

produite par Schlœzer et Levesque. Le redoutable tribunal dont il est ici question fut fondé par Pierre le Grand : « Les circonstances du temps et les mœurs rudes de la nation, dit Catherine II dans un ucase de 1762, forcèrent ce grand homme d'avoir recours à une institution inquisitoriale ». Ce qui a trompé Tatistchef, c'est que le tsar Alexis établit à la vérité une chancellerie privée, mais ce n'était qu'un cabinet destiné à régler les affaires des domaines. *D.*

1676. frapper, et l'instant d'après il lui fait de riches présens.

Ilia Miloslavski avait souvent de pareils traitemens à essuyer. Sa qualité de beau-père du tsar lui donnait bien quelque pouvoir dans de certaines circonstances; mais il ne jouissait que d'une faveur médiocre. Elevé dans un village, appelé à la cour dans un âge où il ne pouvait plus en contracter les manières, il y était peu considéré, et la simplicité de son esprit et de ses manières l'en rendait en quelque sorte le bouffon.

Aucun homme, sous ce règne, ne jouit d'une aussi grande faveur que Morozof. Quoique, après la sédition qui s'était élevée contre lui il eût perdu l'excès de pouvoir qu'il s'était arrogé, il conserva toujours un grand crédit. Souvent il recevait du prince des visites secrètes, et, quoiqu'il eût renoncé à toute sorte d'emploi, il était toujours consulté dans les affaires importantes. Il montrait encore dans la vieillesse un esprit ferme dans un corps épuisé. Le tsar venait souvent le voir dans sa dernière maladie, qui fut très-longue, et continua encore ses visites lorsque ce favori eut perdu la connaissance et l'usage de la parole. Il pleura amèrement sa mort, et

honora de sa présence la cérémonie de ses funérailles. 1676.

Quoique ce favori se fût rendu odieux par son avarice et sa rapacité, on n'oserait blâmer l'attachement que continua de lui témoigner Alexis. Morozof avait élevé sa jeunesse, et le prince reconnaissant, malgré les défauts de son instituteur, croyait en lui révérer un père.

Ce fut sous ce règne que la Russie lia pour la première fois quelque correspondance avec la Chine. Dès l'année 1652 un enfant-boïard de Tobolsk, nommé *Andréef*, y fut envoyé. Le dessein de la cour était, je crois, de prendre connaissance de ce pays, qui par les progrès des Russes à l'Orient devenait un empire limitrophe. Il rapporta de son voyage de l'or, des pierres et des marchandises rares et précieuses. Drev. Vivl.

Deux ans après, Baikof, autre enfant-boïard, partit pour la Chine en qualité d'envoyé. Il avait avec lui une escorte de vingt hommes, et emmenait une compagnie considérable de marchands. Le prince lui avait fait remettre la valeur de quarante mille roubles [1], tant en argent qu'en marchandises. A son arrivée il fut reçu avec honneur; on vint à sa ren-

[1] Deux cent mille livres de notre monnaie.

1676. contre ; on lui assigna un logement convenable et une table somptueuse ; mais cet ambassadeur, espèce de cosaque, était d'un orgueil inflexible. Son opiniâtreté à ne vouloir pas se soumettre aux usages et aux formalités du pays rendit sa légation inutile.
Müller. D'abord il fit beaucoup de difficulté pour remettre les présens du tsar à des commissaires qui lui furent envoyés du tribunal des affaires étrangères. Il ne les leur confia qu'après les plus vives contestations. On vint quelques jours après, de la part du même tribunal, lui demander ses lettres de créance : il refusa absolument de les remettre, parce qu'il était député vers le souverain et non vers le tribunal. Il aurait fallu aussi, avant d'être présenté à l'empereur, qu'il se fût laissé conduire au tribunal des cérémonies pour y apprendre tout ce qu'il devait faire à l'audience, à-peu-près comme on apprend l'exercice au soldat : il ne put consentir à cette démarche. Rien à la Chine n'est plus sacré que le cérémonial, et Baikof, qui refusait de
Drev. Vivl. s'y prêter, offensait la nation à laquelle il devait tâcher de plaire. On lui renvoya tous ses présens, on lui donna des gardes, et il fut reconduit aux frontières sans aucun honneur. Ceux qu'on envoya depuis à la Chine

furent moins pointilleux et eurent plus de succès. De son côté, le tribunal des cérémonies se relâcha de sa rigueur, et leur envoya, dans leur logis, les maîtres qui devaient leur apprendre les cérémonies d'étiquette. 1676.

Les soins que prit Alexis pour rendre ses états florissans méritent les plus grands éloges. Nous avons vu qu'il donna des lois à ses peuples, qu'il soumit ses milices à une meilleure discipline. Il envoya jusqu'en Sibérie des officiers allemands et russes pour y lever et y dresser des troupes régulières; on leva, dans le district même de Tobolsk, mille hommes de cavalerie, autant d'infanterie et quatre mille strélits. Ces troupes soumirent en 1667 les Bachkirs et les Kalmouks, qui s'étaient soulevés.

Il établit dans diverses provinces de son empire des manufactures de toiles et d'étoffes de soie, et des fabriques d'ouvrages de fer. Il peupla de prisonniers polonais, lithuaniens et tatars, de vastes solitudes aux environs du Volga et de la Kama. Il voulait même former une flotte sur la mer Caspienne, et fit venir des ouvriers habiles de Hollande et d'Angleterre. Un capitaine hollandais, nommé *David Butler*, construisit à Dédilof le premier vais-

1676. seau régulier qu'ait vu la Russie. Il fut nommé l'*Aigle*, et fut détruit par Stenka-Razin. Il aimait à s'instruire et aurait voulu éclairer ses peuples. Il fit traduire en russe, pour son usage, plusieurs livres qui traitaient des arts et des sciences. Il aimait à savoir ce que le peuple pensait de son administration. Il se déguisait souvent et s'introduisait dans les maisons pour entendre les discours qui se tenaient sur lui et sur ses ministres. Ces visites peuvent avoir leur utilité sous un bon prince ; mais elles seraient dangereuses sous un prince porté à la vengeance. C'est même toujours une inquisition odieuse d'aller surprendre les entretiens secrets des familles, et de violer l'asile sacré des maisons, que le crime seul doit empêcher d'être impénétrable.

Drev. Vivl. Il soupçonnait que des mines d'or devaient être recélées dans la vaste étendue de ses états. Il fit faire en 1671 des recherches sur les monts Ouralsks pour en découvrir. L'année suivante il y envoya des ouvriers allemands, sous la conduite d'un noble du conseil, nommé *Khitrof*. Cet homme ardent fit suivre les travaux deux ans entiers avec la constance la plus opiniâtre. On visita les bords du Tobol, les environs de Kouznetsk,

ceux de Krasnoïar et tout le district de 1676.
Tomsk. Tant de soins furent inutiles [1]. Les gages des étrangers, l'artillerie, les vivres, tous les préparatifs nécessaires pour les travaux des mines, coûtèrent des sommes considérables, et ces dépenses furent perdues. On n'a enfin commencé, après bien des recherches, à trouver des mines d'or en Russie qu'en 1739 [2].

[1] On trouva à la vérité peu d'or et d'argent ; mais on découvrit des mines de fer et de cuivre. Un marchand anglais, établi à Moskou, n'avait pas été aussi heureux cinquante ans auparavant. Non-seulement il perdit à la recherche de l'or toute sa fortune et les sommes que lui avait prêtées le tsar Michel; mais il fit des dettes et fut mis en prison. *D.*

[2] Alexis envoya aussi en 1667 une ambassade en Espagne et en France pour engager ces deux puissances à faire avec la Russie des traités de commerce. Les prétentions ridicules des Russes au sujet du cérémonial retardèrent d'abord les négociations. L'Espagne promit enfin d'envoyer une députation en Russie pour traiter avec le tsar. En France, l'ambassade russe se fâcha qu'on leur demandât des explications sur un projet de traité. Le tsar, dit-elle, a fait le premier pas ; c'est au roi de France à faire le second, en envoyant à son tour une ambassade en Russie. Dans ce projet de traité la cour de France demandait la suppression de la moitié des droits d'entrée et la permission de traverser librement la Russie pour commercer avec d'autres pays, nommément avec la Perse. Quelques marchands français s'of-

1676. Enfin Alexis a commencé à lever un coin du voile qui tenait ses sujets dans les ténèbres. Pierre I[er], son fils, a voulu le déchirer d'un seul coup. C'était le moyen d'être plus ébloui qu'éclairé de la lumière dont ses yeux et ceux de ses peuples n'étaient pas encore préparés à soutenir l'éclat.

Anecdotes de Pierre le Grand.

Le tsar vivait dans une douce familiarité avec ceux de ses courtisans qu'il aimait : l'un d'eux était Matvéef. Etant entré un jour chez ce boïardin à l'heure du dîner, il trouva la table servie et s'invita lui-même du repas. Là il vit Natalie dans la première fleur de la jeunesse et de la beauté. Fille de Kiril-Narichkin, gentilhomme que le défaut de fortune obligeait de vivre à la campagne, elle avait été recueillie par Matvéef, son parent, qui la faisait élever par sa femme avec la même ten-

frirent à expédier au printemps suivant six vaisseaux chargés pour Arkhangel. L'ambassade russe leur conseilla de bien se garder d'introduire du tabac et de l'eau-de-vie. En Espagne et en France l'ambassade fut obligée de demander le logement, la table et les frais du voyage; mais en Hollande elle fut non-seulement défrayée, mais aussi transportée à Riga sans aucune dépense. Partout où elle passa elle eut soin de recueillir des détails statistiques. Il existe une ample relation de cette ambassade. Novikof l'a fait imprimer dans son *anc. Biblioth. russe*. *D.*

dresse que si elle eût été sa propre fille. Elle plut au tsar : il la revit, et elle lui plut encore davantage. Il résolut d'en faire son épouse. Matvéef, cher à son prince, n'avait déjà que trop d'envieux : il ne voulut pas qu'Alexis parût recevoir une épouse de sa main. Il lui conseilla d'ordonner une assemblée des filles à qui leur naissance et leurs charmes permettaient d'aspirer à son lit. Natalie serait de ce nombre. Ce conseil fut suivi en 1672. Le concours fut d'environ soixante jeunes personnes, toutes remarquables par leur beauté. Le tsar parut choisir entre elles; mais son choix était déjà fait. Il se déclara pour Natalie qui fut mère de Pierre Ier [1]. 1676.

Mikhaïl et Alexis soulageaient leurs sujets et aidaient de leur trésor ceux qu'une mauvaise année ou des revers de fortune mettaient dans la peine. Oléarius. Ambassades de Carlisle.

Les grands seigneurs qui avaient de la fortune étaient obligés de résider à Moskou et de paraître journellement à la cour : sage politique, qui les empêchait de prendre dans les provinces une autorité dangereuse.

[1] Staelin tenait ces circonstances de la vieille maréchale Roumiantsof, petite-fille de ce même Matvéef qui avait élevé Natalie, et mère du celèbre maréchal Roumiantsof.

1676. C'était dans les mêmes vues qu'Alexis changeait les gouverneurs tous les trois ans. Sa milice montait à cent mille hommes en temps de paix et à plus de deux cent mille en temps de guerre. Les officiers et soldats étrangers étaient bien payés. Les guerriers qui s'étaient distingués par quelque action de valeur recevaient du tsar une médaille, qu'ils attachaient à leur manche ou à leur chapeau. Une grande partie de la cavalerie se servait encore de l'arc. L'infanterie avait le mousquet et la hache d'armes.

FÉDOR III, ALEXEÏÉVITCH.

Fédor, le plus âgé des fils que laissait Alexis, n'avait que dix-neuf ans à la mort de son père. Ses mœurs étaient douces, son caractère humain, son esprit juste : il était animé d'un zèle ardent pour le bien, et d'une noble émulation de suivre les projets de son père pour la gloire et la prospérité de son trône et de ses sujets. Une complexion faible et malsaine ne lui permettait pas de développer avec avantage les qualités qu'il avait reçues de la nature. S'il eût joui d'une santé plus ferme, s'il eût régné plus long-temps, il aurait laissé un

nom plus célèbre dans l'histoire; mais tout 1676.
prince qui a désiré le bien a des droits à la reconnaissance de ses sujets et de la posterité.

Dès la seconde année de son règne l'état acquit une nouvelle barrière contre les Turcs et les Tatars de Crimée. Les cosaques zaporaviens ne s'étaient pas donnés au tsar en même temps que ceux de la Petite-Russie; mais, également mécontens de la Pologne, ils s'étaient mis sous la protection des Turcs. L'hetman Dorochenko, gagné par les insinuations des Russes, se donna à eux avec ses cosaques, et leur remit la ville de Tchiguirin et quelques autres places situées sur le Dnèpre.

Drev. Vivl. et Jitié Petra Velikago.

Les Turcs, avertis de cette défection, viennent assiéger Tchiguirin. Ils avaient les Tatars pour alliés : ceux-ci, conduits par leur khan, s'étaient avancés à la rencontre des Russes; ils furent battus. Ils perdirent le fils de leur khan, huit mourzas et dix mille hommes. Les Turcs, effrayés de ce désastre, se retirèrent avec précipitation, traversèrent le Boug, et abandonnèrent leur camp et toutes leurs munitions. 1677.

Le grand-seigneur chargea le khan de Crimée de traiter de la paix avec la Russie. Ce n'était pas choisir un négociateur adroit et liant. Le Tatar exigeait que les Russes ren-

1677. dissent aux Turcs Tchiguirin : il n'avait pas reçu de la Porte l'ordre de faire cette demande; mais le tsar la crut émanée du divan, et déclara la guerre à la puissance ottomane. C'était à regret que les Turcs se voyaient engagés dans cette guerre : ils auraient mieux aimé la porter en Hongrie. Cependant ils firent avancer une armée de cent mille hommes contre Tchiguirin [1]. La ville ne put résister à des forces aussi formidables; elle fut prise; mais ils payèrent cher cette faible acquisition, qui ne fut suivie d'aucun autre succès : les avantages des Russes n'étaient guère moins stériles.

Fédor s'en promettait de plus utiles, s'il pouvait engager l'empereur à contracter avec lui une alliance offensive et défensive. Montécuculi voulait qu'on acceptât les propositions de la Russie : il offrait même, malgré son grand âge, de commander contre les Turcs. Il représentait que l'empereur retirerait deux

[1] Le sultan avait fait dire au tsar qu'il lui ferait la guerre avec une armée innombrable comme les étoiles du ciel. Les Russes profitèrent de cet avis, et levèrent une armée presque aussi forte que celle des ennemis. Ceux-ci étaient commandés par le grand-visir Kara-Moustapha, le même qui dans la suite assiégea Vienne. *D.*

avantages de cette alliance; qu'elle empêcherait la Porte-Ottomane d'exécuter les desseins qu'elle formait contre l'empire, et qu'elle mettrait les Russes dans l'obligation d'accorder de semblables secours à la cour de Vienne, si elle était attaquée par les Turcs. Ces raisons ne purent ébranler l'empereur. Il avait un traité de paix avec le grand-seigneur : fidèle à sa parole, il refusa de le rompre. 1677.

Pendant que les Russes manquaient cette alliance, une autre s'offrait à eux d'elle-même. La Pologne ne demandait qu'à faire la guerre aux Turcs; mais elle sollicitait le tsar de lui accorder des secours en argent. Ce prince avait peu de confiance en cette république; il voyait plutôt en elle une ennemie naturelle qu'une alliée, et refusa cette proposition.

Cependant il sentit dans la suite que les Polonais, à les supposer même inconstans, le pourraient seconder assez long-temps pour fatiguer l'ennemi et le forcer à la paix. Il leur promit une armée de vingt mille hommes. En même temps il fit offrir la paix à la Porte, si elle renonçait à toute prétention sur l'Ukraine et sur la ville de Tchiguirin; ajoutant que, s'il ne recevait au plus tôt une réponse satisfaisante, il saurait l'obtenir par la force des armes. Le grand-seigneur, dans le premier 1680. Khilkof. Jiüé Petra Velik.

1680. mouvement de sa colère, voulait envoyer l'ambassadeur russe aux Sept-Tours : le temps lui fit faire des réflexions plus sages. Il était instruit de l'alliance de la Russie avec la Pologne; il considéra qu'on ne lui demandait que de renoncer à l'Ukraine, qu'il ne possédait pas; qu'en acceptant cette condition il ne perdait rien; que peut-être, en continuant la guerre, il gagnerait peu, et qu'il y avait bien plus de profit à espérer en la portant en Hongrie. Cependant les négociations furent longues. Pendant deux années entières de nouvelles propositions furent portées, tantôt à la
1681. Pologne, tantôt à la Russie. Enfin la paix fut conclue en 1681 [1]. Les cosaques zaporaviens restèrent sous la domination des Russes, et il fut défendu aux Tatars de Crimée de faire aucune excursion sur les terres de Russie.

Ce qui distingue surtout le règne de Fédor, c'est l'abolition d'un usage funeste, dont on ne connaît pas l'origine. Dans la guerre, dans la paix, dans les charges civiles, dans les offices de la cour, l'avantage de la naissance donnait toujours à celui qui le possédait une supériorité incontestable sur celui que le hasard avait moins favorisé. L'égalité de no-

[1] Par le traité de Radzin. *D.*

blesse ne suffisait même pas pour que deux 1681.
hommes se crussent égaux entre eux, et consentissent à servir ensemble dans le même rang. Celui dont le père ou l'aïeul avait eu sur un ancêtre de l'autre quelque commandement ou quelque supériorité ne voulait ni lui être subordonné, ni remplir avec lui le même service. C'était si peu l'ancienneté de la noblesse qui autorisait ces prétentions, qu'un homme se serait cru déshonoré de servir comme inférieur ou comme égal avec un de ses proches parens, si le père de ce parent avait servi sous le commandement du sien. La maison des Tcherkaski et celle des Golitsin étaient toutes deux étrangères: toutes deux descendaient de maisons souveraines, l'une en Lithuanie, l'autre chez les Tatars; mais celle des Tcherkaski était bien plus nouvelle en Russie que celle des Golitsin. Un prince de cette dernière aurait même été élevé sur le trône des tsars, si la faction de Chouiski n'avait fait obtenir à celui-ci la préférence. Cependant, sous le règne de Michel, un prince Golitsin, ayant voulu avoir le pas sur un Tcherkaski, fut condamné à la prison, parce que les ancêtres de ce dernier avaient eu quelque supériorité sur les aïeux immédiats de ce Golitsin. En 1655, pendant la

Journal de la cour du tsar Michel.

1681. Journal de la cour du tsar Alex.

guerre de Pologne, un Naoumof, à qui le journal de la cour ne donne aucun titre et qui paraît n'avoir été qu'un simple gentilhomme, présenta requête au tsar Alexis, demandant de ne pas servir comme égal du prince Boriatinski. La maison de ces princes est issue, suivant Khilkof, de Sviatoslaf, fils de cet Iaroslaf-Vladimirovitch qui a régné avec tant de gloire au milieu du onzième siècle. S'il ne s'était agi que de noblesse, Naoumof n'aurait pu se mesurer avec un prince d'une aussi haute naissance. Il est vrai qu'il fut condamné à voir ses biens confisqués, à recevoir le knout et à vivre en exil sur les bords de la Léna; mais ce fut parce qu'Alexis avait ordonné de servir dans la guerre de Pologne, sans égard aux rangs qu'avaient occupés les ancêtres. Ainsi Naoumof fut puni pour avoir désobéi au souverain, et non pour avoir intenté un procès ridicule à Boriatinski.

Journal de la cour du tsar Mithel.

Voici encore un autre fait de la même espèce, qui prouve que l'ancienneté des maisons n'entrait pour rien dans ces sortes de disputes. Le 1er mars 1641, jour de la fête de la tsaritse, il y eut table à la cour. Le prince Ivan-Ouroussof était de service avec le prince Ivan-Ivanovitch-Dachkof. Celui-ci représenta qu'il ne lui convenait pas de se trouver sur la

même ligne avec Ouroussof, et qu'il n'y avait pas eu d'exemple que leurs familles fussent considérées comme égales. Ouroussof demanda réparation de cette offense. La plainte de Dachkof fut trouvée injuste; il fut condamné à être battu du knout dans l'écurie et à garder la prison pendant une semaine. Ouroussof était d'une famille tatare, assez nouvellement établie en Russie : la maison des Dachkof descend, suivant Khilkof, des princes de Smolensk, lesquels étaient issus de Mstislaf, fils de Vladimir-Monomaque, qui régnait vers le commencement du douzième siècle. 1681.

Je crois que cet usage ne remontait pas à des temps fort éloignés. Je fonde mon opinion sur ce que des hommes de familles nouvelles, ou nouvellement établies en Russie, obtenaient la préférence sur des seigneurs des plus anciennes maisons. Or, si cet usage eût anciennement subsisté, comment les pères de ces hommes nouveaux auraient-ils pu obtenir du commandement sur des hommes des familles les plus illustres? Des princes dont les ancêtres avaient régné en Russie, des grands dont les aïeux avaient possédé les premiers emplois, se seraient toujours opposés à la fortune de ces parvenus, si l'usage leur avait alors permis de le faire.

1681. J'ai cru devoir me permettre ces discussions, parce que j'ai vu qu'en Russie des personnes instruites n'avaient que des idées fort confuses sur ce point d'histoire.

On ne fut pas long-temps sans reconnaître le mal que cet usage faisait à l'état. On y dérogea même dans plusieurs guerres importantes par ordre exprès du souverain. C'était une dure extrémité de se priver des services d'un bon général parce que ses ancêtres n'avaient pas eu d'aussi grands emplois que ceux de quelques personnages sans talent qui se trouvaient dans l'armée. Un jeune homme, qui n'avait pour lui que les services ou le bonheur de ses ancêtres, avait droit de commander à des guerriers habiles et expérimentés, par la seule raison que leurs aïeux n'étaient pas parvenus à des charges aussi élevées que les siens. Ces pointilleries avaient lieu entre des personnes d'un même état, d'un même rang, d'une même famille. On était toujours occupé à rechercher les emplois qu'avaient exercés les pères. Souvent des guerriers utiles se retiraient du service parce qu'on donnait du commandement à un officier dont les aïeux avaient obéi aux leurs. Ces tracasseries faisaient perdre tout le fruit d'une campagne.

Si elles n'étaient pas de la même consé-

quence en temps de paix, elles étaient du 1681.
moins aussi importunes. Il n'y avait pas à la cour de fêtes, de cérémonies, de repas, où quelque seigneur ne présentât requête pour ne pas servir l'égal d'un autre.

Il est étonnant que ces plaintes fussent si fréquentes, par la sévérité avec laquelle on punissait ceux qui se plaignaient injustement. Il était rare qu'ils ne subissent pas au moins quelques jours de prison; souvent ils étaient condamnés aux batogues, au knout, à l'exil, avec confiscation de biens.

Cet usage rendait les Russes fort curieux Müller.
de conserver leurs généalogies, puisque les seigneurs qui pouvaient montrer la leur, et qu'on appelait *hommes à généalogie (Rodoslovié lioudi)*, avaient de grands avantages sur les autres. Malheur à ceux que les guerres, les incursions des barbares, les incendies avaient privés de ces titres précieux. Ces accidens contribuèrent sans doute beaucoup à placer des hommes nouveaux au-dessus des plus grandes maisons.

Les disputes que les nobles avaient entre eux pour le rang étaient jugées par le sénat, qui, pour prononcer ses jugemens, avait recours à des registres qu'on appelait livres d'arrangement *(Rozriadnié Knigui)*. Les fa-

1681. milles illustres avaient soin de s'en procurer des copies ou des extraits, qu'elles consultaient dans les moindres occasions, pour soutenir leurs droits. Car, si le supérieur souffrait que son inférieur acquît une fois sur lui quelque prééminence dans le service civil ou militaire, cette négligence influait sur toute sa postérité.

Le tsar Fédor, ayant conçu en 1681 le dessein de faire des réformes utiles à l'état, surtout dans le service militaire, reconnut que l'opération la plus importante était l'abolition des rangs héréditaires. Quoique armé du pouvoir absolu, il avait besoin de quelque adresse pour supprimer des prérogatives si chères aux familles les plus puissantes. Il ordonna aux nobles de rapporter leurs généalogies et les copies qu'ils avaient des registres concernant les rangs, pour y faire remplir ce qui y manquait.

Acte de l'assemblée de l'abolition des rangs héréditaires, rapporté dans la Drev. Vivliophica.

Quand il eut ces papiers entre les mains il convoqua dans son palais un conseil composé du patriarche, du haut clergé et de tous les officiers de la couronne. Il y exposa, dans un discours diffus et encore alongé par de fréquentes citations de la Bible, les inconvéniens des prérogatives attachées à la seule naissance.

Ce discours fut reçu avec applaudissement.

Le patriarche prit ensuite la parole au nom 1681.
du clergé. Nous allons traduire ici littéralement son discours, pour donner une idée de l'éloquence du temps.

« Fidèle et glorieux grand-seigneur, tsar et
» grand-prince, souverain absolu de la grande,
» de la petite Russie et de la Russie-Blanche,
» il est aisé de reconnaître que c'est par l'ins-
» piration divine que vous avez commencé ce
» grand ouvrage, digne de tant d'éloges. Il
» augmentera encore parmi les citoyens cet
» amour que le divin législateur Jésus-Christ,
» notre Dieu, a daigné célébrer lui-même par
» ces paroles : *Je vous donne un nouveau*
» *commandement ; c'est de vous aimer l'un*
» *l'autre comme je vous ai aimés*. Son dis-
» ciple chéri, saint Jean le théologien, dit :
» *Dieu est le Dieu d'amour ; qui demeure en*
» *l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure*
» *en lui*. Non-seulement votre majesté con-
» serve elle-même cet amour; mais, se con-
» formant aux ordres de la divinité, elle or-
» donne à tous ceux qui vivent sous son
» empire de le garder soigneusement. Sans
» cesse votre zèle est occupé à étendre et à
» faire observer dans vos états ce précepte
» divin. C'est ainsi que se répand partout
» cette utile vérité, qu'où est l'amour là est

1681. » Dieu, là est toutes sortes de biens, là est
» une charité pure et sincère, la vérité, la
» paix, le repos, l'unanimité, la douceur,
» la prospérité, l'abondance de la miséri-
» corde, le bon ordre, l'entière sûreté contre
» les ennemis et la plus complète victoire.
» *Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous?*
» Jusqu'à ce jour les prérogatives hérédi-
» taires du rang, maintenues parmi la no-
» blesse, se sont fortement opposées à cet
» amour ordonné par Dieu même. Elles ont
» été comme une source amère de toutes
» sortes de maux; elles ont nui à toutes vos
» augustes entreprises, les ont arrêtées comme
» les ronces étouffent le bon grain, et n'ont
» pas permis aux fruits du bien de parvenir
» à leur maturité. Non-seulement ces préro-
» gatives ont divisé les différentes familles,
» elles ont encore dans une même famille ap-
» porté la dissension, le trouble et la haine;
» on ne pourrait enfin, sans abuser de la
» patience de votre majesté, détailler tous les
» maux qu'elles ont faits. Nous passons volon-
» tiers par dessus ces tristes détails, puisque
» nous avons assez compris, par les paroles
» de votre majesté, que Dieu tout-puissant,
» auteur de toutes les créatures, et dont la
» providence ineffable rapporte tout au bon-

» heur de l'humanité, et spécialement de cet 1681.
» empire, vous a lui-même inspiré par la mé-
» diation de son Saint-Esprit. C'est par cette
» inspiration divine que vous travaillez à éta-
» blir la paix parmi vos sujets, à leur pro-
» curer de nouveaux avantages et à séparer
» le bien du mal. C'est Dieu qui fortifie en
» vous et qui bénit cet auguste dessein ».

Après ce discours du patriarche, le tsar prit les avis des boïards et de la noblesse : tous répondirent que le pontife n'avait fait qu'exprimer leurs sentimens.

Ensuite il se fit apporter les registres qui contenaient les circonstances dans lesquelles les nobles avaient servi et les rangs qu'ils avaient occupés sous les anciens souverains jusqu'à son père. Quand ils eurent été mis sous ses yeux, il s'écria avec une sorte d'enthousiasme : « C'est à présent que je reconnais
» ici la Providence divine, qui me conduit à
» l'exécution de mon projet. C'est par sa
» volonté particulière que vous avez tous
» senti les dangers d'un usage ancien, mais
» funeste, qui ne peut que nourrir l'orgueil,
» rompre tous les liens de l'amitié et de la
» société, et ruiner toutes les entreprises
» utiles à l'état. Je rends graces à Dieu, qui a
» daigné disposer ainsi les cœurs, et, me ren-

1681. » dant à vos vœux unanimes, j'ordonne à » jamais l'abolition des rangs héréditaires; » et, pour en éteindre jusqu'au souvenir, je » veux que les registres en soient livrés au » feu ».

Les nobles, dont la plupart frémissaient intérieurement de douleur, ne purent s'empêcher d'applaudir. Aussitôt les registres publics et les généalogies particulières furent portés devant le vestibule du palais, où ils furent brûlés en présence d'un prince Dolgorokouf, d'un conseiller d'état et de tous les métropolites et évêques. Ces témoins restèrent sur le vestibule jusqu'à ce que les livres fussent entièrement réduits en cendres. Ils revinrent alors annoncer au prince que ses ordres étaient exécutés.

Sur cet avis, le patriarche, élevant la voix, lança l'anathème contre quiconque oserait à l'avenir contrarier, de quelque façon que ce pût être, cet ordre si louable du souverain. Toute l'assemblée s'écria : « Soit fait ainsi que » l'a dit le très-saint patriarche » !

Cependant, pour que les nobles ne perdissent pas à-la-fois tous leurs avantages, et qu'ils pussent jouir encore à l'avenir de la distinction que leur donnait leur naissance, le prince les fit inscrire, suivant leurs rangs, dans des

registres particuliers, et et y fit insérer les noms 1681.
de ceux qui n'étaient pas compris dans les anciens livres. Il ordonna de faire aussi une classe particulière de la noblesse inférieure. Ainsi les Russes ne perdaient point cette distinction qu'on accorde dans tous les états monarchiques de l'Europe à la naissance, mais seulement les prérogatives dangereuses qu'ils devaient aux emplois qu'avaient occupés leurs ancêtres. Le prince ordonna qu'on servirait à l'avenir, sans distinction, dans les postes où l'on serait placé.

Ce coup d'état était nécessaire; il fait honneur à Fédor, mais surtout au ministre qui eut le courage et le désintéressement de le conseiller: ce fut le prince Vassili-Vassiliévitch-Golitsin, qui ne craignit pas, pour servir sa patrie, de s'attirer la haine de la noblesse et de perdre les prérogatives de sa propre maison. C'est le même Golitsin dont la faveur fut si grande auprès de Sophie dans la jeunesse de Pierre Ier, et dont la disgrace fut ensuite si cruelle.

A présent en Russie, indépendamment des avantages que procure partout la fortune ou la facilité de s'approcher de la cour, un noble n'est distingué d'un autre que par l'emploi qu'il occupe et qui lui marque son rang.

1681. Les titres, l'ancienneté de la noblesse, l'illustration de ses pères n'empêchent pas celui à qui son emploi ne donne que le rang de lieutenant d'être, même hors du service militaire, inférieur à un capitaine tiré de la plus nouvelle noblesse, ou même de la classe des affranchis [1].

Drev. Vivl. Fédor, animé du même esprit que son père, aurait voulu voir les sciences briller dans ses états. Alexis avait formé un établissement où l'on enseignait les langues grecque, slavonne et latine. Son fils voulut aller plus loin et fonder une académie où l'on enseignerait la grammaire, la rhétorique, la philosophie rationnelle, naturelle et morale, et le droit civil et ecclésiastique. L'édit qui fut dressé pour former cette institution existe encore. J'en vais rapporter les principaux articles, parce qu'ils prouvent combien un prince, d'ailleurs sage et ami du bien, se laisse égarer par l'esprit de son siècle dans les temps d'ignorance.

L'établissement projeté par Fédor devait être à-la-fois un collège et un tribunal d'inquisition. Dans le même endroit où l'on

[1] Ce règlement fut promulgué par Pierre Ier en 1722. On parvient en Russie à la noblesse par les rangs que donnent les services, et jamais à prix d'argent.

aurait enseigné les sciences, elles auraient 1681. trouvé leurs plus cruels ennemis. Une institution formée pour éclairer le peuple l'aurait plongé plus profondément encore dans les ténèbres, parce que, dans le dessein d'éclairer la raison, on consultait les vieux préjugés qui lui sont le plus contraires.

A la tête de l'académie, car tel était le nom qu'aurait porté ce gymnase, devait être un administrateur, et sous lui les maîtres nécessaires. Pour être admis à remplir ces places, il fallait prouver, par un certificat du patriarche, qu'on était fidèlement attaché à la foi orthodoxe-grecque-orientale.

Mais si dans la suite on découvrait qu'un membre de cette académie eût quelque penchant pour l'église romaine ou pour quelques-unes des sectes réformées, il devait être châtié et privé de sa place. Si, malgré cette punition, il persévérait dans des opinions proscrites, il devait être *brûlé sans miséricorde.*

Il était défendu d'enseigner dans cette académie la magie naturelle. Si quelque maître en donnait des leçons, il devait être *brûlé avec ses écoliers, sans aucune miséricorde.* Il aurait sans doute été fort dangereux d'enseigner dans cette académie la chimie et la physique expérimentale. Le maître aurait risqué

1681. d'être brûlé comme un docteur en magie naturelle.

Personne ne pouvait enseigner les sciences dans les maisons particulières sans la permission de l'académie. Les parens ne pouvaient, sans cette même permission, tenir des maîtres chez eux pour élever leurs enfans, et surtout des précepteurs étrangers d'une religion différente de la grecque. L'infracteur de cette loi devait être puni dans ses biens.

Un savant étranger ne pouvait s'établir dans l'empire sans être examiné par l'administrateur et les maîtres de l'académie. Si sa croyance était opposée à la religion grecque-orientale, il devait être conduit hors des frontières. C'était proscrire en effet tous les savans étrangers qu'on aurait dû appeler par de grandes récompenses, puisqu'eux seuls étaient alors capables d'éclairer la nation.

L'administrateur et les maîtres de l'académie étaient déclarés juges des consciences. Si quelque Russe ou quelque étranger parlait, même à table avec ses amis, contre le dogme ou la tradition de l'église, s'il méprisait les images, s'il manquait de respect aux reliques des saints, il devait être conduit devant les chefs académiques, et *brûlé sans miséricorde*.

Ces mêmes chefs devaient avoir les noms

des nouveaux convertis à la religion grecque. 1681.
Si ces néophytes n'admettaient pas tous les points de croyance ordonnés par l'église, ils devaient être exilés en Sibérie. Si l'on découvrait qu'ils tenaient encore à la croyance qu'ils avaient abjurée, ils devaient *être brûlés impitoyablement*.

Le même esprit règne dans tout cet oukaze. Le tsar Fédor étant mort peu de temps après, l'édit demeura sans exécution. Si cette impitoyable académie eût été fondée sur ces principes, l'inquisition aurait été un tribunal plus doux.

Pour justifier la mémoire d'un prince d'ailleurs estimable, il faut croire que cette pièce n'est qu'un projet d'édit tracé par un moine fanatique, et dont le tsar aurait eu horreur quand il l'aurait examiné. Peut-être l'auteur de cet écrit est-il un certain Sylvestre Medvédef, qui trois ans après supplia la tsarevne Sophie, dans une requête en vers, d'exécuter le projet formé par le tsar son frère. Si ce prince eût vécu plus long-temps, croyons qu'il aurait fondé son académie, mais qu'il lui aurait donné d'autres lois. Il n'aurait pas fait de l'asile des sciences un tribunal de sang.

Il mourut le 16 février 1682, âgé de vingt-cinq ans, après un règne de cinq ans et demi.

1681. Il avait été marié deux fois; la première à la fille de Sémen-Grouchetski, et la seconde à la fille du secrétaire d'état Apraxin. Il avait eu de sa première épouse un fils qui était mort dans l'enfance, et son second mariage avait été stérile.

USAGES DE LA RUSSIE

VERS LE XVIIe SIÈCLE.

Les mœurs et les usages distinguent les peuples entre eux comme les langues et les habits. On a fait un livre intitulé l'*Esprit des usages*. Souvent ils sont des restes de l'ancienne manière d'être des peuples, de leur première ignorance, de leurs vieux préjugés, enfin de leur barbarie. Il n'y a ni esprit ni but à tout cela. On ferait bien plus aisément un gros livre qu'on intitulerait *Absurdité des usages*. Il serait plus philosophique d'en rechercher les causes, parce qu'elles sont liées à la marche de l'esprit humain.

Depuis que les peuples de l'Europe ont presque tous adopté le même habit, ils se sont rapprochés par leur manière de vivre. Il n'en était pas de même des Russes au dix-septième siècle.

Comme rien n'est plus respectable que la religion, ils avaient aussi un respect sans bornes pour ses ministres. Obligés de reconnaître en eux les chefs de l'église visible, ils croyaient devoir les regarder aussi comme les chefs de l'état. Ils ne pouvaient penser que les supérieurs dans les choses sacrées dussent perdre leur supériorité dans des choses profanes. Ainsi les évêques, les métropolites, et dans la suite les patriarches, étaient les premiers consultés dans les affaires temporelles. C'est pour cela que le vainqueur du Don, menacé par les Tatars, alla d'abord demander conseil au métropolite ; c'est pour cela que le patriarche est toujours le premier nommé dans les délibérations. Le respect qu'inspirait la sainteté de son ministère le rendait en quelque sorte l'égal du souverain, non qu'il eût en effet dans l'état une autorité temporelle, mais parce que dans les conseils la vénération qu'on avait pour son autorité spirituelle donnait le plus grand poids à son opinion [1].

[1] Des cérémonies solennelles servaient à maintenir cette autorité. Le dimanche des Rameaux il y avait une procession, pendant laquelle le patriarche était assis sur un âne, guidé par le tsar. Dans les provinces, les boïards conduisaient également l'âne que montaient les

On voit avec étonnement dans l'Histoire de Russie les chefs du clergé, tirés de l'obscurité des cloîtres, donner souvent de sages avis dans les affaires politiques; c'est que, toujours consultés par les souverains, ils perdaient l'esprit monacal et prenaient celui de ministre d'état; mais dans les choses spirituelles ils reprenaient l'esprit étroit et superstitieux de leur profession. C'est du moins ce qu'on doit présumer, puisqu'ils n'éclairaient pas le peuple. A la place de la religion dominait la plus
Mayerberg. stupide superstition. Des actes extérieurs, des signes de croix, des prosternemens, l'observation rigoureuse des quatre carêmes, distinguaient seuls les chrétiens russes des peuples qui n'ont aucune idée de spiritualité [1]. Bien

métropolites ou les évêques. Cet usage fut aboli par le concile de Moskou en 1678. Le premier dimanche du grand carême le patriarche prononçait solennellement dans la cathédrale de Moskou des bénédictions et des malédictions contenues dans une ancienne formule. Une autre cérémonie très-brillante avait lieu le jour des Rois. Toute la journée on se rendait alors sur la glace; on y faisait des trous; le patriarche bénissait l'eau pour toute l'année, y enfonçait l'image de la sainte Vierge, et aspergeait le tsar et les courtisans. Voyez la *Biblioth. russe* de Novikof. Cette fête se célèbre encore à Saint-Pétersbourg. *D.*

[1] Oléarius voyait souvent les Russes faire leurs prières dans les rues, devant les images des saints ou devant

des Russes vivent encore dans la même ignorance et dans les mêmes superstitions.

Alors en Russie on accordait aux images un culte idolâtrique, qui doit faire pardonner aux anciens iconoclastes. Chacun se disputait à qui pourrait attacher aux murailles d'une église une image qui lui appartînt, à qui ornerait la sienne à plus grands frais. On rendait à ces représentations un culte superstitieux qui troublait le culte public. Elles étaient souvent clouées au mur opposé à l'autel; les dévots leur adressaient leurs prières pendant la lithurgie et tournaient le dos aux mystères. Le maître d'une image ne souffrait pas qu'un autre lui adressât des vœux. S'il le prenait sur le fait, il l'outrageait et le poursuivait jusqu'à ce qu'il en eût obtenu des dédommagemens : « Tu n'as, disait-il, qu'à te pourvoir » d'un saint qui t'appartienne; on ne se ruine » pas à parer le sien d'or, de perles, de pier-

les croix des clochers. Lorsque les Russes se font des visites, dit Herberstein, ils ôtent en entrant leur bonnet, et cherchent d'abord des yeux l'image du saint de la maison. Quand ils l'ont découverte ils s'avancent au milieu de la chambre, font trois fois le signe de la croix et s'inclinent pieusement devant l'image en disant : « Dieu, ayez pitié de moi ». Et ce n'est qu'après cet acte de dévotion qu'ils se tournent vers le maître de la maison et le saluent. *D.*

» reries pour lui voir accorder des graces à » d'autres ». Le patriarche Nicon eut la sagesse de faire ôter toutes ces images des temples, et s'attira des ennemis qui ne contribuèrent pas peu à sa perte.

On voit nos églises voisines des ports de mer tapissées de mauvais tableaux représentant des tempêtes. Ces peintures sont ridicules ; mais l'intention des navigateurs qui les ont offertes est respectable. Ils ont voulu marquer leur reconnaissance envers Dieu, qui les a sauvés de la fureur des flots. Au lieu de ces *ex-voto*, les Russes qui avaient reçu quelque faveur du ciel offraient des cierges énormes. Khilkof, pendant sa captivité, en vit encore deux en Suède dans une église de village. Ils y avaient été apportés par La Gardie, qui les avait enlevés à des temples russes. Chacun de ces cierges pesait un poud et demi, ou soixante livres. On y lisait les noms de ceux qui les avaient offerts.

C'était une sorte de profanation de laisser entrer dans une église un étranger qui n'était pas du rit grec. On s'était cependant relâché de cette rigueur en faveur du jésuite ambassadeur Possevin. On voulut le conduire à l'église, on lui avait même préparé une place honorable ; mais, par une superstition digne

Possevini Moscovia.

de celle des Russes, il refusa cette grace : il aurait cru se souiller en entrant dans un temple dont les ministres n'étaient pas soumis au pape. Mayerberg sollicita depuis la même faveur; elle lui fut refusée.

Avant d'enterrer un mort le prêtre lui mettait dans la main, non pas, comme l'ont dit plusieurs auteurs, un passe-port pour saint Nicolas, mais un billet sur lequel était écrite une prière. Cet usage subsiste encore; car dans l'église grecque le rit et la discipline sont immuables. Les plus superstitieux et les plus ignorans des gens du peuple ont soin de donner au mort un mouchoir blanc pour s'essuyer après le long voyage qu'il doit faire dans l'autre monde.

Les églises russes étaient riches en reliques. Une seule histoire montrera la simplicité avec laquelle elles étaient reçues. Le chakh de Perse fit présent au tsar Michel de la tunique de Jésus-Christ, que ses troupes avaient prise en Let. o miat.
Géorgie. On fit des recherches pour prouver l'authenticité d'une relique si précieuse. D'abord l'archevêque de Vologda assura qu'en venant de Jérusalem, où il avait été archidiacre, il avait vu dans une église géorgienne, sur une colonne, une cassette d'or qu'on lui avait dit renfermer la tunique de Jésus-Christ.

Le témoignage de ce prélat aurait suffi pour confirmer les Russes dans leur foi à la sainte tunique ; mais on reçut bientôt une autre preuve encore plus respectable, puisqu'elle venait de la Terre-Sainte. Le patriarche de Jérusalem était alors à Moskou : un moine qui l'accompagnait certifia que tout le monde en Palestine savait que la tunique de Jésus-Christ avait passé en Géorgie ; que lorsqu'au temps de la passion le Sauveur fut dépouillé et ses habits tirés au sort, un soldat géorgien, qui se trouvait là, gagna la tunique d'un coup de dés, et la porta dans sa patrie. Après une semblable attestation il ne manquait plus à la tunique que de faire des miracles : c'était là le plus aisé ; elle en fit.

Les peuples superstitieux haïssent ceux qui ne partagent pas les mêmes superstitions. Les Russes détestaient les étrangers [1]. Ils appe-

[1] Le patriarche, traversant un jour les rues de Moskou et donnant ses bénédictions au peuple qui se prosternait devant lui, remarqua quelques personnes qui ne tombaient pas à genoux ; il jugea que c'étaient des étrangers, et, rempli de colère, il pria sur-le-champ le tsar de défendre à tous les étrangers de porter le costume russe, afin que le patriarche pût désormais distinguer les fidèles, et qu'il ne fût pas exposé à bénir des hérétiques. On ne leur donna que deux jours pour changer de costume, et on défendit aux Allemands

laient les Latins athées, *hezbojni;* mais ils n'avaient pas du moins cette cruauté qu'on a pu nous reprocher, de renfermer pour toujours dans des cloîtres de jeunes filles qui ne se connaissent pas encore; qui, moins persuadées, moins appelées que contraintes ou séduites, se laissent immoler, sans savoir le prix du sacrifice dont elles sont les victimes. Presque toutes les religieuses russes étaient des veuves ou des femmes séparées de leurs Mayerberg.

d'habiter l'intérieur de Moskou. Dès-lors aucun étranger n'osait plus se montrer dans les rues; car, reconnu par son costume, il était poursuivi par le peuple et les enfans, et accablé d'injures. Les Allemands, qui étaient alors très-nombreux à Moskou, firent enfin une pétition au tsar Alexis, pour qu'il les protégeât contre l'insolence de la populace. Le tsar eut égard à leur prière, et défendit, sous des peines sévères, d'insulter les étrangers. Depuis ce temps les Allemands habitèrent paisiblement le quartier appelé *Slobode allemande,* qui est un faubourg très-considérable et qui a été réuni enfin à la ville. Le peuple continua longtemps à porter de la haine aux étrangers. Un officier d'origine étrangère, Lesley, avait reçu du tsar, pour récompense de ses services, un village sur le Volga; les paysans, ne voulant pas être soumis à un étranger, accusèrent leur seigneur de divers crimes. Le patriarche les soutint devant le tribunal, et dit au tsar qu'il était inconvenant qu'un hérétique eût des serfs. Lesley, pour conserver ses propriétés, adopta la religion grecque. Néanmoins il perdit le village. *D.*

époux. Si elles se repentaient, c'était de leurs fautes passées et non des vœux qu'elles avaient faits. En s'approchant des autels elles n'éprouvaient pas le désespoir rongeur d'y avoir été consacrées.

Oléarius. Il y avait cependant des religieuses involontaires : c'étaient des femmes convaincues d'adultère par leurs époux. Ils les faisaient raser et conduire de force dans des couvens. Dès que le rasoir avait passé sur leur tête elles ne pouvaient plus rentrer dans le monde.

Les prêtres ne prêchaient pas : il y en eut même qui, pour récompense de leurs prédications, furent envoyés en Sibérie. La prédication est encore aujourd'hui bien moins fréquente dans l'église russe que dans les autres communions. Les Russes disaient avec beaucoup de sens que l'église est fondée sur la parole de Dieu, consignée dans les livres saints, et que les interprétations des théologiens et des prédicateurs ont été la source de toutes les querelles qui ont divisé les chrétiens.

Dans les siècles d'ignorance les phénomènes célestes sont toujours des objets de terreur. Telle fut une comète qu'on aperçut en Russie
Let. o miat. en 1619. Celle de 1680 effraya bien les nations les plus éclairées de l'Europe, qui eu-

rent besoin d'être rassurées par Bayle. Les Russes le furent par leurs philosophes, qui raisonnèrent autrement que Bayle. Ils assurèrent que la comète ne menaçait que la Pologne et l'Allemagne, parce que sa queue était tournée vers ces contrées. On crut voir clairement l'accomplissement de cette prédiction dans les guerres qui affligèrent l'Allemagne et dans les troubles qui s'élevèrent en Pologne. C'est ainsi que les préjugés se servent à eux-mêmes d'alimens, jusqu'à ce qu'on ait pu les détruire jusque dans leurs racines [1].

Sous le tsar Alexis presque toutes les maisons de la capitale étaient encore de bois, comme au siècle précédent : il y en avait cependant quelques-unes assez vastes, bâties en Mayerberg. Oléarius.

[1] L'astronomie était regardée comme un art magique; aussi Oléarius, versé dans cette science, passa chez le peuple de Moskou pour un magicien. Un grand de la cour, à qui ce savant montra un jour une chambre obscure, fit le signe de la croix et ne put revenir de son étonnement de voir les hommes et les animaux marcher sur la tête. Quirinus, chirurgien hollandais au service du tsar, s'attira la fureur du peuple en suspendant un squelette dans sa chambre. On l'accusa d'avoir eu commerce avec les morts, et on proposa de le brûler comme sorcier. Le patriarche fut sur le point de lui faire le procès. Le pauvre chirurgien fut contraint de quitter la Russie, et le peuple brûla le squelette. *D.*

briques; mais elles n'étaient pas plus anciennes que le commencement du siècle. Ordinairement les murs étaient nus : les appartemens de quelques maisons étaient tapissés de cuirs de Flandre. Il n'est pas vrai que l'on n'eût d'autres lits que des bancs. Les grands couchaient mollement sur des matelas de duvet. Quand des voyageurs étrangers ne l'assureraient pas, on en aurait la preuve dans des contrats de mariage de ce temps.

Drev. Vivl. Tome VIII. Je n'en rapporterai qu'un. La veuve d'un nommé *Tchirikof* maria en 1669 sa fille au stolnik Chérémétef. Indépendamment de plusieurs terres, d'une maison à Moskou, de plus de deux cent cinquante maisons de paysans situées dans plusieurs provinces différentes, elle donna à sa fille huit images de Notre-Seigneur, de la Vierge et de saint Nicolas, enchâssées en argent et en vermeil, et enrichies de diamans et de rubis; des croix également enrichies, des colliers de rubis et de diamans, des émeraudes, des perles, des bonnets garnis de pierres précieuses, des boucles d'oreilles de diamans, de rubis, d'émeraudes, et des chaînes d'or garnies de diamans avec des croix; des habits de dessus et de dessous de velours, de satin, de taffetas, garnis de martre-zibeline, de diamans, de bou-

tons de vermeil, de dentelles; des ustensiles de toilette et des tasses, le tout en vermeil; des souliers et des bottes de satin et de velours, richement travaillés en or; un grand lit de damas rouge, deux oreillers de satin rouge à fleurs d'or, une couverture de satin brochée en or, garnie de martre-zibeline; un autre lit plus petit de damas jaune, avec la couverture de satin de Perse; dix chemises de mousseline, trente chemises de toile et trente draps. Cette mère opulente ne savait pas écrire. Son frère signa pour elle.

Quoique la veuve de Tchirikof ne sût pas signer son nom, il ne faut pas croire ce qu'on a répété tant de fois, qu'avant le règne de Pierre Ier peu de personnes sussent écrire : on tenait à la cour des journaux détaillés des évènemens et des actions les plus ordinaires; les cosaques de Sibérie écrivaient les journaux de leurs voyages, et traçaient des cartes grossières de leurs découvertes : enfin c'est par une suite des anciens usages qu'il se fait en Russie plus d'écritures que dans aucun autre état de l'Europe.

Le contrat de mariage de la fille de Tchirikof réfute suffisamment Mayerberg, qui assure que les Russes n'avaient pas de draps, et qu'ils se couvraient seulement avec des

étoffes de laine ou de soie ; mais cet ambassadeur mérite plus de créance quand il ajoute que le peuple et même les marchands couchaient sur des matelas de bourre, et la plupart sur des poêles, sur des bancs ou sur le plancher. Le peuple à présent n'est pas encore mieux couché, et bien des Russes ne troqueraient pas contre des lits de duvet les longs poêles qu'ils appellent *léjanki*, qui sginifie à-peu-près *couchettes*.

Mayerberg. Oléarius. La table des Russes était sale et mal servie : c'est un défaut qu'on trouve encore dans les classes inférieures, et même chez des gens dont l'état et la fortune promettraient plus de délicatesse. Une méchante nappe couvrait une table longue et étroite : chaque convive n'avait pas même une cuiller, et les personnages les plus importans avaient seuls un couvert complet. L'art des cuisiniers ne faisait pas oublier ce que ces apprêts avaient de dégoûtant. Autant ils sont aujourd'hui magnifiques et même prodigues, autant ils craignaient alors toute dépense. Du poisson salé, des légumes, des racines faisaient presque toute leur nourriture [1]. Cependant ils mangeaient

[1] Il faut y ajouter la viande dont les Russes consommaient déjà alors une grande quantité. Un des mets nationaux est, depuis plusieurs siècles, la viande

moins qu'ils ne dévoraient. Leur boisson ordinaire était l'hydromel et l'eau-de-vie : ils ne quittaient guère la table avant de s'être plongés dans l'ivresse. On peut croire qu'il y avait au moins quelques tables mieux servies. Possevin dit que rien de ce qui convient à la grandeur des rois ne manquait à celle du tsar Ivan, et il y avait sans doute des seigneurs qui cherchaient à imiter le souverain. Comme les ambassadeurs étrangers ne pouvaient pas entrer aisément dans les bonnes maisons russes, l'intérieur devait leur en être peu connu.

Les Russes étaient ordinairement mal vêtus : leurs habits n'étaient jamais assez sales ni assez usés pour qu'ils crussent devoir les quitter. Comme ils ne connaissaient pas encore les délicatesses et les commodités de la

hachée avec des concombres et du poivre. L'ail se sentait, au rapport d'Oléarius, dans toutes les maisons. On faisait du vin de groseilles, de framboises et de cerises. Les boïards tiraient d'Arkhangel des vins français et italiens ; mais ils aimaient encore mieux l'eau-de-vie. On dînait à onze heures. Après le repas tout le monde faisait la sieste ; on n'allait voir alors personne et les boutiques étaient fermées. Comme le faux Dmitri ne faisait jamais de sieste et ne fréquentait point de bains, on en conclut qu'il n'était pas Russe. *D.*

vie, qu'ils n'avaient pas un luxe habituel, qu'ils ne recherchaient ni les boissons ni les desserts des autres peuples de l'Europe, que leurs divertissemens étaient simples comme leur tables, ils avaient peu d'occasions de faire de la dépense, et les étrangers les taxaient d'avarice. On peut plus justement leur reprocher aujourd'hui la profusion, la prodigalité, les dépenses capricieuses et l'abandon des soins économiques [1].

[1] L'habillement des Russes était dans le goût oriental; il consistait dans une chemise à longues manches, une robe étroite, ou veste de soie ou de toile qui descendait aux genoux, et une robe de soie ou coton ouatée, avec un collet de velours ou d'une autre étoffe. Lorsqu'ils sortaient ils mettaient par-dessus cette robe, appelée *feresija*, des pelisses, ou des robes amples de drap, de soie ou de coton. Les femmes avaient à-peu-près le même costume. Celles qui étaient mariées se distinguaient des filles par la forme du bonnet, qui chez les unes et les autres était recouvert de pelleterie. On portait généralement des bottes à hauts talons. Les femmes se couvraient le visage de fard blanc et rouge. Pendant le séjour d'Oléarius à Moskou, une jeune et jolie femme, l'épouse du boïard Tcherkasky, voulut se soustraire à cette coutume; mais toutes les autres femmes lui témoignèrent si ouvertement leur indignation et la dénigrèrent tant aux yeux des hommes, que la jeune novatrice fut obligée de se soumettre à la coutume générale et de se farder comme les autres femmes. *D.*

Dans les cérémonies, dans les fêtes de cour, dans les occasions d'apparat, ces hommes si négligés étalaient un luxe asiatique. L'or et les diamans relevaient sur eux la richesse des étoffes les plus précieuses et des plus riches pelleteries. Ceux qui ne pouvaient se parer d'une manière convenable à ces circonstances empruntaient des robes, des pelisses, des bonnets, des chaînes d'or, des cimeterres, à la garde-robe du tsar. C'était là qu'ils louaient leur parure pour les jours de noces ou de fêtes, et même pour les ambassades. S'ils perdaient ou gâtaient quelque chose, ils payaient le dommage et étaient battus en punition de leur négligence ; car le rang ni la naissance n'exemptaient pas des batogues et des fustigations [1]. Mayerberg.

[1] Parmi les fêtes de la cour on distinguait les pélerinages du monastère de Troïtsa. Les Danois qui accompagnèrent le prince Jean sous le règne de Boris-Godounof (voyez le vol. III) furent témoins d'un de ces voyages de plaisir et de dévotion. Le cortège fut ouvert par six cents hommes de cavalerie, allant trois à trois. Ceux qui étaient dans les premiers rangs portaient, au lieu de cuirasses, des pourpoints d'étoffe d'or; le carrosse du grand-prince était attelé de six chevaux blancs, et avait une espèce de baldaquin surmonté de quatre globes en argent : la tsaritse était dans un carrosse très-ample, fermé de tous les côtés et attelé de dix

Malgré cet éclat dont la cour brillait encore et qui pouvait éblouir les yeux des étrangers, elle avait perdu ces immenses richesses dont elle avait joui jusqu'au règne de Boris. Ces trésors, amassés pendant tant de siècles, acquis par le commerce ou achetés au prix du sang, étaient devenus la proie des ennemis qui avaient déchiré l'état pendant les derniers troubles. Qu'on juge, par un seul trait, du butin immense que firent les Polonais. Ils pillèrent dans la principale église de Moskou les statues de Jésus-Christ et des douze apôtres, grandes comme nature et fondues en or; un grand nombre de tables d'argent doré, des ornemens, des vases enrichis de perles et de diamans. Le trésor des tsars fut enlevé, dispersé, distribué aux soldats, à qui l'on ne pouvait donner de paye. La Russie, sous les derniers princes, n'offrait plus que de brillans débris de son ancienne opulence.

Hist. Ms.

Les femmes de distinction, soumises en-

chevaux blancs d'une grande beauté; vingt-quatre dames l'escortaient à cheval; elles portaient de longues robes, des bottes jaunes, des chapeaux blancs comme la neige, doublés de soie de couleur de chair, et ornés de rubans de soie jaune, avec des boucles et des glands en or; mais leur visage était caché sous une toile blanche qui descendait jusqu'à la bouche. Les boïards étalaient un grand luxe dans leurs vêtemens..... *D.*

core à l'austérité des mœurs orientales, Mayerberg.
éprouvaient cependant un peu moins de gêne qu'elles n'avaient fait autrefois. Elles pouvaient sortir pour aller à l'église, ou pour visiter leurs parens les plus proches. Alors elles se paraient moins qu'elles ne se surchargeaient d'ornemens et de bijoux. La condition des princesses filles des tsars était fort triste : elles passaient leur vie renfermées dans le palais ou dans des monastères. On ne voyait presque jamais l'épouse, les sœurs, ni les filles du prince. Une fois la tsaritse tomba malade ; il fallut appeler un médecin : on eut soin, avant de l'introduire, de tirer des rideaux épais qui répandaient dans la chambre l'obscurité de la nuit, et il ne put tâter le pouls de la princesse qu'au travers d'un voile. Comment, lorsque les tsaritses étaient condamnées à une retraite aussi austère et lorsque les tsars poussaient si loin leurs soins jaloux, des auteurs français osent-ils avancer que ces princes étaient peu délicats sur la vertu de leurs épouses? On a beaucoup parlé de la Russie, sans en connaître l'histoire.

Les femmes continuaient de vivre dans la plus dure soumission à leurs époux. Le père, la mère d'une femme n'empêcheraient pas même à présent son mari de la battre, ou plus

tôt de la déchirer en leur présence, et même sans raison [1]. Il ne fait qu'user de ses droits, et ce serait un péché grave de vouloir y résister. La femme la plus robuste se laisse battre patiemment par un mari faible qu'elle pourrait aisément renverser : elle ne fait aucune résistance, elle ne cherche pas même à fuir les coups; elle se résigne à son sort et à ce qu'elle regarde comme son devoir. La mère a le même droit et ne le perd jamais. Ainsi une malheureuse est successivement maltraitée par son époux et par sa mère. L'auteur des Lettres persanes dit que les femmes russes aiment à être battues : j'ai peine à le croire; mais il est vrai du moins qu'elles le sont souvent et bien cruellement. Je n'ai pas besoin d'avertir que je ne parle ici que des femmes du peuple.

Ces femmes, moins sévèrement retenues dans la retraite que celles des nobles, trouvaient souvent des prétextes pour sortir, se

[1] Le proverbe russe, *Biou kak choubou, i loublou kak douchou*, « Je te bats comme ma pelisse, et je t'aime comme mon cœur », prouve que l'usage de battre sa femme était autrefois général en Russie. On a publié il n'y a pas long-temps une lettre du dix-septième siècle, dans laquelle une femme russe se plaint que son mari ne l'aime pas, attendu qu'il ne la bat jamais. *D.*

livraient au goût qu'elles avaient pour les liqueurs fortes, et de leur ivresse naissait un libertinage dégoûtant et crapuleux.

L'ignorance est la mère de l'orgueil des nations, comme de celui des particuliers. Les peuples qui ont peu de communication avec les étrangers s'estiment d'autant plus qu'ils connaissent moins ce qui leur manque. Aussi les Russes, ne sortant pas de leur pays, se croyaient supérieurs à toutes les autres nations, et croyaient leur tsar plus puissant que tous les autres souverains. Leurs ambassadeurs prétendaient toujours à des honneurs plus distingués que ceux des autres puissances. Les Grecs et les Romains appelaient les étrangers *barbares;* les Russes les appelaient *muets*[1]; car ne pas parler leur langue, c'était, suivant eux, être privé de la parole.

Le gouvernement était fort défiant. Un étranger, décoré même de la dignité d'ambassadeur, était en quelque sorte prisonnier en Russie. Quand Possevin quitta le tsar Ivan pour se rendre au camp d'Etienne Battori, il laissa deux prêtres chargés des affaires de la légation : ils furent retenus à Moskou dans une chambre où ils avaient un autel pour

[1] Du mot *némoi* ou *nem*, muet, se forma *némets*, étranger. Ce nom est resté aux Allemands.

dire la messe, une table pour écrire et leurs lits. Trois officiers et autant de paysans faisaient la garde à leur porte. Ils passèrent quatre mois et demi dans cette sorte de captivité, et ne purent sortir que deux fois, encore étaient-ils bien gardés. Un médecin catholique qui s'était établi à Moskou eut envie de se confesser, il osa demander la permission de voir un de ces prêtres : on le menaça de mort s'il réitérait cette demande.

Alexis ne s'était guère relâché de cette sévérité. On soutenait à Mayerberg et à son collègue, envoyés de l'empereur Léopold Ier, que tout le monde pouvait aller librement chez eux; mais à peine les Russes osaient-ils regarder leur maison de loin, et les étrangers qui les demandaient étaient presque toujours congédiés par les troupes qui montaient la garde à leur porte. Ils ne pouvaient même écrire à leur cour. Les lettres qu'ils envoyaient et celles qu'ils devaient recevoir étaient interceptées. Il y avait quelques médecins à la cour; mais il était si difficile d'obtenir la permission de les mander, que Mayerberg, étant malade, fut obligé de s'en passer.

Du temps même de l'administration de Sophie, les boïards et les hommes en place n'osaient avoir aucune communication avec

les étrangers. S'ils avaient besoin de les entretenir, ils avaient soin de choisir la nuit pour conférer avec eux. Des restes de cet usage incommode subsistaient encore lorsque Korb vint à Moskou, sous le règne de Pierre I[er].

On peut croire que la police fut long-temps négligée en Russie. Il n'y avait pas de sûreté pendant la nuit dans la capitale, et les chemins étaient infestés de brigands. La misère, la paresse du peuple et la dureté des maîtres en multipliaient le nombre. Les derniers tsars cherchèrent un remède à ces maux. On voit, par les Journaux de la cour, qu'ils nommaient des seigneurs du plus haut rang pour présider au maintien de la sûreté dans les différens quartiers de Moskou et les garantir des incendies. Chacun d'eux avait son département marqué. Alexis fit poser des gardes dans tous les carrefours : cette espèce de guet arrêtait ceux qui sortaient la nuit sans flambeau ou sans lanterne. Ces précautions rendirent la sûreté aux habitans de la capitale, mais non pas aux voyageurs.

Les grands, attachés à la cour, allaient tous les matins rendre leurs hommages au tsar. Personne ne paraissait armé devant le prince. Les ministres étrangers étaient obligés de laisser chez eux leurs épées ou de les déposer à

la porte du palais. Cette coutume était plus sage que celle d'être toujours en armes, comme si l'on craignait ceux à qui l'on fait visite ou qu'on voulût les assassiner.

Drevniaïa Vivlioph.

Je ne sais si l'usage des poisons était alors commun, mais je vois que l'on craignait beaucoup les enchantemens. On a conservé la formule des sermens que prêtaient les officiers de la couronne. On faisait jurer à tous ceux qui approchaient le prince de plus près de ne pas mettre et d'empêcher que les autres ne missent des herbes dangereuses dans la nourriture du tsar, dans celle de la princesse son épouse et de ses enfans, dans leurs habits, dans leurs meubles et jusque dans les équipages des chevaux. Ces précautions, qui feraient juger que les empoisonnemens étaient fréquens, me persuaderaient qu'ils étaient rares. Ce ne sont pas des herbes qu'emploient le plus volontiers les empoisonneurs; les minéraux offrent des secours bien plus puissans à leur art affreux. On n'empoisonne personne en mettant des herbes parmi les meubles ou dans les selles des chevaux. Les végétaux malfaisans ne sont pas fort communs en Russie. Enfin j'imagine qu'on croyait alors que les herbes pouvaient servir aux maléfices, et c'est ce que craignaient ces hommes simples.

Quand il venait en Russie des ambassadeurs étrangers le tsar les envoyait recevoir jusque sur les frontières par des troupes. Il leur nommait dès-lors un *pristaf*: c'était un officier qui paraissait leur être attaché pour leur faire honneur, mais dont les fonctions étaient plutôt de les observer de près, de rendre compte de leurs démarches, ou de pouvoir assurer qu'ils avaient été trop bien gardés pour en faire aucune. Il était aussi chargé de la dépense; car les ministres étrangers, dès leur entrée sur la frontière, étaient défrayés de tout; ils l'étaient même avec somptuosité.

Journal de la cour. Posseviui Moscovia. Oléarius. Ambassades de Carlisle.

Quand ils approchaient de Moskou un autre pristaf, d'un rang supérieur au premier, venait les complimenter et s'emparer de leurs personnes. Le pristaf prétendait représenter le tsar, et l'ambassadeur le prince dont il était le ministre. Entre ces deux hommes qui n'étaient pas eux-mêmes, mais deux autres personnages bien plus illustres qu'eux, il s'élevait presque toujours une dispute fort vive dès le premier moment de leur entrevue. Il s'agissait de savoir lequel descendrait le premier de cheval ou de son traîneau pour venir au devant de l'autre. Le comte de Carlisle, ambassadeur, d'Angleterre, s'obstina longtemps à ne pas quitter son traîneau; son

pristaf n'était pas moins opiniâtre. Ils parvinrent enfin à établir entre eux une convention : ce fut que tous les deux descendraient en même temps; mais le pristaf fut le plus habile : il sortit bien du traîneau, mais il se fit soutenir en l'air par ses gens, et ne mit pied à terre qu'après que Carlisle, qui ne se défiait pas de la ruse, y fût lui-même descendu. Les pristafs étaient bien excusables de se montrer ainsi pointilleux : ils avaient à craindre, s'ils ne soutenaient pas la majesté de leur souverain, d'être sévèrement punis, et même de recevoir le knout.

A l'arrivée des ambassadeurs près de la capitale, un grand nombre de boïards et d'hommes illustres par leurs rangs et leurs dignités venaient au devant d'eux, vêtus de drap d'or et d'argent, montés sur des chevaux richement enharnachés et qui avaient pour brides des chaînes d'argent; les housses de plusieurs de ces chevaux étaient même couvertes de pierreries. Un peuple nombreux couvrait les chemins et remplissait les rues de la ville pour être témoin de ce spectacle. Les ambassadeurs affectaient de se montrer, ainsi que leur suite, dans la plus grande magnificence. Les préparatifs étaient longs, la marche était lente. Il arrivait quelquefois que

le cortège n'entrait que de nuit à Moskou; alors la ville était éclairée de flambeaux, dont la lumière donnait encore plus d'éclat aux pierreries et aux riches étoffes.

Après cette entrée brillante, où triomphait l'orgueil des ambassadeurs, ils étaient détenus prisonniers, jusqu'à leur première audience, dans la maison qui leur était marquée. Une forte garde y était placée. Ils ne pouvaient, ainsi que leur suite, ni sortir ni recevoir personne; même, après l'audience, leur liberté ne consistait qu'à se promener dans les rues et dans les environs de la ville, à jouir du plaisir de la chasse, et tout au plus à voir quelques étrangers. On leur disait bien qu'ils pouvaient voir du monde; mais presque tous ceux qui se présentaient à leur hôtel étaient renvoyés, et souvent même très-durement. Les Russes ne pouvaient, sans mission du tsar, entrer chez les ambassadeurs, sous peine de crime d'état.

Le jour de l'audience était annoncé la veille aux ambassadeurs, et le même avis leur était encore renouvelé le matin. Une escorte plus ou moins nombreuse, suivant qu'on respectait plus ou moins leur prince, venait les prendre chez eux. Les gardes du tsar étaient vêtus de velours fourré de zibeline; leurs

bonnets étaient semés de perles et de pierreries, et leurs pertuisanes même brillaient d'or et d'argent.

A l'arrivée des ambassadeurs au palais, un des principaux officiers de la couronne, accompagné d'un secrétaire, descendait à leur rencontre jusqu'au pied du vestibule. Un autre, accompagné de même, venait au devant d'eux sur le perron, et un troisième à la porte de la salle d'audience. Cela s'appelait la petite, la moyenne et la grande rencontre. On n'en faisait que deux aux ministres des puissances inférieures.

Dans la première salle étaient les simples dvorianes ou nobles de la cour, en robes d'étoffe d'or. On pourrait les appeler *gentilshommes de la chambre*. On voyait dans la même salle des vieillards à barbe blanche, choisis entre les principaux membres du commerce; on les nommait *gostes* ou *marchands du tsar*. Ils étaient vêtus de riches robes de brocard, et coiffés de bonnets de martre-zibeline. Ces habits de cérémonie appartenaient au trésor, et leur étaient prêtés dans les cérémonies solennelles.

La salle d'audience était couverte de tapis et n'avait d'ailleurs rien de remarquable. Il y régnait un silence aussi profond que si l'on

eût été dans une entière solitude. Autour de cette salle étaient assis deux cents boïards et grands seigneurs, vêtus de drap d'or et d'argent, ou de velours semé de pierreries. Leurs bonnets étaient de renard noir, qui de toutes les pelleteries est la plus précieuse. Au fond s'élevait le trône auquel on parvenait par sept ou huit marches : il était d'argent doré, et se terminait par des pyramides d'argent. Le tsar y était assis; sa robe et sa tunique étaient entièrement couvertes de pierres précieuses, ainsi que sa couronne de forme pyramidale, surmontée d'une croix. Le sceptre était si pesant qu'il était souvent obligé de le changer de main. Auprès de lui était le globe impérial.

A ses côtés étaient de jeunes seigneurs, chaussés de bottines blanches, vêtus de robes d'hermine ou de damas blanc, ayant au cou des chaînes d'or et une hache d'argent sur l'épaule. On les nommait *ryndi*. Ils étaient au nombre de quatre pour les grandes ambassades, et de deux seulement pour les ambassades inférieures.

Souvent le patriarche assistait à l'audience; il était assis à la droite du souverain, sur un siége élevé couvert de velours noir. Il était vêtu des ornemens pontificaux en velours

brodé d'or et enrichi de perles et de diamans. A côté de lui s'asseyaient les métropolites et les chefs du clergé qu'il avait jugé à propos de nommer.

Les lettres de créance étaient portées sur une pièce d'étoffe. Il était d'usage, suivant les mœurs de l'Orient, d'apporter des présens au tsar : c'était un grand seigneur de la cour qui les lui présentait ; l'ambassadeur en recevait à son tour. Les Tatars envoyaient à Moskou de fréquentes ambassades par cupidité. Leurs ambassadeurs arrivaient misérablement vêtus, et recevaient à leur première audience des présens et de riches habits. Oléarius, pendant son séjour à Moskou, y vit arriver ensemble soixante-douze Tatars de Crimée, qui prenaient tous la qualité d'ambassadeurs. Ils allèrent à l'audience, couverts d'habits d'un drap grossier, et en sortirent magnifiquement vêtus.

Le spectacle de l'audience était imposant. L'historien de l'ambassade du comte de Carlisle, qui écrit d'un style fort simple, ne peut s'empêcher de prendre ici un style pompeux et emphatique : « Il nous arriva, dit-il, comme » à ceux qui sont éblouis par la lueur du » soleil dès qu'ils sortent des ténèbres; car à » peine pûmes-nous souffrir d'abord cette

» splendeur qui se présenta à nous dès que » nous fûmes entrés dans cette salle. L'éclat » des pierres précieuses y semblait disputer » l'avantage avec la clarté du soleil, de sorte » que nous nous perdîmes parmi cette con- » fusion de lumière et de gloire. Le tsar, » comme un soleil brillant, dardait partout » des rayons de lumière ».

A la lecture des lettres de créance, toutes les fois qu'on prononçait le nom du tsar on lisait tous ses titres, et ils occupaient une page entière [1]. L'historien des ambassades de Carlisle tourne cet usage en ridicule; mais du

[1] Les ambassadeurs russes dans les cours étrangères insistaient avec une opiniâtreté ridicule sur les cérémonies les plus minutieuses. Dans les audiences ou dans les toasts ils récitaient tous les titres de leur tsar; ils exigeaient que le jour de leur présentation aucune ambassade ne fût admise à l'audience avant eux, et que le prince auquel ils étaient présentés découvrît sa tête toutes les fois qu'ils nommaient leur souverain : si on manquait à ces règles, ils élevaient sur-le-champ leurs plaintes. C'est ce qu'on vit en Espagne sous le règne de Charles II. Comme dans la première audience ce prince n'ôta point le chapeau quand l'envoyé russe Potemkin récitait tous les titres du tsar, et comme il ne demanda point des nouvelles de la santé du monarque russe, Potemkin protesta sur-le-champ solennellement contre ce manque de respect, et, après quelques répliques d'un ministre espagnol, le roi d'Espagne demanda enfin

moins le tsar ne prenait que des titres qui lui appartenaient : c'étaient ceux de toutes les souverainetés qui composaient sa domination; mais n'aurait-il pas pu avec encore plus de justice livrer au ridicule l'orgueil du roi d'Angleterre, qui prenait, comme il le fait encore, les titres de roi d'Angleterre, d'Ecosse, de France et d'Irlande? Il n'avait certainement aucun droit à réclamer sur la France.

Les ambassadeurs chrétiens baisaient la main du tsar, qui accordait la même faveur à leurs officiers; mais le prince eût cru souiller

des nouvelles de la santé du tsar, et ôta le chapeau en regardant les peaux d'hermines que Potemkin lui avait apportées. De semblables détails sont minutieusement consignés dans presque toutes les relations diplomatiques qui se trouvent dans les archives de Russie. L'instruction que le tsar Michel remit en 1618 aux ambassadeurs destinés pour la cour de Perse leur prescrivit de ne point se faire donner audience le jour que d'autres ambassadeurs auraient été présentés; de ne point descendre de cheval dès qu'ils apercevraient le palais du chah; de ne pas s'incliner devant la porte; de ne pas s'incliner davantage devant une chambre, tant qu'ils ne verraient pas le chah; de ne pas lui baiser les pieds; enfin de refuser l'audience, en cas que le chah serait à cheval. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'ambassade à laquelle on prescrivait tant de fierté se rendait en Perse pour solliciter un emprunt. *D.*

sa main, s'il l'eût laissé baiser par des ambassadeurs idolâtres ou mahométans.

Lorsque le tsar admettait à sa table des ambassadeurs, ou le patriarche, ou quelques-uns des principaux officiers de la couronne, il se faisait servir avec la plus grande magnificence. A ce service étaient employés deux ou trois cents gentilshommes, vêtus de robes d'étoffes d'or ou d'argent, fabriquées en Perse, avec de larges collets chargés de perles, et des chaînes d'or émaillé pendantes sur la poitrine. Il n'y avait d'abord sur les tables nues que du pain, du sel et du vinaigre. On commençait par boire de l'eau-de-vie, et cet usage subsiste encore. Le prince envoyait un morceau de pain à chacun des convives, en le nommant par son nom, et le gentilhomme qui en était chargé disait en le présentant : « Voilà le » bienfait que t'accorde le tsar et grand-seigneur ». On apportait ensuite les viandes, on les présentait devant le prince, qui envoyait un plat à chacun des convives, et aussitôt les tables étaient couvertes. Le tsar leur faisait aussi passer des coupes d'hydromel et de vins précieux. Sur chaque table étaient placés de grands bassins d'hydromel où l'on puisait à pleines tasses. Les convives et même des absens favorisés du tsar recevaient encore un

Margeret.

plat qui était envoyé dans leurs maisons. Chaque jour il se portait de la table du tsar quelques plats à différens seigneurs.

Ambassades de Carlisle.

Le repas qu'Alexis donna au comte de Carlisle dura près de neuf heures. Il y fut servi près de cinq cents plats. Le tsar était assis sur son trône à une table particulière : à sa droite était la table des grands seigneurs russes, à la gauche celle de l'ambassadeur d'Angleterre et de ses officiers.

Souvent le prince faisait porter en grande cérémonie à des ministres étrangers, ou même aux courtisans qu'il distinguait le plus, des repas entiers, qui étaient supposés sortir de sa table. Un officier, richement vêtu et accompagné d'un grand nombre de cavaliers, allait annoncer cette faveur du prince à celui à qui elle était accordée, et restait pour lui tenir compagnie. Deux hommes le suivaient à pied, portant chacun une nappe roulée; deux autres étaient chargés des salières, deux autres des vinaigriers, et deux enfin des couteaux et des cuillers. Six hommes, rangés deux à deux, portaient le pain. Ils étaient suivis des porteurs d'eau-de-vie, qui précédaient douze hommes chargés de différentes espèces de vin, contenu dans des urnes d'argent. Ensuite venaient les coupes, qui étaient suivies

des viandes et des pâtisseries, portées souvent dans de grands plats d'or, au moins jusqu'au règne de Boris, et quelquefois dans des plats d'argent. Enfin dix-huit à vingt brocs d'hydromel étaient portés chacun par deux hommes, que suivaient douze autres hommes qui portaient de grandes tasses. Cette marche était fermée par deux ou trois chariots, chargés d'hydromel et de bière pour les domestiques. Quelquefois deux ou trois cents strélits étaient employés à porter un seul repas.

L'honneur d'être admis à la table du prince était la récompense des plus grands services rendus à l'état.

Quand le jour de la première audience le tsar n'admettait pas un ambassadeur à sa table il lui envoyait un repas plus ou moins somptueux. Carlisle reçut plus de deux cents mets. Les ambassadeurs du Holstein, ministres d'un prince moins puissant, n'en reçurent que quarante.

L'usage était que les ambassadeurs fissent des présens à leurs pristafs. Ces officiers en demandaient, s'ils n'en recevaient pas. Possevin traite cela de bassesse : c'était au contraire une délicatesse sur le point d'honneur, parce que c'était pour eux un honneur de recevoir ces présens, et un affront de ne les pas rece-

voir. Tel était l'esprit du pays et du temps. Les héros d'Homère avaient des idées semblables. Ils demandaient des présens à ceux qui leur accordaient l'hospitalité, et cependant ils étaient des héros.

Le tsar Ivan-Vassiliévitch envoya des ambassadeurs au pape, et ce fut Possevin qui les conduisit. Il les accuse d'une avarice sordide, parce qu'ils voulaient qu'on leur fournît tout gratuitement, chevaux, guides, nourriture, parce que, peu contens des présens qu'ils recevaient, ils en demandaient de plus considérables; mais les mœurs des Russes étaient alors celles de l'Orient. Le tsar défrayait magnifiquement les ministres des puissances étrangères; les siens devaient être réciproquement défrayés, et les présens qu'ils recevaient étaient en quelque sorte la mesure du respect qu'on accordait à leur souverain. Je ne doute pas cependant que quelques pristafs, quelques ambassadeurs n'aient pu être des hommes bas et cupides, et que, mal élevés, ils n'aient pas su cacher la bassesse de leurs sentimens; mais on n'a pas le droit d'en inférer que toute la nation leur ressemblait. Le premier homme que j'ai vu à la douane de Cronstadt était un officier supérieur, qui commença par demander un présent au capitaine

de vaisseau. J'aurais eu tort de juger une nation généreuse sur l'ignoble cupidité d'un colonel avili.

On n'a pas oublié que le tsar Ivan forma le premier une infanterie permanente et lui donna des armes à feu. Ce fut la fameuse milice des *strélits*. Elle se corrompit dans les temps de trouble, s'adonna au brigandage, méconnut la discipline et ne fut plus guère redoutable qu'à ses maîtres. Cette milice recevait une faible paye; mais elle avait de grands priviléges pour le commerce. Aussi des bourgeois cherchaient-ils à s'y faire inscrire : ils n'avaient rien à faire pendant la paix, et en temps de guerre ils faisaient marcher un homme à leur place, ou achetaient du chef l'exemption de service.

Michel eut de la cavalerie allemande; il leva des régimens de dragons. Pour vaincre
ses voisins, il chercha à les imiter. Alexis fit Drev. Vivl.
encore de plus grands changemens à l'état Relation de l'ambass. de
militaire. Il diminua le nombre de la cavalerie, Venise.
et presque tous les officiers supérieurs étaient Mayerberg.
Allemands. Les armées étaient composées de housards armés de lances, de cavaliers pourvus d'armes à feu, et de dragons qui avaient de longs mousquets. On donnait le nom de soldats à des milices composées de paysans et

de la populace des villes. Ils étaient armés d'épées et de fusils, et étaient divisés en régimens, sous le commandement d'officiers, la plupart étrangers. Les troupes de Kazan, d'Astrakhan et de Sibérie étaient à cheval, et se servaient de l'arc. C'était aussi l'arme des Nogais, des Bachkirs et des Kalmouks, dont on avait toujours un assez grand nombre dans les armées. Les cosaques avaient des armes à feu et des lances. Le district de Moskou entretenait toujours sur pied quarante mille strélits, sans compter ceux des autres villes. Un tiers était consacré à la garde du tsar, les autres étaient distribués dans différentes places. Ils étaient partagés en plusieurs régimens. Leurs chefs avaient des terres que le souverain leur donnait pour un temps. Ils recevaient chaque année des présens en habits et en argent. Les dvorianes et enfans-boïards des villes employaient à leur choix l'arc ou les armes à feu.

La maison des tsars était composée de *stolniki*, ou officiers de la table; de *spalniki*, gentilshommes de la chambre; de *striapchié*, ou valets-de-chambre; des *dvorianes*, ou nobles de Moskou; et des *jiltsi*, ou commensaux. Elle était distribuée en compagnies de cent hommes, qui étaient aussi maîtres du choix

de leurs armes. Ils montaient des chevaux très-vifs, et portaient des sabres fort tranchans.

Les officiers qui se distinguaient par leur valeur et par l'importance de leurs services étaient présentés au tsar; ils en recevaient des pièces de drap, des étoffes de soie, de riches pelleteries, des vases d'or, des augmentations d'appointement, des terres, et quelquefois le prince les admettait à sa table. Cet usage de récompenser les services par des présens d'étoffes et de pelleteries paraît avoir été emprunté des Tatars, qui l'ont conservé jusqu'à présent. Les soldats courageux recevaient des récompenses en argent: on appelait cela *argent de service*. On gratifiait les femmes de ceux qui étaient tués à l'armée.

Toutes les affaires se décidaient dans le conseil ou sénat: il était composé de boïards, appelés anciennement *boliaré*, ce qui pourrait se rendre en latin par *majores*, *primores*; c'était la première classe des grands; d'*okolnitchié*, dont le titre signifiait qu'ils entouraient le prince; de *doumnié-dvoriané*, ou nobles du conseil, et de *doumnié-diaki*, ou secrétaires du conseil. Tous les décrets émanés du trône semblaient toujours avoir été dressés de l'avis de ce tribunal. La formule

Oput Trudov. Tom. III.

était, *Boïaré prigovorili i tsar prikazal.* « Les boïards ont été d'avis et le tsar a ordonné ». Ainsi le prince ordonnait seulement l'exécution de ce que les magistrats avaient résolu. Cela est bien éloigné du despotisme ; mais une formule n'est souvent qu'un reste d'un ancien usage et lui survit long-temps. Si l'on en croit Mayerberg, le conseil ne servait qu'à détourner de la personne du prince ce que les édits pouvaient avoir d'odieux. Le tsar décidait toutes les affaires, ou par lui-même ou par les insinuations de ses favoris, et le conseil était toujours prêt à obéir.

Il y avait aussi des *boïaré-komnatié*, des boïards de la chambre ; ils assistaient aux conseils secrets : c'était l'un des *nobles du conseil* qui gardait les sceaux. Un noble ou secrétaire du conseil faisait aussi les fonctions de chancelier, et portait la parole au nom du prince.

Autrefois les princes apanagés et même les métropolites avaient leurs boïards. La république de Novgorod avait les siens. A la manière dont plusieurs modernes emploient ce titre, en parlant même des derniers temps où il n'y a plus de boïards, ils croient sans doute que ce mot signifie la même chose que nobles.

Les principales parties de l'empire avaient leurs juges supérieurs à Moskou. Ces tribunaux se nommaient *quartiers*. Il y avait celui de Novgorod, celui d'Ostioug, ceux de la Petite-Russie, de Kazan, de Sibérie.

Tous les magistrats servaient aussi dans les armées : c'était ordinairement un boïardin de la chambre qui en avait le commandement en chef. C'étaient des officiers du conseil ou de la maison qui avaient les gouvernemens des villes et qui étaient envoyés en ambassade. Il n'y avait pas une barrière marquée entre l'état civil et l'état militaire : on remplissait successivement l'un et l'autre. Cela suppose une administration excellente ou détestable, une législation simple, claire, précise, ou une horrible et pernicieuse confusion.

Quand le tsar avait résolu de faire la guerre il se rendait dans la principale église et faisait lire à haute voix, par un secrétaire d'état, ses griefs contre son ennemi, et les raisons qui l'obligeaient à en tirer vengeance. Ainsi le souverain croyait devoir encore à ses peuples quelque compte de ses actions, et cherchait quelque bonne raison pour leur demander leur sang. Journal du tsar Alex.

Il semblerait, d'après cet usage, que les

Russes, conduits plutôt que commandés par un monarque, jouissaient de la liberté. Il est vrai cependant que le souverain régnait avec le despotisme le plus absolu. Non-seulement le peuple, autrefois libre, était attaché à la servitude de la glèbe ; mais les grands, les princes mêmes dont les ancêtres avaient été des souverains étaient, au moindre signe du despote, déchirés par les fouets ou meurtris sous les baguettes. Les étrangers qui prenaient du service en Russie étaient soumis au même traitement que les nationaux, et les médecins y étaient encore plus exposés que les autres. Comment les Russes avaient-ils pu être réduits à cet excès d'humiliation ? Par l'ascendant qu'avaient pris les successeurs de Dmitri-Donski, et surtout par la terreur qu'avait imprimée le second Ivan-Vassiliévitch.

Cérémonie du Couronnement.

Drev. Vivl. Tome vi. Cependant ces tsars si fiers, si absolus, paraissaient ne tenir leur puissance que de la volonté libre de leurs sujets. Ils n'étaient pas supposés demander eux-mêmes la couronne, ni fixer le jour où ils voulaient en ceindre leur front. C'étaient le clergé, les officiers du palais, les nobles et enfans-boïards, et même

les marchands, qui venaient les prier de consacrer leur puissance par la cérémonie du couronnement. On sent bien que cette prière était adressée au prince d'après ses ordres exprès, et que ceux qui la faisaient ne craignaient pas de refus; mais enfin au sein de l'esclavage on conservait encore un simulacre de liberté.

La nuit qui précédait le couronnement était consacrée à la prière dans toutes les églises. La cérémonie se faisait dans la cathédrale de Moskou. On y élevait pour le tsar un trône où l'on montait par douze gradins : il était garni de velours brodé en or et brillait de l'éclat des pierreries. Le chemin qui conduisait à ce trône était couvert de drap écarlate. Le siége du patriarche, placé à la gauche du trône, était moins riche, mais il était aussi garni de velours brodé en or.

Avant que le tsar se rendît à l'église on y portait du palais, en grande cérémonie, tous les ornemens impériaux, et une croix d'or dans laquelle était enchâssé un morceau de bois qu'on croyait avoir appartenu à la vraie croix.

Le tsar allait faire sa prière dans la chapelle du palais, d'où il se rendait à l'église. Il était accompagné de toute la noblesse, vêtue

d'étoffe d'or, la tête couverte de bonnets de renard noir, ayant au cou des colliers de perles et de diamans, et des chaînes émaillées pendantes sur la poitrine. Les strélits étaient rangés en haie le long du chemin. Arrivé à la porte du sanctuaire, le prince s'inclinait trois fois, et, se tournant ensuite vers le patriarche, il le saluait et recevait sa bénédiction. Alors le pontife descendait de sa place et le bénissait avec la vraie croix, avec de l'eau bénite et avec la main. Le prince et le patriarche se donnaient mutuellement un baiser et montaient ensemble à leur place.

Le tsar, après s'être assis, adressait un discours au patriarche, qui y répondait. Celui-ci, ayant cessé de parler, se faisait apporter le manteau impérial; le prince en était revêtu par deux des principaux seigneurs de la cour, et alors le pontife le bénissait encore trois fois avec la vraie croix, la lui posait sur le cou et lui imposait ensuite les mains en faisant une assez longue prière.

Des archimandrites apportaient jusqu'au siége du patriarche le diadème, la couronne, le sceptre et le globe impérial. Chacune de ces marques de la puissance suprême était reçue par un archevêque qui la remettait au patriarche. Celui-ci ceignait le front du tsar

du diadème, lui mettait la couronne sur la tête, lui faisait prendre le sceptre de la main droite et le globe de la main gauche. Le prince, décoré de tous ces ornemens, recevait les humbles salutations du clergé et y répondait par une légère inclination de tête. Le patriarche le prenait ensuite par la main, le faisait asseoir sur son trône, et, après avoir prononcé un discours sur les devoirs de la souveraineté, il faisait commencer la liturgie.

Après la consécration le patriarche oignait le prince de l'huile sainte au front, aux deux oreilles, sur les lèvres, aux doigts, au cou, aux épaules et aux bras, disant à chaque onction : *Ceci est le sceau et le don du Saint-Esprit.* Lui-même essuyait le chrême avec des étoupes qui étaient aussitôt brûlées sur l'autel, et pendant sept jours le prince ne devait pas se laver les parties qui avaient été ointes de l'huile sacrée. Le pontife, après ces onctions, lui administrait la communion sous les deux espèces, suivant le rit grec, et lui faisait présenter du pain bénit.

Après la messe, le tsar, toujours vêtu des ornemens impériaux, allait faire des stations dans deux églises différentes. A l'entrée du prince, le protopope ou archiprêtre lui jetait de la poudre d'or sur la tête : la même céré-

monie, lorsqu'il sortait, était renouvelée par un des grands de l'empire. Cette poudre d'or était le symbole de l'abondance et des richesses.

Le tsar donnait, le jour de son sacre, un grand repas au patriarche, aux chefs du clergé et aux principaux seigneurs de la cour.

Cérémonie du mariage des Tsars.

Drevniaïa Vivliophica.

Nous avons déjà observé qu'autrefois les souverains de Russie n'épousaient que des filles de princes russes ou étrangers; mais depuis ils se montrèrent moins difficiles sur la naissance de leurs épouses.

Il ne faut pas croire cependant, sur la foi de quelques écrivains mal instruits, que leur choix s'abaissât jusqu'aux dernières classes, ni qu'ils fissent rassembler toutes les belles filles du pays pour se choisir entre elles une épouse. Rassembler toutes les jolies filles d'un grand état est une idée qui ne peut être supportable que dans un roman prétendu oriental, et ne pourrait être effectuée que dans le royaume d'Ithaque ou d'Argos. Quelle place de Moskou eût été assez vaste pour y faire camper cette nombreuse armée de filles?

Quand le tsar Ivan-Vassiliévitch voulut marier son frèreIoury il ordonna aux princes et aux boïards d'amener leurs filles à la cour, et les examina avec son frère, qui donna la préférence à la fille du prince Palitski. Ce fut de la même manière qu'il choisit une épouse à son cousin Vladimir-Andréevitch : « Il la » choisit, dit une pièce authentique, parmi » les jeunes filles d'une assez haute naissance » pour prétendre à une union aussi glorieuse ». Ce fut aussi dans une assemblée de filles nobles qu'Alexis choisit sa seconde épouse [1]. Drev. Vivl. Tome VII.

Quand les tsars avaient résolu de se marier ils commençaient par demander l'agrément du patriarche, qui, comme on peut croire, ne le refusait jamais. Ils ordonnaient ensuite aux princes et aux boïards d'amener leurs filles à Moskou. On élevait pour les recevoir un vaste édifice, richement décoré et divisé en plusieurs grandes salles, espèces de dortoirs, dans chacun desquels étaient placés douze lits, pour autant de jeunes filles qui devaient être examinées par le prince. Le jour marqué Hist. Mss.

[1] On trouve dans l'histoire de notre nation des traces d'un usage semblable. Louis-le-Débonnaire choisit Judith, sa seconde épouse, entre un grand nombre de filles nobles qu'il avait fait rassembler. (*Annales incerti auctoris*, dans le Recueil de Pithou.)

par le tsar pour faire son choix il se rendait dans cette maison, accompagné d'un boïard fort avancé en âge, et prenait place sur un trône qui lui avait été préparé. Là les jeunes rivales, magnifiquement parées, venaient l'une après l'autre s'offrir aux regards curieux de leur juge et se prosterner devant lui. Il jetait sur le sein nu de chacune un mouchoir brodé en or et bordé de perles et de diamans. Après avoir arrêté son choix, il faisait distribuer aux concurrentes malheureuses de l'argent et des terres. C'est au moins ce qui fut observé pour le dernier mariage du tsar Ivan-Vassiliévitch.

Un grand était nommé pour présider à la cérémonie et à la fête des noces. C'était ou un prince du sang ou un des seigneurs les plus illustres de l'empire. Il prenait pour exercer cette fonction le titre de *tisiatski*, parce qu'il présidait des milliers d'officiers commandés pour cette fête.

Drev. Vivl.

On dressait dans une des principales salles du palais deux siéges pour les deux époux. On étendait sur ces espèces de trônes du velours et du damas : on y plaçait deux coussins, et l'on couvrait chacun de ces coussins de quarante peaux de martres-zibelines. On croyait que ces peaux avaient la vertu d'écarter les

sorts. On en réservait une quarantaine pour éventer les époux. Un grand était nommé pour s'asseoir à leur place jusqu'à leur arrivée : tant on donnait de soin à se garantir des maléfices!

Les moindres détails du service étaient confiés aux premiers seigneurs de la cour. On parait en même temps la princesse dans son appartement : elle avait avec elle l'épouse du tisiatski, des femmes de boïards, et surtout les svakhi, dont la fonction était de représenter ces vieilles femmes qui en Russie s'entremettent dans les mariages des particuliers. C'était en leur compagnie que la tsarevne [1] passait dans la salle de cérémonie : elle était précédée de deux boïards, dont l'un portait le cierge du tsar, pesant ordinairement trois pouds, ou quatre-vingt-dix-neuf livres, et l'autre celui de la tsarevne, qui ne pesait que deux pouds, ou soixante-six livres.

C'était le tisiatski qui faisait les honneurs de la cour et qui plaçait chacun à son rang. Quand tout était préparé il envoyait un officier dire au tsar : « Il est temps, seigneur, de » venir à votre affaire ». Le prince venait

[1] L'épouse désignée des tsars portait le titre de *tsarevna*, comme les filles des souverains. Elle s'appelait *tsaritsa* après le mariage.

alors se placer à côté de sa future épouse; mais un rideau de taffetas les séparait. Un protopope récitait des prières. La principale svakha peignait la tête des deux époux : un secrétaire d'état, debout auprès d'elle, tenait une coupe remplie d'hydromel dont elle se servait pour laver le peigne. On mettait à la princesse, par-dessus sa couronne d'or enrichie de perles et de diamans, un voile également orné de perles et de la plus riche broderie. La première svakha répandait sur la tête des deux époux de la graine de houblon, qu'on lui présentait dans un plat d'or : cette graine était un symbole de la fécondité. Elle les éventait avec des peaux de martres-zibelines, et l'on allumait les cierges nuptiaux avec des cierges bénits.

Ensuite l'ami du souverain, car tous les mariages exigeaient la présence d'un ami, ou d'un homme qui en prenait le titre pour ce jour-là; cet ami, dis-je, coupait une sorte de gâteau et un fromage, et en présentait au prince, à la princesse et à toute l'assemblée.

Après cette distribution du gâteau et du fromage le tsar se levait pour aller à l'église. A peine avait-il quitté le carreau sur lequel il était assis qu'on y étendait quarante peaux de zibelines, et autant sur celui contre lequel

il s'était appuyé : un seigneur restait pour garder soigneusement cette place.

Sur le chemin qui conduisait du palais à l'église, des seigneurs étendaient des pièces de damas rouge. Les cierges des deux époux précédaient la marche de toute la cour. On portait aussi avec pompe deux espèces de brioches coniques, qu'on nomme *karavai*, pâtisserie fort aimée des Russes, qui l'ont reçue des Tatars.

Le prince était à cheval et la princesse en traîneau. Un seigneur montait auparavant le cheval qui devait porter le tsar, afin d'éviter tout maléfice. Un autre occupait aussi dans le traîneau la place de la princesse. On prenait les mêmes précautions pendant que les époux étaient à l'église, et vingt gentilshommes de la classe des enfans-boïards étaient commandés pour garder le cheval et le traîneau.

Quand les époux étaient arrivés à la porte du sanctuaire on étendait sous leurs pieds une pièce de damas rouge, pliée en deux et couverte de quarante peaux de martres-zibelines. Après la bénédiction nuptiale le métropolite ou le patriarche leur présentait du vin : ils en buvaient par trois fois, et quelquefois le prince, après avoir bu, jetait le vase à terre, et les deux époux le foulaient aux pieds. Cela

signifiait qu'ils souhaitaient que les ennemis qui voudraient semer entre eux la division fussent ainsi brisés et foulés aux pieds.

On retournait au palais avec les mêmes cérémonies et le même cortège qu'on en était sorti. Quand le tsar était descendu de cheval le grand-écuyer y montait et faisait la garde autour du vestibule, l'épée à la main.

Tout le monde ayant pris place dans la salle, on servait devant les époux un poulet rôti. Le principal *droujka*, ou ami du prince, prenait le poulet avec le plat, un petit pain, une salière et une serviette, et allait à la chambre à coucher. Les époux le suivaient, et lorsqu'ils étaient arrivés à la porte la principale *svakha* revêtait deux robes fourrées de martre-zibeline : à l'une le poil était en-dessous et à l'autre en-dessus. En cet équipage elle souhaitait aux deux époux une postérité aussi nombreuse que les poils de sa pelisse; elle jetait encore des grains sur leur tête, et présentait au prince un morceau de poulet, pendant qu'une autre svakha en offrait à la princesse.

Les cierges nuptiaux étaient placés à la tête du lit dans une cuve de vermeil remplie de blé. A chaque coin du lit était dressée une flèche, à laquelle on attachait une quaran-

taine de peaux de zibelines et un pain blanc. On étalait sous le lit vingt-sept gerbes de seigle pour désigner apparemment la fécondité. Une couverture de zibeline devait garantir les époux des maléfices, et l'on avait soin de jeter sur le drap des grains de blé. On mettait sur les bancs, aux quatre coins de la chambre à coucher, une mesure d'hydromel, et on y suspendait des images : on en attachait aussi à tous les coins des chambres par où les époux devaient passer. Au devant du lit étaient deux images, l'une représentant la naissance de Jésus-Christ, et l'autre celle de la Vierge. Au chevet du lit était une croix, et à côté la représentation de la Vierge avec l'enfant Jésus.

Le lendemain les deux époux, après avoir été au bain, venaient se remettre sur le lit. Un des principaux seigneurs de la cour levait le voile de la tsaritse avec une flèche, et il était permis à toute la cour de la voir. Ensuite le premier *droujka,* ou ami du prince, présentait au tsar du gruau dans un vase de porcelaine, sur un plat d'or, entouré de quatre peaux de martres-zibelines : la première *svakha* en présentait en même temps à la tsaritse. Il y avait ce jour-là grande table à la cour. Le quatrième jour, le clergé, la noblesse, et même les marchands, venaient ren-

dre au tsar leurs hommages et lui offrir des présens. Autrefois sans doute ces présens étaient toujours reçus; mais le tsar Michel les refusa.

La plupart de ces cérémonies étaient observées, mais avec moins de pompe, aux mariages des grands, et avec encore plus de simplicité pour les gens du commun.

Installation des Patriarches.

Drev. Vivl. Tome I.

Dès la première heure du jour la cérémonie de l'installation du patriarche était annoncée dans la cathédrale par le son de toutes les cloches. Celui qui tenait le premier rang ce jour-là parmi les prélats, et qui était chargé de la consécration du nouveau pontife, prenait l'avis de tout le clergé, comme s'il se fût agi réellement de faire un choix: cette élection n'était que pour la forme, et le patriarche était déjà nommé par le souverain.

Le même prélat qui avait recueilli les voix allait annoncer au prince le résultat de l'élection. Le tsar envoyait chercher le patriarche nouvellement élu, allait au devant de lui jusqu'à la porte de la salle et recevait sa bénédiction. Le patriarche demandait ensuite celle du prélat, et lui donnait la sienne à son tour.

Après avoir reçu les félicitations du prince il se rendait à la cathédrale avec tout le clergé, où il adorait les images et les saints tombeaux. De là il était conduit à son palais, et on l'élevait sur le siège patriarcal en chantant : *O prélat, vis un grand nombre d'années.* Cependant il n'était encore que patriarche élu; c'était quelques jours après que se faisait la cérémonie de sa consécration.

Au milieu de l'église était préparée une place où l'on montait par plusieurs gradins : elle était revêtue d'écarlate. Il y avait trois siéges : celui du tsar était de velours brodé en or, et les coussins étaient bordés de perles; les deux autres, de velours uni, étaient destinés au patriarche élu et au prélat chargé du sacre, qui était un métropolite quand il n'y avait pas de patriarche grec à Moskou. Depuis les siéges jusqu'au sanctuaire étaient marqués trois chemins : celui du tsar était couvert de velours rouge brodé en or, et les deux autres de velours uni. Le clergé était rangé sur les deux ailes : leurs siéges étaient couverts de tapis de Perse.

A l'heure marquée, et lorsque le clergé était déjà rassemblé à l'église, le métropolite et le patriarche élu se revêtaient des habits pontificaux. Le tsar entrait, revêtu des marques de

la souveraineté, la couronne sur la tête et le sceptre en main.

Après s'être placé sur son trône il ordonnait, ainsi que le métropolite, à un protopope et à un protodiacre d'aller chercher le patriarche élu. Ces deux ecclésiastiques l'amenaient, en le prenant sous les bras, devant un pupitre, où il récitait à haute voix le symbole, et ajoutait qu'il croyait aux décrets des sept conciles écuméniques; qu'il veillerait sur son troupeau et le garantirait de toute erreur; qu'il n'avait rien donné ni voulu donner, et qu'il ne donnerait rien pour son élection; qu'il ne ferait rien contre la loi divine, ni par la force, ni par les ordres du souverain, ni par la crainte de la mort; qu'il ne souffrirait pas que personne de la religion russe contractât mariage, compérage, ni fraternité avec des Arméniens, des Latins, ou d'autres infidèles, etc. Il écrivait ce serment à mesure qu'il le prononçait, et le signait de sa main.

Alors le protopope ôtait la thiare du patriarche élu, et le métropolite, se levant, étendait la main et disait à haute voix: « La grace du » Saint-Esprit se répand par mon humble mi» nistère sur le patriarche de Moskou et de » toute la Russie ». Le nouveau patriarche était conduit par le protopope et le protodia-

cré à la place qui lui était destinée auprès du tsar et du métropolite. Il mettait sur la tête la thiare patriarcale, descendait donner le baiser de paix à tout le clergé, et remontait à sa place pour en recevoir les félicitations. Alors la liturgie commençait.

Lorsque le métropolite était entré dans le sanctuaire pour officier le patriarche y était conduit par le protopope et le protodiacre. Il était reçu à la porte par deux prélats, qui le conduisaient au métropolite. Celui-ci lui lisait l'Evangile sur la tête, et récitait quelques prières.

Après la messe les mêmes prélats reconduisaient le patriarche à sa place, et lui disaient par trois fois : *O prélat! vis de longues années.* Ces paroles étaient répétées par les chantres.

Le tsar allait offrir en présent au patriarche de riches ornemens, retournait à sa place, lui adressait un discours de félicitation, et le saluait par une légère inclination de tête. Le pontife répondait au discours du prince et lui faisait une inclination très-profonde. Ce cérémonial fut observé par le tsar Michel, lors de l'installation de son père, parce que dans cet acte solennel il devait représenter comme souverain, oublier que le nouveau

patriarche était son père et ne voir en lui que son sujet. Je rapporte cette légère circonstance, parce qu'elle prouve, contre plusieurs écrivains, que les souverains de Russie ne s'humiliaient pas devant les chefs de l'église au point de paraître avilir leur dignité. Avant de sortir de l'église le patriarche se tournait vers les quatre points cardinaux, en commençant par l'orient, et bénissait tout le monde chrétien.

Il se rendait ensuite processionnellement au palais du tsar et prenait place à la même table que le prince, mais à plus d'une toise de distance. Le clergé dînait dans la même salle, mais à une table séparée.

On servait au patriarche trois mets ; des œufs d'esturgeon, de la soupe et un pâté. Après avoir fait ce léger repas il saluait le tsar, et sortait pour aller, accompagné d'un superbe cortège, faire le tour du Kremle, monté sur un âne. La bride était tenue à l'extrémité par un boïardin, vers le milieu par un okolnitchei, et près de la bouche de l'animal par un des boïards du patriarche. Il n'y a point d'ânes en Russie : quelquefois on en entretenait pour cette cérémonie, et le plus souvent on se servait d'un cheval entièrement couvert de toile blanche, à qui l'on ajustait

de grandes oreilles postiches. Après avoir fait cette burlesque promenade le pontife venait reprendre sa place à table. Il recevait en sortant les présens du souverain. Avant de terminer le repas on portait la santé de la sainte Vierge, celles du tsar, de la tsaritse, de leurs enfans s'ils en avaient, et enfin celle du nouveau patriarche.

Les deux jours suivans ce pontife, après la messe, renouvelait encore ses promenades sur l'âne dans les différens quartiers de la ville, et en bénissait les portes.

Quelques jours après son installation il allait offrir de riches présens au tsar, à la tsaritse et à leurs enfans ; mais sous les derniers tsars ces présens étaient tirés du trésor des souverains, et y étaient ensuite reportés.

Ce n'était pas seulement le jour de son installation que le patriarche se promenait dans la ville monté sur un âne, il renouvelait cette cérémonie chaque année, le dimanche des Rameaux. Tous les évêques en faisaient autant dans leurs villes métropolitaines. Les auteurs étrangers assurent que les tsars tenaient eux-mêmes la bride de l'âne. Je ne crois pas que cela soit jamais arrivé à l'installation d'aucun patriarche. Je sais que le tsar Michel ne se chargea pas de cette fonction, même à

l'installation de Philarète son père, encore moins à celle d'Ioasaph en 1635, et à celle d'Iosiph en 1642. Le tsar Alexei resta dans son palais, tandis que par son ordre des seigneurs de sa cour menaient par la bride l'âne qui portait le nouveau patriarche Nicon en 1652. Ces faits sont prouvés par des actes authentiques. Mais le dimanche des Rameaux, quand le patriarche représentait Jésus-Christ faisant son entrée dans Jérusalem, le tsar, ayant la couronne en tête, tenait par la bride la monture du pontife, et était soutenu lui-même par deux des principaux seigneurs de ses conseils. Oléarius et le comte de Carlisle ont été, à des époques différentes, témoins de cette cérémonie; mais ce n'était pas un honneur que les tsars rendissent au patriarche, ils honoraient Jésus-Christ qu'alors représentait le pontife, ils humiliaient leur puissance devant la majesté de l'Homme-Dieu; mais quand cet honneur aurait été relatif au patriarche lui-même, les plaisanteries de quelques écrivains sur cet usage n'en seraient pas moins déplacées. Avaient-ils oublié combien les plus puissans princes de l'Europe se sont humiliés devant les papes, et même devant les évêques qui étaient leurs sujets? Pourquoi voudrait-on que les Russes, dans des temps d'i-

gnorance, eussent été supérieurs aux autres peuples de l'Europe dans les siècles de ténèbres? Les Russes ont été les derniers éclairés, parce qu'ils étaient plus loin du foyer de la lumière.

DES COSAQUES ZAPORAVIENS.

ON a fait plusieurs fois mention dans cette Histoire des cosaques zaporaviens ; il en sera parlé encore. Il est à propos de faire mieux connaître cette singulière milice.

La principale résidence de ces cosaques se nommait *setche*. Ce n'est pas le nom d'un lieu particulier ; ce mot signifie retranchement, ou plutôt séparation. La setche a été transportée dans plusieurs endroits différens, mais toujours au-delà des sauts du Dnèpre. Il ne faut pas se la représenter comme une place bien construite et régulièrement fortifiée. Ce n'était qu'un amas de maisons éparses et mal bâties, la plupart revètues de terre, et quelques-unes faites de bois comme les maisons des paysans russes. On y voyait un petit fort construit dans les règles; mais, loin d'être l'ouvrage des cosaques, il avait été élevé pour les contenir, et était occupé par une garnison que les souverains de Russie y entretenaient.

Müller.

La setche était divisée en trente-huit *kourènes;* chacune était composée d'une grande maison et de plusieurs petites. On ne pouvait être cosaque sans dépendre d'une kourène, et tous ceux qui se trouvaient à la setche devaient vivre dans leur kourène et en suivre les lois.

Chacune avait son chef ou *ataman*, mais toutes étaient soumises au *kochévoi-ataman*. Rien ne distinguait le kochévoi ni les atamans que l'obéissance qu'on leur rendait. Chacun d'eux était élu d'un commun accord, et déposé dès qu'il cessait de plaire. L'ataman particulier était élu par sa kourène, et le kochévoi par toutes : celui qui était déposé n'était plus qu'un simple cosaque.

Les Zaporaviens ne connaissaient pas eux-mêmes le nombre de leur milice, et n'en tenaient aucun registre. On y trouvait des hommes de presque toutes les nations; mais elle était surtout composée des jeunes gens que les cosaques enlevaient dans leurs excursions. Ils s'en faisaient servir pendant quelques années et les admettaient ensuite parmi eux. Ceux qui ne voulaient pas prendre parti dans cette association guerrière étaient libres de se retirer, et on pouvait toujours l'abandonner quand on le désirait.

Bien des cosaques vivaient à une assez grande distance de la setche; ils s'établissaient dans des villages ou dans des maisons isolées : ils y nourrissaient des troupeaux ou s'adonnaient à la chasse ou à la pêche. Ces maisons s'appelaient *zimovniki*, ou séjours d'hiver. Il est vrai qu'ils y passaient ordinairement cette saison; mais beaucoup y restaient des années entières. Ils y avaient des femmes et des enfans, et ne revenaient à la setche que quand la fantaisie leur en prenait. Plusieurs la quittaient pour se marier; car on n'y souffrait aucune femme. Un commandant russe ayant amené sa femme avec lui à la forteresse eut l'imprudence de la conduire un jour à l'église : elle fut obligée d'entendre toutes les horreurs qu'il plut aux cosaques de vomir contre elle.

Autrefois on ne pouvait être admis dans la setche qu'en professant la religion grecque; mais la tolérance s'y est établie avec le temps. On y envoyait tous les ans de Kief un prêtre et deux diacres choisis dans l'état monastique. Si les cosaques en étaient contens, ils les recevaient; sinon ils les renvoyaient et gardaient leurs anciens. Une voix tonnante était la première qualité requise dans ces ecclésiastiques : elle leur tenait lieu de mœurs,

de piété, de science. S'ils n'avaient pas reçu ce don de la nature, ils pouvaient d'avance être certains du refus. Ils faisaient tous les jours le service divin, et les cosaques y assistaient assidument; mais si les prêtres avaient hasardé quelques remontrances, elles n'auraient pas été tranquillement écoutées.

Ces moines n'avaient aucun revenu fixe; mais ils ne laissaient pas de s'enrichir, parce qu'ils étaient payés pour toutes leurs fonctions, et parce que des cosaques leur laissaient en mourant tout ce qu'ils possédaient.

Les assemblées se faisaient l'après-diner. C'était un usage ancien et consacré d'en tenir toujours une le premier janvier. On y faisait la répartition des ruisseaux, des rivières et des lacs, où chaque kourène aurait le droit de pêcher. Cette distribution se faisait au sort, afin d'éviter les jalousies et les disputes, et on la renouvelait chaque année pour que la chance devînt successivement favorable à chaque kourène. On élisait en même temps à cette assemblée de nouveaux chefs, si l'on était mécontent des anciens.

Quand le bruit des timbales avait annoncé l'assemblée, l'*iessaoul* qui remplissait les fonctions de héraut et d'aide-de-camp allait prendre à l'église un étendard, et le plantait sur

la place. A ce signal, les cosaques de toutes les kourènes se rassemblaient : le kochévoi paraissait, tenant en main le bâton de commandement; le juge portait le sceau militaire, le *pissar* ou secrétaire un encrier, et l'iessaoul une verge de fer. Ces principaux officiers s'appelaient *starchines*, ou vieillards. Ils se tenaient debout au milieu du cercle, la tête découverte, et saluaient profondément toute l'assemblée; car en ce moment, bien loin de conserver leur supériorité sur les cosaques, c'était d'eux qu'ils attendaient leur sort.

Lorsque la répartition de la pêche était terminée on se séparait ordinairement; mais, si l'on était mécontent de quelque chef, le cercle se rétrécissait et les starchines se trouvaient enveloppés. On ordonnait à celui qu'on voulait déposer de quitter la marque de sa charge. Il obéissait aussitôt, saluait de la manière la plus respectueuse et allait se confondre dans sa kourène.

Les élections ne se faisaient guère sans querelle. Si, par exemple, il s'agissait de celle d'un kochévoi, on était long-temps à s'accorder sur la kourène qui fournirait le candidat; on se disputait plus long-temps encore sur le sujet qu'on devait choisir. Il était fort rare qu'il se trouvât dans l'assemblée un cosaque

qui ne fût pas ivre, et ceux surtout qui s'étaient décidés à faire un nouveau choix s'étaient préparés par l'eau-de-vie à cette affaire si importante.

Quand enfin les suffrages étaient réunis, dix hommes au moins, tous plongés dans l'ivresse, allaient chercher le candidat dans sa kourène et lui annoncer son élection. Il affectait presque toujours une profonde humilité, et refusait un honneur dont il se déclarait indigne. Là-dessus, deux hommes le tiraient par les bras, d'autres le poussaient par derrière, et on l'entraînait au milieu du cercle en l'accablant d'injures. Quand l'assemblée avait reconnu que celui qu'on lui présentait était bien le même qu'elle avait choisi, un des starchines ramassait le bâton que le kochévoi déposé avait laissé sur la place et le présentait au nouvel élu. Il refusait encore de le prendre. Cette cérémonie se renouvelait ordinairement pendant trois jours, et le nouveau chef se rendait enfin aux vœux de l'assemblée. Dès qu'il avait accepté le bâton de commandement, un certain nombre de vieux cosaques prenaient chacun une poignée de terre et la lui répandaient sur la tête. Lorsque la saison était humide il avait le visage tout couvert de boue.

Il y avait encore dans l'année deux autres assemblées ordinaires pour les élections; mais quelquefois il s'en faisait hors des temps marqués.

Quand les cosaques de quelque kourène étaient mécontens de l'un des starchines ils tâchaient d'en attirer d'autres dans leur parti. Si dix kourènes se trouvaient d'accord, quelques cosaques ivres allaient frapper sur des timbales qui restaient toujours sur la place. Le peuple accourait à ce bruit. Le kochévoi et les autres starchines entraient dans le cercle et demandaient aux cosaques le sujet de leurs plaintes. Ceux-ci répondaient sans ménagement, criant à l'objet de leur haine : « Quitte » ta charge, cède ta place à un autre qui » vaille mieux que toi » ! Si le chef à qui ce discours s'adressait ne déposait pas à l'instant les marques de sa dignité, s'il ne se hâtait pas de rentrer humblement dans sa kourène, s'il essayait de dire quelque chose pour sa justification, il courait grand risque d'être massacré sur la place. Quelquefois toutes les kourènes s'accordaient aisément; d'autres fois on se divisait en plusieurs partis, soit que quelques-uns voulussent défendre l'accusé, soit qu'on différât sur l'objet d'un nouveau choix : il y avait alors du sang répandu.

On s'assemblait aussi quand il s'agissait de se mettre en campagne et de faire quelques excursions, et enfin dans toutes les circonstances qui intéressaient généralement la setche.

A la guerre le kochévoi-ataman jouissait d'une autorité suprême : nul ne pouvait lui désobéir; mais pendant la paix il n'avait guère d'autorité que celle qu'il devait à l'attachement de ses cosaques. S'il ne se ménageait pas leur affection il était bientôt déposé.

Quoiqu'il y eût un juge dans la setche on aurait tort de conclure que les jugemens s'y rendissent d'après des lois fixes et immuables. Il n'y avait pas de lois écrites; le bon sens et l'usage en tenaient lieu. Le juge prononçait sur les affaires de peu d'importance; dans les matières graves l'intervention de tous les chefs devenait nécessaire. Tels ont été dans leur enfance les gouvernemens de toutes les nations.

Le meurtre était sévèrement puni. On couchait le meurtrier vivant dans une fosse; on mettait sur lui le cadavre du malheureux qu'il avait assassiné et l'on comblait la fosse de terre. Quand le coupable était fort aimé on commuait quelquefois la peine; mais cet adoucissement était bien rare.

Quoique ces cosaques vécussent de brigan-

dage, ils avaient entre eux le vol en horreur et sévissaient contre celui qui dérobait la chose la plus vile à quelqu'un de ses compagnons. On liait le voleur à un poteau sur la place. Là il souffrait les injures et les coups de tous les passans. Cette peine durait au moins trois jours. S'il ne pouvait rendre la chose volée et que personne ne répondît pour lui, il y restait plus long-temps. Quelquefois il y mourait des coups qu'il recevait, quelquefois aussi, quand d'ailleurs il s'était fait aimer de ses camarades, personne ne le touchait. Si, après avoir subi cette peine, il retombait dans le même crime, il était attaché de même quelque temps au poteau et ensuite pendu.

Les débiteurs infidèles et insolvables étaient attachés à un canon sur la place, et y restaient jusqu'à ce qu'ils se fussent acquittés, ou qu'ils eussent trouvé des répondans.

La dissension se mettait quelquefois entre les kourènes. Elle se terminait par des coups à la première assemblée; mais tous les différens cessaient quand il fallait faire la guerre.

L'ataman était comme le père de sa kourène: il n'avait aucun revenu particulier; mais il était l'administrateur de l'argent de tous ses cosaques et le dépositaire de leurs effets. Il

avait soin de les pourvoir de tout ce qui leur était nécessaire : il était respecté, chéri, et ses ordres étaient observés avec bien plus de zèle que ceux du kochévoi ; mais s'il se rendait odieux à ses cosaques, s'il perdait leur confiance, il était aussi bien plutôt déposé que les starchines. Jamais une kourène ne choisissait dans une autre son ataman.

Les starchines ne recevaient aucun revenu des cosaques ; mais ils tiraient quelques appointemens de la Russie, et ils avaient une sorte de douane où on levait des contributions sur tout ce qu'on apportait à la setche des pays voisins.

Les cosaques d'une même kourène pouvaient être regardés comme une seule famille. Ils vivaient de la même cuisine, à la même table. On les eût pris pour des Spartiates. Leurs mets n'étaient ni recherchés, ni rendus fort agréables par l'art des cuisiniers ; mais leur nourriture était bonne, puisqu'elle formait des hommes vigoureux.

Comme les courses des cosaques étaient ordinairement lucratives, chacun devait marcher à son tour : il ne se faisait pas de passe-droits, et le kochévoi lui-même n'aurait pu rien changer à l'ordre établi. Quand ils revenaient d'une excursion avec un riche butin

ils vivaient largement tant que duraient leurs fonds. Tous ceux qui avaient été de l'entreprise partageaient également les profits, et se faisaient une loi de bien fêter les autres. Ils couraient les rues et les places, se vantant de leurs exploits, et cherchant à qui les raconter. On portait à leur suite, dans des chaudrons, du vin, de l'eau-de-vie, de l'hydromel. Cette marche bachique se faisait au son des instrumens et au bruit des chansons qu'entonnaient vigoureusement les chantres de l'église et leurs écoliers. Ils se mettaient volontiers de ces sortes de fêtes, parce que les liqueurs fortes y coulaient à longs flots. Tous ceux qui se trouvaient à la rencontre, les inconnus même, étaient obligés de boire. Le refus eût été une impolitesse, qui peut-être ne serait pas restée impunie.

Ceux qui avaient des parens en Pologne ou dans la Petite-Russie aimaient mieux faire parade de leur gloire et de leurs richesses dans leurs familles que dans la setche. Ils emportaient leur part du butin, et quand ils avaient tout dépensé ils revenaient à pied et couverts de haillons, après être sortis bien vêtus et bien montés.

Amoureux de leur liberté, ennemis de toute gêne, les cosaques n'auraient pas même

voulu se contraindre pour leur sûreté. Ils auraient regardé comme une incommodité insupportable de tenir aux environs de la setche des gardes avancées pour se garantir de toute surprise de la part des Tatars. Ceux-ci profitaient quelquefois de cette négligence; mais il était rare qu'ils conservassent long-temps leurs avantages. Les cosaques les poursuivaient et leur reprenaient souvent avec usure ce qu'ils avaient perdu.

La setche était une mauvaise place de commerce. Ce n'est pas que les marchands qui s'y établissaient n'y fissent des gains considérables. Ils vendaient très-cher les choses nécessaires, et achetaient à bon marché ce que les cosaques rapportaient de leurs chasses, de leurs pêches ou de leurs courses. Cependant ils ne s'enrichissaient pas davantage. Ils vivaient à la manière des cosaques, et dissipaient tous leurs bénéfices à les enivrer. S'ils osaient se piquer d'économie, il arrivait toujours que des cosaques ivres mettaient leurs boutiques au pillage.

Telle était cette association guerrière, dont le tableau mérite d'être conservé. Ses brigandages la rendaient dangereuse à l'empire même auquel elle était soumise, parce qu'elle n'en savait respecter ni les amis ni les alliés.

Elle n'existe plus. La setche a été détruite, et les cosaques dispersés par oukase du 3 août 1775.

IVAN V, ALEXEIÉVITCH, ET PIERRE Ier SON FRÈRE. 1682.

Khilkof. Phéophane. JitiéPet.Vel.

Le dernier tsar était mort sans postérité : il avait cru sans doute inutile de désigner son successeur, persuadé que l'usage assurait la couronne à Ivan, le plus âgé de ses deux frères [1]. Ce prince avait alors seize ans; il était

[1] Voltaire dit que Pierre Ier avait été nommé héritier des Russies par Fédor. Cette erreur se trouvait sans doute dans les mémoires qui lui avaient été envoyés, ou du moins ces mémoires ne contenaient rien qui pût l'en garantir. La même faute s'est glissée dans la grande Histoire de Pierre le Grand en langue slavonne, et le prince Stcherbatof, dans l'édition qu'il en a donnée, a fait une note pour la relever. Sa grande connaissance de l'histoire de son pays et la communication qu'il a eue des archives donne un grand poids à son témoignage. D'ailleurs on lit dans l'Histoire de Pierre Ier par Phéophane, prélat chéri de ce prince et son coopérateur pour les réformes ecclésiastiques, le détail de l'élection de ce souverain; mais dans le temps où furent recueillies les notes qu'on fit passer à Voltaire cet ouvrage composé en 1713, était oublié et en quelque sorte

1682. d'une santé faible, et la mauvaise constitution de son corps avait une grande influence sur son esprit. Pierre, né de la seconde épouse d'Alexis, n'était pas encore sorti de l'enfance.

Si Ivan avait été plus favorablement traité de la nature, son droit n'était pas douteux; mais on ne pouvait sans inquiétude voir monter sur le trône un prince qui paraissait peu capable de régner. Les grands et les chefs du clergé s'assemblèrent. Les sentimens furent d'abord partagés. Ivan avait la vue faible, une santé chancelante, un esprit peu capable d'application; mais on ne lui reproche pas une entière imbécillité. Ses droits ne manquèrent pas de défenseurs, qui trouvaient injuste d'exclure du trône un prince valétudinaire pour y placer un enfant de dix ans. Cependant les suffrages se réunirent en faveur de Pierre, dont l'esprit donnait déjà les plus heureures espérances [1].

perdu en manuscrit dans la poussière des archives. On se plaisait aussi alors à croire que Pierre Ier avait été institué l'héritier du trône par la volonté du souverain qui l'avait précédé. Dans cette supposition, Sophie, qu'on accusait d'avoir fait partager la succession à Ivan contre la volonté expresse de Fédor, devenait plus odieuse, et l'on ne négligeait rien pour exciter l'indignation contre sa mémoire.

[1] Dans un mémoire qui se trouve parmi les Œuvres

Si les peuples, toujours attachés aux avantages du moment, savaient porter leurs regards sur l'avenir, ils auraient vu avec joie monter sur le trône un prince qui promettait d'avoir un jour les talens qu'exige le rang suprême; mais il était loin encore de pouvoir gouverner par lui-même, et l'on voyait avec inquiétude que les rênes de l'empire devaient rester long-temps dans les mains de sa mère, jeune princesse, qui n'avait pu se faire encore aucune réputation. 1682.

Ivan, moins éloigné de l'âge où les talens se développent, était par sa mauvaise constitution aussi peu capable de régner que son jeune frère; mais on prévoyait que, s'il parvenait à l'empire, il n'aurait de la souveraineté qu'un vain titre; que l'exercice du pouvoir serait entre les mains de Sophie, sa sœur, et qu'elle mettrait elle-même toute sa confiance

de la société libre de Russie, tome V, Müller rapporte deux traditions sur l'avènement de Pierre I[er] au trône. Selon l'une, le patriarche et les boïards qui représentaient les états demandèrent aux deux princes lequel des deux voulait être revêtu de la dignité de tsar. Ivan répondit qu'il l'abandonnait à son frère, dont la mère était encore en vie; l'autre tradition dit que le patriarche demanda à l'assemblée auquel des deux princes appartenait la couronne : tous s'accordèrent à dire qu'elle appartenait à Pierre. *D.*

1682. dans le prince Vassili-Golitsin, dont les grands talens s'étaient fait connaître sous les deux derniers règnes.

Ces réflexions durent se présenter à la plupart des esprits, et elles suffisaient pour susciter un parti contre le nouveau tsar. Cependant tous les historiens, si l'on en excepte le sage Phéophane, accusent Sophie de la révolte qui va ensanglanter le palais : ils n'ont peut-être fait que se rendre les échos d'une calomnie de cour.

Soit que Sophie, née de la même mère qu'Ivan, eût pour lui une tendresse véritable; soit qu'elle cachât des vues ambitieuses sous les faux dehors de cette douce affection, elle avait fait de ce jeune prince l'objet de tous ses soins pendant les dernières années de Fédor. Elle ne doutait pas qu'il ne dût régner, et se sentait assez de force pour l'aider à supporter le poids de la couronne. Plus âgée que la seconde épouse de son père, elle joignait aux graces et à la beauté un esprit capable de traiter les grandes affaires, et une ambition qui l'excitait à s'en emparer. Sans doute elle ne put voir qu'avec douleur un frère qu'elle chérissait écarté du trône, tous les projets qu'elle avait formés renversés en un instant, et la couronne donnée au fils de

Natalie. Ces sentimens, renfermés dans son 1682. cœur, n'étaient pas criminels; mais on assure qu'elle conspira la perte de son jeune frère; que, pour y parvenir, elle résolut d'exterminer la famille de Natalie; qu'elle fit entrer dans son projet Miloslavski, son oncle maternel, et plusieurs autres personnages illustres; que par eux elle réveilla l'inquiétude accoutumée des strélits, et parvint à les soulever: qu'il nous soit permis de répandre le doute sur tant d'horreurs.

Peut-être chercha-t-elle à former un parti pour placer sur le trône le plus âgé de ses frères, et se crut-elle permis d'employer le manège de l'intrigue pour lui faire rendre les droits qu'il tenait de la nature et qu'on venait de mépriser; mais il n'est pas prouvé qu'elle ait été coupable de la révolte des strélits, qui paraît même n'avoir pas été préméditée [1]. Des inconnus, trompés ou mal intentionnés, coururent à cheval dans les quartiers

[1] Les circonstances de cette révolte ne sont pas tout-à-fait les mêmes dans Voltaire. Peut-être a-t-il suivi les mémoires qu'on lui envoyait de Russie; mais l'esprit de la cour de Russie était alors de noircir la mémoire de Sophie, et l'on se serait bien gardé d'apprendre à l'historien de Pierre I[er] des détails capables de faire regarder cette princesse comme innocente ou comme moins coupable. Voltaire donnait aussi sa confiance,

1682. Phéophane. qu'occupait cette milice, s'écriant que les Narichkin avaient étranglé le prince Ivan. L'amour du peuple est toujours pour les opprimés. Ce prince, exclus du trône, devait intéresser des soldats farouches, mais sensibles aux simples mouvemens de la nature : le bruit d'un lâche attentat contre sa personne dut exciter leur fureur. D'ailleurs les Narichkin, par leur hauteur insultante, avaient déjà mérité leur haine : enfin les strélits ne virent plus dans Natalie, veuve et mère de leurs souverains, qu'une coupable indigne de pitié, et dans ses parens que les objets de leur juste vengeance.

Bientôt ils sont rassemblés : ils étaient à Moskou au nombre de vingt mille ; ils courent au Kremle, armés, tambours battans, enseignes déployées, traînant du canon avec eux. Arrivés devant le palais, ils s'écrient : « Livrez-nous les traîtres, livrez-nous les » meurtriers du tsar » ! Pierre, sa mère, son frère, les ministres, se montrent sur le vesti-

sur ce qui concerne la princesse Sophie, à la relation de La Neuville. Il le regardait comme un témoin fidèle, et ce prétendu La Neuville, comme l'observe M. Coxe, était un nommé *Baillet*, qui n'avait jamais été en Russie et qui écrivait en Hollande d'après les gazettes et les bruits publics.

bule. Ivan lui-même adresse la parole aux ré- 1682.
voltés. Ils voient, ils entendent celui dont la mort cause leur fureur, et cependant leur rage s'accroît encore : « Il est temps, s'écrient-» ils, de choisir celui qui nous convient »! Et, saluant le tsarévitch Ivan de leurs lances, ils se précipitent dans le palais. Ils aperçoivent dans une chapelle Aphanasi-Narichkin, frère de la tsaritse, le jettent par la fenêtre, et leurs compagnons le reçoivent sur le fer de leurs lances. Des bandes de ces furieux se répandent dans la ville; ils rencontrent le fils de Georges Dolgorouki, le prennent pour Ivan-Narichkin, le jeune frère de Natalie, et le massacrent. Couverts du sang de leur victime, ils la considèrent plus attentivement, reconnaissent qu'ils viennent de donner la mort au fils d'un homme qui leur est cher, enlèvent le cadavre encore palpitant, et le portent à Dolgorouki. Le malheureux père est obligé de dissimuler sa douleur; mais il lui échappe quelques mots dont les assassins sont offensés : ils se jettent sur lui, et l'immolent sur le corps sanglant de son fils.

Note de Stcherbatof sur Jitié Pet. Vel.

Des boïards, des principaux officiers de la couronne, des membres du conseil, des médecins, soupçonnés par les rebelles d'avoir empoisonné le tsar Fédor, sont sacrifiés à leur

1682. vengeance. C'est leur amour pour le dernier souverain et pour celui qu'ils regardent comme son légitime successeur qui les excite au crime. L'un des révoltés s'avise de demander au peuple s'il approuve leur fureur : aussitôt les bonnets sont levés en l'air en signe d'approbation, et la populace applaudit du geste et de la voix. Quelques-uns cependant ne partagent pas la rage commune, et ne peuvent cacher leur pitié : ils payent de leur sang cette imprudence. La nuit seule interrompt l'effusion du sang, et les strélits mettent de fortes gardes au palais et aux principaux quartiers de la ville.

Phéophane.

Le jour suivant éclaira de nouveaux massacres. Les rebelles retournent au palais; ils demandent Cyrille-Narichkin, père de la tsaritse, et Jean, frère de cette princesse. Les prières, les larmes, rien ne peut les fléchir. Les princesses espèrent enfin les apaiser par la soumission. Elles vont tirer les deux infortunés de leur retraite, les leur présentent en tremblant et implorent à genoux leur pitié. Sophie elle-même, Sophie en pleurs s'abaisse jusqu'à les supplier : humiliation inutile. Le père et le fils sont arrachés de leurs bras, frappés brutalement, accablés d'outrages, traînés sur la place. Les séditieux se jettent les uns

aux autres le jeune Narichkin et le reçoivent 1682.
sur le fer de leurs lances : ils lui coupent les pieds, les mains, la tête; ils hachent son corps en pièces. D'autres tiennent le malheureux père, le forcent à voir les tourmens de son fils, et, comme s'ils craignaient de mettre fin à ses douleurs en lui donnant la mort, ils l'envoient dans un monastère, où ils le forcent à prendre la tonsure monacale.

A présent en Russie les valets sont ordinairement esclaves ou du maître qu'ils servent, ou d'un maître qui les loue; mais on a déjà vu qu'il y avait autrefois des hommes libres ou affranchis qui se louaient eux-mêmes par contrats pour exercer la domesticité pendant un temps fixé. Souvent ils s'ennuyaient de cette servitude passagère avant que le terme de leur engagement fût expiré; mais un tribunal, où leurs contrats étaient déposés, les forçait à en tenir les clauses. Les strélits, pour se rendre agréables au peuple, allèrent à ce tribunal, déchirèrent tous les engagemens des gens des boïards, et leur rendirent ainsi la liberté.

Enhardis par le succès de leur révolte, ils se crurent maîtres de régler l'état, en remirent le gouvernement à Sophie, et ordonnèrent qu'Ivan partageât le trône avec son frère.

1682. Sophie ne refusa point un fardeau toujours léger pour l'ambition, et personne n'osa résister à une milice audacieuse et puissante, qui, toute couverte de sang, menaçait de s'y baigner encore.

Les deux tsars furent couronnés par le patriarche le 15 juin, vieux style; mais c'était Sophie qui régnait. Cette princesse, pour marquer aux strélits sa reconnaissance et mériter leur faveur, leur donna pour commandant le prince Ivan-Khovanski, qu'ils aimaient. Khovanski fit vendre le mobilier des boïards qu'ils avaient massacrés, leur en distribua le produit et leur partagea des sommes considérables qu'il tirait du trésor de la couronne.

Rien ne contint plus leur audace. Ils élevèrent au milieu d'une place de Moskou une colonne carrée, sur laquelle furent gravés les noms et les prétendus crimes des malheureux qu'ils avaient sacrifiés, comme s'il appartenait à une aveugle soldatesque de porter des arrêts contre les plus illustres personnages de l'état, comme si de farouches assassins ou de vils bourreaux pouvaient en même temps être juges. Ils s'arrogèrent un nouveau titre, et, quittant le nom de strélits, ils se firent appeler *infanterie de la cour*. Pour comble d'audace, ils choisirent des délateurs, chargés

de leur rendre compte de tout ce qui se passait au palais et même dans le cabinet des tsars. Ainsi les souverains ne régnaient que sous l'inspection ou l'espionnage de leurs soldats. 1682.

Ivan, assis sur le trône, mais incapable de régner, abandonnait volontiers à sa sœur les rênes de l'empire. Pierre, trop jeune pour chercher à les saisir, trop éloigné des affaires par la politique de cette princesse, pour qu'on pût prévoir qu'il en prendrait jamais aucune connaissance, était abandonné, comme un enfant ordinaire, aux soins peu éclairés d'une mère faible, qui aurait craint de lui imposer aucune gêne. Livré sans frein à tous les caprices, à toute l'impétuosité, à toute l'imprudence de la jeunesse, il ne cherchait que des hommes sans naissance, sans conduite, sans considération, qui le plongeaient dans le vice. Ces jeunes débauchés abusaient de sa faveur pour insulter les premiers membres de l'état : lui-même, au lieu de réprimer Strahlenberg leur insolence, paraissait souvent l'exciter, et livrait à leurs railleries les hommes à qui leur âge ou leurs dignités attiraient le plus de respect. La plupart de ses favoris étaient des étrangers qui corrompaient ses mœurs et le rendaient odieux aux grands et au peuple,

1682. en lui faisant dédaigner les usages les plus chers à la nation; mais ils lui donnèrent les premières idées des arts, du gouvernement et de la discipline militaire des nations policées. Ainsi ce qui semblait devoir perdre le jeune prince, ce qui pouvait donner aux amis de Sophie l'espérance de le renverser aisément du trône et de le faire condamner à l'état monastique, fut précisément ce qui prépara sa grandeur et devint le premier instrument de sa gloire.

Jitié Petra Velik.

1684. L'adroite Sophie, ni le prudent Golitsin, ne surent pas lire si loin dans l'avenir. Ils prévoyaient qu'Ivan ne vivrait pas longtemps, et crurent qu'il suffisait à leur dessein de l'engager à se marier, et de voir naître de lui un prince sous lequel ils continuassent à régner. Ivan, traîné par sa sœur à l'autel, donna la main à Praskovia, fille de Fédor Soltykof [1], l'une des plus belles personnes de

[1] Les Soltykof descendent d'un Prussien qu'on ne connaît que sous le nom de *Mikhaïl* ou *Michel*, et qui vint en Russie vers le milieu du treizième siècle, sous le règne d'Alexandre Nevski. C'est de ce même Mikhaïl que descendaient les Cheïn, qui ont rempli les plus grands emplois sous plusieurs règnes, et les Morozof, dont l'un fut le gouverneur et le beau-frère du tsar Alexis.

la Russie. Ce mariage fut célébré au commencement de l'année 1684. 1684.

Khovanski devait son élévation à Sophie; 1685. mais, fier de la faveur des soldats, il négligea celle de sa protectrice. Elle ne voyait sans doute qu'avec indignation ces fiers prétoriens observer ses démarches, chercher à pénétrer ses secrets et entretenir des espions autour d'elle. Elle sentait que leur audace était entretenue par celui qu'elle leur avait donné pour chef. Devenu trop redoutable, il devait usurper la puissance suprême ou périr. La cour était à Kolomna. On trouve aux portes du palais un placard qui annonce que Khovanski, son fils et les strélits ont conspiré la mort des tsars, de leur famille, des boïards et du patriarche. Cette affiche était peut-être fabriquée par Miloslavski, qui avait eu avec Khovanski des différens et était devenu son ennemi mortel. Puisque l'accusateur se cachait, il ne méritait aucune confiance; mais Khovanski inspirait trop de crainte pour n'être pas jugé coupable dès qu'il était accusé. Natalie trembla, la cour partagea ses frayeurs; on se hâta de fuir un danger qui peut-être n'existait pas, et les fortes murailles du monastère de la Trinité purent à peine rassurer les esprits. On crut

Note du Kn. Stcherb. sur Phéoph.

1685. ne pouvoir jamais rassembler un assez grand nombre de défenseurs. Des courriers furent expédiés à Moskou et dans toutes les villes les moins éloignées pour mander les ministres, les officiers de la cour et les troupes auxquelles on avait le plus de confiance. On manda aussi Khovanski, sous prétexte d'affaire importante concernant le service. Depuis long-temps il ne paraissait pas à la cour : il n'ignorait pas qu'il y avait des ennemis puissans, et il ne s'écartait point de ses soldats. Cependant il n'osa désobéir ; il aurait craint, par sa résistance, de fournir à ses ennemis de nouvelles armes. Trop plein de confiance dans la force de son parti ou dans son innocence, il partit et fut arrêté à six lieues de Moskou. Son fils fut enlevé dans un village voisin de cette ville.

Tous deux, conduits à la Trinité, n'y trouvèrent que des juges qui voulaient leur perte et les avaient déjà condamnés. Ils demandèrent qu'on leur fît leur procès, qu'on produisît des témoins, qu'on les confrontât avec leurs accusateurs : on ne voulut ni les entendre, ni rechercher aucune preuve de leur crime ou de leur innocence. Miloslavski demandait leur supplice : Sophie avait fait la fortune de Khovanski ; il osa lui déplaire, elle

ordonna sa mort. Il eut la tête tranchée avec 1685.
son fils. On confondit dans leur arrêt ceux qui avaient été nommés par les strélits pour éclairer les démarches de la cour.

Cependant les strélits apprennent à Moskou Phéophane.
que les Khovanski sont aux fers. Ils sonnent le toesin, se rassemblent sous les armes, enlèvent de l'arsenal de la cour l'artillerie, la poudre, toutes les armes qui y sont renfermées, posent des piquets dans tous les quartiers de la ville et se préparent à partir pour le monastère de la Trinité. Zénovief vient apporter au patriarche une lettre des tsars : il évite à peine d'être massacré. Les strélits forcent le pontife à lire la lettre à haute voix; ils entendent que Khovanski a été exécuté, ils s'écrient : « Partons, faisons mourir tous » les boïards » ! Ils ne prononcent que des menaces, ils ne respirent que le carnage; on croirait que rien ne pourra résister à leur fureur.

Mais quand ils apprennent que la cour Jitié Pet. Vel.
semble ne les pas craindre, qu'elle a pris des précautions pour leur résister et expédié des ordres pour qu'on lui menât les plus séditieux de leur corps, ils s'abandonnent au découragement. Ils venaient de jurer la vengeance de leur chef, et ils se condamnent

1685. eux-mêmes à la mort. Ils jettent leurs armes qu'ils allaient tremper dans le sang le plus illustre, vont se prosterner au pied des autels, et reçoivent avec les larmes de la pénitence les derniers sacremens de l'église. Ils embrassent leurs femmes et leurs enfans, les baignent de pleurs, leur font les derniers adieux. Ils partent pour la Trinité, non plus comme des furieux qui allaient s'y abreuver de sang, mais comme des coupables qui marchent à la mort. Eux-mêmes portent les instrumens de leur supplice, des cordes, des billots, des haches. Ils s'annoncent de loin par les cris du repentir; ils arrivent et prononcent leur sentence. La cour, au lieu d'éprouver à leur aspect cette haine qu'excitent des criminels, ne ressent que la pitié que méritent leurs remords. Le patriarche implore et obtient leur grace, et l'on se contente du supplice de quelques-uns des plus coupables.

C'est ainsi que la cour sortit d'un embarras qu'elle s'était donné elle-même, en épousant aveuglément la passion de Miloslavski, et punissant du dernier supplice, sans aucune preuve légale, un homme puissant qui aurait pu trouver des vengeurs.

Libre des dissensions intérieures, la Russie jouissait de toute sa force, et elle ne devait

pas la perdre sous le gouvernement de Sophie et sous le ministère de Golitsin. Cet homme, non moins distingué par ses talens que par sa naissance, avait reçu de Sophie la garde du sceau, le ministère des affaires étrangères et la lieutenance-générale de Novgorod. L'état, vigoureux au dedans, avait au dehors une influence sensible. Les Turcs, appelés par les Hongrois dans le sein de l'empire d'Allemagne et chassés de Vienne par Sobieski, étaient encore redoutables après leur défaite, et les troubles de la Hongrie n'étaient pas apaisés. L'empereur Rodolphe sentit tout l'avantage que pourrait lui procurer une diversion de la part de la Russie; diversion qui priverait les Turcs du secours des Tatars de la Crimée. 1685.

Le général Gordon, Écossais, attaché au service de la Russie depuis le règne d'Alexis, avait prévenu les sollicitations de l'empereur, en représentant souvent les Turcs comme les ennemis naturels de l'état. Golitsin pensait comme Gordon; mais sa politique lui faisait dissimuler ses sentimens. Il voulait profiter, pour l'avantage de sa nation, du besoin que l'empire avait de ses secours, et il espérait, en se montrant difficile, assurer à la Russie des provinces sur lesquelles la Pologne con-

1685. servait des prétentions. Dans cette vue, il sembla d'abord rejeter les demandes des ambassadeurs de l'empire ; il leur représenta que la jeunesse des tsars ne permettait pas de tenter des entreprises hasardeuses, dont le mauvais succès causerait à l'état des maux difficiles à réparer pendant une minorité : il ajouta que la Russie avait conclu une paix de vingt années avec la Porte-Ottomane, et qu'elle ne pourrait l'enfreindre sans mériter le reproche d'infidélité. Il sut en même temps laisser entrevoir qu'on pourrait bien avoir plus de complaisance, si l'on était content de la Pologne. Cette négociation se passait en 1684.

Léopold sentit que ce serait aux Polonais qu'il devrait l'alliance de la Russie ; il tourna de leur côté la négociation. Ils avaient fait en 1677 une paix désavantageuse avec la Porte, et ne désiraient qu'une occasion favorable de la rompre. D'ailleurs irrités d'une nouvelle insulte des Tatars de Crimée, qui, au nombre de quarante-huit mille, venaient de faire une incursion dans la Podliachie et la Volhinie, ils reçurent avec joie les propositions de l'empereur, et travaillèrent, en satisfaisant les Russes, à lui ménager l'alliance de la Russie.

Il leur était peu difficile de réussir, dès

qu'ils renonçaient à leurs prétentions. Le traité de paix entre les deux couronnes fut conclu le 6 mai 1686. Les tsars y furent reconnus à perpétuité souverains de Kief, de Tchernigof et de Smolensk. Ainsi tout le pays situé depuis Tchernigof et Novgorod-Séverski jusqu'à la Petite-Russie inclusivement, et toute la rive gauche du Dnèpre leur étaient assurés. Ils conservaient aussi tous les sujets de la Pologne et de la Lithuanie qu'ils avaient faits prisonniers pendant les guerres, et toutes les armes, les cloches, les ornemens d'église, les richesses dont ils s'étaient emparés. C'était augmenter à-la-fois leur domination, leur population, leur opulence, sans faire aucun sacrifice. La Pologne accordait la liberté de conscience à tous ses sujets attachés à la religion grecque, et permettait aux membres du clergé de ce rit d'aller à Kief recevoir l'ordination des mains du métropolite.

1686.

Drev. Vivl.

On dut ce traité avantageux à l'habileté de Golitsin. L'une des clauses était l'alliance offensive et défensive de la Russie avec la cour de Vienne, la Pologne et la république de Venise contre les Turcs. Voilà toute la charge que les Russes avaient à supporter pour tant d'avantages qu'il venaient de recueillir.

Mais Pierre, qui avait alors quatorze ans,

1686. excité sans cesse par sa mère et par ses favoris contre Sophie et Golitsin, ne put goûter un traité dont ils étaient les auteurs, et désapprouva la guerre qu'on allait entreprendre contre les Tatars de Crimée : il put se plaindre et non l'empêcher. Golitsin avait fait le traité, il fut chargé de l'exécution, et reçut ou se donna le commandement de l'armée.

1687. Il battit d'abord quelques partis de Tatars qui vinrent s'opposer à sa marche, leur prit du canon, des enseignes, et fit sur eux quelques prisonniers ; mais, arrivé à quinze lieues de Pérékop, il ne trouva que de la fumée, des flammes et des cendres. Les Tatars avaient mis le feu aux vastes prairies qui couvrent cette contrée, et s'étaient réfugiés dans leur presqu'île. Golitsin chercha long-temps à pénétrer dans leur asile : la disette de fourrage dans une armée composée en grande partie de cavalerie cosaque était un obstacle invincible. Il fut obligé de rentrer en Russie ; mais les Tatars, en brûlant leurs plaines pour fermer aux Russes l'entrée de leur repaire, s'en étaient interdit à eux-mêmes la sortie. Ils ne purent plus reparaître, et Golitsin, pour les mieux contenir, fit élever une citadelle à l'endroit où la Samara se jette dans le Dnèpre.

Une injuste haine put seule l'accuser d'avoir perdu la campagne. 1687.

Il reçut à son retour une requête des principaux cosaques, qui accusaient de trahison Ivan-Samoilovitch, leur hetman. Ils lui reprochaient des intelligences avec les Tatars, et l'accusaient même de l'incendie de la stèpe. Ses jours n'étaient pas en sûreté au milieu de ses troupes; à chaque instant il risquait d'être massacré. On avait même à craindre un soulèvement des cosaques contre les Russes, si l'on ne secondait pas leur fureur. Golitsin, pour les apaiser et pour sauver Samoilovitch, le fit arrêter lui et ses fils, et les envoya à Moskou pour y être jugés. Il donna pour hetman aux cosaques leur aide-de-camp général Mazeppa, qui depuis acquit une célébrité infamante par sa trahison.

Quoique Golitsin n'eût pas eu dans son expédition de brillans avantages, on n'en donna pas moins des fêtes à la cour pour célébrer ses exploits. Une médaille fut frappée pour immortaliser les succès des Russes; les généraux et les soldats furent magnifiquement récompensés. Il semble que le général ne méritait pas de reproches; mais les honneurs excessifs qui lui furent prodigués ulcérèrent encore plus ses ennemis. Jitié Pet. Vel.

1687. Pierre, plus indisposé que jamais contre ce ministre et contre Sophie, vint prendre place au conseil: il se trompa, s'il avait conçu l'espérance d'en diriger les résolutions; il ne put
1688. même empêcher que Golitsin n'eût le commandement de la nouvelle campagne contre les Tatars. Elle était indispensable; on venait d'apprendre qu'ils menaçaient l'Ukraine. Go-
Phéophane. litsin les rencontra; il livra une bataille indécise et de part et d'autre également meurtrière; mais il empêcha les Tatars de pénétrer en Russie, et mérita par ce service les nouvelles récompenses qui lui furent accordées.

Jitié Pet. Vel. Cependant l'indignation de Pierre redoublait, et peut-être Golitsin lui aurait-il été plus odieux encore par des succès moins équivoques. Importuné par sa sœur, il consentit à le voir; mais il ne l'admit auprès de sa personne que pour l'accabler des plus sanglans reproches.

1689. La tsaritse Prascovia, épouse d'Ivan, était enceinte. Les partisans de Pierre lui firent sentir tous les avantages que la fécondité de sa belle-sœur donnerait au parti de son frère et de Sophie, tant que lui-même n'aurait pas de postérité. Ils lui représentèrent que celui des deux souverains qui aurait un héritier serait toujours le plus cher à la nation, parce qu'il

lui offrirait un appui plus ferme et plus du- 1689.
rable. Pierre reconnut la sagesse de ce conseil, et le 27 janvier il épousa Eudoxe, fille de Fédor-Lapoukhin. Union malheureuse, mais qui dans la première année répondit aux vœux de Pierre en lui procurant un fils.

Alors âgé de seize ans, impatient d'exercer les talens qu'il se sentait déjà pour le trône, il détestait dans sa sœur le seul obstacle qu'il trouvait à son ambition, et ne gardait plus pour elle aucun ménagement. La haine ne pouvait être plus envenimée dans la famille des tsars: il fallait que Pierre ou Sophie fût renversé, et que l'un de ces émules ombrageux ne pût plus donner à l'autre ni inquiétude ni jalousie. La princesse, investie du pouvoir, en avait réuni sur sa personne toutes les marques extérieures. Son nom paraissait avec celui de ses frères à la tête de tous les actes de la souveraineté. Les monnaies, les médailles, portaient son empreinte avec celle des tsars. Comme eux, elle recevait les visites et les respects des ambassadeurs étrangers.

C'était l'usage qu'à de certaines fêtes les souverains assistassent aux processions, revêtus de tous les ornemens de la puissance suprême. Sophie s'y rend un jour, décorée

1689. des marques de l'empire : Pierre arrive après elle. Indigné de l'éclat qu'elle affecte, il veut la faire retirer, et, ne pouvant vaincre son obstination, il sort lui-même de l'église et de la ville, et va se renfermer à Kolomna, suivi de tous ceux qui nourrissent et cherchent à aigrir son ressentiment.

Phéophane. Peu de temps après cette vaine dispute d'étiquette Pierre était au bourg Préobrajenski : on lui vient annoncer que des strélits de plusieurs régimens se rassemblent en grand nombre dans le Kremle, et prennent tumultuairement les armes; que Stchéglovitoi, qui leur avait été donné pour chef par Sophie, est à la tête de cette révolte, et que sans doute il agit par les ordres ou les insinuations de cette princesse elle-même. La tsaritse Natalie tremble pour son fils et le conduit à la Trinité. On mande les troupes des villes; le régiment des strélits de Soukharef, fidèle à Pierre, vient leur disputer l'honneur de le garder.

Stchéglovitoi ignorait encore que son complot était découvert; il se rend à Préobrajenski, n'y trouve plus la cour et soupçonne que son secret est trahi; mais, dissimulant ses craintes, il déclare qu'il était venu pour relever la garde du prince : prétexte grossier,

puisque jamais hors de Moskou le tsar ne se faisait garder par les strélits. 1689.

Sophie apprend ce qui se passe à la Trinité; elle marque pour le complot des strélits la même horreur que le reste de la nation. Elle sait qu'elle est soupçonnée : elle s'adresse au patriarche, se plaint de l'injustice qu'elle éprouve, proteste de son innocence, et le presse d'aller trouver, éclairer, calmer son frère, trop injustement prévenu. Le pontife s'attendrit, la console, lui promet sa médiation; il se rend à la Trinité. On lui fait voir les preuves du complot de Stchéglovitoi et celles de la complicité de Sophie, ou du moins de fortes présomptions contre cette princesse. Il reste à la Trinité, et dédaigne même de lui envoyer aucune réponse. Sophie, livrée à la crainte et à la douleur, veut aller se défendre elle-même. Elle reçoit en chemin l'ordre de retourner à Moskou. Désespérant de fléchir son frère, elle tente de se retirer en Pologne, et n'en a pas le temps. Enlevée et conduite au Novodévitchei-Monastir, elle y passa le reste de ses jours, traitée d'abord avec honneur, mais gardée sévèrement.

Avait-elle, comme on l'en accuse, formé le dessein d'ôter la vie à Pierre? voulait-elle seu-

1689. lement l'enlever et le faire déposer? fut-elle même complice de l'entreprise de Stchéglovitoi? c'est ce que nous n'oserions prononcer. Il faudrait avoir des pièces authentiques pour juger ce grand procès. Les historiens l'accusent; aucun ne dit qu'elle ait été nommée par les coupables. Pierre devait la craindre; il savait qu'elle était aimée des strélits et de leurs chefs: il était prévenu contre elle par sa jalousie, par sa haine, par son ambition, par tous ceux qui l'entouraient. Elle tenait les rênes du gouvernement; elle ne voulait pas les lâcher, et il voulait s'en saisir : elle était détestée de Natalie et de tous les parens de cette princesse: on l'accusait d'intrigues; elle en formait sans doute, et sans cesse il s'en formait contre elle: elle en fut la victime, et la calomnie devait la poursuivre long-temps encore après sa disgrace et même au-delà du tombeau.

Ce que l'on sait, c'est que ce fut un bonheur pour l'état qu'elle en ait pris le timon, lorsqu'il ne pouvait être gouverné que par un prince dont la faiblesse approchait de la stupidité, et par un enfant qui n'avait pour le soutenir sur le trône qu'une mère très-jeune et sans expérience. Sophie traita les affaires avec sagesse, et des personnes qui

connaissent l'art de gouverner les états ont 1689.
fait l'éloge de son administration [1].

[1] Voici comment on s'exprime sur cette princesse dans l'*Antidote*. Si ce livre est l'ouvrage des personnes auxquelles on l'attribue, l'une d'elles, l'impératrice Catherine II, elle-même connaissait bien l'histoire de Russie, encore mieux les principes du grand art de régner, et avait pu voir les pièces de l'administration de Sophie.

« On a beaucoup parlé de cette princesse Sophie. Je » crois qu'on ne lui a pas rendu toute la justice qui lui » est due. C'était son frère aîné, le tsar Ivan, qui, par » la confiance qu'il avait en elle, lui avait pour ainsi » dire confié le gouvernement. Elle avait contre elle sa » belle-mère et toute la parenté nombreuse de celle-ci. » On jugera bien que les intrigans, les courtisans, les » rapporteurs et les brouillons avaient beau jeu dans » une cour où les esprits étaient ainsi partagés : aussi » ne s'oublièrent-ils pas. Cependant il faut rendre justice » à la princesse Sophie, toute partialité mise de côté. » Elle conduisit les affaires de l'empire pendant plu- » sieurs années avec toute la sagacité qu'on pouvait » désirer. Quand on voit les affaires qui ont passé par » ses mains, on est obligé de convenir qu'elle était ca- » pable de régner. Son ambition, lorsqu'on voulut l'éloi- » gner du gouvernement, suscita des troubles qui ne fi- » nirent que lorsqu'elle fut renfermée dans un couvent. » Pierre le Grand n'avait que dix ans lorsque ces trou- » bles commencèrent. Elle était sa sœur aînée, plus âgée » même que la tsaritse douairière, à laquelle elle ne vou- » lait pas céder le timon, parce qu'elle se croyait héri- » tière du trône, en cas que ses frères vinssent à manquer. » Son parti était grand ».

1689. Elle n'avait pas seulement l'esprit des affaires; elle aimait et cultivait les lettres, encore presque inconnues dans son pays. Les curieux conservent une tragédie qu'elle composa dans un temps où les intrigues et les embûches dont elle était l'objet devaient lui ôter la tranquillité d'esprit, et les soins du gouvernement ne lui laisser aucun loisir [1].

Elle ne mérita pas non plus de faibles éloges en choisissant pour seconder ses travaux le prince Vassili-Golitsin. Il s'était déjà distingué sous le règne d'Alexis. Il conseilla et conduisit la grande opération politique Drev. Vivl. qui marque le règne de Fédor. Il fut estimé des hommes instruits qui se trouvaient alors à Moskou, et il était instruit lui-même. Il savait le grec et le latin, et parlait facilement cette dernière langue. La protection qu'il accordait aux connaissances attirait chaque jour des étrangers en Russie; ils lui

[1] Elle a composé plusieurs tragédies. M. de Karamsin, qui en a lu une, assure que, abstraction faite des traits de mauvais goût, communs dans le siècle où la princesse vécut, cette tragédie peut soutenir la comparaison avec les meilleures productions de l'art dramatique de tous les temps et de toutes les nations. *Panthéon des écrivains russes*. Moskou, 1802 et ann. suiv. *D*.

donnèrent le surnom de *Grand*, comme un témoignage des qualités éminentes dont il était orné, et des grands services qu'il avait rendus à sa patrie. Il souhaitait de réformer sa nation, et avait conçu le projet que Pierre Ier exécuta. Son attachement au tsar Ivan et à Sophie causa son malheur; cette vertu fut peut-être tout son crime. Il accompagnait la princesse quand elle alla se justifier. Il fut arrêté en chemin, et ne dut la vie qu'aux sollicitations de son neveu Boris Golitsin, gouverneur de Pierre, compagnon de ses plaisirs et objet de sa faveur. Privé de tous ses biens et de tous ses emplois, dépouillé de toutes ses dignités, manquant même du nécessaire, après avoir gouverné un empire, l'infortuné ministre fut relégué avec sa femme et ses enfans à Kargapol. De là il fut transféré à Poustozerskoi et ne mourut qu'en 1713. Sans sa disgrace, ses talens auraient été long-temps encore utiles à sa patrie. 1689.

Stchéglovitoi et ses complices furent enlevés à Moskou et conduits à la Trinité. Là ils furent mis à la question. Les chefs de la conjuration eurent la tête tranchée, et, parmi les coupables obscurs, les uns reçurent le knout, et les autres, après avoir Phéophane.

1689. eu la langue coupée, furent envoyés en exil.

Pierre revint à Moskou. Ivan parut détester le crime de sa sœur et remettre à son frère l'exercice de la puissance souveraine. Pierre dès-lors porta seul le nom de *tsar;* mais il marqua toujours à son aîné des égards respectueux, et affecta même de le consulter dans les affaires importantes : consolation suffisante pour un prince qui, en déposant la couronne, ne cédait qu'un vain titre. Ivan mourut au commencement de l'année 1696.

PETRE ou PIERRE Ier ALEXEIÉVITCH,

SURNOMMÉ LE GRAND,

Premier Empereur de Russie.

LIVRE Ier.

Occupés à tracer le tableau des troubles de la cour pendant l'administration de Sophie, nous n'avons parlé de Pierre Ier qu'autant que les évènemens de cette régence l'ont intéressé lui-même, et nous n'avons pas eu le temps de faire connaître les occu-

pations de son enfance et de sa première 1689.
jeunesse.

Il faisait sa résidence la plus ordinaire à Jitié Pet. Vel. Phéophane.
Préobrajenski, bourg voisin de Moskou, sur le bord de l'Iaouza. Là il rassemblait pour contribuer à ses récréations une cinquantaine de jeunes gens, fils de boïards ou d'officiers de sa maison. On les appelait les *divertisseurs*, parce qu'ils avaient été placés auprès de lui pour partager ses jeux et amuser son enfance. Parmi les étrangers qu'il attirait auprès de sa personne était un Génevois, nommé *Le Fort*, venu à Moskou sous le règne d'Alexis. Il avait servi quelque temps en France et en Hollande, et avait une passion violente pour l'état militaire.

Il ne lui fut pas difficile d'inspirer au jeune tsar le goût des armes que déjà ce prince commençait à éprouver. Les jeunes compagnons de ses plaisirs furent vêtus à l'allemande et travestis en soldats. Les officiers étrangers qui lui faisaient la cour devinrent leurs commandans et les exerçaient avec soin. Le tsar lui-même, voulant donner l'exemple de la discipline et de la subordination, commença par le dernier rang de la milice, et se fit tambour dans cette compagnie. Il fut ensuite élevé au rang de soldat. Sophie, toute

1689. la cour et les strélits assistaient quelquefois aux exercices de cette petite troupe. On riait de ce jeu du jeune souverain, et les strélits ne se doutaient pas que ce jeu fût le prélude de leur perte. La troupe augmenta peu-à-peu, et dès l'année 1690 Pierre en put former deux régimens, destinés à sa garde. Le premier fut appelé *Préobrajenski*, du nom du bourg où il fut créé, et l'autre *Seménovski*[1].

[1] Ces détails ont besoin d'être rectifiés d'après le mémoire de Müller, inséré dans le tome IV des Œuvres de la société libre de Russie. Ce fut vers l'an 1687, lorsque Pierre Ier avait seize ans, qu'il fit rassembler à Préobrajenski des jeunes gens de son âge, afin de les faire instruire dans les exercices militaires. Comme cette milice servait à son amusement, on l'appelait *Potiechnie*. Selon la tradition, elle consista d'abord dans une compagnie de cinquante hommes; Le Fort en était le capitaine. La Potiechnie s'accrut dans quelques années, au point qu'elle ne trouva plus assez de place à Préobrajenski, et qu'une partie en fut transférée à Seménovski-Selo, endroit situé dans le voisinage. Elle se composa alors des divisions de Préobrajenski et de Seménovski. Ces jeunes gens étaient les fils des boïards attachés au parti de Pierre (car il y avait alors à la cour deux partis déclarés), et les fils des employés à la cour et aux écuries du tsar. Menchikof fut un des premiers qui entrèrent dans la Potiechnie. Beaucoup d'auteurs étrangers soutiennent que Pierre lui-même servit dans cette troupe : il se peut qu'il ait quelquefois fait avec les autres les exercices de simple soldat; mais qu'il soit entré dans

Il fit construire une citadelle pour former 1689
sa troupe à l'attaque et à la défense des places, et pour s'en instruire lui-même. La place fut attaquée dans les règles, et Pierre était soldat dans le camp des assiégeans. Voltaire assure que, au lieu de l'image d'un combat, il se donna un combat réel; que plusieurs soldats furent tués, un grand nombre blessé, et que Le Fort lui-même, qui commandait l'attaque, reçut une blessure considérable. Ces jeux sanglans devaient sans doute aguer-

la Potiechnie et qu'il ait été inscrit comme soldat dans le rôle, c'est ce qui n'est prouvé par aucun témoignage authentique. Il est encore moins vraisemblable qu'il ait commencé par être tambour. Le mariage de Pierre, les campagnes de Le Fort et les troubles de la cour interrompirent pour quelque temps les exercices de la Potiechnie. Ils furent repris en 1689, sous l'inspection du général Gordon. En 1690 commencèrent les guerres simulées entre la Potiechnie et les strélits. Ce n'est qu'en 1695 que la Potiechnie fut organisée en régimens. Pierre se réserva le grade de commandant du régiment de Préobrajenski, et nomma Ivan-Tchambers commandant du régiment de Seménovski. Le premier de ces régimens n'avait pas en 1696 au-delà de mille hommes; après la bataille de Narva il en avait près de dix-sept cents, et le régiment de Seménovski douze cent trente-huit. Dans le Journal de Pierre la Potiechnie n'est désignée sous le titre de *garde* qu'en août 1700. *D.*

1689. rir les troupes que Pierre venaient de créer; mais ils nous paraissent barbares. Ils ne l'étaient pas plus que ces spectacles de gladiateurs, si fréquentés dans les beaux jours de Rome, et l'on peut ici faire une réflexion affligeante, c'est qu'il faut peut-être que les peuples soient ou féroces ou amollis. Enfin, après une longue défense et des actions variées, la place fut prise d'assaut. . . . . .

Note du Kn. Stcherb. sur Phéophane. 1692. . . Cette étude, cet exercice de l'art de la guerre, fit long-temps le plus grand plaisir du jeune prince : le hasard lui en fournit un nouveau, l'étude de la marine. Il était au bourg Ismaïlof et visitait un magasin. Parmi plusieurs effets négligés il aperçoit une vieille chaloupe. Timerman, son maître de fortification, était avec lui. Pierre lui demande pourquoi ce bâtiment est construit d'une manière différente de tous ceux qu'il a vus. Timerman lui apprend que c'est une chaloupe anglaise destinée à voguer à voile, même par un vent contraire. La curiosité de Pierre est piquée; il voudrait voir une manœuvre dont il ne peut se faire une juste idée. On se ressouvient que Brandt a été appelé de Hollande par Alexis pour construire des vaisseaux sur la mer Caspienne : on le cherche, on le découvre, il est appelé auprès du souverain. . .

Brandt, oublié long-temps, et qui avait été 1692.
obligé de changer de métier pour vivre et de se faire menuisier, retourne avec joie à son premier état. Il radoube la chaloupe, y remet un mât, y ajuste des voiles et navigue sur l'Iaouza en présence du tsar étonné.

Pierre veut monter lui-même ce bâtiment; il veut ensuite en être le pilote. Bientôt il se lasse de naviguer sur une rivière étroite; la chaloupe est transportée sur un étang. Sa curiosité s'accroît, au lieu de se satisfaire : il ne se contente plus de manœuvrer une chaloupe, il lui faut un navire plus considérable et de plus vastes eaux. Par prière, par ruse, par importunité, il engage sa mère à transporter sa cour à Péreslavle-Zaleskoi. Il y fait construire deux petites frégates, les fait lancer sur le lac Clechnin, et s'y exerce pendant quelques années. Enfin devenu plus libre en 1693 par la mort de Natalie, qui tremblait de lui voir braver des dangers qu'exagérait la tendresse maternelle, il fit le voyage d'Arkhangel, et navigua sur la mer Blanche avec un convoi de bâtimens anglais et hollandais. Il n'avait pas encore de vaisseaux, et il nomma Le Fort son amiral.

Ce goût du tsar pour la navigation doit Jitié Pet. Vel.
sembler encore plus extraordinaire, s'il est

1692. vrai que jusqu'à sa quatorzième année il n'ait vu l'eau qu'avec effroi. Il ne pouvait, dit-on, côtoyer une rivière, ni traverser un pont que dans une voiture bien fermée. On ajoute que, sensible à la douleur que cette crainte causait à sa mère et à son frère, il parvint à s'en guérir ; bientôt il effraya par son audace ceux qu'avait affligés son excessive timidité.

Jitié Pet. Vel. Müller. Pendant que par ces jeux utiles Pierre préludait à ses exploits, ses ministres négociaient avec les Chinois à Nertchinsk, à quatre-vingts degrés de sa capitale. Un cosaque, nommé *Khabarof*, s'était emparé pour la Russie en 1651 de quelques forteresses élevées sur les bords de l'Amour. Ce fleuve, après avoir parcouru, en serpentant et sous différens noms, trente degrés dans le pays des Tongouses et au nord de la Chine, va se perdre dans la mer d'Okhotsk, qui est un grand golfe de la mer Pacifique. Ce n'est pas d'un poisson monstrueux, qui se pêche dans ce golfe, que viennent ces dents apportées de Sibérie, sous le nom de *dents de mamouts*. Après les inondations on trouve à découvert cet ivoire fossile sur les bords de la mer Glaciale et sur les rivages des grands fleuves de la Sibérie, bien loin de l'Amour et de la mer

Pacifique [1]. Il ne faut pas non plus confondre 1692.
ces dents avec celles des morjes ou vaches marines, que M. de Buffon appelle *morses* dans son Histoire naturelle. On trouve souvent les squelettes des animaux auxquels ont appartenu les prétendues dents de mamouts, et d'habiles naturalistes se sont assurés que ce sont de vrais os d'éléphans. Tout le monde peut comparer dans les salles de l'académie des sciences de Pétersbourg ces os apportés de Sibérie, avec ceux de l'un des éléphans envoyés à la régente Anne par Thamas-Kouli-Khan.

Le plus considérable des forts emportés par Khabarof se nommait *Albazin*. Ce cosaque s'était ensuite rendu maître de presque tous les rivages de l'Amour. Ce n'était pas sur les Chinois qu'il avait fait ces conquêtes, mais sur des princes daouriens, qui dans leur malheur implorèrent la protection de la Chine. Les Chinois, qui supportaient avec peine et qui redoutaient le voisinage d'un peuple d'Europe, leur accordèrent volontiers leurs secours. Ils

[1] Le fleuve Amour coule entre le 48e et le 53e degré de latitude septentrionale, et le meilleur ivoire fossile se tire des bords de la Khatanga, dans le pays des Samoïèdes, et de ceux de l'Indiguirka, chez les Ioukaguirs, au-delà du cercle polaire.

1692. prirent les armes pour chasser les Russes de leurs conquêtes et ne firent que leur procurer des victoires. Incapables de résister à la mauvaise artillerie des cosaques, ils étaient bien loin d'égaler dans l'art de la guerre cette soldatesque indisciplinée; mais quand ils eurent appris des jésuites à fondre du canon et à employer plus avantageusement les armes à feu, on dut craindre que dans la suite ils ne réparassent leurs premières défaites.

Kam-hi régnait alors à la Chine. Jeune encore, il donnait déjà des marques de cette sagesse qui depuis l'a rendu célèbre. Il préférait la paix et le commerce aux hasards de la guerre. Deux mandarins de la première classe et cinq officiers furent envoyés de Pékin en 1689 pour traiter de la paix. Les deux jésuites Péreira et Gerbillon servirent d'interprètes. Le stolnik Fédor-Golovin, alors gouverneur de Nertchinsk, traitait pour la Russie. Il demanda que le congrès se tînt à Albazin; mais les plénipotentiaires chinois vinrent le trouver jusqu'auprès de Nertchinsk.

Ils amenaient avec eux dix mille hommes, non pour imposer de la crainte, mais par un faste asiàstique. Cette petite armée campa dans une prairie. On éleva pour les ministres des

deux nations une tente, partagée en deux 1692.
salles d'égale grandeur. Celle des Chinois n'offrait aucun ornement. Contens de briller par leur cortège, les Orientaux connaissent peu le luxe intérieur et les commodités recherchées de nos appartemens; mais les Russes avaient étendu dans la leur un superbe tapis de Turquie : la table était couverte d'un tapis de Perse, broché en or, et supportait une riche écritoire et une pendule sonnante.

Après de longues discussions il fut arrêté que la Gorbitsa servirait de limite aux deux empires, et les plénipotentiaires jurèrent de part et d'autre l'observation du traité. Les Russes jurèrent sur la croix, les Chinois offrirent de prêter le même serment; mais Golovin voulut qu'ils le fissent à leur marnière accoutumée [1].

[1] Voltaire dit que les Russes et les Chinois jurèrent la paix au nom du même dieu en ces termes : « Si quel- » qu'un a jamais la pensée secrète de rallumer le feu de » la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes » choses, qui connaît les cœurs, de punir ces traîtres par » une mort précipitée ». Voltaire cite au bas de la page : *Mémoires de la Chine*. Ces Mémoires, comme il l'a lui-même indiqué quelques pages plus haut, sont ceux des P. P. Gerbillon et Pereira, publiés par du Halde. Ces deux jésuites, interprètes de la négociation, racontent que les ambassadeurs avaient reçu ordre de l'empereur

1692. Les Chinois n'ont pas fait élever, comme le dit Voltaire, deux gros marbres pour immortaliser cette négociation. Il est vrai que par un article du traité il leur fut permis de poser un monument pour marquer les limites; mais ils se contentent d'envoyer examiner tous les ans si elles ont été respectées. Deux commissaires font séparément la visite des frontières, se réunissent ensuite auprès d'un poteau de bois planté près de l'embouchure de la Gorbitsa, et y gravent grossièrement avec leurs couteaux l'année, le mois et le jour où ils ont fini leur visite.

Pierre, après avoir exercé ses troupes à de feintes attaques, aspirait à l'occasion de les éprouver dans de véritables combats. Depuis les deux campagnes de Golitsin les intrigues de la cour et le soin des affaires intérieures

Kam-hi de jurer la paix par le dieu des chrétiens, à genoux devant une image de ce dieu. Ils rapportent la formule que ces ambassadeurs avaient composée, et c'est la même pour le fond que celle de Voltaire; mais ils ajoutent que les Russes voulurent que chacun jurât à sa manière. Ainsi les Mémoires de la Chine s'accordent parfaitement avec les Mémoires russes que j'ai suivis, et la formule rapportée par Voltaire n'a pas été prononcée. Voyez *Voyages et Découvertes faits par les Russes le long des côtes de la mer Glaciale, etc., par M. Müller,* tome II, p. 189; et *du Halde,* tome IV, p. 203 et 204.

avaient empêché de s'occuper de la guerre. 1692.
Pierre reconnut que, pour rendre sensibles au Turc les coups qu'il voulait lui porter, il fallait l'attaquer dans Azof; le siège en fut résolu. Il se promettait de cette entreprise l'empire de la mer Noire, et il était bien aise de former ses sujets à l'art de la guerre contre des ennemis qui ne connaissent point d'art et qui n'ont que du courage.

Pour s'assurer du succès il fit construire sur le Voronèje une flotte qui de là pouvait 1695.
descendre le Don et entrer dans la mer Noire; Baïer.
mais, impatient de faire ses premières armes, il n'attendit pas pour faire marcher ses troupes que tous ses vaisseaux fussent prêts, et cette imprudence lui fit perdre le fruit de sa première campagne. Il partagea ses forces en deux armées. L'une, composée de cent mille hommes, fut donnée à Chérémétef, qui suivit le cours du Dnèpre : elle devait contenir les Tatars, et prit sur eux plusieurs places. L'autre, destinée à faire le siège d'Azof, était commandée par Cheïn et encouragée par la présence du souverain. Elle s'empara d'abord de deux tours qui défendaient le passage du Don; elle y trouva de l'artillerie, de la poudre, des vivres : elle repoussa une sortie des assiégés; mais ce fut à-peu-près tout le

1695. succès qu'on put se procurer. La place, bien approvisionnée, renfermait six mille hommes de garnison. Les Russes, n'ayant pas de vaisseaux, ne pouvaient l'attaquer que du côté de la terre, et elle recevait par mer des rafraîchissemens et des secours. Ils manquaient de provisions; ils n'avaient qu'un bon ingénieur, nommé *Jacob;* mais, imprudemment maltraité, il encloua leur canon, se jeta dans Azof et devint le plus habile défenseur de la citadelle qu'il était venu attaquer. Les Russes tentèrent un assaut et furent obligés de lever le siège. Ils avaient perdu trente mille hommes dans cette campagne. Ils se contentèrent de laisser trois mille hommes dans les deux tours dont ils s'étaient rendus maîtres, pour tenir la place bloquée pendant l'hiver.

Pierre obtint de l'empereur, de la répu-
1696. blique de Hollande et de l'électeur de Brandebourg, des ingénieurs et des canonniers. La mort de son frère Ivan lui permettait de diminuer les dépenses de sa cour; il appliqua ces épargnes aux frais de la guerre. L'armée commandée par Cheïn se rassembla de nouveau devant Azof au commencement du printemps [1]. La flotte était composée de deux

[1] Elle était forte de soixante-quatre mille hommes, sans compter les Cosaques du Don et les Kalmouks. Voyez

vaisseaux de guerre; l'un monté par le tsar, 1696.
et l'autre par Le Fort; de quatre galères, de deux galéasses et de quatre brûlots.

Quatorze saïques turques, chargées de munitions de guerre, devinrent la proie des cosaques. Les travaux devant la place furent conduits avec art, et pour la première fois les attaques des Russes furent régulières. Un parti de Tatars qui osa s'approcher du camp des Russes fut repoussé et long-temps poursuivi. Les Turcs, chassés de leurs travaux extérieurs, se tenaient renfermés dans la forteresse : leur flotte n'osait rien entreprendre. On n'était en sûreté contre les bombes dans aucune partie de la ville : elles avaient écrasé le magasin des vivres, et les assiégés se voyaient réduits à la plus cruelle disette.

Déjà les fossés de la place étaient comblés; déjà une terrasse s'élevait à la hauteur des murs, et l'ordre était donné pour l'assaut général. Le commandant ne crut pas le devoir attendre et demanda à capituler. Les habi- 28 juillet.
tans et la garnison eurent la permission de sortir avec tout ce qu'ils pourraient emporter; mais les Turcs furent obligés de livrer

Pochod boïarina scheina k'Azovi, expédition du boïard Cheïn contre Azof, par Basile Ruban. Saint-Pétersbourg, 1773, in-8°. *D.*

1696. Jacob, qui les avait si bien servis. Le vainqueur fit rétablir les fortifications, y fit ajouter des travaux; des ingénieurs allemands furent chargés de la construction du port, et les bâtimens des Russes, répandus dans la mer d'Azof, en imposèrent aux Ottomans.

Pierre voulut que ses troupes victorieuses jouissent avec éclat de leur gloire, et que, excitées par les applaudissemens de la capitale, elles apprissent à respecter leurs propres lauriers et à en mériter de nouveaux. Heureux, s'il eût constamment remplacé par le sentiment actif de l'honneur le stérile et bas sentiment de la crainte servile! Les généraux et l'armée entrèrent en triomphe à Moskou, au milieu des acclamations du peuple, qui partageait la gloire des vainqueurs. Le tsar, caché lui-même dans la foule, et plus remarquable encore par sa modestie, joignait ses applaudissemens à ceux de la multitude, et montrait que c'était aux services et non pas à la puissance que se rendaient les honneurs.

Le malheureux Jacob fut un des ornemens de ce triomphe. Il était conduit sur un char élevé, surmonté d'une haute potence. Deux bourreaux étaient à ses côtés : derrière lui étaient attachés des fouets et des haches : sur sa tête pendait le croissant turc, et sur sa

poitrine était un écriteau où on lisait en gros caractères : « Ce scélérat a changé quatre » fois de religion et a trahi Dieu et tout le » peuple ». 1696.

C'était un Allemand qui, étant venu prendre du service en Russie, avait été élevé au grade de capitaine des gardes. Né dans la religion romaine, il s'était fait depuis protestant : il embrassa en Russie la religion grecque, et Pierre Ier lui servit de parrain : il se fit musulman après sa désertion. Il fut pendu et sa tête fut exposée au haut d'une perche. Note du pce. Stcherbatof sur Jitié Pet. Vel.

Le tsar avait écrit d'Azof qu'il ne voulait pas retrouver son épouse à Moskou. Elle fut transportée par son ordre dans un monastère de Souzdal, et contrainte de prendre l'habit de religion sous le nom d'*Hélène*. On a multiplié les conjectures sur les causes de son malheur. On lit dans un mémoire manuscrit, qui manque d'authenticité, que Pierre Ier devint amoureux d'une demoiselle Moens, née à Moskou, d'une famille allemande, et qu'il répudia son épouse pour s'unir à sa maîtresse. Son amour ne fut payé que de froideur, et la belle Moens, incapable de sacrifier les intérêts de son cœur au triste éclat d'une couronne, devint l'épouse d'un envoyé Korb. Mem. ms.

1696. de Prusse, qui lui inspirait plus de tendresse et moins de crainte [1].

Hist. de Pierre I. Amst. 1742. On a écrit aussi que la répudiation de la princesse fut l'effet des manœuvres d'un favori pour qui elle ne pouvait cacher son mépris et sa haine, et qu'elle voyait avec douleur élevé de l'obscurité profonde où il avait pris naissance à la plus intime familiarité d'un

[1] L'histoire d'Anne Moens est racontée avec trop de détail par plusieurs auteurs dignes de foi pour qu'on doive la rejeter comme fausse. Elle était fille d'un bourgeois de Moskou : sa beauté avait séduit le tsar; il se flattait d'être son seul amant; mais au siège de Schlusselbourg en 1702 un accident le détrompa. L'envoyé de Saxe, Kœnigseck, qui accompagnait l'empereur, venait de périr dans un ruisseau qu'il avait voulu traverser le soir. Pierre Ier se fit sur-le-champ apporter les papiers qui se trouvaient dans les poches de l'envoyé, à cause des secrets diplomatiques qu'ils pouvaient renfermer. Il y découvrit les preuves manifestes de l'infidélité de sa maîtresse. Depuis ce moment il ne voulut plus la voir; il la fit arrêter, et elle ne recouvra sa liberté entière qu'au bout de quelques années, par la protection de l'envoyé prussien Kayserling, qui eut même à ce sujet des discussions très-vives avec Menchikof à Varsovie en 1707. La belle Moens épousa son libérateur; mais l'ayant perdu quelque temps après, elle devint la femme d'un officier suédois. Voyez les notes sur *Letters by a Lady who resided many years in Russia*, dans le tome I de Bernouilli *Sammlung kurzer Reisebeschreibungen*. D.

maître dont il favorisait les infidélités conju- 1696.
gales. Cet enfant de la fortune, connu d'abord sous le nom d'*Alexachka*, le petit Alexandre, et célèbre depuis sous celui de *Menchikof*, ne s'était fait encore pardonner par aucun service ce que son élévation capricieuse avait d'offensant pour l'orgueil des nobles et pour la fierté des serviteurs de l'état qui languissaient sans récompense.

Ce Menchikof, l'ami du souverain, et que nous verrons recevoir le même jour avec lui, comme son égal, le même ordre de chevalerie ; qui s'acquerra le droit de faire impunément de grandes fautes sous un maître terrible ; ce Menchikof, élevé dans la suite par le tsar à la dignité de prince d'Ingrie et à celle de prince du Saint-Empire romain par l'empereur Léopold ; Menchikof, plus souverain que ministre sous le règne d'une femme et sous celui d'un enfant ; lui qui osera destiner et fiancer sa fille à son maître, au petit-fils de Pierre Ier, était né dans les derniers rangs de la société. Les uns le disent fils d'un valet de la cour ; d'autres prétendent que ce fut un de ces enfans placés auprès du jeune tsar pour amuser ses premières années : l'opinion la plus générale est qu'il venait vendre sur la place du palais de petites pâtisseries

1696. au peuple et à la valetaille [1]. Remarqué par le tsar, il lui plut d'abord par sa physionomie ouverte et lui devint encore plus agréable par la vivacité de ses reparties. Le prince se l'attacha comme un jeune homme sans conséquence, dont l'esprit pouvait l'amuser, et le jeune homme montra bientôt qu'il pourrait avoir du mérite. Pierre s'embarrassait peu que les talens qui lui étaient utiles fussent soutenus par le hasard de la naissance. Il fournit à Menchikof les occasions de développer les siens, et dut se féliciter d'avoir tiré de l'obscurité la plus profonde un sujet zélé, un guerrier courageux, un bon général, un ministre habile, mais trop souvent peu fidèle dans l'emploi des finances [2].

[1] Cette opinion, nullement fondée, a été avancée pour la première fois dans un libelle dirigé contre Menchikof par un aventurier français, nommé *Lambert*; c'est *l'histoire du prince Kouchimen*. Paris, 1710, in-12; livre rempli d'inepties et d'anecdotes controuvées. Une opinion plus raisonnable, c'est que Menchikof était fils d'un écuyer du tsar. *D.*

[2] On conserve précieusement des Mémoires sur la Russie qu'on attribue à des ministres, et dont plusieurs semblent être l'ouvrage de leurs laquais. C'est d'après un de ces Mémoires qu'on a imprimé que Menchikof ne savait pas lire. Pierre I[er] n'aurait pas élevé au commandement et au ministère un jeune homme dont il avait

Mais il est inutile de rejeter sur les charmes 1696.
de la jeune Moens et sur les intrigues de Menchikof les malheurs et la répudiation d'Eudoxe. Elle s'était rendue depuis longtemps incommode à son époux par une jalousie chagrine et querelleuse; elle avait provoqué sa haine en blâmant les nouveautés qu'il introduisait dans l'état; sa vertu, juridiquement flétrie dans la suite, n'était peut-être pas dès-lors au-dessus du soupçon : en fallait-il davantage pour lui attirer la disgrace qu'elle éprouva?

Pierre savait ce qui manquait à son peuple, il se l'exagérait peut-être. La Russie avait vu le second Ivan-Vassiliévitch, Boris-Godounof, et le tsar Alexis, appeler des différentes parties de l'Europe des hommes capables de soumettre leurs troupes à une nouvelle discipline, ou d'apporter à la nation des sciences et des arts qui lui étaient encore inconnus. Il était réservé à Pierre Ier de descendre lui-

lui-même entrepris l'éducation et qui serait resté dans une telle ignorance. Ardent à s'instruire, il voulait que les autres suivissent son exemple. Il existe des lettres de la main de Menchikof, déposées au cabinet des archives. J'en connais une très-familière qu'il écrivit à son maître le verre à la main, lorsque ce prince n'avait encore voulu prendre que le rang de capitaine de bombardiers.

1696. même du trône et d'aller, loin de ses états, chercher des lumières qu'il communiquerait ensuite à ses peuples.

1697. Son dessein était arrêté ; il en fit part à ses boïards : il nomma pour l'accompagner des jeunes gens de la plus haute noblesse. Ce projet déplut au grand nombre. Les Russes regardaient comme criminelle la communication avec les nations étrangères, et le clergé augmentait encore cette prévention par l'autorité des livres saints, qui défendent au peuple choisi de Dieu de communiquer avec les gentils.

Jitié Petr. Vel.

Dans cette fermentation des esprits on devait s'attendre à des troubles nouveaux. Le stolnik Tsikler, nommé depuis peu voiévode de Taganrok, crut que le moment était arrivé d'exécuter le dessein criminel qu'il méditait déjà depuis long-temps. Il résolut avec Pouchkin et Soukovoi d'appeler les cosaques du Don, d'assassiner le souverain, de s'emparer et de disposer du gouvernement. Deux confidens de Tsikler avertirent le prince de ce complot. Cette découverte lui donna lieu de faire connaître son intrépidité. Il savait que les chefs devaient s'assembler le soir dans la maison de Soukovoi ; il donne à son capitaine des gardes l'ordre par écrit d'aller les arrêter

Drev. Vivl.

Anecdotes de Pierre le Grand.

à onze heures ; mais, croyant ensuite avoir 1697.
donné cet ordre pour dix heures, il se rend lui-même avec un seul domestique dans cette maison à dix heures et demie. Son dessein était d'interroger les coupables dans leur première surprise. Il est étonné de ne voir autour de la maison aucun de ses gardes ; il les croit répandus dans l'intérieur ; il entre, et trouve les conjurés occupés à boire. Il cache son étonnement ; il leur dit que, ayant vu en passant la maison plus éclairée que de coutume, il a supposé qu'ils étaient à se divertir, et est entré pour boire avec eux. Chacun à son tour lui porte sa santé ; il y répond : le temps se passe. Enfin un des conjurés dit tout bas : *Il est temps. Pas encore*, répond Soukovoi. Pierre entend ces mots ; il se lève, l'œil terrible : « S'il n'est pas temps pour toi de » consommer le crime, s'écria-t-il, il l'est » pour moi de te punir » ! Les conjurés, esclaves révoltés, mais timides, tremblent à la voix de leur maître. Il ordonna aux uns de l'aider lui et son domestique à lier les autres, et il est obéi. Sa garde arrive [1], et les coupa-

[1] Onze heures venaient de sonner ; Pierre, croyant que la garde n'a pas obéi à ses ordres en venant une heure plus tard, donne un soufflet au capitaine : celui-ci montre le billet du tsar. Revenu de son erreur, Pierre

1697. bles font à ses pieds l'aveu de leur crime. Ils eurent les bras, les jambes et la tête coupés. Les bras et les têtes de ces malheureux restèrent exposés sur la place, et leur crime et leur arrêt y furent gravés sur des tables de fer [1]. La plupart des écrivains ont fait tremper Sophie dans cette conspiration : elle est disculpée par les interrogatoires et les réponses des coupables.

Drev. Vivl.

Jitié Pet. Vel.

Délivré de ce danger, Pierre ne crut pas devoir différer davantage son départ. Ce danger même annonçait que la tranquillité n'était pas solidement rétablie dans ses états, et que la présence du souverain y serait encore long-temps nécessaire; mais son impatiente curiosité l'emporta sur la prudenee. Il choisit pour ses ambassadeurs extraordinaires en Hollande le général Le Fort, le même Golovin que nous avons vu traiter avec les Chinois, et le secrétaire d'état Voznitsin. Ils étaient accompagnés d'un cortège de deux cents personnes, et le monarque se cacha lui-même, sans titre et sans qualité, dans la suite de cette nombreuse ambassade.

le baise sur le front et lui demande pardon de sa précipitation. *D.*

[1] Ces tables ont été retrouvées, et Novikof en a inséré le contenu dans sa *Bibliothèque ancienne*.

Les Russes étaient vêtus à la manière de leur nation, bien plus noble que celle qu'on les força depuis d'adopter. Leurs robes, longues et flottantes, étaient bordées de riches pelleteries et garnies des deux côtés de larges boutonnières, relevées par des plaques d'argent : des perles et des diamans brillaient sur leurs bonnets entourés de martre-zibeline : de larges cimeterres pendaient à leurs ceintures. Un prince géorgien était avec eux, vêtu à la manière des Persans et brillant différemment du même luxe. Pierre et Le Fort étaient habillés à l'allemande [1]. 1697.

Les rênes du gouvernement furent confiées, pendant l'absence du prince, au boïardin Strechnef et au prince Romodanovski; ils devaient, dans les affaires importantes, prendre l'avis des principaux boïards. Les deux régimens des gardes furent chargés de la défense de Moskou; on y joignit le corps d'armée de Gordon, et ce général eut le commandement de toutes les troupes de la capitale.

L'ambassade devait traverser la Livonie, qui appartenait alors à la Suède. La paix régnait entre les deux couronnes; mais la

[1] Menchikof accompagna l'empereur dans la qualité de *volontaire*. Il avait servi comme sous-officier dans la campagne contre Azof. *D.*

1697. défiance n'en était pas moins active, ni la haine moins envenimée entre les deux nations, et Pierre savait bien qu'on ne serait pas fâché de profiter de l'*incognito* pour lui faire quelque insulte. Il crut éviter ce désagrément en faisant part de son voyage à Kniper-Kronn, ministre de Suède à Moskou; il le chargea d'en instruire sa cour. Cette précaution n'eut pas tout l'effet qu'il en espérait.

Chafirof. Suivant les anciens traités entre la Suède et la Russie, les ambassadeurs des deux couronnes devaient être réciproquement reçus avec honneur sur les frontières, conduits aux frais de la cour, logés et défrayés de leur table et même de la nourriture de leurs chevaux. Cependant les ambassadeurs ne trouvèrent sur la frontière qu'un simple gentilhomme, chargé plutôt d'avoir l'œil sur toutes leurs démarches que de leur faire honneur. Cet homme grossier ne prit pas même la peine de leur cacher sa commission. Exposés sur la route à toutes les incommodités qu'auraient essuyées des voyageurs obscurs, ils se consolaient dans l'espérance d'être au moins plus honorablement traités à Riga. Cette espérance fut encore déçue. Le gouverneur devait venir au devant d'eux : il n'eut pas seulement l'attention de leur envoyer un gentilhomme.

L'entrée même de la ville leur fut interdite: obligés de chercher dans un faubourg quelques méchans logis dans de misérables bâtimens de bois, à peine ils eurent pris possession de ces gîtes si peu convenables qu'ils les virent entourés de gardes: le faubourg en fut rempli; le nombre en fut doublé dans la ville, des piquets furent posés hors des fortifications, et des patrouilles furent ordonnées comme si l'ennemi avait été sous les murs. Des étrangers ont écrit que le comte Dahlberg, gouverneur de Riga, avait reçu avec honneur les ambassadeurs de Russie et qu'il leur avait seulement refusé de voir les fortifications. La vérité est qu'il ne leur fit pas même une visite. Il en convint quand le tsar eut publié son mécontentement, et prétendit qu'alors il était malade. 1697.

Les Russes avaient des emplettes à faire. Le retour prochain de la belle saison rendait leurs traîneaux inutiles: il fallait acheter des voitures; cela ne se pouvait faire que dans la ville. Le gouverneur défendit qu'ils entrassent plus de six à-la-fois, qu'ils restassent plus de deux heures et qu'ils approchassent des fortifications. Pour que ses ordres fussent mieux suivis, il faisait escorter les Russes par des fusiliers. Le prince, qui s'était fait connaître,

1697. fut encore observé plus sévèrement que les autres.

On sent bien qu'il ne voulait pas sortir de Riga sans avoir examiné, au moins superficiellement, les fortifications : on sent aussi que sa curiosité devait déplaire. Il prit un jour le prétexte d'aller voir au port des vaisseaux hollandais, et même de vouloir en louer un. Il suivit le chemin ordinaire que tout le peuple fréquentait librement, et qui dans certains endroits bordait la contrescarpe. Des piquets y avaient été posés par un ordre extraordinaire du gouverneur : ils refusèrent le passage et menacèrent de tirer. Cependant, comme il n'y avait pas d'autre chemin, ils permirent enfin de passer.

Mais le lendemain Dahlberg fit dire à Le Fort, chef de l'ambassade, que si quelqu'un de sa suite osait à l'avenir se permettre une telle contravention à ses ordres il ordonnerait de tirer. Le nombre des gardes fut augmenté au quartier du tsar et de ses ministres. Pierre reçut ou se fit donner avis que le gouverneur ne cherchait qu'un prétexte de le faire arrêter et peut-être d'attenter à sa vie. On peut croire que l'avis était faux; mais Pierre feignit d'y ajouter foi, parce qu'il était bien aise de rassembler des griefs importans contre la Suède.

Devenu téméraire pour mieux jouer la crainte, 1697.
il passa la Dvina sur une barque de louage à travers les immenses glaçons qu'elle chariait, et se rendit à Mittau. Ce fut là qu'il attendit ses ministres qu'il avait laissés à Riga, où ils pourvoyaient à leurs équipages.

Il fallait rapporter avec quelque détail ces affronts que Pierre reçut en Livonie, parce qu'ils lui servirent de prétexte dans la suite pour faire la guerre à la Suède. Les politiques excuseront la conduite du comte Dahlberg; elle lui avait été prescrite par sa cour. On savait bien que les Russes n'avaient jamais renoncé sincèrement à leurs prétentions sur la Livonie: les premiers travaux du tsar, le soin qu'il prenait de discipliner ses troupes, de créer une marine, son voyage même, tout dévoilait son ambition. On ne pouvait cacher trop exactement les travaux d'une place frontière à un prince en qui l'on s'attendait à voir bientôt un ennemi, qui faisait lever des plans des remparts et sonder la profondeur du port. Dahlberg déclara même qu'il savait, par des avis certains, que les Russes, sous le spécieux prétexte d'une ambassade, cachaient des desseins dangereux. Ces avis pouvaient ne pas manquer de fondement. Enfin les voisins de la Russie avaient toujours craint de voir les

1697. Russes s'éclairer: pouvaient-ils voir sans douleur et sans défiance le souverain lui-même aller chercher, loin de ses états, l'instruction qu'il ne pouvait trouver dans son pays? Mais le comte Dahlberg devait adoucir par plus de politesse ce que ses ordres rigoureux et nécessaires avaient de choquant, et rendre au monarque les respects qu'on ne refuse pas même à des princes ennemis; mais Pierre voulait rester inconnu, et Dahlberg feignit de ne le pas connaître.

Jitié Pet. Vel. Enfin Pierre, reçu avec les plus grands honneurs à Mittau par le duc de Courlande, avec la plus grande pompe à Koenigsberg par le fastueux électeur de Brandebourg, passa en Hollande, où il devança ses ambassadeurs. Voltaire. C'est dans ce voyage qu'au milieu de la débauche d'un repas et dans les transports de l'ivresse il tira l'épée contre Le Fort, son ami : revenu de son emportement, il lui demanda pardon. Il resta quelques jours à Amsterdam, examinant d'un œil curieux l'activité d'un peuple laborieux et commerçant, et se Jitié Pet. Vel. rendit ensuite à Sardam. Ce bourg, déjà renommé comme le premier chantier de la Hollande, est devenu plus célèbre encore par les travaux auxquels Pierre ne dédaigna pas de s'y consacrer. Inscrit parmi les charpentiers,

vêtu comme eux, n'ayant pas de valets, rac- 1697.
commodant lui-même ses bas et son habit [1], caché enfin sous le nom roturier de *Petre Mikhaïlof* [2], il travailla avec plusieurs jeunes gens de sa suite à la construction d'un vaisseau, qui fut nommé le *Saint-Pierre-Saint-Paul*, et qu'il envoya ensuite à Arkhangel.

La diète de Pologne était assemblée pour l'élection d'un roi. Le charpentier Mikhaïlof expédia de son chantier un ordre à son armée d'Ukraine de se tenir prête à soutenir les intérêts d'Auguste, électeur de Saxe, contre le parti du prince de Conti. Il quitta ses travaux de Sardam pour aller à la Haye : il y vit sans appareil et sans étiquette le roi d'Angleterre, stathouder des Provinces-Unies, ce Guillaume III, profond politique, habile général, guerrier toujours malheureux, et cependant le plus redoutable ennemi de Louis XIV. Il assista, comme un particulier curieux, à

[1] J'ai vu son habit de matelot et ses gros bas de laine dont les mailles sont en partie cachées par les reprises qu'il y a faites lui-même. On conserve ces curiosités respectables au cabinet de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

[2] La terminaison en *itch* désigne la noblesse, celle en *of* la roture. Mickhaïlovitch signifie le fils d'un noble, nommé *Michel*; et Mikhaïlof le fils de Michel, roturier.

1697. l'audience de ses propres ambassadeurs. Cette cérémonie fut d'autant plus brillante que les plénipotentiaires de la plupart des puissances de l'Europe étaient alors assemblés à Riswick pour travailler à la paix. Ce fut pour le tsar une occasion d'étudier les intérêts et la politique des couronnes et de connaître les mœurs de plusieurs nations. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle de la victoire remportée par Cheïn, son général, sur les Turcs, qui, renforcés par les Tatars-Nogais, ceux de Crimée et les hordes du Kouban, avaient tenté de reprendre Azof.

Si l'on en croit une tradition qui n'est pas encore éteinte en Hollande, il montra dans sa curiosité une dureté féroce. Le supplice de la roue lui était, dit-on, encore inconnu et il désirait voir un malheureux expirer dans ce genre de tourment. Il ne se trouvait dans les prisons aucun criminel qui eût mérité ce supplice; il offrit de fournir un de ses esclaves, victime innocente qu'un maître farouche sacrifiait à sa curiosité. On ajoute qu'il eut peine à comprendre pourquoi sa proposition faisait horreur et pourquoi les magistrats se refusaient à lui procurer ce plaisir.

Mais s'il avait fait paraître tant de cruauté, aurait-il trouvé des étrangers assez hardis

pour consentir à passer dans ses états? Il fai- 1697.
sait engager à son service des réfugiés français, des Allemands, des Suisses : il envoyait à Moskou des ouvriers qu'il avait vus travailler lui-même et dont il avait éprouvé les talens. La plupart, il est vrai, se repentirent dans la suite de s'être donné un maître dur et puissant, qui se faisait servir sans réserve et ne récompensait qu'avec mesure.

Enfin, après s'être procuré en Hollande, par ses propres travaux, une connaissance exacte de la construction d'un navire, et avoir reçu des plus grands maîtres des leçons de chirurgie, d'anatomie, de géographie et de
physique expérimentale, il passa en Angle- 1698.
terre sur un yacht du roi et sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre.

Il eut avec Guillaume plusieurs entretiens, visita les différentes fabriques, les divers ateliers, et, persuadé qu'on ne connaît bien les arts qu'après avoir opéré soi-même, il mit partout la main à l'ouvrage. Il se perfectionna dans l'art de la construction, qui n'était guère fondé en Hollande que sur la pratique, et qui déjà s'appuyait en Angleterre sur une savante théorie. Il fit passer en Russie des artistes et des ouvriers anglais. Perri, habile ingénieur, consentit à le suivre, et se trouva dans la

1698. suite mal récompensé. Un bon géomètre écossais, Fergusson, se mit à son service : ce fut lui qui introduisit l'arithmétique dans les bureaux de Russie. On y connaissait que la méthode, apportée par le premier Strogonof, de calculer avec des boules enfilées : méthode expéditive et facile, employée encore à présent, et qui n'a d'autre défaut que de ne pas permettre de voir où l'on s'est trompé. Une actrice de Londres fut l'objet des goûts passagers du héros. Elle ne retira guère de ce commerce que la gloire d'avoir attiré sur ses charmes peu séduisans l'attention passagère d'un grand homme. Pierre, qui ne sacrifiait ordinairement qu'un ducat à ses plaisirs, se montra plus généreux avec elle; mais il fut loin de lui faire une fortune.

Il fit un accord avec une compagnie de Londres pour envoyer du tabac à Moskou : les Russes avaient fait un tel abus du tabac à fumer au commencement du siècle, qu'ils en infectaient le palais du tsar et les hôtels des grands; ils enfumaient les églises même, et augmentaient le nombre déjà trop fréquent des incendies : le patriarche avait cru devoir le défendre, et pour donner plus de poids à son interdiction il l'avait représenté comme une substance immonde; mais Pierre, par

amour pour les usages étrangers et pour l'ap- 1698.
pât d'une somme modique dont il avait besoin [1], contraignit ses sujets à se salir de cette poudre dégoûtante. Le roi d'Angleterre procura au tsar le spectacle d'un combat naval, et lui fit présent d'un yacht richement orné, nommé le *Royal-Transport*, sur lequel il avait coutume de passer en Hollande. Ce bâtiment fut envoyé à Arkhangel, et transporta en Russie la colonie d'artistes que Pierre avait rassemblée.

Pierre retourna dans les Provinces-Unies pour aller en Allemagne. Ses ambassadeurs eurent à Vienne une audience publique, et lui-même eut plusieurs conférences avec l'empereur.

En même temps qu'il était parti de Moskou il avait envoyé en Italie Boris-Chérémétef, et avait fait partir à la suite de ce seigneur des jeunes gens de familles illustres, leur recom-

[1] Voltaire, dans les Anecdotes sur Pierre le Grand, dit que les marchands donnèrent au prince cent mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie. C'était en 1634 qu'il y avait été défendu; mais les Russes avaient continué d'en acheter en secret. Dès l'année 1664, du temps que le comte de Carlisle, ambassadeur d'Angleterre, était à Moskou, ils enfreignaient assez librement la loi, parce qu'on mettait beaucoup de négligence à la faire observer.

1698. mandant de s'instruire dans cette patrie des arts. L'un d'eux, aveuglé par les préjugés de ses pères, ne voulut pas même sortir de sa chambre, et se glorifia à son retour de n'avoir rien vu ni rien appris. Chérémétef fut très-bien reçu à Venise, à Rome, à Naples et à Malte, où le grand-maître le décora de la croix de l'ordre.

Pierre se préparait à visiter lui-même l'Italie, lorsqu'il fut détourné de ce dessein par d'inquiétantes nouvelles. Quatre régimens de strélits, formant un corps de dix mille hommes, avaient été commandés pour servir sur les frontières de la Pologne sous les ordres du prince Mikhaïl-Romodanovski : tous à-la-fois se soulevèrent, déposèrent les chefs qu'ils avaient reçus du tsar, s'en choisirent de nouveaux, et résolurent d'aller droit à Moskou. Le général, qui ne put les contenir, n'eut que le temps d'y envoyer un courrier pour prévenir de leur marche. La famille du tsar se réfugia dans le monastère de la Trinité. Cheïn et Gordon, à la tête de deux mille hommes d'infanterie et de six mille chevaux, rencontrèrent les rebelles à onze lieues de la capitale : ils les exhortèrent d'abord à la soumission, et crurent les apaiser en leur promettant la grace du souverain. Leurs exhortations furent inu-

Mémoires de Gordon, suivis par l'auteur du Jitié, etc.

tiles; ils voulurent encore les ménager, et, persuadés qu'il suffirait de les effrayer pour les faire rentrer dans le devoir, ils ne firent charger les canons que de poudre. Les rebelles s'aperçurent bientôt que l'artillerie des Russes ne frappait personne. Un de leurs prêtres cria au miracle, assurant que Dieu même ôtait la force aux armes du tyran : les généraux furent obligés de ne les pas épargner davantage. Les strélits, mis en désordre, affaiblis et voyant leur perte assurée, mirent bas les armes et demandèrent grace. On dut surtout cette victoire aux régimens des gardes. 1698.

Pierre, en arrivant dans ses états, trouva les rebelles dans les fers. Son entrée dans sa capitale fut le moment des vengeances. Les criminels s'obstinaient à se taire sur l'origine et les détails de leurs complots : ils furent appliqués aux plus affreuses tortures. On liait au patient les mains derrière le dos; la corde qui lui serrait les poignets était passée à une poulie par laquelle on l'élevait en l'air. C'est dans cette situation douloureuse qu'on lui déchirait le dos à coups de knout, sorte de fouet qui fait ruisseler le sang à chaque coup. On le détachait pour lui exposer le dos tailladé par le knout sur des feux ardens, et on le retirait du feu pour le soumettre encore à

Korb. Diar. Itin. in Moscoviam.

1698. l'estrapade et aux fouets. Souvent l'excès de la douleur privait le malheureux de la parole et du sentiment. Alors on suspendait ses tortures : les médecins du prince le traitaient avec soin, et, cruellement attentifs à lui rendre la santé, ils ne lui prolongeaient la vie que pour le livrer dans toute sa vigueur à de nouveaux supplices.

Pierre n'accordait sa confiance à aucun de ses boïards : lui-même examinait les coupables; lui-même cherchait à vaincre, par la douleur, leur silence obstiné; lui-même faisait augmenter, ralentir, renouveler ou suspendre leurs tourmens. Indigné de leur perfidie, il semblait ne plus voir en eux des hommes : il considérait d'un œil tranquille leurs tortures et les plus affreuses douleurs que l'humanité puisse supporter.

Après six semaines d'un examen si rigoureux, l'arrêt de mort fut prononcé contre tous les rebelles. Un étranger, alors secrétaire de l'ambassade de Vienne à Moskou [1],

[1] Korb ne montre pas de partialité contre Pierre Ier; il fait souvent l'éloge de ce prince, qui ne s'était encore illustré que par le siège d'Azof. Il était à Moskou dans le temps de l'exécution des rebelles. Il n'y assista pas; mais des Allemands ses compatriotes, attachés au service de Russie et qui venaient d'en être témoins, lui en rendaient compte.

rapporte que le jour de la première exécution cinq têtes tombèrent, abattues par la plus noble main de l'empire; ce sont les expressions de Korb : quelques jours après la même main trancha encore les têtes de six coupables. 1698.

Printz, grand-maréchal de la cour de Prusse et ambassadeur en Russie dans le temps de ces exécutions, a consigné dans ses Mémoires, déposés aux archives de Berlin, que dans un grand repas que lui donna Pierre Ier ce prince fit amener des prisons une vingtaine de strélits, et qu'à chaque grand verre qu'il vidait il abattait la tête d'un de ces malheureux. Il proposa même à l'ambassadeur d'exercer son adresse en prenant part à cette boucherie [1].

Le jour de la sixième exécution fut remarquable par le nombre des victimes et par la

[1] Lettre du prince de Prusse, depuis Frédéric II, à Voltaire, du 28 mars 1738. *OEuvres de Voltaire*, *édition de Kehl*. On voit que si Voltaire, dans son *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, a gardé le silence sur les traits qui n'étaient pas favorables à son héros, ce n'est pas qu'il les ignorât; mais il écrivait pour Élisabeth, et ne pouvait dire la vérité toute entière. Le prince de Prusse dit, en terminant sa lettre, que ce qu'il vient de raconter se trouve dans les relations de M. Printz que l'on conserve dans les archives.

1698. dignité des exécuteurs. Au lieu de billots, on avait étendu sur la place de longues poutres, sur lesquelles trois cent trente rebelles eurent la tête tranchée. Tous étaient de l'ordre de la noblesse, et tous furent frappés par des mains nobles ou anoblies par leurs emplois. Les grands qui avaient assisté au jugement des coupables furent obligés d'exécuter eux-mêmes la sentence qu'ils avaient prononcée. Le prince Romodanovski, autrefois commandant des quatre régimens rebelles, frappa quatre des coupables. Menchikof, que nous connaîtrons dans la suite par d'autres exploits, se glorifiait d'avoir abattu plus adroitement que les autres un plus grand nombre de têtes. Chacun des boïards et des grands eut sa victime. Le Fort et le baron de Blumberg, invités à faire briller leur adresse dans cet exercice de bourreaux, s'excusèrent sur les usages de leur nation. La plupart de ces illustres exécuteurs, novices à cette fonction, frappaient d'une main tremblante leurs victimes, dont, par une pitié cruelle, ils augmentaient et prolongeaient les tourmens. Pierre, assis sur un siège élevé, regardait ce spectacle d'un œil sec.

On reconnaît ici le caractère imitateur du tsar. Admirateur des talens d'Ivan, il confon-

dait en lui le tyran et le grand homme, et le prenait en tout pour modèle. Il punit d'une manière atroce les strélits, à l'exemple d'Ivan, qui avait puni d'une manière atroce les citoyens de Novgorod et les grands qui lui étaient suspects. Monarque, juge et bourreau tout ensemble, il trempa comme Ivan ses mains dans le sang de ses sujets. 1698.

C'est avec cet appareil que furent punis les chefs de la révolte. Les plus coupables de leurs complices expirèrent lentement sur la roue : neuf cents au moins furent pendus aux différentes portes et le long des murs de la ville. Trente potences furent élevées devant le monastère où Sophie était renfermée. On y attacha deux cents coupables. Trois d'entre eux avaient formé le projet de lui présenter une requête pour la supplier de reprendre les rênes du gouvernement; ils furent pendus à la fenêtre de cette princesse, et celui du milieu tenait d'une main la requête qu'il avait dressée. La malheureuse Sophie ne pouvait regarder le jour sans voir ces infortunés qui avaient péri pour sa cause. Jitié Petra Velik.

Tous ces coupables montrèrent la plus grande fermeté à l'approche du supplice : soit qu'ils se crussent martyrs d'une bonne cause, soit que les longues douleurs de la

1698. question eussent détruit en eux toute sensibilité. L'un deux allait mettre sa tête sur la poutre qui servait de billot ; le tsar, qui était là, gênait son passage : « Ote-toi, prince, » lui dit-il fièrement, c'est à moi que cette » place est destinée ».

Ces nombreuses exécutions se firent au mois d'octobre, temps où les fortes gelées commencent sous le climat de Moskou. Les cadavres de tant de malheureux restèrent sur les mêmes places où ils avaient été sacrifiés à la vengeance du prince. Les têtes qui avaient été décollées furent placées à côté des troncs à qui elles avaient appartenu. Le peuple et la cour eurent cinq mois entiers toute l'horreur de cet affreux spectacle. On ne pouvait entrer dans la ville ni traverser les places publiques qu'au milieu des roues, des potences et des cadavres diversement défigurés.

Quoique tous ceux qui avaient trempé dans la rébellion fussent condamnés à mort, quelques-uns, à qui la faiblesse de leur âge méritait quelque indulgence, échappèrent au supplice capital ; mais plusieurs eurent les oreilles et les narines arrachées, et furent envoyés, loin du centre de leur patrie, traîner dans des contrées sauvages une vie ignominieuse.

On assure que le tsar, las de montrer 1698.
chaque jour au peuple de nouveaux supplices, ordonna de faire mourir un grand nombre de rebelles dans la prison [1]. Tant de rigueurs opérèrent ce qu'on devait en attendre : elles irritaient contre le monarque ; on se soulevait de tous côtés, surtout à Azof, et jamais on n'eut tant de crimes à punir. Les rebelles d'Azof furent amenés à Moskou l'année suivante. Quatre-vingt-quatre de leurs Korb.
chefs eurent la tête tranchée par le souverain ; le boïardin Plestchef les tenait par les cheveux. Les cosaques furent coupés en cinq quartiers et les morceaux attachés à des perches.

On assure que Sophie, sévèrement gardée dans un couvent avec Marpha sa sœur par un régiment entier, fut l'ame de la révolte des strélits ; révolte qui éclata loin de cette princesse, à l'extrémité de l'empire. Il est certain qu'elle fut accusée par le tsar lui-même, qui fit graver sur des tables de fer le

[1] Ce fut apparemment vingt de ces rebelles qui furent tirés de la prison pour servir par leur mort à l'amusement du tsar dans le sanglant repas dont il régala l'ambassadeur de Prusse. Peut-être aussi fut-ce des rebelles d'Azof. Pour décider cette inutile question, il faudrait savoir l'époque de l'arrivée de Printz à Moskou.

1698. crime et la condamnation des rebelles. Marpha était aussi entrée dans le complot, non par des vues d'ambition, mais pour jouir plus librement du commerce d'un diacre qu'elle aimait. Deux femmes-de-chambre, confidentes de ces princesses, furent appliquées à la question. Leur supplice ne fut pas public, et l'on ne sait si elles furent enterrées vives ou noyées. L'une de ces malheureuses, maîtresse d'un chantre, était enceinte. Son état ne put la sauver ni des tortures ni de la mort.

On dit que les soldats qui gardaient Sophie laissaient approcher d'elle une vieille femme à qui elle faisait la charité, et que cette princesse lui remit dans un pain une lettre qui fut envoyée aux strélits; mais une lettre ne soulève pas plusieurs régimens quand ils n'ont pas à se plaindre, et s'ils sont mécontens, il n'est pas besoin de lettres pour les animer à la révolte. On haïssait le gouvernement actuel, on continuait d'aimer Sophie, et l'on n'attendait sans doute qu'une occasion pour se soulever en sa faveur. On peut croire qu'elle tâcha d'entretenir ces dispositions, si elle en eut la facilité; mais le prétexte de la sédition fut le défaut de paye, et l'une de ses principales causes fut l'ennui qu'éprouvait, loin de Moskou, une milice ac-

coutumée à l'oisiveté et à la mollesse de la 1698.
capitale.

Il paraît certain que l'intention des principaux rebelles était de tirer Sophie de sa captivité et de la remettre à la tête du gouvernement. Sans doute elle serait sortie avec joie de sa retraite; mais on ne peut savoir la part qu'elle eut dans une révolte qui devait lui rendre le pouvoir souverain. Elle avait conservé long-temps l'espérance de recouvrer sa première fortune : quand elle l'eut perdue par le supplice des rebelles, elle se fit religieuse, sous le nom de *Marpha*, et mourut en 1704.

Les premières années du règne de Pierre le Grand devaient être orageuses. Quand Sophie tenait le timon de l'état elle s'était fait un parti pour résister aux intrigues qui se tramaient contre elle. Ce parti, commencé peut-être par la séduction, s'augmenta par la sage administration de cette princesse. Ceux qui ne la connaissaient pas, ceux qui n'attendaient rien d'elle, aimaient son gouvernement. Elle fut renversée : Pierre régna seul, mais elle fut regrettée. Il aurait dû effacer la mémoire de Sophie en se rendant agréable à la nation : il dédaigna de la ménager. Il lui laissa voir qu'il ne l'estimait pas, qu'il n'aimait que les

1698. étrangers, leurs usages, leurs mœurs et leurs arts : il ne témoignait que du mépris pour les personnages les plus respectés par la multitude, et il offensa même le peuple dans ce qui lui était le plus cher.

Strahlenberg Korb. Le clergé allait et va encore, au temps de Noël, faire des prières dans les maisons. Pierre osa travestir en ridicule cet usage consacré. L'un de ses courtisans ou de ses bouffons faisait le personnage de patriarche : d'autres représentaient les évêques, les archimandrites, les popes. Le tsar lui-même prit quelquefois, dit-on, le personnage de diacre dans cette indécente mascarade. Chacun était revêtu des ornemens convenables au caractère qu'il usurpait et qu'il profanait. Cette troupe courait la ville en traîneaux, entrait chez les particuliers, et en recevait de l'argent, comme les prêtres en reçoivent dans cette occasion; elle punissait même par une contribution assez forte ceux qui n'en donnaient pas assez, et s'arrêtait enfin chez les favoris du prince, surtout dans la Slabode ou quartier des Allemands. Dans ces maisons l'assemblée bachique se prosternait devant le patriarche; l'encens était remplacé par des fumigations de tabac, le chant sacré, par des chansons plus que profanes; et le faux pontife donnait la bénédic-

tion avec deux pipes croisées, profanant ainsi 1698. le signe révéré de la rédemption. Ces fêtes, souvent renouvelées, se terminaient par l'ivresse de la plupart des acteurs [1]. Le projet du tsar était d'abaisser la puissance du clergé; mais le moyen qu'il employait était imprudent et scandaleux : il révoltait la superstition du peuple et ne la corrigeait pas.

Quatre régimens s'étaient seuls montrés Journ. Pet. Vel. coupables; mais Pierre jugea que le corps entier des strélits était animé du même esprit : ils furent cassés et dispersés dans différentes villes [2]. Des levées remplirent ce vide de l'infanterie, et produisirent un bien plus grand nombre de soldats que Pierre ne venait d'en sacrifier [3].

[1] J'ai lu, je ne sais où, que ceux qui n'admiraient pas cette farce grossière n'étaient que de petits esprits. La vérité est que le prince qui annonce le mépris pour les objets de la vénération publique est obligé de soutenir par la terreur ses imprudentes plaisanteries. Il a commencé par rire ; il finit par répandre le sang.

[2] C'est ici que commence le Journal de Pierre Ier, et il se termine à la conclusion du traité de Nijstadt en 1721. Pendant cette période nous tracerons les principaux évènemens d'après les Mémoires du héros. La traduction française de ce Journal finit avec l'année 1714.

[3] Les trois divisions que composèrent ces levées montaient à trente-deux mille hommes. *Journal de Pierre Ier.*

1699. Délivré d'une milice toujours remuante et dangereuse, il se livra tout entier aux projets qu'il méditait pour rendre sa nation florissante. Il avait été frappé dans ses voyages de l'émulation que les souverains inspirent à leurs sujets en leur distribuant des marques d'honneur; décorations frivoles en apparence, mais que l'imagination fait regarder comme une récompense suffisante des plus grands services. On soulève la multitude par l'espoir de l'égalité; on excite le talent et la vertu par l'espoir des distinctions. Il établit l'ordre de Saint-André, et en décora les généraux qui s'étaient distingués au siége d'Azof et dans les combats contre les Turcs. Golovin, qui avait été l'un des premiers membres de la grande ambassade, fut le premier chevalier de l'ordre. Il succéda peu de temps après, dans la charge de général-amiral, à son collègue Le Fort, l'ami, le confident du tsar, et celui qui le premier lui avait inspiré les grands desseins qui depuis étonnèrent l'Europe. Le Fort, entraîné au tombeau par une mort prématurée, emporta les regrets d'un maître qui sur le trône savait être reconnaissant. Né dans le calvinisme, il eut beaucoup de peine à consentir qu'un ministre de cette religion approchât de son lit, et à toutes les exhortations du

Korb.

pasteur il répondait seulement : « Soyez 1699.
» court ».

Ce célèbre Génevois n'était pas de ces favoris qui ne doivent leur fortune qu'au caprice du maître : ce n'est pas que ce ministre, ce conseiller du réformateur d'un empire, eût de vastes connaissances, une expérience consommée. Fort jeune encore quand il vint en Russie, il était peu savant, à peine avait-il porté les armes; mais il avait beaucoup vu, beaucoup remarqué, et son génie actif et pénétrant le rendait propre à tous les emplois. Jamais il ne fit repentir le prince de lui avoir confié la conduite de sa flotte, le commandement de ses armées, l'administration des affaires. Il n'a pas assez vécu pour qu'on puisse lui attribuer les merveilles du règne de Pierre I[er] : il s'est acquis assez de gloire pour persuader à la postérité qu'il a donné seul à ce prince la première impulsion. Ami de son souverain et revêtu des premiers emplois, il ne laissa pas à sa famille de quoi porter son deuil. Pierre lui fit de magnifiques ob- Korb.
sèques, et prit soin de sa veuve et de son fils [1]. p. 121.

Les Russes conservaient leur barbe et

[1] Dans la même année Pierre perdit un de ses meilleurs généraux, étranger comme Le Fort; c'était Patrice Gordon, Écossais, homme qui au milieu d'a-

1699. étaient vêtus de longues robes asiatiques. Pierre, qui aimait les arts et les mœurs de l'Europe, voulait aussi voir adopter à ses sujets l'habit des peuples qu'il leur proposait pour modèles. Il ordonna aux Russes de quitter l'habit long et la barbe. Une amende fut imposée aux amateurs obstinés de l'ancien usage. Bien des Russes, et surtout les Razkolniks, regardaient le changement d'habit comme un renoncement à la religion, et disaient qu'il valait mieux perdre la tête que la barbe : obligés de payer un droit pour n'être pas rasés, ils recevaient un jeton qui leur servait de quittance. Souvent à la cour on enivrait les vieux boïards, et on leur taillait la barbe d'une manière si ridicule qu'ils étaient obligés de garder la chambre pendant plusieurs mois, ou de se faire raser. On attachait aux portes des villes un modèle du nouvel habit, et on rognait la robe de ceux qui ne voulaient pas payer : on les rasait malgré eux dans les rues. On dit que cela se faisait gaie-

Jitié Petra Velik.

ventures nombreuses montra de grands talens militaires, servit plusieurs souverains, et mourut très-regretté de Pierre Ier. Le tsar assista à sa mort, et lui fit faire des obsèques aussi pompeuses que celles de Le Fort. Gordon a laissé un journal des évènemens qui se sont passés sous ses yeux. *D*.

ment et par manière de jeu; mais cette gaieté 1699.
n'était qu'à la cour. Les amis du prince ou de la nouveauté riaient; la rage était dans le cœur du peuple, et ce jeu coûtera du sang.

Les femmes, sévèrement renfermées dans leurs maisons, avaient peu de communication avec les hommes et n'osaient se montrer en public. Pierre les tira de leur retraite et les appela dans la société : c'était alors les inviter à en partager les débauches; c'était corrompre la nation pour la civiliser. Il donnait, tantôt dans son palais, tantôt chez des seigneurs de sa cour, des assemblées consacrées à de grands repas, au jeu, à la danse. Les femmes étaient obligées d'y paraître vêtues à l'anglaise, à l'allemande ou à la française. Trop peu maître de ses passions, il ne savait pas toujours observer lui-même les lois de la politesse et de la décence qu'il voulait apprendre aux autres. Dans une de ces parties de plaisir, il donna un soufflet à Menchikof, parce que ce favori avait oublié d'ôter son épée pendant la danse.

La sévère retraite des femmes avait fait long-temps le malheur d'un sexe; l'usage d'unir des époux qui ne s'étaient jamais vus faisait souvent le malheur de tous les deux. Cette coutume cruelle mérita l'attention du

1699. tsar. Il défendit de lier deux époux avant qu'ils eussent eu ensemble des entrevues et qu'ils eussent consenti à l'union qu'on leur faisait contracter. Cette loi n'est pas encore aujourd'hui assez religieusement observée par le bas peuple, et trop souvent les filles, maltraitées par de cruelles mères, donnent au choix qu'on leur prescrit un consentement désavoué par le cœur.

Pierre, occupé de rapprocher son peuple des autres nations de l'Europe, voyait avec peine que dans ses états on commençât l'année au premier du mois de septembre : il ordonna que la première année du siècle
1700. commencerait avec le mois de janvier. L'ouverture de l'année se célébra par des fêtes. Ce changement étonna le grand nombre et causa même du scandale; car la multitude était persuadée que le monde avait été créé le premier de septembre.

Le tsar n'avait obtenu, par le traité de Carlovicz, qu'une trève de deux années avec la Porte-Ottomane. Ce repos était bien court pour les desseins qu'il méditait contre une puissance plus redoutable. Il fit négocier et conclut avec la Turquie, malgré les intrigues de la Suède, une paix de trente années, et conserva la place et le port d'Azof.

LIVRE II.

1700.

La fin de cette guerre devait être le commencement d'une autre bien plus importante. Pierre avait résolu d'attaquer la Suède, fière encore de la réputation qu'elle s'était acquise dans l'Europe par les victoires de Gustave-Adolphe; mais Gustave était un héros, et la Suède était gouvernée au commencement de ce siècle par un jeune prince, qui n'avait pu se montrer encore et de qui l'on n'avait conçu que de bien faibles espérances. Elle fut attaquée presqu'en même temps par le Danemarck, la Russie et la Pologne. Des motifs différens réunissaient contre elle ces trois ennemis.

Lorsqu'en 1523 Frédéric I[er] monta sur le trône du Danemarck par la déposition du cruel Christian ou Christiern II, les duchés de Holstein et de Slesvick furent réunis à cette couronne. Christian III, fils de Frédéric, plus sensible, dans le rang suprême, aux sentimens de la nature qu'à ceux de l'ambition, ne voulut jouir de l'héritage de son père qu'en le partageant avec deux frères qu'il chérissait. Il leur donna ces deux duchés; cette disposition fut dans la suite une source de querelles

1700. entre les ducs de Holstein et les rois de Danemarck. Ceux-ci voulaient recouvrer des domaines aliénés contre une loi du royaume, et ceux-là se rendre indépendans.

Les rois de Suède, toujours ennemis du Danemarck, étaient les alliés naturels des ducs de Holstein, et Charles XII venait de contracter avec le duc régnant une alliance plus étroite en lui donnant en mariage l'aînée de ses sœurs. Frédéric IV, roi de Danemarck, moins intimidé qu'irrité de cette union, méprisait la jeunesse du roi de Suède, et les intérêts personnels du nouveau roi de Pologne allaient lui donner un allié.

Après la mort de Jean Sobieski, célèbre par sa victoire sur les Turcs et par la délivrance de Vienne, le prince de Conti et Auguste, électeur de Saxe, furent élus en même temps rois de Pologne en 1697 par deux factions différentes. La France, trop éloignée et d'ailleurs épuisée par une guerre qui durait encore, ne pouvait soutenir d'hommes ni d'argent la faction du prince de Conti. Auguste, qu'appuyaient une armée russe et les troupes de son électorat, réunit en sa faveur, par la force, les suffrages qu'avait obtenus son rival. Cependant les troubles n'étaient pas apaisés : il croyait dangereux de renvoyer son armée,

et ne pouvait la conserver auprès de lui sans 1700. alarmer la noblesse polonaise, jalouse de sa liberté. Les circonstances lui fournirent un prétexte de garder ses troupes, sans mécontenter ses nouveaux sujets.

La Livonie avait été cédée à la Suède par le traité d'Oliva, à condition que les privilèges des Livoniens seraient inviolablement respectés. Le besoin d'argent fit bientôt enfreindre cette loi. La diète de Stockholm ordonna en 1680 que les fiefs qui avaient appartenu au clergé et à l'ordre des chevaliers porte-glaives seraient réunis à la couronne : les patrimoines des nobles furent en même temps soumis à de fortes contributions, et les maisons les plus riches se virent ruinées. La noblesse opprimée porta ses plaintes aux états de la province et ensuite au roi lui-même. Patkul, le plus zélé défenseur des droits de son pays, ménagé, caressé d'abord à la cour de Charles XI, fut arrêté comme un traître lorsqu'il remplissait les devoirs de citoyen, et condamné à mort. Il sauva ses jours par la fuite. La noblesse livonienne eut recours à la Pologne, garante de ses droits. Le roi, pour être à la tête d'une armée, et la république, pour enlever la Livonie à la Suède, prirent cette province sous leur protection.

1700. Pierre, fortement occupé du projet de rendre plus actif le commerce de son empire avec les autres nations de l'Europe, avait besoin d'un port sur la Baltique et ne pouvait l'obtenir qu'aux dépens de la Suède. Cet intérêt puissant le rendit l'ami, l'allié de ces mêmes Polonais, si long-temps les plus cruels ennemis de la Russie. En retournant dans ses états il avait eu une entrevue avec le roi de Pologne, et ces deux monarques s'étaient promis de contracter une alliance mutuelle contre la Suède. Le traité en avait été conclu depuis et signé à Préobrajenski. Déjà Auguste avait commencé les hostilités; mais Pierre ne s'était engagé à prendre les armes qu'après la conclusion de la paix que ses ministres négociaient alors à Constantinople. Dès que cette affaire fut terminée, il fit demander à Charles XII satisfaction sur les affronts que le comte Dahlberg lui avait faits à Riga et sur plusieurs autres griefs. Il s'attendait à ne rien obtenir, fut en effet refusé, et déclara la guerre.

Journ. Pet. Vel.

On l'a blâmé sévèrement de l'avoir entreprise, on a trouvé même ridicules les motifs de ses hostilités. Ils semblent réprouvés par la justice rigoureuse, qui ne permet de prendre les armes que pour repousser un injuste

agresseur : ils s'accordent avec les règles de 1700.
la politique prévoyante, qui permet de ne pas laisser à l'ennemi dissimulé le temps de se rendre formidable. Un souverain est comptable de la félicité de son peuple : il doit même, s'il le peut, la lui procurer pour un long avenir. Pendant une période de plus de quatre siècles la Suède s'était attachée à faire le malheur de la Russie. Pierre sentait que la même jalousie, la même haine, animaient encore les Suédois ; qu'il fallait toujours les craindre ou les affaiblir, les accabler ou devenir leurs victimes. Les circonstances paraissaient favorables : elles l'étaient moins qu'il ne pensait ; mais, par sa constance, il les contraignit à le devenir, et ses peuples goûtent aujourd'hui les fruits de sa fermeté, de son courage et de ses succès.

Le siège de Narva fut résolu. Le prince Troubetskoï mit le blocus devant la place : le corps commandé par Boutourlin, où se trouvait le souverain avec les deux régimens de ses gardes, suivit de près. Le duc de Croï, d'une maison flamande, s'était donné depuis peu au service de la Russie ; il vint à ce siège, et le roi de Pologne y envoya le lieutenant-général Allart, des ingénieurs, des artilleurs et quelques officiers.

1700. Pendant que les assiégeans canonnaient et bombardaient la place avec assez de vivacité, les bombes et les boulets vinrent à leur manquer; des troupes qu'on attendait n'arrivaient pas : Pierre alla lui-même les presser. On a dit qu'il aurait dû charger quelque officier de cette commission et rester à son armée; mais rien ne faisait craindre que la place fût secourue, et il espérait avoir à Novgorod une entrevue avec le roi de Pologne; il emmena même pour cette conférence le feld-maréchal Golowin, qui réunissait au commandement de l'armée le ministère des affaires étrangères. La conduite du siège fut confiée au duc de Croï.

A peine Charles XII avait pris les armes, et déjà il avait forcé l'un de ses ennemis à recevoir la loi; le roi de Danemarck s'était trouvé trop heureux d'obtenir la paix que lui procura le traité de Travéntal. Charles vole au secours de Riga, qu'assiégeait Auguste à la tête de ses Saxons; il ne trouve plus les ennemis; ils avaient mis la ville à rançon et s'étaient retirés. Il conduit contre les Russes dix-huit mille hommes au plus [1]; d'autres disent moitié moins, et les Russes étaient au

[1] Le Journal de Pierre Ier dit que Charles XII avait dix-huit mille hommes.

nombre de trente-deux mille. Ils avaient malheureusement avec eux des soldats et des officiers suédois. L'un d'eux passe au camp du roi et lui apprend l'état de l'armée ennemie. Charles, sur cet avis, porte sa première attaque sur un corps avancé dont il savait que les rangs trop peu serrés ne pouvaient faire aucune résistance. Il n'avait encore remporté que ce premier avantage, lorsque le duc de Croï, Allart et quelques officiers étrangers, peu d'accord avec les généraux de la nation, les abandonnent, les trahissent, sortent des retranchemens et se rendent au général Steinbock. L'armée suédoise se partage en deux corps pour attaquer à-la-fois la division du général Veid et celle du général Golovin. Le corps de Veid, d'abord repoussé et mis en confusion, se rétablit, et peut-être allait-il décider la victoire si la cavalerie eût fait son devoir; mais elle prit la fuite, se précipita dans le fleuve et gagna l'autre bord à la nage. Les premiers rangs de la division commandée par Golovin furent d'abord aisément renversés; mais l'ennemi, parvenu aux deux régimens des gardes, éprouva une vigoureuse résistance, et la nuit vint sans qu'il eût pu les enfoncer.

1700.

19 novemb.

L'obscurité produisit une suspension d'ar-

1700. mes; il se fit une convention entre les vainqueurs et les vaincus. Les Russes obtinrent la permission de se retirer le lendemain avec armes et bagages, et quelques canons de campagne, abandonnant aux Suédois la grosse artillerie dont ils s'étaient déjà rendus maîtres. Suivant cet accord la division de Golovin, qui en avait imposé par sa résistance, se retira sans obstacle, tambours battans, enseignes déployées; mais quand la division de Veid voulut défiler à son tour elle fut arrêtée; on lui enleva ses armes et ses étendards; les généraux et les officiers supérieurs furent faits prisonniers de guerre; on pilla les officiers et les soldats, et comme les vainqueurs étaient en trop petit nombre pour les retenir ils les laissèrent retourner sans armes dans leur pays. C'est ainsi que les généraux suédois observèrent l'accord fait en présence et au nom de leur roi, et juré en quelque sorte par ce monarque lui-même, qui avait touché la main du général prince Dolgorouki en gage de sa parole.

Ibid. et manifeste composé par Chafirof.

Quoique le désastre de cette journée ait été exagéré, et que les Suédois dans leur relation en aient malignement altéré les circonstances, il est certain que les Russes furent vaincus par des ennemis inférieurs en nom-

bre ; mais le courage de leur souverain ne 1700.
fut pas abattu par leur défaite. Il venait d'opposer de nouvelles levées à des troupes dès long-temps aguerries. Ses plus vieux soldats étaient ceux du régiment de Le Fort, qui s'était trouvé aux deux attaques d'Azof, et n'avait jamais vu ni guerre de campagne, ni ennemis disciplinés. Les officiers même, excepté quelques colonels, n'étaient que des recrues. Voilà ce qu'on venait d'opposer à ces Suédois, que leurs victoires avaient fait nommer les fléaux de l'Allemagne [1]. Pierre se consola de sa défaite par l'idée des victoires qu'il se promettait dans l'avenir, et par l'espérance que les Suédois apprendraient eux-mêmes aux Russes à devenir leurs vainqueurs.

Il avait perdu ses généraux, ses officiers, Jitié Pet. Vel.
son artillerie, les armes de ses soldats : il répare tant de pertes par de nouveaux efforts. Il rend des armes à ses troupes désarmées par les Suédois, ordonne de nouvelles levées, les exerce avec soin, fait fondre les cloches des églises pour renouveler son artillerie, va prendre à Moskou les mesures nécessaires pour une nouvelle campagne, et se met en état d'affronter une seconde fois les dangers.

[1] Les réflexions qu'on vient de lire sont celles que fait Pierre Ier lui-même dans son Journal.

1700. Ibid. et Journ. Pet. Vel.

Un traité qu'il avait conclu avec le Danemarck semblait l'assurer d'une utile diversion par terre et par mer, et d'un secours de six régimens expérimentés; mais Frédéric ne put tenir ses engagemens. Forcé par l'empereur et par les puissances maritimes qui avaient garanti le traité de Travental à s'allier avec l'Angleterre et la Hollande, il promit de ne contribuer par aucun secours à troubler la paix du Nord.

La Russie n'avait plus d'allié qu'Auguste, allié malheureux qu'elle était obligée de secourir. Pierre eut avec lui une entrevue à Birzé, dans la Samogitie, sur les frontières de la Courlande. Il le trouva dévoré d'inquiétude. Les Polonais, découragés par le mauvais succès de l'entreprise de Narva, laissaient à leur roi peu d'espérance de le seconder, et il se voyait menacé de continuer une guerre difficile avec les seules forces de la Saxe. Pierre lui promit vingt mille hommes d'infanterie, des munitions, un subside de deux cent mille écus, et ne lui demandait que de faire exercer les troupes russes suivant la tactique allemande. Il se rend aussitôt après à Moskou pour remplir ses promesses, ordonne au général prince Repnin de se joindre avec dix-neuf régimens au feld-maréchal Steinau, qui

campait avec les Saxons près de Kokenhausen; 1701.
il envoie en même temps au roi de l'argent, et fait partir de Smolensk les munitions qu'il s'était engagé de lui fournir.

Il semble se multiplier lui-même, se montrant presque en même temps à Voronèje pour y presser les travaux de la flotte; à Pleskof et à Novgorod, où il fait la revue de ses troupes; à Moskou, d'où ses ordres partaient pour toutes les provinces. Il envoie en Pologne un ambassadeur extraordinaire pour intéresser la diète à la guerre contre Charles XII. Il promet des secours d'hommes et d'argent; il s'engage à ne rien garder en Livonie, et à céder à la république toutes les conquêtes qu'il pourra faire dans cette province. Propositions inutiles. Le cardinal Radzievski, primat du royaume, et tous ceux qui avaient été du parti du prince de Conti, ne travaillent qu'à indisposer la nation contre son roi, qu'à lui faire embrasser les intérêts de la Suède. Ils réussissent au gré de leurs voeux. A peine la diète est ouverte, et déjà les grands déclarent qu'il faut avant tout qu'Auguste fasse sortir l'armée saxonne du territoire de la république.

Charles XII n'ignorait pas les dissensions de la Pologne; il résolut d'en profiter pour

1701. renverser Auguste du trône, et n'avoir plus à combattre que le tsar. Il reçut de Suède des troupes fraîches, les conduisit en Courlande, chassa les Saxons et les Russes, s'empara de tout le duché, et passa en Lithuanie pour se porter ensuite en Pologne, où il était appelé par le primat et ses adhérens. On accuse les Suédois d'avoir exercé à Mittau une cruauté dont ils ne donnèrent que trop d'exemples dans la suite de cette guerre. Ils tuèrent tous les officiers saxons que la maladie ou les blessures y avaient retenus.

Auguste fut obligé de retirer toutes ses troupes de la Pologne, et Charles, appelé par le primat, y entra sans obstacle. Il croyait que les Russes, qu'il avait désarmés, n'oseraient plus paraître devant les Suédois. Cependant ils allèrent en partie faire le ravage dans la Livonie, prirent sur la mer Blanche une frégate et un yacht, et, conduits par Chérémétef, ils ne craignirent pas de s'avancer contre le général Schlipenbach.

Journal Pet. Vel. Juillet.

Charles XII l'avait laissé près de Dorpat avec un corps de sept mille hommes. Chérémétef marche contre lui à la tête de huit mille hommes avec tant de diligence et de secret, qu'il ne lui laisse pas même le temps de se mettre en ordre de bataille. Repoussé à la pre-

mière attaque parce que son artillerie n'était pas encore arrivée, il rallie ses soldats, et après quatre heures de combat, après avoir tué aux Suédois plus de trois mille hommes, il a la gloire de les mettre en fuite et reste maître de tout leur bagage [1]. C'était gagner beaucoup d'avoir montré que les Suédois pouvaient être vaincus par les Russes. 1702. 1 janvier.

Il fallait, pour encourager la nation, donner de l'éclat à cette première victoire : elle fut célébrée à Moskou par des décharges d'artillerie et des feux d'artifice. Chérémétef fut élevé au rang de feld-maréchal et décoré de l'ordre de Saint-André.

Des soins d'une guerre si difficile n'occupaient pas seuls l'ame entière de Pierre Ier. Des étrangers, officiers, fabricans, ouvriers, furent invités, par un manifeste répandu dans l'Allemagne, à venir chercher en Russie une subsistance honnête et des récompenses. On était obligé, on le fut même encore long- Jitié Pet. Vel.

[1] Les traducteurs chargés de faire pour Voltaire des extraits du Journal de Pierre Ier travaillaient avec peu d'attention. Le Journal porte ici qu'on prit quatre canons et huit drapeaux et étendards; ils ne parlèrent pas des canons, et marquèrent qu'on avait pris quatre drapeaux. Ils prêtent à Chérémétef l'avantage gagné par le général-major Hultz sur le lac Peipous.

1702. temps après, de tirer d'Angleterre le drap destiné à l'habillement des troupes: Pierre, pour se procurer de bonne laine, fit venir de Pologne, de Saxe et de Silésie de nombreux troupeaux et des bergers intelligens : tentative louable, quoiqu'elle n'ait pas eu de succès. Les travaux des mines étaient peu suivis; on tirait des étrangers, à grands frais, les ustensiles de fer et de cuivre les plus simples et les plus nécessaires: Pierre envoya des métallurgistes dans toutes les parties de son empire où l'on pouvait espérer de trouver des métaux, et il créa des fabriques d'armes, de taillanderie, de quincaillerie.

Le patriarche Adrien mourut. C'était au tsar à lui nommer un successeur; il crut plus utile de supprimer cette dignité. La vénération du peuple pour le chef de l'église lui donnait un ascendant dont le souverain lui-même pouvait être jaloux. Cependant Pierre ne crut pas devoir manifester d'abord son dessein. Il déclara que, distrait par des occupations temporelles et des travaux guerriers, il ne pouvait donner au choix d'un patriarche tout le recueillement convenable; il chargea, en attendant, le métropolite de Rézan des fonctions patriarcales; il joignit à ce nouveau chef du clergé quelques autres prélats, et leur

confia les affaires ecclésiastiques; mais ils ne 1702.
pouvaient sans le consentement du prince décider aucune affaire importante, et il leur fut sévèrement interdit de s'immiscer dans les affaires temporelles.

Le peuple russe, moins dévot que superstitieux, crut qu'on lui ôtait la religion en différant de lui donner un patriarche; il se répandit des libelles où le prince était traité d'Antechrist. La sédition pouvait succéder au murmure; mais la punition des auteurs et de l'imprimeur de ces libelles suffit au maintien de la tranquillité.

Les Russes avaient coutume, non-seulement dans leurs lettres particulières, mais même dans les contrats, dans les actes publics, dans les requêtes au souverain, de négliger le nom de leur famille, et de signer leurs noms de baptême avec ces diminutifs dont on se sert pour appeler les enfans. Ainsi celui qui s'appelait *Jean* signait *Vanouchka*, c'est-à-dire *Jeannot.* On avait peine à débrouiller la confusion qu'occasionait cet usage. Le tsar interposa sagement son autorité pour l'abolir, et prescrivit à ses sujets de signer les noms de leurs familles.

Pendant que Pierre se reposait des soins guerriers par ceux de l'administration de ses

1702. états, Charles XII, qui ne connaissait de gloire que celle des armes et qui sacrifia toujours son peuple à ses imprudentes haines et à sa renommée, s'enfonçait dans la Pologne pour punir Auguste d'avoir osé ne le pas craindre. Il laissait respirer les Russes et leur donnait le temps d'apprendre, contre ses généraux, à le vaincre un jour lui-même. Un petit avantage sur le Ladoga, un autre sur le lac Peipous, sont du moins pour eux une nouvelle preuve que la marine suédoise n'est pas invincible.

Journ. Pet. Vel.

Juillet. Sur terre, Chérémétef veut soutenir sa gloire par de nouveaux succès, et Schlipenbach venger sa défaite; mais le Suédois cède encore à l'ascendant du général russe; il est mis en fuite après une heure de combat, perd presque toute son infanterie, quinze canons [1], seize étendards, et, toujours poursuivi par les dragons ennemis, il cherche un asile à Pernau. Il est vrai que les Russes étaient supérieurs en nombre. On prétend que le tsar, en apprenant cette victoire, s'écria : « Grace à Dieu, » nous voici parvenus à vaincre les Suédois » quand nous sommes deux contre un : peut-

[1] Voltaire dit vingt canons : c'est encore la faute des traducteurs qui ont confondu avec l'artillerie suédoise deux canons et trois obusiers que Schlipenbach enleva aux Russes, et qui furent repris à l'instant.

» être les battrons-nous un jour à nombre 1702.
» égal »! . . . . .

Le vainqueur de Schlipenbach fit le siège de Marienbourg, petite ville située sur un lac. Déjà la place était rendue, déjà les Russes en prenaient possession : deux misérables en 20 Août.
causèrent la perte. Ces furieux, dont l'un obligea sa femme à le suivre, mirent le feu au magasin des poudres, s'ensevelirent sous les ruines, y enveloppèrent un assez grand nombre de Russes et de leurs concitoyens. Chérémétef, indigné, rompit la capitulation, retint la garnison et tous les habitans prisonniers de guerre, et fit raser la place.

Cette faible conquête coûta peu et ne mériterait aucune place dans l'histoire; mais c'est dans cette ville que fut prise une jeune fille, orpheline obscure, élevée par la charité d'un pasteur protestant, qui, vivant dans la pauvreté et rapproché de la condition des malheureux, savait les plaindre et les secourir. Elle venait, dit-on, d'épouser un soldat suédois et regardait cet établissement comme une fortune. Devenue captive des Russes, elle était loin de prévoir qu'elle régnerait un jour sur eux.

La ville de Notebourg [1], bâtie dans une

[1] Notebourg est cette même ville dont nous avons

1702. île au milieu de la Néva, à l'endroit où cette rivière sort du Ladoga, livrait aux Suédois le cours du fleuve. La conquête de cette place était nécessaire aux desseins du tsar; mais les Suédois pouvaient y porter aisément des secours, soit par le golfe de Finlande, en remontant la Néva, soit par Kexholm, en s'embarquant sur le Ladoga. Une flotte sur ce lac pouvait seule assurer le succès du siège. Elle fut construite sur les bords de l'Olontsa, qui se jette dans le Ladoga. Pierre animait les travaux par sa présence, et dans le court espace de deux mois plus de cent bâtimens furent lancés à l'eau.

Jitié Petr. Vel.

La nouvelle flotte russe, composée de petits vaisseaux de guerre et de galiotes, entra dans le lac et força la flotte suédoise à se retirer sous Vybourg, dans le golfe de Finlande. Le feld-maréchal Chérémétef, rappelé de Pleskof, eut ordre de faire le siège de Notebourg. C'était la place la plus forte que les Russes eussent encore attaquée depuis la malheureuse entreprise de Narva. Pierre servait en qualité de capitaine des bombardiers et n'épargnait ni ses fatigues ni sa vie. Le feu était très-actif de la part des assiégeans. L'épouse du

Journ. Pet. Vel.

parlé dans l'histoire ancienne de Russie, et qui s'appelait alors *Oréchek* ou *Orékhovets*.

commandant, au nom de toutes les dames, 1702.
envoya un tambour au feld-maréchal pour lui demander la permission de sortir de la place. Ce tambour fut conduit au tsar. Le prince répondit par écrit, non pas en qualité de souverain, mais comme un officier qui connaît les intentions de son chef. Le refus était peut-être nécessaire : il en augmenta la dureté par un ton de raillerie : « Je » n'ai pas cru, leur écrivait-il, qu'il fût né» cessaire d'aller prendre les ordres du gé» néral. Je sais trop qu'il ne consentirait ja» mais à vous affliger en vous séparant de » ce que vous avez de plus cher. Si vous avez » cependant tant d'envie de sortir de la place, » vous le pouvez, mesdames, en vous faisant » accompagner de vos tendres époux ».

Les Suédois ne démentirent pas leur réputation de valeur ; mais chaque jour les Russes voyaient dans la ville de nouveaux incendies causés par les bombes qu'ils lançaient. Déjà ils avaient fait brèche à deux tours et à la 14 octobre.
courtine, déjà ils donnaient l'assaut depuis plus de treize heures. Menchikof les envoyait soutenir par des troupes fraîches. La garnison affaiblie était accablée de fatigue ; la place allait être enlevée, lorsque le commandant demanda à capituler. La garnison, pour prix

1702. de son courage, sortit par la brèche tambours battans, mèches allumées, enseignes deployées, traînant avec elle quatre canons. On lui fournit des vaisseaux pour se retirer à Nienchantz.

On trouva dans la place cent trente-neuf pièces d'artillerie et une grande quantité d'armes de toute espèce et de munitions de guerre. Pierre fit réparer les fortifications et revêtir la place de nouveaux remparts. Il la nomma *Schlüsselbourg*, d'un mot allemand qui signifie *clef* : c'était en effet une clef pour les nouvelles conquêtes qu'il méditait. Il en donna le gouvernement à Menchikof, dont la prudence et la valeur avaient décidé la reddition de la place. Les officiers qui s'étaient le plus distingués reçurent des terres et des médailles d'or. Des soldats qui avaient pris la fuite à l'assaut furent promenés dans les rangs; on leur crachait au visage, et ils furent punis de mort.

6 décembre. La capitale eut une seconde fois le spectacle d'un triomphe. Les prisonniers suédois suivaient la marche de leurs vainqueurs : on portait les enseignes, on traînait les canons et les mortiers pris sur les ennemis.

Jitié Pet. Vel. En même temps que Pierre imitait des anciens Romains les usages qui pouvaient éle-

ver l'ame de ses peuples, il travaillait toujours à détruire les vieilles coutumes qui lui paraissaient l'avilir. Quelquefois il n'employait que le ridicule pour dégoûter ses sujets de leurs usages. C'est ainsi qu'au commencement de l'année 1703 il célébra d'une manière pompeuse à-la-fois et burlesque les noces de son premier bouffon. Tous les seigneurs et leurs épouses furent invités à cette fête. On commençait à goûter le mélange des deux sexes dans la société; mais ici les hommes furent sévèrement éloignés des tables destinées aux dames. Les convives, habillés à l'ancienne manière russe, se trouvaient gênés dans des vêtemens dont ils avaient perdu l'habitude. On ne dansait que des danses russes; les mets étaient tous de l'ancienne cuisine; le vin fut banni des buffets. On ne servait que de l'hydromel et une boisson dont la base est de la farine de seigle fermentée. Cette boisson dégoûta surtout les convives, accoutumés à des liqueurs plus agréables, et le prince ne faisait que rire de ce dégoût: « C'est ainsi, disait-il, que buvaient vos an» cêtres; les anciennes coutumes sont tou» jours les meilleures ». 1703.

Le même esprit qui venait de présider à ces jeux méditait sur l'importance des scien-

1703. ces exactes et sur les moyens de les rendre florissantes. Où régnait naguère l'ignorance s'élevèrent des écoles de mathématiques et d'astronomie. Le gros de la nation confondait ces sciences avec la magie : elles n'avaient cependant pas été tout-à-fait inconnues aux personnes éclairées. C'est ce que prouvent les traductions des anciens philosophes, qui sont encore conservées parmi les manuscrits de la bibliothèque des patriarches. Il est vrai que l'astronomie avait toujours été mêlée d'astrologie judiciaire; mais c'est un reproche qu'ont mérité tous les peuples.

Note du pce. Stcherbatof sur le Jitié.

Jitié Pet. Vel. Pierre avait trop d'autorité pour souffrir qu'une partie de ses sujets languît dans la paresse. Des fainéans des deux sexes n'étaient qu'un poids inutile et dangereux pour la capitale, où ils donnaient le spectacle rebutant d'une pauvreté volontaire. Il fit construire un hôpital spacieux, et les pauvres furent occupés de travaux utiles. Enlevé par l'approche de la belle saison à ces soins paisibles, il va faire construire à Voronèje deux vaisseaux de guerre de quatre-vingts canons, destinés à défendre les rivages d'Azof; il vient visiter et encourager les travaux de Schlüsselbourg: il semble que ces fatigues ne fassent que le disposer à soutenir celles des armes.

Charles combattait pour placer son nom parmi ceux des héros, et Pierre pour accomplir des desseins utiles à ses sujets. Chaque succès l'avançait vers leur exécution. Maître du haut de la Néva par la conquête de Schlüsselbourg, il avait besoin de posséder Nienchantz pour en dominer l'embouchure, pour en maîtriser tout le cours. La place était forte et se défendit avec vigueur. Pierre animait ses troupes par sa présence; lui-même il s'embarqua pour reconnaître s'il ne venait pas par mer des secours aux assiégés. A la tête de soixante barques il passa sous le canon de la place qui foudroyait sa flottille, descendit la Néva, en visita les bords, entra dans le golfe et revint inspirer la confiance aux assiégeans. Chérémétef conduisait le siége; il entra dans la ville après cinq jours de travaux. L'artillerie et les munitions restèrent aux vainqueurs, et la garnison eut la liberté de se retirer à Vybourg.

1703.
Ibid. et Journ. Pet. Vel. Phéophane.

On n'est entré dans la place que depuis deux jours, et déjà il faut se préparer à la défendre. Une escadre ennemie paraît, et, croyant les Suédois encore maîtres de la ville, leur donne le signal par deux décharges de son artillerie. Les Russes répondent par le même

1703. signal et cette ruse trompe l'ennemi. La chaloupe amirale aborde au rivage; ceux qui la montaient sont surpris de se voir prisonniers. Deux vaisseaux, un senau et une chaloupe de guerre s'avancent jusqu'à l'embouchure de la Néva et y jettent l'ancre. Pierre et Menchikof, les seuls, dit le prince lui-même dans son Journal, qui eussent quelque connaissance de la marine, font monter sur trente barques les deux régimens des gardes. Ils les conduisent derrière une île qui les cache aux ennemis, se partagent en deux corps, et dès le point du jour ils commencent leur attaque. Ils n'ont pour répondre à l'artillerie des deux vaisseaux que leurs fusils et des grenades. Le reste de l'escadre ennemie force de voiles pour venir les combattre; mais sa course est ralentie par un vent contraire et par le peu de largeur du golfe. Pierre ne connaît pas la crainte; les soldats partagent sa confiance et se promettent la victoire. Toujours foudroyés par le canon des bâtimens suédois, ils les enveloppent, les couvrent du feu de leurs grenades, s'en rendent maîtres après avoir tué les deux tiers de l'équipage, et les conduisent au port dont ils viennent de faire la conquête. Ce n'est point ainsi que combattent les puis-

sances maritimes ; mais c'était par de sembla- 1703.
bles manœuvres et par le même courage que les flibustiers les bravaient toutes.

La conquête d'une petite ville, environnée d'un pays marécageux, stérile et presque désert, semble être un de ces évènemens dont l'histoire daigne à peine se charger. Cependant la conquête de Nienchantz est un des plus grands évènemens de l'histoire de Pierre Ier : par elle il atteignit au but de tous ses travaux, qui était de se procurer un port sur la Baltique.

Les vainqueurs des Suédois méritaient des récompenses, et le souverain lui-même, qui s'était soumis à ne devoir des honneurs qu'à ses services, fut le premier à qui il en fut décerné. Il n'avait encore dans l'état militaire que le rang de capitaine des bombardiers; c'était en cette qualité qu'il avait servi au siège de Narva. Les ministres et les généraux assemblés jugèrent son courage digne de nouvelles distinctions, et le supplièrent d'accepter le cordon de Saint-André, qui lui fut donné par Golovin, premier chevalier de l'ordre. Menchikof, qui s'était distingué à côté de son maître, dont il était le lieutenant, reçut avec lui la même récompense de ses services.

Le nouveau maître de Nienchantz fit assem- Journ. Pet. Vel.

1703. bler un conseil de guerre pour décider si l'on rétablirait les fortifications de la place. Elle fut trouvée trop petite, mal fortifiée par la nature et trop éloignée du golfe. Enfin après plusieurs jours de discussions, d'examen et de recherches, on trouva au-dessous de la ville suédoise et plus près de l'embouchure du fleuve une île qui sembla propre à l'établissement d'une forteresse.

Il n'y avait que quinze jours qu'on s'était emparé de Nienchantz, et déjà les travaux de
16 mai. la nouvelle place furent commencés. On l'appela *Saint-Pétersbourg*, en l'honneur de saint Pierre, dont son fondateur portait le nom. Ainsi furent jetés les fondemens d'une des plus belles villes de l'Europe dans un endroit où l'on ne voyait encore que des eaux croupissantes, une sombre verdure, quelques cahuttes de paysans abandonnées, et de pauvres cabanes de pêcheurs. Les édifices publics et les maisons particulières ne furent d'abord que de bois: la forteresse et l'amirauté étaient seules entourées d'un retranchement de pierre. Le souverain n'avait lui-même qu'une petite maison sans apparence: on la voit encore dans un quartier où il ne loge plus guère que de la populace et des soldats.

La nature ne lui opposa les plus puissans

obstacles que pour être domptée. La bourbe 1703.
des marais semblait, par ses exhalaisons meurtrières, repousser les habitans qu'appelaient les ordres du souverain; mais il veut; les Russes ne savent plus désobéir, et la nature elle-même se soumet. Des ouvriers sans nombre, appelés de toutes les parties de l'empire, périssent, et la disette seule en enlève cent mille; mais ils sont remplacés par de nouveaux travailleurs. On ose représenter au tsar qu'il établit sa nouvelle ville sur les têtes de ses sujets : il a résolu, et ne peut être ébranlé. Des terres apportées de loin comblent les marais; des canaux nombreux donnent un cours salutaire aux eaux stagnantes : de tristes et vastes forêts de sapins pompaient les vapeurs malsaines et les exhalaient encore plus empoisonnées; elles tombent, et leurs racines arrachées font place aux fondemens des temples et des palais. Pierre, ses généraux, ses ministres, rendent, par leur présence, le courage aux ouvriers abattus. Nienchantz, détruite, donne ses habitans à la nouvelle ville. La noblesse de la capitale et des provinces, des marchands, des ouvriers y sont appelés; ils arrivent, le désespoir dans le cœur, s'accoutument par nécessité à leur nouvelle résidence et travaillent à l'embellir. Ceux qu'ont bientôt enrichis

1703. le négoce ou les arts se plaisent dans une ville où ils ont trouvé leur fortune : leur exemple et l'intérêt attirent de nouveaux habitans. Aux premiers bâtimens de bois succèdent des édifices construits par des architectes appelés de la France et de l'Italie.

Cependant Chérémétef, qui vient de prendre Nienchantz, se rend bientôt après maître d'Iama, place d'Ingrie, que ses vainqueurs nommèrent *Iàmbourg*. Il reçoit ordre d'en rétablir et d'en augmenter les fortifications. Cette conquête devait conduire à celle de Narva. Le général Horn sort de cette dernière ville, et croit surprendre Chérémétef : il trouve les ennemis en ordre de bataille, et n'arrive que pour être repoussé. En même temps Pierre n'est pas seulement occupé de l'établissement de sa nouvelle ville ; il va battre dans la Carélie, sur les bords de la Sestra, le général Kraniort, qui menaçait Pétersbourg ; il court au chantier d'Olonetz, y fait construire six frégates et neuf senaus, revient avec ces bâtimens, envoie au roi de Pologne, sous les ordres du prince Dmitri-Golitsin, douze mille hommes d'infanterie, et lui fait passer trente mille roubles de subside. Il apprend que le vice-amiral Numers, qui croisait à l'entrée du golfe, a reconduit l'escadre sué-

doise dans le port de Vybourg; il monte un yacht, va reconnaître l'île ou l'écueil de Kotlin, et projette d'y élever un fort. Il vole à Moskou, à Voronèje : là il dresse lui-même le modèle de la forteresse qu'il veut faire élever à Kotlin, l'envoie à Menchikof, et lui ordonne d'en commencer les travaux. Elle fut construite au milieu de l'hiver, et reçut le nom de *Cronslot*. Elle défendait Saint-Pétersbourg, du côté de la mer, contre les entreprises des Suédois. 1703.

Pendant que les Russes étaient occupés à construire cette citadelle ils auraient été peut-être attaqués avec succès si la Suède avait pu envoyer contre eux des forces suffisantes; mais elle leur laissa tranquillement élever cette barrière, et après un an d'inaction forcée elle chercha trop tard les moyens de la détruire. Elle fit partir une flotte composée de vingt-deux vaisseaux de guerre, de six frégates, de deux galiotes à bombes et de deux brûlots. Le colonel Tolbouzin laissa les Suédois préparer à loisir leur descente; mais ses soldats, qu'il avait fait coucher ventre à terre, se relevèrent tandis que l'ennemi gagnait avec peine le rivage. Ils firent un feu de mousqueterie, secondé par quinze pièces de canon chargées à cartouches. Plus de cinq cents Suédois furent tués; il s'en noya

1703. bien davantage, et le reste chercha la sûreté sur leurs vaisseaux.

Un corps de dix mille hommes, sorti de Vybourg sous les ordres du général Meidel, attaquait en même temps et avec aussi peu de succès la ville de Pétersbourg. Ces derniers évènemens appartiennent à l'année 1705; mais
1704. nous avons cru devoir les rapporter ici, parce qu'ils sont liés avec l'établissement de la nouvelle capitale.

Son fondateur, revenu de Voronèje à Moskou, y reçut un ambassadeur envoyé par l'empereur ottoman pour lui demander compte des préparatifs extraordinaires dont la Porte prenait ombrage. Pierre répondit en souverain supérieur à la crainte, et qui se croit le maître dans ses états.

Ensuite il va porter lui-même une artillerie formidable dans son nouveau fort de Cronslot: mais c'est trop peu de se mettre en état de défense contre son ennemi; il donne à-la-fois des ordres pour attaquer Derpt ou Dorpat et Narva. Le siège de cette dernière place fut confié au feld-maréchal Ogilvi, qui s'était mis depuis peu au service du tsar; Chérémétef eut la conduite du siège de Dorpat.

Pendant que le prince fait ces dispositions il reçoit la nouvelle imprévue d'une victoire,

Chérémétef, qui avait pris ses quartiers d'hiver à Pleskof, apprit qu'une escadre suédoise de treize brigantins, sortie de Dorpat, était entrée en course dans le lac Peipous dès la fonte des glaces : il envoie contre elle le général-major de Verdin avec des troupes d'infanterie montées sur des barques. Les Suédois durent regarder cette flotte avec mépris; cependant ils ne sauvèrent pas un seul bâtiment, tous tombèrent entre les mains des Russes, excepté celui que montait le commandant, qui sauta en l'air; soit qu'une grenade ait fait prendre le feu aux poudres, soit que cet officier les ait allumées lui-même, honteux de survivre à une défaite dont il pouvait accuser ses mauvaises dispositions. 1704. Mai.

Les opérations de la campagne commencèrent par le blocus de Narva. Cette place était défendue par plus de quatre mille cinq cents hommes de garnison; elle avait trois cent quatre-vingt-douze pièces de canon et vingt-neuf mortiers. On apprend de quelques prisonniers que la ville attend un secours conduit par Schlipenbach. Pierre fait prendre l'uniforme suédois à quelques régimens d'infanterie, donne aux cavaliers des manteaux 8 juin. bleus, les conduit lui-même secrètement sur le chemin de Rével, leur fait déployer des

1704. enseignes suédoises et marche à leur tête du côté de Narva. L'armée russe se met en ordre de bataille, les Suédois supposés feignent de se préparer à la défense; des partis se détachent, on se harcelle, l'action devient générale : l'artillerie tonne de part et d'autre, la confusion se met parmi les Russes, ils ne combattent plus qu'en désordre et sont repoussés. Le faux Schlipenbach, qui était le tsar lui-même, conduit ses troupes en bon ordre du côté de la ville : Horn, qui y commandait, voit la victoire de ses prétendus compatriotes, et s'applaudit de recevoir leur secours. Il fait sortir au devant d'eux quelques compagnies de cavalerie et d'infanterie : elles accourent en poussant des cris de joie et de victoire. Alors les faux Suédois et les Russes se réunissent, leurs dragons sortent d'une embuscade; ils enveloppent, tuent, font prisonniers les Suédois véritables, dont les derniers sortis de la ville purent seuls échapper. On fut instruit par les prisonniers de l'état de la place, et le succès de ce stratagème remplit de trouble les assiégés [1].

[1] Voltaire rapporte ce stratagème au siège de Derpt, erreur causée par la confusion que mettaient les traducteurs dans les extraits qu'on lui envoyait de Russie. Ils brouillaient de même les époques, et mirent à cet évè-

Cependant on ne pouvait encore pousser le 1704.
siège avec vigueur, parce que l'artillerie qu'on faisait venir par terre de Saint-Pétersbourg n'était pas arrivée. On apprit en même temps que Chérémétef avait commencé l'attaque de Dorpat, qu'il avait repoussé une sortie, mais qu'il ne pouvait agir qu'avec beaucoup de 27 juin.
lenteur. Pierre, impatient de donner plus d'activité au siège, s'y transporte lui-même, observe la situation de la place, fait de nouvelles dispositions, établit les batteries, ordonne les attaques, et le dixième jour, déjà maître des portes, il accorde au commandant, 13 juillet.
par estime pour sa valeur, que les officiers sortiront de la place avec l'épée, et le tiers de la garnison avec les armes. Ainsi cette ville, fondée par les Russes, retourna sous la domination de la Russie.

Pierre, victorieux à Dorpat, retourne à 17 juillet.
Narva par le lac Peipous [1]. Enfin l'artillerie

nement le quantième de la sortie repoussée par Chérémétef.

[1] Voltaire parle d'un assez grand échec que Pierre essuya sur le chemin de Saint-Pétersbourg le 23 juillet; mais ce prince était alors devant Narva depuis quelques jours; ses troupes ne reçurent aucun échec à cette époque, et le chemin de Saint-Pétersbourg était si libre que ce fut par ce chemin qu'on traîna l'artillerie à Narva. *Journal de Pierre Ier.*

1704. est arrivée; il fait battre en brèche les murs et bombarder la ville. Bientôt le feu est dans tous les quartiers; il se communique au magasin des bombes et des grenades, qui saute en l'air avec un bruit affreux. Un bastion s'écroule et comble une partie du fossé; un autre bastion offre déjà une brèche considérable. Le commandant est invité à se rendre à des conditions honnêtes; il refuse les offres d'un ennemi déjà presque vainqueur, il a même l'imprudence de l'insulter. Un conseil de guerre s'assemble et l'assaut est commandé. Des soldats déserteurs méritent leur grace en plantant les échelles dans le fossé. Les assiégeans montent à l'assaut de toutes parts, malgré la résistance des assiégés, et parviennent jusqu'à l'ancienne ville. A peine on a le temps d'en fermer les portes. Horn fait battre la chamade, et lui-même, dans le trouble qui l'agite, bat le premier de la caisse avec le poing. Il était trop tard; les Russes ne peuvent plus être retenus et ne veulent pas l'entendre: ils brisent les portes, ils se précipitent par-dessus les murs. Tous les habitans étaient perdus si le prince victorieux eût permis le carnage à ses troupes. Pierre, suivi de ses généraux et l'épée nue à la main, parcourt les rues à cheval, défend aux siens de

9 août.

Mém. d'un Min. étranger.

commettre aucun désordre : deux soldats 1704.
désobéissent; il les perce de son épée, fait mettre des gardes aux portes des églises et des maisons considérables, et entre à l'hôtel-de-ville, où s'était réfugié un grand nombre de magistrats et de bourgeois. Là on amène Horn devant lui. Dans sa colère il le frappe au visage et lui reproche le sang qu'il a fait répandre par son opiniâtreté. Puis jetant son épée sur la table : « Elle n'est pas teinte du » sang des habitans, dit-il aux bourgeois, mais » de celui de mes soldats que j'ai versé pour » vous sauver la vie ». La garnison resta prisonnière de guerre : Horn eut le même sort. On a dit qu'il aurait été plus digne du tsar de lui accorder l'accueil que sa belle défense méritait. On oublie que, suivant les terribles lois de la guerre, Horn pouvait être puni de mort pour avoir tenu dans la place quand il ne lui restait plus d'espérance de la conserver; mais, s'il est vrai que Pierre l'ait frappé, c'est une brutalité qui n'a point d'excuse. Il avait droit de le punir et non de l'outrager [1].

Anecdotes de Pierre le Grand.

[1] Les Russes employèrent à ce siège 66 pièces de canon, 26 gros mortiers, 7 petits et 1 obusier; ils tirèrent 12,358 boulets, 5,714 bombes et consommèrent 330,000 livres de poudre. Quand la ville fut prise la garnison était réduite à 1,842 hommes, dont 117 officiers.

1704. Il restait à prendre Ivan-Gorod, que la rivière sépare seule de Narva. Le commandant
Journ. Pet. Vel. ne pouvait résister; il reçut les vainqueurs, et la garnison sortit avec les armes, mais sans drapeaux et sans tambours.

19 déc. Les exploits brillans de cette campagne donnèrent lieu à une troisième entrée triomphante à Moskou. Pierre éleva Menchikof au
Ibid. rang de général-major, le décora du titre de prince et lui confia le gouvernement de la province d'Ingrie.

Jitié Pet. Vel. Le tsar, par son patrimoine, dominait sur une portion des rivages de la mer Caspienne, et par ses conquêtes il étendait sa domination sur le Ladoga, sur le lac Peipous et sur le golfe de Finlande. Il ne lui manquait que de pouvoir communiquer de sa nouvelle ville avec la Perse, et de commercer d'une main avec l'Europe et de l'autre avec l'Asie. Un projet qui lui fut présenté par un marchand, nommé *Serdioukof*, remplissait ce grand objet. Les vaisseaux entraient de la Néva dans le lac Ladoga. De là ils pouvaient remonter le Volkhof, entrer dans l'Ilmen, et pénétrer dans la Msta, qui y répand ses eaux. Cette rivière vers sa source n'est pas éloignée d'une lieue de la Tver ou Tvertsa, qui se perd dans le Volga, d'où l'on entre dans la mer Caspienne. Pour

joindre cette mer à la Baltique, il ne s'agissait 1704.
que de creuser un canal qui réunît la Msta à la Tver. C'est ce que conseilla Serdioukof, c'est ce que Pierre fit exécuter.

Les grands évènemens étourdissent ceux qui en entendent le récit. Etonnés du succès, ils élèvent en quelque sorte au-dessus de l'humanité l'esprit qui les a conduits; mais si, laissant refroidir la chaleur de l'aveugle enthousiasme, ils considèrent d'un œil tranquille toutes les circonstances des faits qui leur semblent les plus merveilleux, ils reconnaissent qu'un léger changement dans ces circonstances aurait produit un autre ordre de choses et souvent des résultats tout-à-fait contraires. Par exemple, si Charles, vainqueur à Narva, eût profité de tous ses avantages et rassemblé toutes ses forces contre un ennemi abattu de sa défaite, et qui n'aurait pas eu le temps de chercher des ressources, il l'aurait peut-être poursuivi jusque dans sa capitale, et aurait pu s'asseoir pour quelque temps sur le trône des tsars; mais, n'écoutant que sa haine contre Auguste, le héros de la Suède laissa le champ libre aux Russes qu'il méprisait, persuadé qu'il serait toujours temps d'exercer sur eux sa vengeance et de les écraser.

Nous l'avons vu, maître de la Courlande,

1704. entrer dans la Pologne. La république, divisée en factions, ne mit que peu d'obstacles à sa marche. Sa présence augmenta dans la Lithuanie le nombre de ses partisans, et ceux qui osèrent tenir encore pour Auguste furent accablés de contributions. Charles, au lieu de tirer de l'argent de Suède pour la solde et la subsistance de ses troupes, fit passer des sommes assez considérables dans ses états.

Il écrivit au primat et aux grands de son parti que le seul moyen d'amener la paix était de ne plus reconnaître Auguste pour roi. Le public et les gens qui se laissent séduire aisément par de fausses apparences conçurent cependant quelque espoir de voir cesser les troubles. Le primat, du consentement de son roi qu'il trompait, eut des conférences avec Charles près de Varsovie. En public on traitait de la paix, en secret on ne traitait que de la déposition du souverain.

Les affaires du roi de Pologne parurent se rétablir. Il obtint du sénat la permission de rappeler en Pologne les troupes de son électorat: Lubomirski, maréchal de la couronne, lui amena quelques corps de troupes polonaises; mais les Saxons furent défaits près de Klissova le 9 juin 1702, et ce malheur détruisit sa fortune à peine renaissante.

Cependant la plus grande partie des Polonais lui restait encore attachée. La noblesse de la Petite-Pologne s'assembla le 22 août à Sendomir, et jura de défendre au prix de ses biens et de son sang les droits de la république et ceux du souverain. Elle déclara les partisans du roi de Suède ennemis de l'état. Des nobles de la grande Pologne et de la Lithuanie assistèrent à ces conférences, et les conclusions en furent approuvées à Thorn par le sénat; mais ni les suffrages d'une nombreuse noblesse, ni la sanction du sénat, ne purent ramener le primat au parti de son roi. Il osa même mander à Varsovie les sénateurs: convocation irrégulière, qu'il n'eût eu le droit de faire que pendant un interrègne. Aussi fut-elle inutile: personne n'obéit, si l'on en excepte Leczinski, trésorier de la couronne, et Sapiéha, trésorier de Lithuanie. Le sénat, loin de se soumettre à un ordre illégal, approuva de nouveau le résultat de l'assemblée de Sendomir, et ordonna de renouveler au roi le serment de fidélité. Il aurait fallu que ce décret eût été soutenu par des victoires; mais Charles battit encore les Saxons près de Poltavesk, porta ses armes dans la Prusse polonaise, et y prit cette même ville de Thorn, où 1704.

1704. le sénat venait de foudroyer en paroles ses partisans.

En vain Auguste convoqua, le 19 juin 1703, une diète à laquelle assista le primat lui-même; en vain le tsar y fit offrir encore son alliance et ses secours: les maux que le roi de Suède venait de faire à la Prusse, ceux que l'on craignait encore de sa vengeance, et la terreur qu'inspiraient ses menaces, assurèrent le malheur d'Auguste. Une diète tenue à Varsovie au commencement de 1704 le déclara déchu de la dignité royale. Charles appuya cette décision par un manifeste: il offrait, comme le seul moyen de rendre le repos à la Pologne, d'élire Jacques Sobieski, et promettait d'aider ce nouveau roi de ses armes.

Mais dix sénateurs et quelques députés des palatinats de Mazovie et de la grande Pologne composaient seuls à Varsovie l'assemblée qui disposait du trône. Auguste tenait en même temps à Cracovie un conseil composé de la plus grande partie des sénateurs; ils cassèrent les conclusions de l'assemblée de Varsovie, et en déclarèrent les membres rebelles. La confédération royale augmentait chaque jour, et chaque jour celle de Varsovie tombait dans la plus grande confusion, depuis que les

Saxons avaient enlevé et conduit à Leipsick 1704.
ce Jacques Sobieski qu'elle voulait placer sur le trône. On ne savait plus à qui donner la couronne. Le primat proposa Lubomirski, et les Suédois Leczinski : l'armée de la couronne se déclara pour Auguste, et la faction contraire à ce prince se serait dissipée d'elle-même si elle n'eût pas été soutenue par les armes de Charles.

Ses généraux forçaient la petite Pologne et la noblesse de Lithuanie d'accéder à la confédération de Varsovie. Sévères exécuteurs des ordres de leur roi, ils punissaient par le fer et par le feu la plus faible résistance. Il fallut se soumettre et demander humblement la paix. Enfin le 14 avril Charles exigea que le trône fût déclaré vacant, et qu'on procédât à l'élection d'un roi. Les manifestes d'Auguste et de ses partisans, leurs réclamations, leurs menaces contre le primat, qu'ils déclarèrent incapable d'obtenir jamais sa grace, furent regardés comme d'impuissantes clameurs qu'on ne daignait pas écouter.

Deux factions contraires partageaient la diète de Varsovie. Le parti de Charles et celui du primat n'étaient pas d'accord sur le choix d'un candidat à la royauté. Le primat intriguait; le roi était à la tête d'une armée mena-

1704. çante : il la fit approcher de Varsovie, et la terreur amena bientôt la concorde. Stanislas Leczinski, proclamé roi le 12 juillet par une quarantaine de gentilshommes de la grande Pologne, fut reconnu par les confédérés de Varsovie et par le primat. Le reste de la république demeurait fidèle à l'électeur de Saxe ; les confédérés de Sendomir protestaient contre l'élection illégale du nouveau roi; le pape déclarait le primat déchu de sa dignité; mais un roi luthérien la lui conservait et faisait trembler ceux qui réclamaient de loin contre ses violences.

Auguste, dans son infortune, ne conservait d'autre allié que le tsar, qui ne se lassait pas de le secourir. Le traité d'alliance entre les deux princes fut renouvelé. Pierre promit de fournir douze mille hommes d'infanterie, de l'artillerie, des munitions, et de donner chaque année deux cent mille roubles (un million de nos livres), tant que la couronne de Pologne et le grand-duché de Lithuanie tiendraient complet le nombre de troupes qu'ils s'engageaient à entretenir : générosité politique, par laquelle il espérait mettre le principal ennemi de Charles XII en état de l'arrêter quelque temps, et d'occuper la sorte de folie héroïque qui faisait le caractère de ce prince.

Le dessein de Pierre I[er] était de porter ses armes dans le centre de la Livonie; mais, pour n'être pas inquiété dans ses opérations par les Suédois, il fallait les chasser du duché de Courlande, occupé par Levenhaupt. Chérémétef eut ordre de sortir de Polotsk et d'aller le combattre. La fortune cette fois ne lui fut pas favorable, ou plutôt les Russes préparèrent eux-mêmes leur défaite. L'infanterie, le canon, n'étaient pas encore arrivés. La cavalerie se précipite impétueusement sur celle des Suédois, la rompt, la repousse et s'amuse à piller le bagage, laissant à Levenhaupt le temps de rallier ses troupes. Alors l'infanterie russe arrive; elle est défaite; la cavalerie prend la fuite et l'artillerie est abandonnée aux Suédois.

1705. Journ. Pet. Vel.

19 juillet.

Ils profitèrent peu de cet avantage, qu'ils avaient célébré comme s'ils eussent abattu toutes les forces de la Russie. Pierre, instruit du malheur de Chérémétef, lui amena lui-même du renfort. Levenhaupt abandonna la Courlande et se replia sous Riga, et le tsar se rendit maître de Mittau après quinze jours de siège. Les Russes, en entrant dans la principale église, trouvent les tombeaux dépouillés de leurs ornemens, ouverts et violés, et les corps des anciens ducs de Courlande

4 sept. ibid.

1705. arrachés de leurs sépultures, épars dans le caveau. Ils craignent d'être accusés du brigandage sacrilège dont ils sont témoins, et refusent de prendre possession du temple profané, jusqu'à ce qu'un colonel suédois leur eût donné un certificat par écrit que cette violation des tombeaux était l'ouvrage de ses compatriotes.

LIVRE III.

Strahlenberg

La joie que causait au tsar cette conquête fut cruellement troublée par les nouvelles qu'il reçut de la révolte d'Astrakhan. Il pouvait se reprocher de l'avoir provoquée lui-même par l'importance qu'il avait donnée à des nouveautés indifférentes. Les habitans d'Astrakhan, comme les autres sujets de la Russie, avaient reçu l'ordre de prendre l'habit allemand. Loin de la capitale, comment trouver des tailleurs qui sussent faire des habits conformes au modèle envoyé par le prince? D'ailleurs fallait-il que des sujets peu fortunés, qui se trouvaient convenablement vêtus suivant l'ancien usage, supportassent des frais onéreux, parce qu'il plaisait au souverain d'établir une mode bizarre? Ils

s'excusèrent, et le gouverneur traita leurs excuses de désobéissance : plusieurs habitans furent arrêtés et punis, comme si leur attachement à l'ancien habit ou l'impuissance de s'en procurer un nouveau les eût rendus criminels. Cette rigueur était tyrannique; elle révolta les esprits. 1705.

Le mécontentement du peuple était depuis long-temps fomenté par un jeune homme natif de Moskou, qui n'est connu que sous le nom de *Stenka*. Son père était du nombre de ces strélits qui s'étaient soulevés en 1698 et avaient été si rigoureusement punis. Le jeune homme n'avait encore que treize ans; mais il fut violemment frappé du supplice de son père. Le temps ne fit qu'aigrir sa haine contre le souverain qui l'avait ordonné, qu'ajouter à son aversion pour toutes les nouveautés qu'il voyait établir. Le fanatisme se mêlait dans sa tête à ses idées de vengeance. Imbu par une vieille femme de l'hérésie ou de la folie des Razkolniks, et regardant toute nouveauté comme criminelle, il était fortement persuadé que dépouiller l'ancien habit c'était abjurer la religion.

Mémoires conservés au cab. des archives et imprimés à la suite du Journal de Pierre I.

Il choisit Astrakhan pour sa retraite : avec cette éloquence que donnent les grandes pas-

1705. sions il souffla dans les cœurs la haine qu'il nourrissait contre le prince et contre les officiers des nouvelles troupes ; mais surtout il dévouait à la vengeance publique les étrangers, ces auteurs, disait-il, de la ruine des strélits, et de toutes les nouveautés introduites dans le gouvernement.

Pendant que les esprits étaient ainsi échauffés, ou plutôt parce qu'ils l'étaient, le bruit courut qu'on ne permettrait plus aux habitans de se marier, et qu'on donnerait leurs filles et leurs sœurs à des officiers étrangers. Ce bruit répandit la terreur dans toutes les ames : on se hâta de marier les jeunes filles, même celles qui étaient encore loin de l'âge de puberté. Le peuple s'enivra à ces noces, et le vin exalta sa fureur, Les anciens strélits, qui se trouvaient dans Astrakhan, se distinguaient parmi les révoltés. On cherche le gouverneur : il avait pris l'habit allemand, et on disait qu'il avait changé de religion. On ne le trouve pas; mais on tue un colonel, quelques officiers et tous les étrangers qu'on rencontre. La retraite du gouverneur est enfin découverte; il y est investi, le malheureux en est arraché ; on lui fait une sorte de procès, tel que le peut faire une populace séditieuse; il a la tête tranchée. Tous jurent de

mourir pour l'ancienne religion et pour les 1705. usages de leurs pères. Ils envoient des députés aux cosaques du Don, du Térek, de l'Iaïk, et les engagent dans leur révolte.

Pierre crut cette affaire digne de toute son attention; il envoya contre les rebelles le plus accrédité de ses généraux, le feld-maréchal Chérémétef. Les révoltés se défendirent mal contre des troupes régulières. Chérémétef entra dans Astrakhan après une faible résistance; il ne trouva que des malheureux repentans, abattus, tremblans, prosternés contre terre. Les chefs de la rébellion et les plus coupables de leurs complices furent arrêtés jusqu'au nombre de plus de trois cents, envoyés, jugés, exécutés à Moskou. Alexis n'eût pas répandu le sang d'un aussi grand nombre de ses sujets : son fils connaissait peu la clémence.

Cette révolte apaisée rétablissait la tranquillité dans le sein de l'empire et lui rendait toute sa force : la possession de la Courlande donnait à Pierre une juste espérance de réussir dans ses projets de conquête, et cependant Charles se montrait toujours également insensible aux prospérités de la Russie. Il semblait que son ame, resserrée par sa haine contre Auguste, ne pût s'occuper que d'un Jitié Pet. V. I Journ. Pet. Vel.

1705. seul objet, celui de chasser ce prince de la Pologne entière. L'élection de Stanislas y causait une fermentation violente; Pierre fournissait aux partisans d'Auguste plus de secours d'hommes et d'argent qu'il n'en avait promis; mais le faux bruit d'une victoire complète, remportée par les troupes suédoises sur les Saxons et sur les Russes, refroidit, du moins effraya tous les amis du roi légitime. Les Palatins et les confédérés de Sendomir abandonnèrent la cause d'un prince malheureux, et Stanislas fut tranquillement couronné à Varsovie le 4 octobre 1705.

Auguste était dans son électorat de Saxe quand on lui ôtait ce titre onéreux et vain de roi de Pologne, qui lui avait coûté si cher. Il rentre dans les états de cette aristocratie-monarchique, où le petit nombre le reconnaît encore pour chef. Stanislas, devenu roi par le suffrage involontaire de la plus grande partie de la nation, distribue des rangs et des dignités : il donne un successeur à ce primat qui l'a si bien servi sans le vouloir, et qui vient de finir ses jours en formant des cabales. Auguste ne veut pas que son rival joue seul le personnage de roi, et, pour exercer quelques fonctions de cette dignité qu'il a perdue, il institue l'ordre de l'Aigle-Blanc; il en dé-

core des généraux russes, des ministres et 1705.
quelques magnats polonais, qui veulent bien lui devoir encore cette marque d'honneur : frivole exercice du pouvoir souverain, qui ne diminuait pas sa faiblesse. Il se rend à l'armée russe qui campait à Tikatin : il a dans son infortune l'humiliation d'y être consolé par 21 octobre.
son heureux protecteur, et de recevoir de ses mains les enseignes que les Russes commandés par Menchikof viennent d'enlever à Stanislas. Pierre le conduit à Grodno, lui remet l'armée russe commandée par Ogilvi, le quitte, après lui avoir donné cette marque de sa munificence, et part pour Moskou.

Pendant son séjour dans cette capitale il 1706.
apprend que le roi de Suède s'avance vers Journal Pet. Vel.
Grodno pour attaquer les Russes. Il veut s'op- Janvier.
poser lui-même à son rival, prend la poste, a déjà passé Smolensk. Il rencontre Menchikof : il apprend de la bouche de ce général que Charles forme le blocus de Grodno, qu'Auguste a pris la fuite et s'est retiré en Saxe, emmenant avec lui quatre régimens de dragons russes ; que les troupes restées à Grodno manquent de provisions, et ne peuvent avoir aucune communication ni avec le général Renn, qui est cependant peu éloigné, ni avec le général Bauer, qui se trouve en Courlande.

1706. Pierre leur envoie des ordres réitérés de se replier vers les frontières, et ces ordres ne leur parviennent pas. Cependant elles rentrèrent heureusement en Russie quand les rigueurs de l'hiver eurent forcé l'ennemi de se retirer.

Mais Pierre reçut une nouvelle plus fâcheuse. Auguste avait laissé en Saxe, l'année précédente, des troupes russes et saxonnes sous le commandement de Schulenbourg. Ce général apprit que l'ennemi se trouvait dans la grande Pologne avec une armée de quinze mille hommes. Il s'y rendit, appelé par son roi. Rehnschild, qui commandait les Suédois, vint à sa rencontre sur les frontières, près
2 février. de Frauenstadt. Trois bataillons français, faits prisonniers à la bataille d'Hochstedt, servaient, contre leur gré, dans les troupes saxonnes; ils se rendirent à la première attaque. Le reste de l'action fut moins une bataille qu'une boucherie. L'artillerie des alliés, tombée dans les mains des Suédois, fut tournée contre eux-mêmes [1]. Rehnschild, par ordre

[1] Dans cette bataille, Rehnschild avait 15,000 hommes, et Schulenboug 10,000 Saxons, 5 à 6 mille Russes et 3 bataillons français. Les Français désertèrent, 1,000 Saxons restèrent sur la place, 2,000 furent faits prisonniers, 1,600 Russes se sauvèrent par différens chemins.

exprès de son maître, ne fit aucun quartier 1706.
aux vaincus. Les prisonniers furent tués de sang froid, trois jours après la bataille, à coups de piques et de baïonnettes. C'est avec Chafirof.
la même atrocité que, deux ans auparavant, les Suédois, vainqueurs d'un parti russe, avaient traité leurs prisonniers, égorgeant les uns, hachant les autres en pièces, et se contentant de couper à quelques autres les doigts des pieds et des mains. Deux de ces malheureux, échappés de leurs fers, étaient revenus à Moskou, et Pierre avait fait voir aux ministres étrangers ces victimes de la férocité suédoise.

Ce prince alla lui-même encourager par sa Journ. Pet. Vel.
présence les travaux de Pétersbourg, et présider à ceux de la forteresse. Il fit la visite de ses troupes, depuis sa nouvelle capitale jusqu'à Kief, parcourant ainsi rapidement neuf degrés de latitude. Il trouva en fort mauvais état la citadelle de cette dernière ville : il en éleva une nouvelle dans une situation plus avantageuse, et lui-même en fut le seul ingénieur. Là il apprit que le roi de Suède, parti de la Volhinie, s'était transporté dans la Saxe, ne voulant laisser à son ennemi aucun repos, même dans le sein de ses états héréditaires. La reine, épouse d'Auguste, avait cherché un

1706. asile à Berlin avec son fils, et les principales familles de Saxe avaient fui loin de leur patrie. L'empereur, les rois de France, d'Angleterre, de Danemarck et de Prusse, et l'électeur de Bavière, envoyèrent des députés à Charles XII, et le firent prier d'épargner la Saxe. Pour réponse, il pénétra dans le cœur de ce malheureux électorat, passa devant Dresde, alla jusqu'à Leipsick. Peu content de lever des contributions exorbitantes, il faisait vivre ses soldats à discrétion chez les habitans.

Auguste, courageux à la tête des armées, ne peut se défendre d'une honteuse faiblesse en apprenant la dévastation de ses états. Il envoie deux ministres plénipotentiaires traiter avec son ennemi, achète la paix au prix de l'honneur, renonce au trône de Pologne et à l'alliance de la Russie, promet de sacrifier au monarque suédois ce qui reste de troupes russes auxiliaires dans son armée, et, ce qui est encore plus honteux, de lui livrer Patkul, ce respectable défenseur des droits de sa patrie, devenu conseiller privé du tsar, et ministre de ce prince auprès du souverain qui le trahissait.

Patkul apprend qu'Auguste est entré en négociation avec la Suède. Son ame noble ne lui

permet pas de soupçonner un prince d'une 1705.
lâcheté honteuse, et son caractère, consacré par le droit des nations, le met au-dessus de la crainte. Il va trouver les ministres de Saxe, leur fait les plus vives représentations sur les conséquences du traité qu'ils négocient, emploie toute l'éloquence de la raison pour les détourner de le conclure. Il avait sur eux trop d'avantages, ils avaient envers lui trop de torts pour qu'il ne leur devînt pas odieux. Ils l'invitent à une conférence secrète pendant la nuit : il s'y rend et est arrêté par des soldats. On le traite d'abord avec honneur, mais on lui offre la liberté à des conditions honteuses : il la refuse, est jeté en prison, livré enfin au roi de Suède après la conclusion du traité et retenu dans les fers une année entière ; enfin, malgré les protestations de la cour de Russie et les sollicitations de plusieurs souverains, il est condamné comme un traître et un transfuge, et périt de la mort des scélérats, par le supplice de la roue. Un officier suédois lui coupa la tête pendant qu'il respirait encore ; il fut dégradé, parce que Charles XII voulait que le malheureux Patkul ne fût décapité qu'après avoir passé lentement par toutes les horreurs d'une mort douloureuse. C'est Pierre

1706. qui a consigné cette circonstance atroce dans son Journal [1].

A la première nouvelle que le tsar avait reçue de l'invasion de la Saxe il avait envoyé Menchikof avec une nombreuse cavalerie au secours d'Auguste et de la république de Pologne. Il ne soupçonnait pas qu'un allié qui lui devait tant de reconnaissance prenait des mesures pour le trahir.

Lui-même part de Kief pour assister au siège de Vybourg qu'il venait d'ordonner. Déjà les travaux étaient commencés, lorsque quarante-huit hommes furent commandés pour attaquer sur cinq petites barques des vaisseaux marchands qui sortaient du port. A peine ils étaient en mer, un brouillard épais

[1] Charles fut sans doute cruel dans la punition de Patkul; mais la vérité oblige à dire que celui-ci avait mérité un sort rigoureux. L'arrêt de mort prononcé contre lui en 1694 n'avait pas été révoqué. Sujet du roi de Suède et officier, Patkul déserte son pays et ses drapeaux, attaque dans ses écrits la dignité royale, prend les armes contre sa patrie et travaille toute sa vie à entretenir l'ardeur de la guerre dans les puissances ennemies de la Suède. Dans quel pays, dit M. de Jannau (*Geschichte von Lief und Esthland II*), ne punirait-on pas ces crimes? et quel est le code qui ne condamne à la mort celui qui se rend coupable d'un seul attentat de ce genre? *D.*

s'élève : bientôt il se confond avec l'obscurité 1706.
de la nuit, dont il rend les ténèbres plus profondes ; les Russes se trouvent près de la chaloupe amirale suédoise, montée de cent huit hommes et armée de quatre canons. Ils l'attaquent sans trop la reconnaître, la prennent, et se servent de l'artillerie qui avait dû les foudroyer pour repousser une autre chaloupe qui veut leur ravir cette prise. Les vainqueurs, au moment de leur victoire, étaient réduits au nombre de dix-huit, dont quatre étaient blessés ; mais ils avaient tué soixante-dix-huit ennemis. La plus forte de leurs barques pouvait porter quinze hommes, et les autres à peine sept.

Les Russes ne purent d'ailleurs se vanter d'aucun autre succès au siège de Vybourg. L'artillerie n'était pas encore arrivée de Pétersbourg ; les pluies rompirent les chemins : on se contenta de faire venir quelques mortiers ; les bombes incendièrent quelques maisons de la ville : ce fut tout le mal qu'elle éprouva. Les Russes levèrent le siège, et Pierre revint à Pétersbourg.

Il fut consolé de ce malheureux succès par une nouvelle qu'il reçut de Menchikof. Ce général venait de remporter à Kalisch, dans le 18 octobre.

1706. palatinat du nouveau roi Stanislas, une victoire complète en bataille rangée contre les Suédois. Auguste, qui tenait encore secret son traité avec Charles, et qui commandait lui-même les troupes saxonnes combinées avec les Russes, partagea, malgré lui, la victoire de Menchikof. Des rivières, des marais, des bois procuraient au général suédois Manderfeld des retranchemens naturels qu'il croyait inexpugnables. Menchikof osa l'attaquer. L'infanterie suédoise fut entièrement défaite; une partie de la cavalerie se sauva : les Valaques et les Polonais du parti de Charles se rendirent, et le général Manderfeld lui-même ne put éviter la captivité. Toute l'artillerie, les munitions, le bagage, devinrent la proie des vainqueurs. La garnison de Kalisch se rendit le lendemain.

Auguste combattit avec courage; mais, retombant dans sa faiblesse dès qu'il eut quitté les armes, il se fit un crime à lui-même d'avoir osé vaincre les soldats de Charles, et lui en fit demander pardon. Il faut excuser ce malheureux prince. La victoire qu'il venait de partager avec les Russes ne rétablissait pas ses affaires. Ses états, d'où il aurait pu tirer de l'argent et des renforts, étaient entre les mains de son ennemi. Il venait d'acquérir de la

gloire et était ruiné [1]. Il alla rendre graces à Dieu de sa victoire à Varsovie, et de là se rendit auprès de Charles à Leipsick. Il eut l'humiliation de dîner publiquement avec ce monarque qui l'avait dépouillé, et avec Stanislas qui profitait de sa dépouille [2]. Charles eut la cruelle politesse de lui rendre sa visite à Dresde, paraissant le mépriser assez pour ne pas daigner prendre de précautions contre lui. 1706. 16 décemb.

Pierre fut presque en même temps informé de la victoire de Kalisch, de la retraite d'Auguste en Saxe et du traité de ce prince avec Charles XII. Il crut sa présence nécessaire en Pologne. Trahi par Auguste, il ne reconnaissait pas Stanislas, et ne voyait dans les principaux membres de la république que des alliés inconstans et perfides; mais il était de son intérêt de les protéger, et il voulait éclairer de près leur conduite. Il ne revint à Pétersbourg qu'après avoir parcouru la plus grande partie de la Pologne, et avoir donné partout les meilleurs ordres. Ces précautions étaient 1707.

[1] C'est Pierre Ier qui dans son Journal nous a fourni cette excuse de la faiblesse de son allié.

[2] Pierre remarque que ces trois rois, étant à table ensemble, affectèrent d'être fort contens les uns des autres.

1707. nécessaires. Charles avait quitté la Saxe, et on craignait qu'il ne menaçât la Russie.

Jitié Pet. Vel. Voltaire. Pierre faisait cependant quelques ouvertures pour la paix. Besseval, envoyé de France en Saxe, espéra le réconcilier avec le roi de Suède; mais celui-ci déclara que ce serait à Moskou qu'il traiterait de la paix avec son ennemi. Pierre se contenta de dire : « Mon » frère Charles veut faire l'Alexandre, mais » il ne trouvera pas en moi un Darius ».

Les ministres suédois ne montraient pas moins d'orgueil que leur maître. Ils annonçaient hautement que le tsar n'obtiendrait la paix qu'après avoir été renversé du trône. Charles distribuait en Saxe à ses officiers les dignités de l'empire de Russie. Le général Sparr osa se vanter à Berlin d'avoir reçu de son maître les patentes de gouverneur de Moskou. Il eut même la vanité d'en recevoir les complimens. On lui dit qu'il aurait peut-être quelque peine à se mettre en possession de son gouvernement : « Les Suédois, répon- » dit-il, peuvent chasser à coups de fouet » cette canaille russe, non-seulement de Mos- » kou, mais du monde entier ».

La fierté impérieuse de Charles XII ne doit pas étonner. Le nord tremblait devant lui; il faisait naître dans le midi les plus vives in-

quiëtudes. Il avait reçu en quelque sorte les 1707.
hommages de l'Europe entière lorsque les ministres de presque tous les princes de la chrétienté étaient venus flatter son orgueil dans son camp d'Alt-Ranstadt, près de Leipsick. Il dictait ses volontés à l'empereur Joseph. Il lui imposa de rappeler quatre cents officiers allemands qui avaient pris du service en Russie, de lui livrer quinze cents Russes qui s'étaient réfugiés sur les terres de l'empire, et de rendre aux protestans de Silésie leurs temples et le libre exercice de leur religion. Joseph n'osa rien refuser, et les Russes, qui avaient cherché un asile dans l'empire, n'auraient pas évité la captivité si l'ambassadeur de Russie à Vienne n'eût eu le temps de favoriser leur retraite.

Pierre ne connaissait pas le repos. Il passe Journ. Pet. Vel.
six semaines à Pétersbourg, toujours occupé des travaux qu'exigeait cette nouvelle résidence, part pour Moskou au commencement de décembre, et dès le mois de janvier il est sur la route de la Pologne. Il parcourt rapide- 1708.
ment tous les endroits où ses troupes avaient leurs quartiers. Ces courses fatiguaient le monarque; mais les officiers et les soldats, qui s'attendaient aux revues fréquentes du souverain, n'osaient se permettre aucun re-

1708. lâchement. Il sait que Charles a profité des glaces pour passer la Vistule, et s'avance vers la Lithuanie; lui-même se rend à Grodno, et y laisse deux mille hommes pour en défendre le pont. Il n'en était sorti que depuis deux heures, lorsque Charles arrive avec six cents hommes. Les Russes croient qu'il amène une armée considérable, abandonnent le pont, et
26 janvier. ne se jettent dans la ville que pour la traverser à la hâte. Charles s'établit dans Grodno. Presque aussitôt arrive l'arrière-garde russe, composée de cavalerie. Elle tombe sur la garde suédoise, la renverse, l'égorge presque toute et pénètre dans la ville. Charles est sur le point d'être fait prisonnier dans son quartier. Il ne doit son salut qu'à la valeur de ses soldats, qui se dévouent à la mort pour le sauver. Enfin son armée arrive, et oblige les Russes à se retirer.

Ils avaient ordre de ne hasarder aucune bataille en Pologne, de reculer toujours et de tout dévaster sur leur passage. Le tsar connaissait l'impétuosité de son ennemi : il savait bien que ce prince voudrait s'avancer toujours, à mesure qu'il verrait les Russes se retirer, et il espérait ruiner ainsi l'armée suédoise par la fatigue de la marche, par la disette et par la rigueur du climat.

Il était à Pétersbourg; il se délassait des travaux que lui avaient coûté la fondation de cette ville, celle du fort de Cronslot et la création d'une marine, en montrant ces fruits de tant de soins aux princesses ses sœurs et ses nièces. Ce fut alors qu'il apprit, par un courrier de Menchikof, que Charles avait passé la Bérézina, et paraissait menacer les frontières de la Russie. Il fut obligé de s'arracher à de laborieux loisirs pour se transporter à Smolensk, où était sa principale armée. 1708.

Plusieurs circonstances engagèrent le roi de Suède à tomber enfin sur la Russie. De tout temps les cosaques du Don recevaient parmi eux les Russes fugitifs : on leur avait souvent ordonné de les rendre ; mais ils n'avaient jamais exactement obéi. Le colonel prince Dolgoroukof alla les leur demander au nom du souverain. Il fut massacré, et Boulavin son assassin fut élevé par les autres cosaques au rang de principal ataman. Charles espérait profiter de cette révolte, qui fut cependant bientôt apaisée ; mais il mettait surtout sa confiance dans ses intelligences avec Mazeppa.

C'est ce même Mazeppa que le ministre et Phéophane. général Golitsin avait donné autrefois pour hetman aux cosaques de la petite Russie. Il

1708. était né dans cette contrée; mais dans sa jeunesse il avait été page à la cour de Pologne: convaincu d'une intrigue amoureuse avec une dame de cette cour, il avait été attaché sur un cheval sauvage qui l'avait porté parmi les cosaques. Ainsi maltraité de la Pologne, il n'en conserva pas moins toute sa vie un cœur polonais; mais habile à cacher ses sentimens secrets, il acquit l'estime et la confiance de Pierre Ier, fut décoré du cordon de Saint-André, et bientôt après élevé au rang de conseiller-privé. L'hetmanat était alors une sorte de souveraineté dépendante; mais l'ambition de Mazeppa lui persuadait qu'il n'avait encore rien obtenu tant qu'il ne parviendrait pas à l'entière indépendance. Vingt années de service dans la charge de hetman, la fidélité, le courage qu'il avait montrés dans les expéditions d'Azof, et son âge avancé le mettaient au-dessus du soupçon.

Quoiqu'il n'eût guère plus de soixante ans, il semblait accablé de toutes les infirmités d'une vieillesse caduque. Il feignait de pouvoir à peine marcher en chancelant, restait même peu de temps assis, et gardait presque toujours le lit, constamment entouré de médecins. La faiblesse de sa voix annonçait un homme mourant, et ses fréquens gémisse-

mens intéressaient à ses feintes douleurs ceux 1708.
qui l'approchaient. Son extérieur était celui d'un homme simple, confiant, incapable de feindre et de dissimuler; mais il savait pénétrer les secrets des autres, les lire dans leurs yeux, les déduire de quelques mots échappés au hasard; d'autant plus habile à cacher les siens, qu'il paraissait moins propre à les garder. L'ivrognerie n'était pas alors regardée en Russie comme un vice; il savait s'en garantir en feignant de s'y livrer, et plus ivre en apparenee que ses convives, il se rendait maître de leurs sentimens les plus cachés. Son affabilité, sa politesse, sa générosité, sa fausse candeur le faisaient aimer; il tirait un nouvel ascendant de ses connaissances supérieures à celles de la plupart des Russes, et sa feinte piété le rendait vénérable. Il élevait à grands frais des églises de pierre; il donnait à d'autres des ornemens et des vases sacrés, et, profondément occupé de son ambition, il paraissait ne penser qu'à l'autre vie.

Depuis long-temps ce fourbe attendait l'occasion d'exécuter ses desseins; il crut la trouver dans la guerre entre la Suède et la Pologne. Il avait besoin d'engager dans ses intérêts les cosaques zaporaviens; il y parvint par la ruse. Il représentait souvent au souve-

1708. rain qu'il fallait détruire cette milice sauvage et indisciplinée, et ruiner la setche qui lui servait de repaire; qu'on trouverait toujours dans l'humeur inquiète de cette soldatesque un obstacle à la paix et une cause sans cesse renaissante de troubles intestins. Il redoubla ses instances quand ces cosaques eurent dépouillé une caravane de marchands grecs; brigandage qui coûta au tsar cent mille écus de dédommagement. D'un autre côté il confiait au Zaporaviens que Pierre les haïssait et ne respirait que leur ruine. Il eut aussi l'adresse d'irriter contre le prince les personnages les plus distingués de la petite Russie, faisant entendre aux uns qu'il voulait livrer cette contrée à la Pologne; aux autres qu'il avait résolu de déposer les chefs des villes, et de les remplacer par des voiévodes tirés de la grande Russie, persuadant à la plupart qu'il avait dessein de soumettre les cosaques à une discipline régulière; comme s'il eût été de l'intérêt du prince de former à l'art de la guerre une milice naturellement portée à la révolte.

Il profita des campagnes de Pologne pour sonder les principaux de la nation, et ne confia ses sentimens qu'à ceux qui méritèrent sa confiance par leur haine contre la

Russie. On assure même que par un traité 1708.
secret il promit de livrer l'Ukraine à la Pologne, à condition qu'il posséderait en toute souveraineté la Sévérie avec le titre de prince. On ajoute que ce traité fut confirmé par Stanislas.

Peut-être Mazeppa eut-il dans sa révolte d'autres motifs que ceux de l'ambition. On prétend que le tsar, dans la chaleur du vin, lui avait fait les plus violentes menaces. Le hetman en fut frappé, et crut devoir chercher sa sûreté dans le parti du roi de Suède. Il espérait y trouver une puissante protection; il n'y trouva que l'infortune et l'infamie.

Charles apprit avec joie les dispositions de Mazeppa. Il s'exagérait le pouvoir du hetman, et croyait acquérir en lui un utile allié. Il fut arrêté que Mazeppa attendrait dans la petite Russie les Suédois et les Polonais combinés; qu'il leur procurerait autant de vivres et de munitions qu'on en pourrait tirer du pays; que, s'il était nécessaire, il emploierait même la force pour armer tous ses cosaques en leur faveur, et que les places fortes qui recevaient ses ordres leur serviraient de quartiers.

Fidèle à ses engagemens, il mit en état de défense Romna, Gaditche et surtout Batou-

1708. rin. Il rassembla dans cette dernière ville une grande quantité de munitions de bouche et de guerre, et choisit les cosaques les plus déterminés pour en former la garnison.

Journ. Pet. Vel. Cependant Charles trouvait à chaque instant de nouvelles difficultés. Les Russes, reculant toujours devant lui, brûlaient les fourrages, ruinaient les magasins, rompaient les ponts, dévastaient les campagnes. Les routes qu'il pouvait prendre en Lithuanie furent changées en déserts. Le défaut de fourrages tuait les chevaux, et la disette de vivres les soldats. Des froids excessifs, des pluies violentes, des marches difficiles à travers des marais ajoutaient chaque jour à ses pertes. Il est obligé de s'arrêter et d'attendre en Lithuanie une saison plus douce. Enfin il avance, se promettant de renverser ses ennemis, qui multiplient toujours devant lui les obstacles. Arrivés près de Mohilof, sur les bords d'une rivière, nommée *Bibitch*, ils prennent la résolution de ne plus reculer. Le feld-maréchal Chérémétef, les princes Repnin et Menchikof, et d'autres généraux avaient réuni leurs forces. Ils se retranchent et se disposent à recevoir l'ennemi.

14 juillet. Mais un brouillard épais s'éleva pendant une nuit obscure et pluvieuse, et permit à

Charles de passer la rivière. Les Russes, sur- 1708.
pris, lui firent du moins payer cher le passage. La perte la plus considérable fut du côté des Suédois : le roi lui-même fut renversé de cheval et ses drabans le sauvèrent à peine. Cependant il eut en effet l'avantage de cette action, puisqu'il s'ouvrit le chemin qu'il cherchait; chemin funeste qui le conduisait à sa ruine. Il alla camper près de Mohilof pour laisser respirer ses troupes.

Pierre, toujours voisin de son ennemi, ob- Jitié Pet. Vel.
servait avec soin la marche qu'il allait prendre. Il ne savait rien encore de la trahison de Mazeppa, et croyait que Charles irait droit à Moskou; les Suédois le croyaient eux-mêmes. Si dans leur détresse ils pouvaient espérer encore la victoire, c'était peut-être du côté de la capitale qu'elle les attendait; mais le roi de Suède, comptant sur les puissans secours des cosaques, prit sa route du côté de l'Ukraine.

Il était parti d'Alt-Ranstadt à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes; les fatigues, la disette, la rigueur des saisons, les armes des ennemis l'avaient considérablement diminuée. Il aurait dû attendre Lévenhaupt, qui lui amenait un corps de seize mille hommes, des munitions et des vivres; mais, toujours impatient, il crut que son courage suf-

1708. fisait pour vaincre les ennemis et la nature; cette confiance téméraire fut la cause de sa perte.

Ibid. et Journ. Pet. Vel. Il voulait passer la Soja pour se rendre à la Desna. L'armée russe, divisée en plusieurs corps, le harcelait sans cesse et lui causait toujours quelque perte, évitant avec art toute action qui aurait pu conduire à une affaire générale. Charles expédie le général-major Roos pour lui préparer la route et s'emparer des postes voisins de la Soja. Pierre, qui toujours éclairait les démarches de son ennemi et les mouvemens de ses propres troupes, 29 août. envoie le général-major prince Golitsin s'opposer à cette entreprise. Ce général atteint Roos près d'un lieu nommé *Dobro*, sur les bords d'une petite rivière qu'on appelle la *Napa*. Il a tout l'avantage de cette action qui dura près de deux heures, perd sept cents hommes, tue deux mille ennemis, et se retire en bon ordre à la vue de toute l'armée suédoise qui s'avançait.

Antidote. La générosité de Golitsin fut encore plus admirable que sa bonne conduite et son courage. Pierre lui demanda ce qu'il désirait pour sa récompense: « Le pardon du prince » Repnin », répondit le général. Repnin était tombé depuis peu dans la disgrace du souve-

train : « Comment! répliqua le tsar, ne savez- 1708.
» vous pas que Repnin est votre mortel en-
» nemi » ? « Je le sais, dit Golitsin, et c'est pour
» cela même que j'implore son pardon ».
Pierre envoya dire au prince Repnin qu'il lui rendait ses bonnes graces à la sollicitation de Golitsin, et en même temps il décora celui-ci du cordon de son ordre.

L'affaire de Dobro causa au roi de Suède autant d'indignation que de surprise. Il ne pouvait s'accoutumer à voir les Russes victorieux des Suédois. Cependant toujours à travers des pays ravagés il continuait sa marche vers la Desna. Des partis de Cosaques et de Kalmouks, soutenus par quelques régimens de dragons, surprirent son aile gauche. Pendant qu'il encourage ses soldats, lui-même se voit dans le plus grand danger : son cheval est tué sous lui ; deux officiers généraux, qui défendent sa vie aux dépens de la leur, tombent morts à ses côtés, et ce monarque, qui méprisait les Russes, fut sur le point d'être la victime de quelques barbares indisciplinés. Jitié Pet. Vel.

Pierre apprend que Lévenhaupt, parti de Riga, amène au roi des munitions et des renforts. Il veut l'arrêter au passage du Dnèpre, se réserve à lui-même le commandement de cette entreprise, ordonne à Chérémétef de Journ. Pet. Vel.

1708. s'avancer vers l'Ukraine pour s'opposer au roi de Suède, se met en marche, et prend pour guide un Juif qui l'égare. Il y avait déjà trois jours que Lévenhaupt avait passé le fleuve. On était mal instruit de ses forces : on croyait qu'il amenait huit mille hommes, et il en avait le double. On trouve un guide plus sûr, le perfide Juif est pendu, et l'on atteint le général suédois à Lesno, près de la Soja, qu'il se prépare à passer. La valeur, un long exercice du commandement et la bonne discipline de ses troupes promettaient à Lévenhaupt la victoire. Si Pierre était vaincu, il voyait son ennemi renforcé par de nouvelles troupes, rafraîchi, pourvu de munitions abondantes, pénétrer en conquérant dans la Russie, et le dépouiller peut-être de ses plus belles provinces et même de sa capitale. Vainqueur, il était comblé de gloire; vaincu, toutes les circonstances se rassemblaient pour sa perte. Les cosaques qui formaient son arrière-garde reçurent de sa bouche l'ordre de tirer même sur lui, s'il prenait la fuite. Les Russes commencèrent, le 27 septembre, à canonner les ennemis et les forcèrent à se mettre à couvert derrière un bois. Ils employèrent la nuit à construire deux ponts, et le lendemain matin ils passèrent la rivière; mais il leur restait

encore à franchir un bois épais et des marais 1708.
presque impraticables : ils surmontèrent tous ces obstacles. L'action s'engagea après midi ; elle fut terrible. Les Suédois, après avoir perdu quatre drapeaux, deux pièces de canon, un officier général et plusieurs officiers faits prisonniers, furent repoussés à travers un bois, jusque dans une plaine où le combat recommença avec la même vigueur. Après quelques heures d'action ils furent repoussés encore jusqu'à leur bagage. Les deux partis, également accablés de lassitude, prirent deux heures de repos, éloignés l'un de l'autre d'une demi-portée de canon. Les Russes tiraient encore par intervalles, et les Suédois ne leur répondaient plus. Vers les cinq heures, le lieutenant-général Bauer amena aux Russes trois mille dragons, et en même temps arriva l'arrière-garde suédoise, composée du même nombre d'hommes. Alors recommencèrent des deux côtés les décharges d'artillerie; mais bientôt les Russes, impatiens de décider la victoire, tombèrent sur les ennemis avec l'épée et la baïonnette, les dispersèrent et prirent leur bagage. Un vent furieux, la neige, la nuit mirent fin au combat et favorisèrent la retraite des vaincus. Ils laissèrent huit mille hommes sur la place, et ils n'en avaient eu

1708. en tout que seize mille. Le lendemain, poursuivis, atteints, forcés de combattre encore, ils firent encore de nouvelles pertes. Neuf cents prisonniers, dix-sept pièces de canon, environ quarante-quatre drapeaux, sept mille chariots chargés d'argent et de munitions de guerre et de bouche restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Lévenhaupt avait dans ses troupes un grand nombre de Finois. Ces hommes, durs comme la terre qu'ils habitent, étaient volontiers employés par les rois de Suède, et l'on vantait leur courage. Soumis à présent au joug des Russes, avilis, négligés, ils arrachent laborieusement une misérable subsistance aux cailloux de leur pays.

La victoire de Lesno, la plus considérable que les Russes eussent encore remportée dans cette guerre, prépara tous leurs autres succès. Elle fut d'autant plus glorieuse qu'ils étaient plus faibles que leurs ennemis[1]. Cette ba-

[1] Les Russes n'avaient que 4,830 hommes d'infanterie et 6,795 dragons. Vers la fin de la bataille ils furent renforcés par les dragons du général Bauer, au nombre de 3,076 ; ce qui fait en tout 14 701 hommes, opposés à 16,000 Suédois. Voltaire dit que les Russes avaient 20,000 hommes et qu'ils étaient plus forts que les Suédois. Les traducteurs russes, dont il était obligé

taille, dit Pierre lui-même dans son Journal, fut la mère de celle de Poltava. 1708.

Charles, après la défaite de Lévenhaupt, n'eut plus d'espérance que dans les secours qu'il attendait de Mazeppa : espérance trop légèrement conçue, et qui bientôt allait être trompée. Il part des environs de Tchernigof pour se rendre à la Desna. Le passage de cette rivière lui est courageusement disputé par le général Gordon; il ne peut la traverser qu'après que les Russes ont consumé toute leur poudre, et que lui-même a perdu deux mille hommes. Le malheur poursuivait partout ce monarque naguère si fortuné. Son général Lubeker voulut réparer en Ingrie les affaires des Suédois. Défait par Apraxin, obligé de se rembarquer, il ne fit qu'ajouter un nouveau désastre à leurs premières infortunes.

Charles croyait diriger sa marche vers Batourin, et dès le passage de la Soja il s'était égaré. Mazeppa le joignit enfin, mais amenant pour tout secours quelques troupes qui étaient à sa solde, abandonné de ses propres cosaques, et devenu pour eux un objet d'horreur depuis

de suivre le travail, n'avaient pas même pris la peine de copier exactement les détails du Journal de Pierre Ier, qui ajoutaient à la gloire de leur nation.

1708. qu'il a voulu leur faire partager sa perfidie[1].

Pierre n'apprit la trahison de Mazeppa que lorsqu'elle était consommée. Il en fut vivement frappé. Il chargea Menchikof de prendre Batourin, que le traître voulait livrer aux Suédois. La ville fut emportée. L'adjudant-Novembre. général Kénixek, le colonel Tchetchel et quelques autres des principaux complices de Mazeppa furent réservés pour être conduits au souverain. Tout le reste fut impitoyablement massacré, les trésors du hetman pillés, son palais rasé, la ville et les magasins qu'il destinait aux Suédois réduits en cendres. Les chefs du clergé de la petite Russie livrèrent Mazeppa à l'anathème : son effigie fut exposée à Gloukhof, sur la place publique. On lui arracha le cordon de l'ordre. Jetée ensuite au bourreau, traînée le long des rues et des places, livrée long-temps à l'ignominie, elle fut enfin attachée à une potence. Le lendemain Kénixek, Tchetchel et les autres confidens du traître furent mis à mort, et les cosaques élurent pour hetman Ivan-Skoropadski, colonel du régiment de Starodoub.

Charles, courant de malheurs en malheurs à son entière ruine, se roidissait aveuglément

[1] Mazeppa s'était engagé à fournir 16,000 hommes, il n'en amena que 1,500. *D.*

contre la nécessité même, bravait la fortune 1708.
qui l'abandonnait, et, suivi de malheureux qu'il entraînait avec lui dans le même précipice, errant dans des déserts sauvages, secouru seulement par des brigands perfides, il se regardait encore comme le dispensateur des couronnes. Pierre, à qui toutes les circonstances promettaient le prix le plus flatteur de ses longs travaux, se montrait, par sa modération, supérieur à la fortune qui commençait à le caresser. Il fit proposer la paix à son ennemi, se contentant de conserver l'Ingrie et cette ville de Pétersbourg, dont il méritait si bien la possession après l'avoir fondée; il offrait des équivalens pour Narva. Cette offre généreuse fut rejetée avec hauteur. Jitié Pet. Vel.

Charles, toujours confiant, espérait encore, après la prise de Batourin, que les Ukrainiens et les Tatars se joindraient à son parti. Il ne s'arrêtait nulle part, et partout il ne trouvait que des villages réduits en cendres. Au mois de décembre commença l'un des hivers les plus rigoureux dont on ait conservé le souvenir. Les corbeaux tombaient morts au milieu de leur vol : cent cinquante soldats russes eurent les pieds et les mains gelés, plusieurs moururent de froid. Cependant ils marchaient et se reposaient à l'abri d'une forêt, et Charles, Journ. Pet. Vel.

1708. persuadé que les Russes voulaient assiéger Gaditche, s'obstinait à rester en plaine pour s'opposer à ce prétendu dessein. On sut par les prisonniers suédois qu'il perdit plusieurs milliers d'hommes, morts ou estropiés par la rigueur du froid. Le monarque voyait de ses yeux les maux de ses sujets, et, toujours opiniâtre dans son fol héroïsme, il ne voulait entendre ni leurs gémissemens ni les avis de ses
Jitié Pet. Vel. plus sages conseillers. Piper le suppliait de ne pas s'enfoncer davantage dans un pays dévasté; mais Mazeppa soutenait qu'on trouverait à Poltava des provisions abondantes, et l'on n'écoutait que ses dangereux avis. Charles aurait dû considérer qu'il était encore loin de cette ville.

1709. Il fut sans doute encore mieux confirmé
Journ. Pet. Vel. dans son dessein quand il entra librement dans cette forteresse de Gaditche, qu'il croyait que les Russes s'efforceraient d'enlever à son parti, et plus encore quand il se vit maître de
6 janvier. Véprin, petite place dont les défenseurs se rendirent à discrétion parce qu'ils n'avaient pas de poudre : amorce malheureuse qui le conduisait au piège.

Jitié, et Journ. Pet. Vel. Pendant qu'il faisait cette inutile conquête, les restes de son parti, commandés en Pologne par Stanislas, étaient défaits par les Russes

et par les Polonais du parti d'Auguste. Lui-même, pénétrant toujours plus avant dans l'Ukraine, perdait chaque jour de ses forces, sans espérance fondée d'en acquérir de nouvelles; sans cesse tourmenté par la famine, inquiété par l'ennemi, et menacé même une fois de perdre sa liberté; s'éloignant constamment de Moskou, et se proposant toujours, pour but de ses exploits et de ses travaux, la conquête de cette capitale; comptant encore sur la bienveillance des cosaques, pendant qu'ils détestaient sa cause et restaient fidèlement attachés à leur souverain. 1709.

Il écrit à Stanislas de venir le joindre, et lui demande des secours que ce prince vaincu ne pouvait lui procurer. C'est à Poltava qu'il espère trouver des munitions et des vivres, et, malgré les conseils de ses généraux et de ses ministres, le siége en est résolu. Pierre, qui pénétrait tous les desseins de son ennemi, y avait mis une forte garnison, et avait tellement distribué la plus grande partie de ses forces, qu'au premier ordre elles pouvaient aisément se réunir devant cette place. Lui-même s'était transporté à Azof pour ôter au roi de Suède tous les moyens d'être secouru par les Tatars. Il n'avait pu l'empêcher de l'être par les cosaques zaporaviens, que leur ata-

1709. man Gordianko avait amenés au camp de ce prince.

Journ. Pet. Vel. Le tsar était encore à Taganrok, peu loin d'Azof, lorsqu'il apprit que les Suédois assiégeaient Poltava. Déjà ils avaient fait plusieurs attaques et avaient été chaque fois repoussés. Déjà les Russes avaient fait contre eux plusieurs sorties meurtrières. Charles tenait la ville bloquée. Un conseil de guerre, présidé par Menchikof, s'assembla dans le camp des Russes. Il fut arrêté que le général Béling, à la tête d'un corps d'élite, descendrait la Vorskla, rivière qui baigne les murs de Poltava, et, faisant un détour, surprendrait l'ennemi près de la petite ville d'Opochna; que Menchikof jetterait pendant la nuit trois ponts sur la Vorskla et attaquerait de front les Suédois retranchés de l'autre côté de la rivière, pendant que le prince Repnin, commandant le corps de réserve, se tiendrait prêt à porter des secours partout où il serait nécessaire.

7 mai. Ce dessein est exécuté : l'infanterie de Menchikof passe la rivière sur les ponts qu'il a fait construire, et la cavalerie à la nage. Les Russes, bravant le feu des Suédois, tombent sur eux l'épée à la main, les chassent de leurs retranchemens, les dispersent, les

poussent jusqu'à Opochna. Cinq régimens 1709.
suédois sortent de cette place, sont repoussés, y rentrent confusément, mettent le feu au faubourg et s'enferment dans le château. Cependant Béling ne peut arriver à temps pour appuyer Mènchikof; Charles accourt lui-même à la tête de sept régimens: alors les Russes se retirent en bon ordre, contens d'avoir heureusement rempli leur objet; car pendant qu'ils occupaient, qu'ils battaient l'ennemi et qu'ils attiraient sur eux le monarque lui-même, le brigadier Golovin faisait entrer sous les yeux des Suédois neuf cents hommes dans Poltava: « Je vois bien, Jitié Pet. Vel.
dit Charles, un peu confus du succès de ce stratagème, que nous avons appris aux Russes l'art de la guerre ».

Un parti de troupes légères russes tua les Journ. Pet. Vel.
gardes avancées des Suédois et emmena plus 15 mai.
de deux mille chevaux. Quelques centaines 17 mai.
de grenadiers furent commandés pour s'emparer d'un pont où les ennemis avaient une redoute. Les Suédois furent chassés; mais les Russes, pour les suivre, entrèrent dans des marais fangeux, où ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine et d'où ils ne pouvaient se retirer qu'avec peine. Les ennemis s'aperçurent de leur embarras et firent un grand

1709. feu de mousquets et d'artillerie. Pendant que les Russes se défendaient malgré le désavantage de leur situation, la garnison fit une diversion en leur faveur, sortit de la place, chassa les assiégeans de leurs travaux et les poussa jusqu'à la rivière; mais comme les Suédois recevaient sans cesse du secours, les Russes cédèrent enfin, après avoir résisté long-temps dans le marais où ils étaient plongés: ils se retirèrent en combattant et ne furent pas poursuivis. Ils eurent même la liberté de continuer paisiblement leurs travaux et d'établir une redoute à la tête du pont; ils y amenèrent du canon qui incommodait beaucoup les ennemis.

Pendant que ces actions se passaient dans les champs de Poltava un colonel était allé détruire la setche ou le fort des Zaporaviens. Il fit égorger tous ceux qui y étaient restés et vengea son maître des faibles secours qu'ils donnaient aux Suédois.

Pierre arriva le 4 juin, et les opérations prirent en sa présence une nouvelle activité. Il fit reprendre Véprin; plus de mille soldats et officiers russes y étaient détenus; ils recouvrèrent la liberté. Quelques jours après le lieutenant-général Renn passe la Vorskla, à la tête d'un corps de dragons et de troupes

légères ; il envoie un parti jusqu'au bagage 1709.
des Suédois. Le roi veut lui-même les repousser et les attaque avec fureur. Ils feignent de prendre la fuite et s'arrêtent auprès d'une forêt, d'où se lèvent à l'instant des dragons qui font une décharge imprévue. Les ennemis fuient à leur tour et laissent un grand nombre des leurs sur la place.

Pierre aurait voulu miner ainsi lentement l'ennemi sans en venir à une affaire générale. Un billet, lancé de la place dans une bombe vide par-dessus les lignes des ennemis, lui apprit que les assiégés manqueraient bientôt de poudre. Cet avis le força à risquer une bataille.

Le 20, toute l'armée russe passa la Vorskla au-dessus de Poltava. Elle s'avança le 25, et, se trouvant sur le soir à un tiers de lieue de l'ennemi, elle s'arrêta pour n'être pas obligée d'accepter une bataille générale. Elle tira pendant la nuit un long retranchement entre elle et l'armée suédoise : la cavalerie fut postée entre des bois et couverte de plusieurs redoutes garnies d'artillerie. Cette nuit même Charles voulut observer en passant les manœuvres des Russes. Il s'approcha d'un petit parti de cosaques qui était assez mal sur ses gardes et se tenait négligemment au-

1709. tour d'un grand feu. Il descend de cheval sans être aperçu, tire sa carabine, en tue un de sa main. Les cosaques, irrités de la mort de leur compagnon, se lèvent, prennent leurs armes, et trois d'entre eux tirent à-la-fois : Charles est blessé à la cuisse, il veut dissimuler la douleur qu'il éprouve ; mais, trahi par le sang qui coule le long de sa botte, il est obligé de se laisser porter dans son camp pour s'y faire panser. Cet accident répandit l'alarme et le découragement dans son armée.

Enfin le 27 de juin se donna cette bataille célèbre qui décida du sort des deux couronnes. Nous allons en rapporter les principales circonstances d'après les Mémoires mêmes du vainqueur. Pierre, qui n'avait encore commandé qu'à l'affaire de Lesno, voulut conduire aussi celle de Poltava et devoir à lui-même le salut de son empire.

Dès le point du jour un corps, commandé par les généraux-majors Roos et Schlipenbach, attaqua les Russes avec ce courage dont les Suédois avaient donné tant de preuves, renversa la cavalerie et s'empara de deux redoutes. Déjà les Suédois se croyaient victorieux ; mais, voulant pousser plus loin leurs avantages et s'avançant imprudemment, ils

se trouvèrent séparés de leur armée et furent 1709.
mis en désordre par le feu de l'artillerie. Schlipenbach, près d'être enveloppé, se retire dans un bois. Attaqué à son tour et bientôt entièrement défait, il est obligé de se rendre avec son monde. Roos ne trouva pas plus de sûreté dans ses retranchemens et se rendit à discrétion.

Pierre remarquait cependant que le corps principal de l'armée suédoise s'avançait avec quelque désordre à travers les redoutes : il ordonna l'attaque. La bataille générale commença à neuf heures du matin. Charles, porté sur un brancard par ses drabans, allait de rang en rang, le pistolet à la main. Un coup de canon brisa le brancard et tua un des gardes qui le portaient. Le feu fut terrible de part et d'autre : l'action ne dura pas plus de deux heures. L'artillerie des Russes était nombreuse et servie avec célérité : elle fut placée avec avantage. Ces Suédois, qui se croyaient invincibles et qui auraient mérité de l'être par leur valeur, plièrent, prirent la fuite, toujours poussés par les épées et les baïonnettes des Russes jusque dans un bois où ils s'étaient formés avant l'action. On compta sur le champ de bataille et dans les redoutes plus de neuf mille deux

1709. cents morts du côté des ennemis, sans y comprendre ceux qui furent tués dans les bois ou qui moururent ensuite de leurs blessures [1]. Les Russes perdirent moins de quatorze cents hommes et n'eurent guère plus de trois mille blessés. Pierre montra les qualités d'un grand général, le courage, le sang-froid et l'esprit de ressource. Il se transportait partout où sa présence était nécessaire. On voit encore à Pétersbourg son chapeau percé de plusieurs balles; il en entra une dans la selle de son cheval. Excepté la première ligne des Russes, le reste voyait l'ennemi pour la première fois.

Pierre montra beaucoup d'inquiétude pour le roi vaincu. Il admirait en lui le héros, et l'estime, dans le cœur de cet homme féroce, mais bon, ressemblait à de la tendresse. Il dîna dans son camp avec les principaux officiers et les généraux suédois qu'il avait faits prisonniers. Le comte Piper, premier ministre de Suède, et deux secrétaires d'état s'étaient rendus eux-mêmes, voyant qu'il ne restait plus d'espérance. Ils furent invités à la table du vainqueur. Pierre loua beaucoup

[1] Leur artillerie, 160 drapeaux et la caisse militaire contenant 24,000 francs tombèrent au pouvoir des vainqueurs. *D.*

la valeur des généraux vaincus, et donna son 1709.
épée au feld-maréchal Rehnschild. Il but à la
santé de ses maîtres, ajoutant obligeamment Jitié Pet. Vel.
qu'il devait aux Suédois ses connaissances
dans l'art militaire.

Il envoya Menchikof à la poursuite des Journ.
vaincus. Ce général ne put atteindre le roi Pet. Vel.
de Suède, qui avait passé le Dnèpre, suivi de quelques cavaliers. Mazeppa avait devancé ce prince dans sa fuite. Il mourut trois mois après à Bender. On dit qu'il s'empoisonna, dégoûté de ses malheurs, dont il avait été lui-même l'artisan.

Menchikof, qui avait rendu les plus grands services dans toute cette campagne, méritait de la terminer. Il atteignit les restes de l'armée vaincue, conduits par Lévenhaupt. Ces restes consistaient en quatorze mille hommes, et Menchikof n'en avait pas plus de neuf mille; mais il sentait que les Suédois, abattus de leur défaite, perdus dans un pays qui ne leur offrait point de ressources et n'ayant plus rien à gagner, même par une victoire, n'avaient pas envie de combattre. Il fit proposer à Lévenhaupt de se rendre, et les Suédois mirent bas les armes. Enfin, si l'on excepte quelques centaines de cavaliers qui accompagnèrent le roi en Turquie, toute l'armée suédoise resta prisonnière.

1709. Pierre, victorieux et puissant, s'obstinait toujours à ne devoir qu'à ses services les dignités militaires. Ce prince, qui dominait depuis la mer Glaciale jusqu'à la mer Caspienne et au Pont-Euxin, et depuis le golfe de Finlande jusqu'à l'océan Pacifique ; allié du roi de Pologne et de l'empereur de la Chine, législateur d'un peuple nombreux, créateur d'une nouvelle puissance, vainqueur enfin du héros du Nord, fut élevé, pour prix de sa victoire, au rang de général-major [1], qui répond à celui de nos maréchaux de camp. On lui accorda en même temps, dans le service de mer, le grade de contre-amiral.

Pierre écrivit du champ de bataille à l'amiral Apraxin : « Grace à Dieu, voilà la pierre » fondamentale de Pétersbourg solidement » posée [2] ».

[1] Voltaire dit que Pierre faisait dans son armée la fonction de général-major. C'est une bien faible erreur, dont il faut accuser les mauvais extraits qu'on lui envoyait. Pierre commandait à Poltava, mais sans avoir de rang.

[2] Quelques lecteurs seront bien aises de trouver ici un extrait de la lettre de Pierre Ier à l'amiral Fédor-Matvéitch-Apraxin, écrite le 27 juin, jour de la bataille de Poltava, à neuf heures du soir..... « Je viens de rem» porter une victoire complète et inattendue, sans qu'elle » ait coûté beaucoup de sang.... Ce matin, la cava-

LIVRE IV.

CHARLES cependant, qui avait combattu couché sur un brancard, parce que les douleurs de sa blessure ne lui permettaient pas de se tenir à cheval, fut obligé d'y monter pour prendre la fuite après sa défaite. D'autres 1790.

» lerie et l'infanterie ennemies ont attaqué ma cavalerie, » qui a plié avec beaucoup de perte, quoiqu'elle ait » combattu avec bravoure. L'ennemi s'est ensuite placé » en front, précisément en face de notre rang. J'ai fait » sur-le-champ sortir notre infanterie des retranche- » mens pour faire face aux Suédois, et j'ai placé la ca- » valerie sur les deux ailes. Les ennemis, voyant cela, » se sont mis en mouvement pour nous attaquer. Nos » troupes ont été à leur rencontre, et les ont reçus » de manière qu'ils ont abandonné presque aussitôt » le champ de bataille, laissant en notre pouvoir une » quantité de canons, d'étendards et de drapeaux.... » Je te ferai passer bientôt une description plus détaillée: » maintenant je suis trop occupé pour satisfaire entiè- » rement ta curiosité. En peu de mots, l'armée ennemie » est tombée dans l'anéantissement.... Je ne puis te » rien dire du roi; j'ignore s'il est du nombre des vi- » vans, ou s'il est allé rejoindre ses aïeux. J'ai envoyé » le prince Golitsin et Bauer avec de la cavalerie à la » poursuite des fuyards. Je te félicite sur la bonne » nouvelle que je te donne..... ». *Anecdotes de Pierre le Grand.*

1709. disent qu'il monta dans le carrosse de son chancelier. Il se croyait naguère près de disposer du trône de Russie, et maintenant il va presque sans suite, au-delà des déserts, mendier les secours et peut-être essuyer les rebuts d'un despote barbare. Un esclave titré refuse à ce fier monarque de lui ouvrir les portes d'Otchakof; il est enfin reçu avec honneur par le séraskier de Bender. Dans cette retraite, ce prince, accoutumé long-temps à tout devoir à la force des armes, à croire que rien ne pouvait lui résister, fait jouer tous les petits ressorts de l'intrigue pour brouiller la Porte avec son ennemi, et, après avoir dicté des lois à tant de souverains, il en attend des caprices du grand-seigneur.

Jitié Pet. Vel. Pierre, du champ de bataille où il était resté victorieux, fit encore proposer la paix à un ennemi qui n'était plus à craindre. Celui-ci, dans la première humiliation de sa défaite, avait paru disposé à l'accepter; il avait même, en prenant la fuite, envoyé un officier général au camp des Russes pour sonder les dispositions du tsar; mais dans son asile de Bender il sentit renaître son orgueil et son ambition, et, comme s'il eût été maître des forces de l'empire ottoman,

il croyait triompher avec elles de la Russie 1709.
et de tout le Nord. Piper lui avait fait parvenir les propositions du tsar : il répondit à ce ministre du ton d'un prince victorieux qui abuserait de ses avantages, traitant les propositions de son vainqueur de demandes effrontées et de prétentions insolentes d'un ennemi perfide [1]. Pierre vit cette lettre, et se contenta de répondre qu'il serait innocent devant Dieu et devant les hommes du sang qui se répandrait encore.

Entre les prisonniers faits à la bataille de Poltava se trouvait un prince de Vurtenberg. Il eût été sans doute consolé de sa disgrace, s'il avait prévu qu'un jour sa maison donnerait une impératrice à la Russie. Pierre connaissait l'amitié; il en conçut pour le jeune prince, et lui rendit la liberté. Inutile présent! la santé du prince était altérée par

Journ. Pet. Vel.

[1] Un écrivain a nié ce fait en me disant des injures : en attendant qu'il le détruise par des raisons, je me contente de le renvoyer à la grande Histoire de Pierre I[er], intitulée *Jitié Petra Velikago*. L'auteur a suivi de bons Mémoires et est généralement très-fidèle. Comme dans l'édition de Saint-Pétersbourg le prince Stcherbatof a rétabli par des notes les endroits où cet écrivain s'est égaré, et qu'il n'en a pas fait ici, j'ai lieu de croire que le récit est exact. Il s'accorde d'ailleurs fort bien avec le caractère de Charles XII.

1709. des fatigues supérieures à ses forces. Il mourut de la fièvre en Volhinie lorsqu'il retournait dans les bras d'une tendre mère. Trop grand pour s'enorgueillir de ses succès et pour mépriser les vaincus, Pierre ne dédaigna pas de prendre leurs leçons et d'étudier cette tactique qui les avait long-temps rendus victorieux. Il fit faire devant lui l'exercice à quelques-unes des compagnies d'infanterie et de cavalerie suédoises. Il envoya du champ de bataille Menchikof s'opposer en Pologne au parti de Stanislas, et Chérémétef former en Livonie le blocus de Riga [1].

Jitié Pet. Vel. Cependant sa victoire opérait de grandes révolutions dans le Nord. Stanislas abandonna un trône dont il était digne par ses vertus, mais sur lequel il ne pouvait se soutenir par ses propres forces. Il se retira en Poméranie avec un corps commandé par Krassof, général suédois. Il déclara par un *universal* qu'il était prêt à renoncer à la cou-

[1] A Thorn, Pierre déclara que puisqu'aucun de ses alliés ne l'avait aidé dans ses conquêtes il regardait comme nuls les traités antérieurs; qu'il était décidé de ne partager avec personne les avantages qui résultaient de ses victoires, et qu'il réunirait à l'empire russe ce qu'il avait pris en Livonie, ou ce qu'il y prendrait. *Gordon History of Peter... D.*

ronne si la république l'exigeait. Auguste 1709. est invité à la reprendre, et les grands qui ont abandonné la Pologne pendant le temps des troubles retournent auprès de leur roi légitime. Pierre vint lui-même jusqu'à Thorn 26 sept. embrasser son ancien allié; il semblait oublier qu'il en avait été trahi. Il lui laissa l'armée commandée par Menchikof. De là il se transporta à Marienbourg, ville de la Prusse 15 oct. royale, où il eut une entrevue avec le roi de Prusse. Un traité d'alliance offensive et défensive contre la Suède fut conclu entre les couronnes de Pologne, de Prusse, de Danemarck et de Russie. Le roi de Danemarck s'empara de la Scanie, pour laquelle il avait eu tant de différens avec la Suède, et les catholiques de Silésie rentrèrent en possession des temples, que la protection de Charles avait fait rendre aux luthériens.

Pierre, en retournant dans ses états, visite 9 novemb. son armée campée près de Riga, sous le commandement de Chérémétef, dispose lui-même les attaques et lance les trois premières bombes. Il passe à Pétersbourg et donne les mesures du premier vaisseau qui y fut construit. Il était de cinquante-quatre canons, et fut nommé le *Poltava*. De là il prit le chemin de

1709. Moskou; mais comme il voulait y faire une entrée triomphante il s'arrêta à Kolomna.

Jitié Pet. Vel. Le vingt-un décembre fut le jour de cette solennité. On avait dressé sept arcs triomphaux, ornés de tout ce que la Russie peut produire de plus précieux, et des ouvrages des arts que Pierre avait appelés dans son empire. Le premier régiment des gardes, vêtu d'un riche uniforme, ouvrait la marche. Il était suivi de l'artillerie suédoise, gagnée à Lesno et à Poltava. Chacun des gros canons était traîné par huit chevaux, couverts de drap écarlate. Les drapeaux, les étendards, les timbales pris sur les ennemis étaient portés par les mêmes officiers qui les avaient enlevés. On voyait le brancard de Charles XII qu'on avait trouvé brisé sur le champ de bataille. Ce spectacle inspirait un noble orgueil à la nation, et rappelait l'humiliation d'un roi si long-temps redoutable. Ensuite paraissaient les généraux suédois et les autres prisonniers, vêtus de l'uniforme de leurs grades et marchant à leurs rangs. Les vainqueurs suivaient, montés à cheval. Le tsar était avec eux, à son rang de général-major, dont il portait l'uniforme, et sur le même cheval qu'il avait monté aux batailles de Lesno et de Poltava [1]. Le con-

[1] Ce cheval, empaillé, se conserve encore dans une des

tége était fermé par le second régiment des gardes, suivi des chariots pris sur les vaincus. 1710.

Pendant ces fêtes, qui durèrent jusqu'à la moitié de février, Pierre reçut un témoignage flatteur de la considération que lui avait méritée dans les cours de l'Europe sa dernière victoire. Un ambassadeur de Russie auprès de la cour de Londres, nommé *Matvéof*, après avoir reçu son audience de congé, avait été arrêté pour dettes par des marchands. Les ministres étrangers à Londres protestèrent contre cette insulte, dont ils se trouvaient tous offensés. Matvéof, bientôt délivré par ordre de la reine Anne, porta ses plaintes à cette princesse, et partit sans attendre de réponse, remettant à son maître la poursuite de cette affaire. Anne fit passer au parlement une loi qui défendait d'arrêter à l'avenir, pour dettes les ministres étrangers; mais elle ne s'empressa pas d'accorder au tsar la satisfaction qu'il demandait. Elle lui écrivit, il est vrai, quelques lettres d'excuse; mais Pierre voulait une réparation plus éclatante. Enfin, après la bataille de Poltava, Withworth, ministre plénipotentiaire de la cour de Londres, fit au tsar, dans sa pre-

Journ. Pet. Vel. et Mém. du cab. des archives annexé à ce Journal.

salles de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Il était fort petit pour un homme d'une aussi haute taille que Pierre Ier.

1710. mière audience, des excuses publiques de la
Janvier. part de sa souveraine. Il lui donna le titre de *très-haut* et *très-puissant empereur*, et l'assura que ceux qui avaient osé arrêter le ministre de Russie avaient été condamnés à la prison et à l'infamie[1] : « Il n'en était rien, dit Vol- » taire, mais il suffisait de le dire ». Le discours de Withworth, prononcé en anglais, fut lu ensuite à la même audience en allemand et en russe.

Pierre, respecté des Anglais et reconnu pour empereur par eux et par les Provinces-Unies,
Jitié Pet. Vel. acquit en Allemagne à-peu-près la même influence que Charles avait eue si long-temps. Il craignait que le général Krassof ne sortît de sa retraite dans la Poméranie pour attaquer Auguste et tomber sur la Saxe. Il demanda la garantie de l'empire, et fit déclarer à la diète de Ratisbonne que, si Krassof commettait quelque hostilité, il se croyait permis à lui-même et à ses alliés, par les droits de la guerre, de chercher, de suivre et de combattre par-

[1] Pierre demandait contre les coupables une peine encore plus rigoureuse, apparemment celle de mort. La harangue de Whitworth, la lettre de la reine Anne et la réponse de Pierre Ier sont imprimées à la suite de l'Histoire de ce prince, publiée à Amsterdam en 1742.

tout leur ennemi. L'empereur n'aurait pas vu 1710.
d'un œil indifférent les Russes agir en Allemagne, parce que la France aurait pu tirer avantage de cette diversion. Ainsi l'empereur, l'Angleterre, la Hollande et enfin la diète de Ratisbonne garantirent la neutralité de toutes les provinces d'Allemagne. Par ce traité l'armée de Krassof ne pouvait ni rentrer en Pologne, ni exercer aucune hostilité contre les ennemis de la Suède, et les Russes ni leurs alliés ne pouvaient introduire des troupes dans toute l'étendue de la domination germanique.

Charles, qui ne se croyait fait pour recevoir aucune loi, envoya ordre à Krassof de mépriser cet accord et d'entrer en Pologne. Les puissances garantes de la neutralité, choquées de tant de hauteur, se lièrent encore plus étroitement, et, pour rendre leur union plus res- 4 août.
pectable, elles s'engagèrent à rassembler une armée de quinze mille hommes et à l'envoyer dans la partie de l'Allemagne où sa présence semblerait plus nécessaire.

On est étonné de voir Charles XII, du fond d'un asile qu'il devait à la bienveillance du Turc, où sa subsistance et sa liberté étaient à la merci de son bienfaiteur, protester contre le traité des puissances neutres et menacer d'agir en ennemi contre tous ceux qui vou-

1710. draient s'opposer à ses desseins; mais ce qui doit étonner encore plus, c'est de voir l'audace d'un monarque, alors si peu redoutable, en imposer à plusieurs princes d'Allemagne; tant avait encore de force l'habitude de trembler au nom du roi de Suède!

Journ. Pet. Vel. Pendant qu'il se consolait par des menaces impuissantes de la faiblesse à laquelle il était réduit, Pierre travaillait à dompter son orgueil en lui portant de nouveaux coups. Les Russes assiègent Elbing, ville de la Prusse royale, où
10 février. la Suède avait une garnison de neuf cents hommes. Elle est prise d'assaut en trois heures et la garnison obligée de se rendre prisonnière. L'amiral Apraxin reçoit ordre d'assiéger la capitale de la Carélie, cette même ville de Vybourg que nous avons déjà vue attaquée une fois sans succès. Le tsar assista aux dernières opérations du siège et à la capitulation. Le commandant de la place, après une défense courageuse, obtint que la garnison, composée de quatre mille hommes, sortirait
11 juin. avec armes et bagage. Cependant à la porte de la ville on lui fit mettre bas les armes et elle fut retenue prisonnière. Pierre avait toujours observé religieusement sa parole; mais il crut cette fois pouvoir se venger de toutes les infidélités du roi de Suède; de la détention

du prince Khilkof, son ambassadeur, retenu 1710.
dans une dure prison depuis la déclaration de la guerre; de la captivité de ses troupes faites prisonnières au premier siège de Narva contre la foi des sermens; enfin de l'affront qu'il venait encore de recevoir lorsqu'il avait envoyé, pour une commission particulière à Stockholm, le lieutenant Smidt sur une frégate portant pavillon blanc. La frégate avait été prise, le pavillon du tsar déchiré, le lieutenant arrêté avec tout son monde. Tant de griefs ne rendent pas notre héros excusable: l'infraction à la foi donnée est une représaille qu'on ne doit jamais se permettre, parce qu'elle porte avec soi la tache d'une fausseté toujours avilissante.

Il faut observer que Pierre accompagna cet acte de rigueur de quelque adoucissement. Les officiers malades ou blessés, les veuves et les enfans de ceux qui avaient péri pendant le siège conservèrent leur liberté, et personne ne fut privé de ses biens.

La terreur qu'inspiraient désormais les Russes avait fait augmenter la garnison de Riga: une foule de Livoniens y cherchaient un asile. La place était forte par elle-même; le nombre et le courage de ses défenseurs donnaient de justes espérances aux habitans; rien

1710. n'empêcha les Russes d'en former le siège. La place fut investie, les vivres y manquèrent; la famine exerça des ravages affreux : une maladie contagieuse, qui désolait la Courlande et qui ne respecta pas les assiégeans, combattait cependant pour eux en détruisant la garnison; la ville n'offrait plus qu'un désert, et la plupart des maisons, ruinées par les bombes,
4 juillet. ne présentaient que des monceaux de décombres. Le gouverneur Patkul fut obligé de capituler. Il déclara que la disette et le mauvais air avaient fait périr dans la ville soixante mille personnes. Dünamünd, Pernof, Kexholm, Rével et l'île d'AEsel se rendirent successivement.

Dès-lors toute la Livonie, cette province nourricière de la Suède, se trouva sous la domination de la Russie. Ses droits et ses priviléges, si long-temps méprisés par les Suédois, furent religieusement respectés; sa noblesse, libre et considérée, occupe souvent les premiers grades dans la milice de ses vainqueurs, et le sort de cette province peut exciter l'envie du peuple qui l'a conquise.

A-peu-près dans le même temps que la Rus-
31 octobre. sie faisait cette riche acquisition, le souverain célébrait les noces de la princesse Anne, sa nièce, fille du tsar Ivan, qu'il avait accordée

au duc de Courlande. Ce prince mourut le 1710.
9 janvier de l'année suivante, en retournant dans ses états.

Pierre avait satisfait son ambition raisonnée : il aurait désiré jouir de ses conquêtes, et se livrer tout entier à des travaux paisibles, plus utiles à la prospérité de son empire que des exploits guerriers et une gloire toujours achetée trop cher; mais son ancien ennemi, que l'infortune ne pouvait instruire, nourrissait dans sa détresse des desseins ambitieux, et cherchait à lui susciter une guerre nouvelle. Il voulait engager la Porte-Ottomane à rompre la paix avec la Russie; mais la perte d'Azof et l'état où Charles XII était réduit ne devaient pas exciter les Turcs à prendre les armes contre un prince victorieux. Akhmet III confirma la paix de trente ans conclue par Mustapha, son prédécesseur.

Journ. et Jitié Pet. Vel.

Il ne crut pas cependant pouvoir refuser à Charles l'hospitalité. Il offrit même de le faire reconduire par cinq cents hommes de troupes turques jusque dans ses états. L'offre était généreuse; Pierre consentait à ce qu'elle fût remplie : le roi de Suède la reçut avec dédain. Après avoir épuisé ses états, il cherchait de nouvelles ressources dans les trésors et la

1710. puissance du grand-seigneur, et voulait poursuivre ses projets avec une armée de Turcs et de Tatars. Ses vues étaient secondées par le khan de Crimée, par quelques pachas, par les intrigues de Poniatovski qu'il avait envoyé à Constantinople, et par l'ambassadeur de France, des Alleurs, intéressé à fomenter le troubles du Nord; mais elles étaient puissamment traversées par le grand-visir Tchorlili-Ali-Pacha. Il gênait les partisans de la Suède, et devint l'objet de leurs cabales. Il fut calomnié, rendu suspect et déposé.

Kiouprili-Ogli-Nououman-Pacha, son successeur, élevé dans l'étude des lois, et plus ami des sciences que des affaires, se livra aux insinuations du roi de Suède. Poniatovski ne se lassait pas de répéter que le tsar, déjà maître d'Azof et des côtes du palus Méotide, ne voulait détruire la puissance de Charles que pour tomber ensuite sur la Crimée, d'où bientôt il porterait ses armes jusqu'à Constantinople ; qu'il manifestait assez ses desseins par la construction d'une flotte formidable, et par celle du port de Taganrok. Le khan de Crimée n'était pas exempt de crainte, et le grand-seigneur partagea bientôt les mêmes inquiétudes. Résolu de faire la guerre, il ordonna au visir de chercher les moyens d'aug-

menter les revenus de la caisse. Ce ministre, 1710.
qui regardait une augmentation de tributs comme un attentat contre la loi, pria son maître de lui nommer un successeur. Il fut envoyé en qualité de pacha dans l'Eubée, et le sceau impérial fut donné à Baltadgi-Méhémet-Pacha.

Le tsar prévoyait la guerre et aurait voulu l'éviter. Déjà les Tatars avaient commis quelques hostilités contre la Russie. Il en adressa des plaintes à la Porte-Ottomane. Il consentait à ce qu'elle portât jusqu'au nombre de trois mille hommes l'escorte qu'elle accorderait au roi de Suède. Il cherchait des moyens de conciliation, et l'on voulait une rupture. Tous ses courriers furent arrêtés sur les frontières et jetés dans des cachots; ils y restèrent jusqu'à la paix. La guerre fut signifiée, le 20 novembre, au peuple de Constantinople, par l'exposition d'une queue de cheval. Tolstoi, ambassadeur de Russie, fut arrêté et conduit au château des Sept-Tours, suivant l'usage des Turcs, qui commencent par jeter en prison les ministres des puissances auxquelles ils déclarent la guerre. On leur a justement reproché cet usage barbare; mais Charles XII retenait encore et laissa mourir dans la captivité le prince Khilkof, ambassadeur de Russie,

1710. et aucun historien ne lui a reproché cet attentat contre le droit des gens.

1711. Pierre était instruit, avec toute l'Europe, de la résolution et des préparatifs d'Akhmet; il n'ignorait pas l'affront qu'il avait reçu à Constantinople dans la personne de son ministre; ses généraux n'attendaient plus que ses derniers ordres; mais il avait écrit au grand-seigneur et ne voulait prendre les armes qu'après avoir reçu la réponse, tant il craignait d'être accusé d'avoir lui-même enfreint la paix. En-
25 février. fin la guerre fut solennellement déclarée dans la principale église de Moskou. Sans doute, pour augmenter le courage des soldats, on affecta de donner à cette guerre l'apparence d'une guerre de religion. Au lieu du drapeau blanc que les troupes russes avaient coutume d'arborer, elles déployèrent des drapeaux rouges, avec ces paroles : *Au nom de Dieu et pour le christianisme.* De l'autre côté on lisait autour d'une croix l'inscription du Labarum : *Sois vainqueur par ce signe.* Ainsi le réformateur des Russes cherchait tantôt à détruire la superstition de ses peuples, tantôt à en profiter.

Obligé de porter ses armes sur les frontières de la Turquie, il nomma un conseil de régence; il établit le sénat dirigeant; il confia, ou plutôt il feignit de confier à son fils Alexis

l'administration de l'état, fit avancer vers la 1711.
Moldavie dix régimens qui étaient en Pologne, et partir de Livonie le corps d'armée aux ordres de Chérémétef. L'amiral Apraxin alla dans Azof prendre le commandement de terre et de mer.

La plus grande partie des officiers nationaux était composée de gens d'une naissance obscure. La noblesse fuyait le service militaire et se cachait dans les campagnes. Le sénat reçut l'ordre de la convoquer et de faire prendre surtout les armes à ces lâches gentilshommes qui craignaient de servir la patrie, et s'ensevelissaient honteusement dans leurs villages.

Après s'être sacrifié si long-temps à l'état, et prêt à risquer encore sa vie pour le défendre, Pierre crut avoir acquis le droit de contenter son cœur. On lui a vu répudier en 1696 sa première épouse, dont il avait deux enfans. Ce n'est pas, comme l'a dit un auteur célèbre, que les lois de l'église grecque permettent le divorce ; elles le défendent sévèrement, et il ne devint libre qu'en forçant sa malheureuse épouse à embrasser la vie religieuse. Il acquit la liberté d'un homme veuf, parce que sa femme était morte au monde. Il épousa secrètement en 1707 Catherine, cette jeune inconnue, faite prisonnière à Marien-

1711. bourg, et qui depuis, cédée par Chérémétef à Menchikof, s'était attiré les attentions passagères du souverain et avait fini par lui plaire. Retirée dans un quartier reculé de la ville, elle n'occupait qu'une maison sans apparence, où Pierre venait souvent avec ses ministres régler les plus grands intérêts de l'état. On l'appelait *madame Catherine*. C'est dans cette obscure retraite qu'elle lui donna deux princesses; Anne, née en 1708, et Elisabeth, née en 1709. Pierre, avant de s'exposer à de nouveaux périls que son épouse aspirait à partager, voulut faire approuver solennellement son choix par la nation. Ce fut le jour même où il partit avec Catherine pour aller joindre son armée en Pologne qu'il déclara solennellement son mariage, et ordonna de reconnaître la nouvelle tsaritse [1].

Mem Ms.

Journ. Pet. Vel.

[1] Je crois devoir rapporter ici ce que M. Coxe a recueilli sur cette femme célèbre. Elle était fille d'une paysanne de Ringen, petit village voisin de Dorpat en Livonie. On la croyait née en 1689. Elle se nommait *Marthe*, et changea son nom en celui de *Catherine* lorsqu'elle embrassa la religion grecque. Le comte de Rosen, en qualité de seigneur de Ringen, entretint, suivant l'usage du pays, la mère et la fille. La malignité supposa qu'il était père de celle-ci. La mère de Catherine et le comte moururent presque en même temps. La jeune enfant, âgée de trois ans et aban-

Si quelquefois ses prédécesseurs avaient 1711.
épousé des sujettes, ils les avaient choisies dans la classe de la noblesse. Pierre aimait à

donnée, fut recueillie par le clerc de la paroisse. Peu de temps après, le ministre luthérien de Marienbourg, nommé *Gluck*, faisant la visite des paroisses, vit l'orpheline, la prit sous sa protection et la plaça auprès de ses enfans. Elle épousa en 1701 un dragon de la garnison suédoise de Marienbourg. Les uns prétendent que les deux époux restèrent ensemble huit jours après le mariage; les autres assurent que le dragon fut envoyé en détachement à Riga le matin même du jour de ses noces, et que le mariage ne fut pas consommé. Ce qui est certain, c'est qu'il n'était pas à Marienbourg quand cette ville se rendit aux Russes, que Catherine ne le revit jamais, et qu'on n'a jamais appris ce qu'il était devenu.

Le général Bauer, qui la trouva dans Marienbourg au nombre des prisonniers, fut frappé de sa beauté et la prit dans sa maison. Il la céda ensuite à Menchikof, qui fut également sensible aux agrémens de son esprit et de sa figure. Pierre la vit chez Menchikof. Il en fit sa maîtresse en 1704, et elle prit sur lui un tel ascendant qu'il se détermina à l'épouser en 1711. La cérémonie du mariage se fit secrètement à Iawerof en Pologne, en présence du général Bruce, et le 22 février 1712. elle fut renouvelée publiquement avec beaucoup de pompe à Saint-Pétersbourg.

On voit qu'il n'y a qu'incertitude sur les premières années de Catherine; que, suivant l'opinion la plus générale, elle était fille d'un père inconnu, et que si dans la suite elle reconnut pour son frère un Lithuanien, nommé *Skavronski*, c'est qu'elle voulut cacher ce

1711. braver les préjugés, les opinions, les usages et même les convenances. Il crut pouvoir élever jusqu'à lui une personne obscure, sans s'abaisser lui-même. Ennemi de la mollesse, du repos et du luxe, toujours prêt à visiter les différentes parties de son vaste empire, à conduire ses armées loin de ses états, à parcourir des contrées étrangères, il n'aurait pu chérir une épouse amie des délices et de la pompe des cours, incapable de braver les fatigues, tremblante au moindre danger, et presque toujours renfermée dans l'enceinte d'un palais; la compagne de sa couche devait l'être aussi de ses périls et de ses travaux. C'est ce qu'il trouvait dans Catherine. S'il est vrai qu'elle ne sut jamais lire, elle savait du moins suivre son époux dans les camps et sur les mers, affronter avec lui la mort, le consoler dans ses peines, le secourir dans ses maladies, et partager ses fatigues et ses plaisirs militaires.

Ce prince était sujet à des convulsions douloureuses : on les regardait comme l'effet d'un poison qui lui avait été donné dans sa jeunesse. Ces prétendues suites d'un poison que vraisemblablement il n'avait jamais reçu n'é-

Anecdotes de Pierre le Gand.

que dans sa naissance le vulgaire pouvait regarder comme une tache.

taient autre chose que des attaques d'épilep- 1711.
sie, ou du moins de violentes affections spasmodiques. Il les éprouvait surtout après des accès de colère. On n'avait trouvé qu'un remède à ces tristes accidens, c'était d'introduire dans sa chambre une jolie femme et de le laisser seul avec elle. Des traits agréables, une voix touchante, un doux entretien lui causaient une émotion paisible qui bientôt le rendait à son état naturel; mais personne, autant que Catherine, n'avait ce pouvoir secret, vainqueur des maux dont il était agité. C'était d'elle surtout que dans ces instans douloureux il aimait à recevoir de tendres soins qui le rappelaient à la vie. Il semblait que la nature elle-même eût destiné l'heureuse captive à devenir sa compagne.

Cependant, au premier bruit de la guerre, les nations grecques et slavonnes, soumises aux Turcs, crurent voir dans Pierre Ier leur libérateur. Une fraude pieuse augmenta leurs espérances. Il se répandit qu'on avait trouvé sur le tombeau de Constantin une prophétie qui annonçait que les Ottomans seraient chassés de Constantinople par une nation rousse; on entendait par-là les Russes, qui cependant ne sont pas roux.

Les habitans et les voisins de Monténégro,

1711. sujets et en même temps ennemis des Turcs, offrirent au tsar de faire une diversion en sa faveur. Les plus faibles amis ne sont jamais méprisables, et Pierre reconnut, par une lettre obligeante et par quelque gratification, leur bienveillance intéressée.

Journ. Pet. Vel. Les premières opérations semblaient présager d'heureux succès. Le hetman des cosaques contenait les Tatars : un corps commandé par le lieutenant-général prince Golitsin rencontra le palatin de Kiovie qui entrait en Pologne avec un parti de sept mille hommes, Tatars et Polonais, attachés à Stanislas, cosaques complices de Mazeppa. Il les battit, leur tua cinq mille hommes et délivra dix mille esclaves enlevés dans le pays par les Tatars.

Le tsar eut une entrevue avec Auguste dans la petite ville d'Iaroslavle, sur la Sane. Le roi de Pologne lui promit des secours considérables, et la guerre fut publiée à son de trompe au nom des deux souverains; mais la diète ne voulut pas rompre avec les Turcs et refusa de ratifier les promesses du roi.

C'était le sort du tsar de n'avoir que des alliés inutiles et de devoir à lui-même toutes ses ressources. On lui conseilla d'établir des magasins sur le Dnèpre : il eut le malheur de négliger cet avis utile, parce qu'il comptait

trop sur les subsistances et les secours qu'il 1711. devait recevoir de la Moldavie et de la Valachie. La Porte-Ottomane donne ou plutôt vend la souveraineté de ces provinces à des chrétiens qui lui paient un tribut, et qu'elle opprime à son gré.

Déjà depuis long-temps Constantin Branko- Jitié Pet. Vel. van, hospodar de Valachie, entretenait avec les Russes des intelligences, et ces liaisons ne restèrent pas long-temps secrètes pour le grand-seigneur. Il a coutume d'envoyer étrangler ces faibles souverains quand ils ont le malheur de lui déplaire; mais Brankovan était puissant, aimé de ses sujets, et il pouvait aisément se joindre aux Russes. Il parut dangereux d'employer contre lui la force; on eut recours à la ruse. Le khan de Crimée conseilla de confier la conduite de cette affaire au hospodar de Moldavie, ou plutôt de le déposer et de donner sa place au prince Démétrius-Cantémir, homme dont l'esprit délié semblait répondre du succès. C'est ainsi que la Porte-Ottomane se joue de ces princes tributaires qu'elle élève et qu'elle abat suivant ses intérêts, ses soupçons ou ses caprices, et que souvent elle choisit parmi les interprètes du divan.

Le conseil du khan fut suivi : Akhmet

1711. déposa le prince Nicolo-Moro-Cordato; Cantémir fut nommé son successeur. Il devait chercher à surprendre Brankovan et à s'en rendre maître; un corps de Tatars était commandé pour favoriser son entreprise. Comme on attendait de lui un grand service, il fut dispensé du présent que sont obligés de faire à la Porte les souverains tributaires quand elle les met en possession de leur principauté.

Par quelques intrigues particulières, ou par un malentendu, l'intérêt l'emporta bientôt sur la politique, et les faveurs qu'avait obtenues Cantémir furent révoquées. Il approchait à peine de la Moldavie qu'il reçut ordre d'envoyer les présens d'usage, de préparer des magasins pour l'armée turque, de faire construire des ponts, de fournir des quartiers d'hiver aux Suédois et d'amener lui-même ses troupes près de Bender. Irrité d'être soumis à tant de charges, contre les promesses qu'il avait reçues, il offrit ses services à la Russie.

Ainsi Pierre acquérait deux alliés dans ces contrées; mais Brankovan reconnut bientôt qu'il aurait auprès du tsar, dans la personne de Cantémir, un concurrent adroit, et que lui-même perdrait les avantages qu'ils devaient attendre ensemble de leurs services

communns. Pour voir mal payer sa perfidie, autant valait-il rester fidèle à son premier souverain. Il acheta sa grâce en trahissant les Russes et en livrant à l'armée turque les provisions qu'il leur avait destinées. 1711.

Chérémétef prit les devants pour se joindre au prince Cantémir, qui, fidèle à sa parole, vint le trouver avec quelques nobles moldaves ; mais il n'avait pu engager la nation dans sa révolte, et il n'amenait point de vivres. Le tsar s'avançait lui-même, effrayé des dangers que devait courir son épouse dans une campagne si difficile ; il voulait la laisser en Pologne ; mais elle fit de telles instances pour obtenir la permission de le suivre, qu'il ne put se refuser à des prières dont son cœur était flatté. Dans cette campagne, si rude pour les hommes les plus endurcis à la fatigue, cette princesse se servit rarement de voiture et marchait à cheval à la tête de l'armée. Les troupes supportaient plus volontiers des fatigues que partageait l'épouse du souverain. Journ. Pet. Vel.

Cependant la marche devenait chaque jour plus difficile ; les soldats, nés dans les climats les plus rigoureux du Nord, n'eurent pas plutôt quitté les bords du Dniestre qu'ils furent attaqués de maladies affreuses causées

1711. par la chaleur ; ils vomissaient le sang, un grand nombre périssait, quelques-uns étaient sauvés par de promptes saignées. Ce fut au milieu de tant de maux qu'on arriva aux portes d'Iassi, capitale de la Moldavie [1].

Brankovan feignait d'être toujours dans les intérêts du tsar; il lui envoya dans Iassi un député, nommé *Castriot*, de cette famille devenue célèbre par la valeur de Scanderberg, pour lui faire part des dispositions du visir pour la paix. On soupçonna que cette confidence cachait quelque perfidie; on craignait surtout de montrer de la faiblesse en marquant trop d'empressement à poser les armes. Les ouvertures faites par Brankovan furent reçues avec une feinte indifférence, et l'on parut ne respirer que l'ardeur des combats. C'était ainsi que sous les dehors de la confiance on cachait les plus vives inquiétudes. La disette de vivres augmentait chaque jour, et la Valachie, dévorée par des nuées de sauterelles, ne pouvait en fournir.

Cependant on apprit que tous les Turcs

[1] On voit, par les lettres de Chérémétef adressées à Pierre Ier et publiées à Moskou en 1779 sous le titre, *Pisóma K'ghosudaría imper. Petru*, que le tzar fut très-irrité contre ce général de ce qu'il s'était avancé jusqu'à Iassy. *D.*

n'avaient pas encore passé le Danube. Le 1711.
hospodar de Moldavie pressa le tsar de les prévenir ; il représenta qu'au-delà d'une rivière, nommée *Sireth*, on trouverait de riches magasins que les Turcs avaient laissés sans défense. Cet avis était appuyé par les émissaires de Brankovan. Il était dangereux de se laisser prendre à cet appât, mais le besoin fit taire la prudence et l'on se mit en marche.

L'armée suivit la rive droite du Prouth pour laisser toujours cette rivière entre elle et l'ennemi, jusqu'à un endroit nommé *Faltsa*, où des marais en rendaient le passage impraticable. Le général Renn fut envoyé avec la moitié de la cavalerie, à travers des forêts, jusqu'au Sireth, où il avait ordre d'enlever les magasins. Le général Janus, à la tête de la cavalerie, était éloigné de l'armée d'environ deux milles : il fait annoncer que les Turcs ont déjà passé le Prouth. Sur cette 17 juillet.
nouvelle il reçoit ordre de se replier vers l'armée, l'avis était faux ; si Janus eût fait son devoir, et qu'il n'eût pas pris pour l'armée entière des Turcs quelque corps avancé qui venait de traverser le fleuve, peut-être eût-il arrêté les ennemis : sa retraite leur livra le passage, et la communication fut coupée entre l'armée principale et le général Renn.

1711 Pierre voulait prendre sur la droite pour gagner le Sireth ; mais la hauteur des montagnes, la faiblesse des chevaux exténués par la disette, le défaut de fourrages dans des campagnes dévastées par les sauterelles, rendaient impraticable l'exécution de ce dessein. D'ailleurs on aurait laissé derrière soi les divisions du général Veid et du prince Repnin. Il fut résolu de se retirer jusqu'à ce qu'on pût se réunir et choisir un poste avantageux.

Le régiment Préobrajenski formait l'arrière-garde ; attaqué pendant cinq heures entières par l'infanterie et la cavalerie turques, il tint ferme et ne put être coupé. L'armée ennemie se renforçait sans cesse, suivait toujours les Russes, les attaquait de toutes parts et ne leur laissait aucun moment de repos.

Poniatovski et le général Spar étaient auprès du visir, ils lui conseillaient de ne pas combattre, d'envelopper, de tourmenter l'ennemi, de le miner par la famine et de le forcer à se rendre; mais l'imprudent Méhémet, fier de conduire une multitude indisciplinée, se croyait sûr de la victoire. Les Turcs attaquèrent avec ce désordre et cette impétuosité qui leur sont ordinaires : s'ils avaient mis dans leurs opérations plus de ré-

gularité, peut-être étaient-ils vainqueurs; 1711.
mais leur cavalerie éparse et voltigeante restait presque toujours éloignée, et leur infanterie, portant contre un seul endroit tous ses efforts, avait toujours des troupes fraîches à combattre. On amena du canon, et ils furent bientôt repoussés: si les Russes avaient osé poursuivre, ils allaient peut-être remporter la victoire; mais ils craignirent d'abandonner leur bagage qu'un revers pouvait livrer en proie à la cavalerie turque.

Les ennemis avaient perdu sept mille hommes et s'apercevaient à peine de cette perte; ils creusèrent des retranchemens pendant la nuit. Les Russes n'avaient que quelques chevaux de frise; forcés à des travaux continuels, ils manquaient de vivres pour réparer leurs forces, et souffraient une soif dévorante qu'ils ne pouvaient étancher. Voisins d'une rivière, ils manquaient d'eau; une batterie, placée sur une montagne de l'autre côté du Prouth, foudroyait ceux qui osaient en approcher. Renfermés de toutes parts, il fallait périr par la faim ou recevoir les fers du Turc, ou gagner la liberté en perçant une armée de deux cent soixante-dix mille hommes.

Pierre sentait toute l'horreur de sa situation. Il fit partir pour Moskou un courrier qui eut

1711. le bonheur de passer à travers l'armée ennemie; il le chargea d'une lettre par laquelle il ordonnait aux sénateurs, s'ils apprenaient qu'il fût tombé dans les mains des Turcs, de ne plus le considérer comme leur souverain, de ne tenir aucun compte des ordres qui pourraient leur être portés de sa part, même quand ils y reconnaîtraient sa signature; et, s'il périssait, de lui choisir entre eux un successeur. Cependant Pierre avait un fils âgé de vingt-un ans, et l'on voit que dès-lors il pensait à l'exclure du trône [1].

[1] J'avais appris cette anecdote en Russie de la bouche d'un homme instruit et véridique, qui avait vu la lettre originale : elle m'avait été confirmée par le prince Stcherbatof, archiviste du sénat, à qui j'eus la timidité de n'en point demander une copie. Le conseiller Staelin, académicien de Saint-Pétersbourg, en a fait imprimer depuis la traduction dans son Recueil d'anecdotes de Pierre Ier. La voici dans le style du traducteur : « Je vous annonce » que, trompé par de faux avis et sans qu'il y ait de » ma faute, je me trouve ici enfermé dans mon camp » par une armée turque quatre fois plus forte que la » mienne, les vivres coupés et sur le point de nous » voir tailler en pièces ou prendre prisonniers, à moins » que le ciel ne vienne à notre secours d'une manière » inattendue. S'il arrive que je sois pris par les Turcs, » vous n'avez plus à me considérer comme votre tsar et » seigneur, ni à tenir compte d'aucun ordre qui pour» rait vous être porté de ma part, pas même quand

Cependant il ne pouvait se pardonner à lui-même d'avoir engagé son armée dans un pays inconnu, et d'avoir perdu peut-être par une seule imprudence le fruit de tant de travaux. Incertain s'il devait avec des forces trop inégales risquer une bataille et tenter de s'ouvrir un passage à travers l'armée ennemie, il commande à ses généraux de se tenir prêts pour le lendemain et défend de laisser entrer personne dans sa tente. Là il tombe dans ces convulsions dont il était quelquefois attaqué et que provoquait alors le trouble cruel de son esprit. 1711.

Catherine, après avoir risqué sa vie pour suivre son époux au milieu des dangers, croit avoir acquis le droit de désobéir une fois; elle élude la vigilance des gardes, passe par-des-

» vous y reconnaîtriez ma propre main; mais vous attendrez que je vienne moi-même en personne. Si je » dois périr ici et que vous receviez la nouvelle de » ma mort bien confirmée, alors vous choisirez pour mon » successeur le plus digne d'entre vous ». L'original de cette lettre, qui dans la circonstance pouvait être regardée comme un oukaze ou loi, est conservé dans le cabinet de Pierre Ier, au palais impérial, et le prince Stcherbatof, qui en avait la garde, l'a communiqué à beaucoup de personnes. Voyez *Anecdotes de Pierre le Grand, recueillies par M. de Staelin*, p. 47 de la traduction française.

1711. sous la tente dont elle coupe les cordons, arrache le tsar à ses affreuses rêveries et le fait consentir à demander la paix. Cette résolution était le résultat d'un conseil de guerre qu'elle avait assemblé.

Mais on ne peut se présenter devant les Jitié Pet. Vel. souverains orientaux ou devant leurs ministres sans leur offrir des présens. Le luxe était banni des armées de Pierre Ier; lui-même donnait l'exemple de la simplicité, et son épouse le suivait. Cependant elle avait apporté quelques pierreries; elle rassembla autant de ducats qu'elle put en trouver dans la bourse des principaux officiers, et envoya ces faibles présens au visir et au kiaïa. Un bas-officier aux gardes, chargé de les leur présenter, remit en même temps au visir une lettre de Chérémétef, qui proposait la paix au nom de son maître.

Journ. Pet. Vel. Les ordres étaient donnés de tomber sur l'ennemi en cas de refus. La réponse tardait à venir; on fit presser Méhémet de choisir la paix ou le combat. Après avoir encore attendu quelque temps, les Russes s'avancèrent l'espace de plusieurs toises; alors il leur fit dire de ne point attaquer et ordonna de son côté la suspension d'armes.

Il avait reçu d'autant plus volontiers les pre-

mières ouvertures de Chérémétef, qu'il avait 1711.
été surpris la veille de la résistance des Russes et que ses janissaires refusaient de tenter une nouvelle attaque. Les Turcs ne faisaient plus qu'un feu d'artillerie qui produisait peu d'effet; enfin il apprenait qu'un nouveau corps d'armée s'avançait de la Pologne, et que celui du général Renn était alors vers le Danube, et venait de prendre la ville et le château de Brahila, défendus par une nombreuse garnison.

Le baron Chafirof, vice-chancelier de Russie, alla traiter avec le visir. Les Turcs, dans cette négociation, ne demandèrent pour Charles XII que la liberté de son retour. Ils proposèrent que les Russes retirassent leurs troupes de la Pologne; mais ils n'insistèrent pas sur cet article : ils firent des instances plus pressantes pour qu'on leur livrât le prince Cantémir. Cette proposition fut portée au tsar. Il la reçut avec indignation, aimant mieux s'exposer aux dernières extrémités que de trahir un infortuné qui s'était remis à sa foi. Le visir enfin se contenta d'obtenir la restitution d'Azof, dans l'état où était la place avant la conquête, et la démolition du port de Taganrok, sur la mer de Zabache, de celui de Samara, à l'embouchure de la rivière du même

1711. nom, et de quelques petites forteresses nouvellement construites.

Charles XII, dans son asile de Bender, était peu éloigné du champ de bataille; il avait refusé de se rendre auprès du visir avant l'action, lorsque sa présence pouvait être utile. Il accourut lorsque les articles du traité de paix étaient dressés; il osa demander à Méhémet comment il pouvait faire la paix sans lui, lorsque c'était pour lui seul que le grand-seigneur avait entrepris la guerre? Le visir répondit froidement que son maître ne lui avait pas confié qu'il eût entrepris la guerre pour les intérêts de la Suède, et qu'il lui avait ordonné de Voltaire. la faire pour les intérêts de l'empire ottoman : » Mais vous pouviez, dit le roi, prendre le tsar et » toute son armée ». « Et si j'avais pris le tsar, » répliqua Méhémet, qui aurait gouverné son » empire? Il ne faut pas que tous les rois sortent » de chez eux ». Reproche sanglant de la conduite de Charles, qui, pour courir à des exploits romanesques, avait abandonné le gouvernement de ses états, et n'y pouvait rentrer que par la protection du Turc et sous la sauvegarde de son ennemi.

Voltaire. On dit que Charles, irrité, déchira la robe du visir avec l'éperon de sa botte, et que Méhé-

met, plus sage, dissimula cet affront dont il aurait pu se venger. 1711.

Pierre crut devoir à son épouse le salut de l'état; mais peut-être lui arracha-t-elle des mains la victoire. Il est vrai que l'armée des Turcs, suivant la déclaration du visir, était de deux cent soixante-dix mille hommes, et que celle des Russes n'était guère que de trente-huit mille; encore leur cavalerie était-elle presque toute démontée [1]; mais il ne faut pas comparer les troupes indisciplinées des Turcs, qui ne savent pas tenir contre l'artillerie, à des troupes régulières. Les janissaires étaient découragés; ils n'obéissaient plus à la voix de leur général, qui leur ordonnait de combattre. S'ils eussent été attaqués, auraient-ils fait une vigoureuse résistance? Peut-être auraient-ils abandonné aux Russes une victoire aisée, et ceux-ci auraient trouvé, dans le bagage des vaincus, des provisions abondantes. Dans la dernière guerre de la Russie contre les Turcs, Roumiantsof n'avait aussi sur le Prouth que dix-sept mille hommes, et il était enveloppé par une armée de cent cin-

[1] Pierre Ier lui-même dit dans son Journal que son armée était de 38,246 hommes. Il dit ailleurs qu'elle n'était que de 22,000 hommes. Nous reviendrons sur cette difficulté.

1711. quante mille hommes. Il ne désespéra pas de la victoire et la remporta. Si telle fut la valeur des Russes sous les ordres du brave Roumiantsof, que n'eussent pas fait les vainqueurs de Charles XII, conduits par leur souverain?

Méhémet sentit combien était à craindre le désespoir d'un ennemi courageux. Il crut gagner assez en fermant aux Russes l'entrée du Pont-Euxin, et en les renvoyant des bords du Danube où ils étaient victorieux. Sa conduite fut d'abord approuvée du sultan, et la paix

Voltaire. fut célébrée à Constantinople par des réjouissances publiques.

Jitié Pet. Vel. Mais le parti du roi de Suède ne négligeait rien pour perdre le visir dans l'esprit d'Akhmet. Un homme contrefit l'insensé pour attirer sur lui les regards du sultan et lui remettre un mémoire contre Méhémet. Ce parti était fortement soutenu par le khan de Crimée, privé par la paix du butin qu'il espérait faire. Les Russes eux-mêmes contribuèrent à la disgrace du visir. Ils firent raser de petites forteresses, mais ils ne se pressèrent pas de démolir Taganrok; ils devaient rendre Azof avec toute l'artillerie qui s'y trouvait quand la place fut prise par les Russes : Pierre avait considérablement augmenté cette artillerie; il fallait distinguer celle qui lui appartenait et

celle qui devait être rendue : le gouverneur 1711.
traînait en longueur cette opération. Akhmet attendait avec impatience les clefs de la ville, le visir les promettait, et elles ne venaient pas. Ces retards le rendirent suspect et favorisèrent les intrigues qu'on tramait contre lui. Il en craignit l'effet et s'arrêta à Andrinople. Malgré les ordres réitérés de la cour, il cherchait toujours de nouveaux prétextes pour différer son départ. Il fut enfin arrêté et envoyé dans l'île de Mitilène, où il eut du commandement, et ensuite à Rhodes, où il mourut. On croit qu'il y fut étranglé. Sa douceur l'avait rendu cher au peuple et aux soldats.

Il fut remplacé par Ioussouf-Pacha. Ce nouveau ministre ne montra pas plus d'inclination que son prédécesseur pour le parti suédois. Il voyait dans Charles XII un hôte incommode et toujours mécontent, et dans ses ministres des intrigans dangereux. Il dit à Poniatovski, qui venait le complimenter : « Païen, je t'avertis qu'à la première intrigue » que tu voudras tramer je te ferai jeter dans Voltaire.
» la mer, une pierre au cou ».

Malgré cette menace, les partisans du roi de Suède n'en cabalèrent pas moins, et le khan de Crimée était toujours à la tête de leur faction. Voisin des Russes, il était de son

1711. intérêt de les voir affaiblis. Akhmet ne recevait point de nouvelles d'Azof : il était aisé de l'aigrir contre un souverain qu'il croyait infidèle à sa parole. Il se trompait : Pierre avait envoyé au gouverneur d'Azof des ordres réitérés de rendre la place ; mais Akhmet ne pouvait le savoir. La guerre contre la Russie fut déclarée de nouveau à Constantinople. Charles reprit l'espérance d'obtenir des Turcs de puissans secours, de pénétrer avec eux dans le sein de la Pologne, d'y porter le feu de la guerre, d'entrer les armes à la main dans la Russie, d'y détrôner son vainqueur, et de désoler ensuite les pays de l'Allemagne qui appartenaient à ses ennemis ; mais les ministres d'Angleterre et de Hollande inspirèrent au grand-seigneur des vues plus pacifiques ; les clefs d'Azof lui furent remises, il sut que Taganrok était démolie, et la paix fut confirmée.

Journ. Pet. Vel.

Pierre, après la funeste journée du Prouth, était rentré dans ses états. Il y donna les ordres nécessaires pour compléter ses troupes, que la disette, bien plus que les armes des ennemis, avait considérablement diminuées. Le soin de sa santé l'obligea d'aller prendre les eaux de Karlsbadt ; à son retour il passa par Dresde et célébra dans Torgau les noces

de son fils Alexis avec Charlotte Christine, 1711.
princesse de Volfenbutel et belle-sœur de l'empereur Charles VI. La reine de Pologne fit avec une grande magnificence les honneurs de cette fête. Catherine n'y assista pas : l'étiquette allemande lui aurait difficilement accordé en cette occasion une place convenable à sa dignité, et elle aurait peut-être essuyé des dégoûts humilians chez un allié qui devait tout à son époux. Le tsar, après les noces de son fils, se rendit à Thorn où l'attendait son épouse, fit dans la Prusse polonaise la revue de son armée aux ordres du général Bauer, et revint à Pétersbourg. Il y célébra d'une manière solennelle son mariage, que nous lui avons vu déclarer le jour de son départ pour la guerre de Turquie. Lui-même ordonna les fêtes, lui-même partagea les fatigues des ouvriers. Il acheva des travaux plus utiles que brillans, le bâtiment de la fonderie des canons, celui de l'amirauté, les magasins du port; il fit construire de nouveaux vaisseaux. Un prince fastueux aurait commencé par élever des palais. Menchikof en eut un [1] ; une humble maison de brique suffisait au

[1] C'est dans ce palais de Menchikof qu'a été écrite cette histoire. Pierre Ier était venu souvent dîner dans la même pièce où j'ai écrit sa vie.

1711. maître d'un grand empire. Il rendit Pétersbourg la véritable capitale de la Russie, en y appelant le sénat qu'il avait établi l'année précédente à Moskou. Les étrangers qui abordaient dans cette ville nouvelle, et qui s'apprêtaient à l'admirer, étaient surpris de ne trouver que des villages contigus, images des plantations de l'Amérique. Elle n'était pas encore belle; mais elle devait le devenir, puisqu'elle était la résidence de la cour, le centre de l'administration et le principal entrepôt d'un riche commerce.

Pierre, qui n'avait pas assez ménagé les coutumes et qui avait indisposé la nation pour la forme d'un habit, ne comprenait pas non plus assez que les noms sont quelquefois plus imposans que les choses mêmes. Quand il établit le sénat, les grands qui avaient été, dans les anciens conseils, boïards, okolnitchié, douinnié-diaki, crurent perdre beaucoup en devenant présidens ou conseillers. Le peuple savait, depuis un grand nombre de siècles, le degré de respect qu'il devait à des boïards, et ne comprenait bas bien ce qu'il devait à des présidens. Ainsi Pierre, en remplaçant quelques syllabes par d'autres, fit deux maux à-la-fois : il déplut aux grands, fiers de leurs anciens titres; il affaiblit le res-

pect de la nation pour les dépositaires de l'autorité. Les hommes ont naturellement un respect superstitieux pour ce qui est ancien; ils aiment à examiner et à censurer ce qui est nouveau. Il faut à côté des nouvelles institutions en laisser subsister d'anciennes qui leur servent d'appui, et il est même sage, quand on le peut, de donner un nom ancien aux nouveautés. 1711.

Les alliés du tsar avaient toujours besoin de son secours. Les troupes suédoises, aux ordres de Steinbock, en imposaient aux armées de Pologne et de Danemarck, renforcées par des troupes russes. Le roi de Danemarck s'était emparé seul de Staden, ville maritime du duché de Brémen; mais ses opérations étaient mal concertées avec le roi de Pologne: ils voulaient attaquer Stralsund, projet important, puisqu'ils ne pouvaient rien faire dans la Poméranie s'ils n'en coupaient les chemins aux Suédois. Steinbock y envoie un corps assez considérable, et ils ne peuvent rien entreprendre faute d'artillerie. Ils demandent à Pierre de nouveaux secours: le tsar ordonne au prince Repnin, qui se trouvait en Pologne avec treize régimens, de passer en Poméranie: les deux régimens des gardes reçoivent les mêmes ordres.

1711. Il vient à peine de faire ce nouvel effort pour ses alliés, et il apprend qu'ils sont prêts à trahir la cause commune et à traiter leur paix particulière avec la Suède. Il espère les contenir par sa présence : il part pour la Poméranie, accompagné de son épouse.

1712. 13 juillet. Il arrive au camp devant Stettin, il voudrait s'emparer de la place pour établir des communications avec la Pologne; mais l'artillerie danoise n'est pas arrivée, les mauvaises difficultés se succèdent les unes aux autres, le temps se perd, les alliés ne peuvent convenir entre eux d'aucune opération; et Pierre les quitte, irrité d'avoir perdu la campagne.

Cependant les affaires du roi de Suède avaient souffert un cruel échec en Pologne. Un parti de quinze mille hommes, Tatars, Polonais, Cosaques, avait été complètement défait par les Russes. Un grand nombre était resté sur la place, les autres avaient reçu des fers; quelques malheureux dispersés ne pouvaient plus inspirer de crainte.

Le vertueux Stanislas, que son caractère destinait au bonheur, infortuné pour avoir été placé sur le trône, désespéra lui-même de la cause de son protecteur. Il sentit que les généraux suédois qui défendaient la Poméranie ne pourraient résister long-temps aux

efforts de trois puissances. Il les assembla et 1712.
leur proposa un accommodement avec Auguste; il leur parla en français: voici les pro- Voltaire.
pres paroles qu'il prononça, qu'il leur laissa par écrit et qui furent signées par neuf officiers généraux.

« J'ai servi jusqu'ici d'instrument à la gloire
» des armes de la Suède; je ne prétends pas
» être le sujet de leur perte. *Je me déclare de*
» sacrifier ma couronne et mes propres inté-
» rêts à la conservation de la personne sacrée
» du roi, ne voyant pas humainement d'autre
» moyen pour le retirer de l'endroit où il se
» trouve ».

Il espérait fléchir l'opiniâtreté de son bienfaiteur, il va le chercher en Turquie; il arrive pour partager la captivité de ce bizarre et inflexible monarque.

De nouvelles intrigues du roi de Suède Jitié Pet. Vel.
avaient déterminé le sultan à rompre encore et Journ.
une fois la paix avec la Russie. Akhmet, dési- Pet. Vel.
rant sans doute que la Suède fît en même temps une diversion plus imposante contre les Russes, avait déclaré qu'il voulait que Charles sortît de ses états, et il était bien déterminé cette fois à se faire obéir. L'escorte était réglée, l'argent était reçu. Le khan de Crimée et le pacha de Bender, amis de Char-

1712. les, l'exhortaient à se soumettre aux volontés du sultan. Leurs représentations furent inutiles : il s'obstinait à rester et voulait parler lui-même au grand-seigneur. Akhmet fut étonné de tant de hauteur de la part d'un hôte qui depuis si long-temps subsistait de ses bienfaits. Il était surtout irrité de ce que Charles s'opiniâtrait à vouloir lui parler et lui donner des leçons. Il ordonna d'employer la force pour le faire sortir de son empire, et, si l'on ne pouvait vaincre son obstination, de le conduire mort ou vif à Andrinople. Charles, investi par une armée de Turcs et de Tatars dans sa maison de Bender, crut encore qu'il serait honteux de céder. Il soutint un siége avec ses gentilshommes, ses secrétaires, ses valets-de-chambre, ses gens de cuisine et d'écurie. Enfin les assiégeans ayant mis le feu à la maison où il se défendait, il voulut sauter par la fenêtre; mais on le retint. Pendant cette action, plus digne du héros de Cervantes que de l'imitateur d'Alexandre, les Turcs auraient pu le tuer; mais les barbares ne sont pas toujours cruels. Ils épargnèrent les jours d'un monarque dont la folle vanité inspirait encore du respect.

Il fut conduit dans la forteresse de Bender, et ensuite à Andrinople, où le grand-seigneur se trouvait avec son armée. D'abord gardé

dans un château, nommé *Démotik*, il fut transféré depuis, par la médiation de l'ambassadeur de France, dans un bourg nommé *Démerdesch*, près de Bender. Akhmet, mieux informé du mauvais état de la Suède et de l'étroite alliance des puissances du Nord, confirma de nouveau la paix avec la Russie, et rendit la liberté aux ministres du tsar, qu'il avait fait renfermer aux Sept-Tours. On n'a pas cru devoir séparer ces faits, dont les derniers se rapportent à l'année 1713. 1712.

Cependant la mauvaise santé du tsar le rappelait aux eaux de Carlsbad. Il passa par Vittenberg, ville de la haute Saxe; il y visita le tombeau de Luther et la chambre qu'avait occupée ce fameux ennemi de la puissance papale. On ne manqua pas de lui faire remarquer des taches d'encre imprimées sur la muraille; on lui raconta que le diable avait apparu à Luther, qui lui avait jeté son encrier à la tête, que l'encre avait rejailli contre le mur et y avait fait des taches que le temps n'avait pu effacer. Pierre n'était pas crédule: il s'approcha, il reconnut que les prétendues taches ineffaçables étaient faites tout récemment et que l'encre en était encore fraîche.

Journ. Pet. Vel. 3 octobre.

Ce prince se trouvait encore à Carlsbad lorsqu'il apprit que le comte Steinbock était

1713. jours. C'est cet homme cruel qui, après un combat gagné contre les Russes, ayant défendu de conserver des prisonniers, poursuivit un Polonais du parti d'Auguste jusque dans les bras de Stanislas, et le tua d'un coup de pistolet.

Voltaire.

Jitié Pet. Vel. Le roi de Danemarck mit garnison dans Toningen, et s'empara du Holstein-Slezvick, déjà séquestré entre ses mains; c'était dépouiller un faible enfant qui n'avait pu l'offenser, et dont un secrétaire avait signé le nom sans son aveu et même à son insçu.

Pierre n'était pas resté au siège de Toningen. Il avait laissé le commandement de ses troupes au prince Menchikof, et était retourné à Pétersbourg pour porter en Finlande de nouveaux coups au roi de Suède.

Les alliés, par la défaite de Steinbock, allaient aisément se rendre maîtres de Stettin, de Vismar, de Stralsund et de Rugen. On se flatta d'avoir trouvé un expédient pour épargner cette perte au roi de Suède. Les états du duc de Holstein-Gottorp étaient administrés, pendant sa minorité, par l'évêque de Lubeck, son oncle paternel. Le comte de Velling, gouverneur-général pour le roi de Suède, remit Stettin et Vismar sous la protection du duché de Holstein. L'administra-

Traité du 10 juin.

teur n'osa prendre sur lui seul une affaire d'une telle importance, et en effet son pupille, dont les états étaient dévastés, eût été par lui-même un faible protecteur. Il donna ces villes en séquestre au roi de Prusse. Par le traité, ce monarque et le duc de Holstein devaient entretenir chacun deux bataillons à Stettin et à Vismar : le gouvernement de ces deux places devait être confié à deux officiers du même rang, l'un prussien, l'autre holsteinois, et les deux villes devaient être rendues au roi de Suède, à sa première réquisition, dans l'état où on les avait reçues. C'est une de ces clauses que les contractans se promettent toujours bien d'éluder.

1713. Traité du 22 juin.

Cette négociation fut conduite par le baron de Goertz, intrigant politique, conseiller-privé de l'évêque de Lubeck. C'était ce même Goertz qui avait fait livrer à Steinbock la citadelle de Toningen, tandis qu'il faisait assurer le roi de Danemarck qu'on ne la livrerait pas à ce général.

Mais le comte Meyerfeldt, gouverneur de Stettin, homme fidèle et courageux, n'entra point dans ces arrangemens. Étranger aux finesses de la politique, il ne connaissait que la bonne foi, son devoir et son courage. Il refusa de remettre la place aux garnisons de

1713. Prusse et du Holstein, sans un ordre exprès de son maître. Les ministres des puissances alliées, par une convention faite à Schweidnitz, résolurent de la forcer; mais le roi de Prusse ne voulut pas ratifier cette convention et se tint dans la neutralité.

Pendant ces négociations les alliés entraient dans la Poméranie, prenaient Rugen, assiégeaient Stralsund. L'Angleterre conçut un projet de pacification, dont les conditions étaient que les puissances du Nord abandonneraient la Poméranie suédoise, que les Suédois ne feraient aucune entreprise contre les possessions des alliés en Allemagne, et que les deux partis ne causeraient aucune incommodité aux puissances neutres. Les alliés étaient dans une situation trop favorable pour goûter ce projet: Menchikof assiégea Stettin, et le brave Meyerfeld fut obligé de rendre la place. Le roi de Prusse avait fourni de l'argent à Menchikof. La place fut remise en séquestre entre ses mains, et il ne l'a jamais rendue.

LIVRE V.

Journ. Pet. Vel. PENDANT que le héros du Nord, fier dispensateur des couronnes, perdait dans l'Alle-

magne l'héritage de ses pères, ce tsar, long- 1713.
temps l'objet de ses mépris, lui enlevait la Finlande. La mer était à peine débarrassée des glaces épaisses qui dans ces durs climats la couvrent pendant cinq mois chaque année, que les Russes s'embarquent, au nombre de seize mille hommes, sur deux cent trois bâtimens, tant barques que galères. Pierre sert en qualité de contre-amiral sur la flotte commandée par Apraxin. On descend sur le rivage voisin de Helsingfors.
L'ennemi met lui-même le feu à la place : 26 avril.
le commandant, avec deux mille hommes 10 mai.
d'infanterie, va se renfermer dans Borgau et ne s'y croit pas encore en sûreté. Les Russes arrivent devant cette citadelle et la trouvent abandonnée. Ceux qui devaient la défendre se sont réfugiés dans Abo. Pierre est maître de toute la côte. Il visite à Cronslot trois vaisseaux qu'il vient de faire acheter en Angleterre; bientôt ils furent suivis de cinq autres qui entrèrent dans le port de Revel : ils portaient des officiers et des matelots anglais qui venaient louer leurs services à la Russie. Peu de temps après le tsar reçoit à Saint-Pétersbourg une ambassade de Chakh-Hussein, roi de Perse, en qui la race des Sophis fut bientôt après renversée du trône. On remarquait,

1713. parmi les présens envoyés par ce monarque, des lions et un éléphant.

Après avoir reçu cet hommage toujours flatteur, quoique rendu par un faible souverain, il retourne à Helsingfors. Là le général-amiral et les principaux officiers le supplient de se mettre lui-même à la tête de ses troupes;
6 août. mais les Suédois, en reculant toujours, ne lui permettent pas de signaler son commandement par de nouvelles victoires. Il veut faire le siège d'Abo ; il s'y transporte et n'y trouve pas même d'habitans. On cherche l'ennemi, on ne peut découvrir la trace de son passage, et l'on ne rencontre que de nombreux troupeaux abandonnés. Pierre laisse le comte Apraxin à Helsingfors et retourne à Pétersbourg.

Le sénat lui porte ses plaintes sur ce qu'on ne peut découvrir tous les nobles qui se cachent dans leurs campagnes pour ne pas
Oukase du 26 sept. porter les armes. Le tsar ordonne, par une loi, à tous les nobles de se déclarer, eux, leurs parens et leurs enfans, depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de trente, sous peine de perdre leurs terres et leurs revenus, qui seront donnés à leurs dénonciateurs, fussent-ils même de condition servile. Loi trop sévère et peu avantageuse. A quoi bon forcer de

lâches gentilshommes à venir trembler à la tête des soldats ? La patrie veut des sacrifices volontaires. Celui qui refuse de lui être utile est indigne de la servir. 1713.

Apraxin la servait bien. Il va chercher les Suédois à Tavastehus, bourg qui couvrait la Bothnie. Ils ne l'attendent pas, jettent leurs canons dans la mer et reculent jusqu'à une rivière, nommée *Pelkin*. Des marais impraticables semblent les mettre en sûreté. Le prince Golitsin, lieutenant-général, jette sur ces marais une chaussée de planches et conduit ses soldats par ce chemin qu'il leur a préparé. L'artillerie suédoise les foudroie et ne peut les arrêter. En même temps Apraxin passait la rivière ; la plupart de ses troupes la traversèrent à la nage. L'action dura trois heures entières ; mais enfin les ennemis prirent la fuite avec tant de vitesse qu'on ne put les atteindre. Cette victoire de Golitsin le conduisit à la conquête de Vasa, qu'il prit l'année suivante, après avoir battu le général Arnfeldt. 20 sept. 6 octobre.

L'empereur désirait écarter, du moins de l'Allemagne, les feux de la guerre, et craignait également pour l'empire le bon accord et les dissensions des puissances alliées ; il indiqua, pour le mois d'octobre, des conférences à Jitié Pet. Vel.

1713. Brunsvick, sous sa médiation. Toutes les puissances belligérantes du Nord y furent invitées, et toutes se montraient disposées à la paix. Charles XII, lui seul, au sein de la captivité, nourrissait encore de vains projets de gloire et de vengeance; il fit répondre qu'il ne pouvait accepter la médiation de l'empereur, et que, s'il recevait son assistance, ce serait pour forcer le roi de Prusse et le duc de Holstein-Gottorp, injustes détenteurs de son bien, à lui restituer Stettin et les autres places qu'ils retenaient en séquestre sans sa participation.

Pendant que le roi de Suède parlait avec tant d'orgueil il était plus que jamais humilié par son bienfaiteur. Akhmet craignait, en rompant la paix, d'attirer contre lui les forces du tsar, du roi de Pologne et de l'empereur. Pour éviter que Charles XII ne donnât par ses menées quelque prétexte à une rupture, il recommanda au khan des Tatars de veiller sur la conduite de ce prince téméraire; il fut défendu qu'aucun Turc ou Tatar ne passât le Dniestre avec des armes, et l'ordre fut donné au ministre de Suède de sortir de Constantinople et de se retirer à Démerdesch, auprès de son maître.

En même temps les progrès des Russes répandaient la terreur jusque dans la capitale

de la Suède ; les habitans de Stockholm, trem- 1713.
blans pour leurs foyers, murmuraient contre un gouvernement qui ne savait pas les défendre, et ne cherchaient pas même à cacher leur penchant à la révolte. On parvint à les apaiser : les sénateurs, sur les représentations de la bourgeoisie, supplièrent la princesse Ulrique-Éléonor, sœur du roi, de prendre séance au sénat et d'employer son autorité pour contenir et satisfaire le peuple. Elle se rendit à cette demande, qui était le vœu de la nation, et ordonna une diète pour concerter les mesures qui pourraient conduire à la paix [1].

Elle était nécessaire à la Suède, dépouillée de ses provinces nourricières et réduite au dernier épuisement par le courage de son roi. Pierre la désirait, et voyait avec douleur le congrès de Brunsvick demeurer sans effet par l'opiniâtreté de Charles XII ; il sentait 1714.
qu'il ne pourrait obtenir le repos qu'en continuant la guerre. Une armée navale restait aux Suédois ; il veut signaler sa marine nais-

[1] Pierre ajoute que cette diète avait encore un autre objet. La Suède, qui se croyait pour toujours privée de son roi, voulait changer son gouvernement et se former en république ; mais quand on apprit que Charles était sorti des états du grand-seigneur, ce projet fut enseveli dans le plus profond silence.

1714. sante, les combattre et les convaincre; par ses ordres et par sa présence il hâte les travaux dans ses chantiers.

Pendant qu'il faisait ces préparatifs il reçut à Pétersbourg une ambassade de la part de Méhémet-Bahadir, khan des Usbecks. Ce prince demandait au tsar sa protection contre un souverain tatar, tributaire de la Russie. L'amitié de Bahadir n'était pas indifférente; il promettait de laisser aux caravanes russes un libre passage dans les déserts qui formaient sa domination : ces caravanes, obligées de traverser toute la Sibérie et de suivre les sinuosités des fleuves, s'épargnaient la moitié du chemin en traversant les stèpes des Usbecks. L'envoyé barbare fut reçu avec honneur, et il le méritait, puisque l'amitié de son maître devait être utile à l'état.

Journ. Pet. Vel. Pierre, distrait un instant par ces vues utiles au commerce de sa nation, ne négligeait pas ses apprêts guerriers; la flotte des galères, sous les ordres du général-amiral, fait voile vers la Finlande, à la hauteur d'Abo. Celle des vaisseaux de ligne est envoyée à Révet, et le tsar contre-amiral en doit prendre le commandement. Des bâtimens légers, croisant entre les deux flottes, maintiennent entre elles la correspondance. La campagne est ou-

verte ; l'illustre contre-amiral va lui-même 1714. reconnaître la flotte ennemie. Elle était à Angout, plus forte en vaisseaux de ligne que celle des Russes, mais plus faible en galères, et par conséquent moins propre à manœuvrer dans une mer couverte d'écueils. Les Russes naviguent vers Angout. Entre cette place et Razabourg est un isthme fort étroit ; on y établit un chemin de planches, on traîne par ce chemin quatre-vingts galères ; elles entrent en mer à la vue des ennemis, étonnés de voir une flotte naître en quelque sorte au milieu des eaux. Le contre-amiral Erenschild, sorti d'Angout sur une frégate pour observer les mouvemens des Russes, se promet une victoire aisée ; il attaque l'avant- 27 juillet. garde commandée par le tsar lui-même : ce prince remplissait les fonctions de soldat et de matelot, de pilote et d'amiral ; lui-même attaque la frégate d'Erenschild et décide la victoire. Le combat dura deux heures entières, terrible de part et d'autre ; l'artillerie suédoise, supérieure à celle des Russes, leur fit peu de mal, parce qu'elle ne plongeait pas assez. L'action devint une mêlée, les galères s'attachaient aux galères ; on combattait corps à corps, et aucun bâtiment ne se rendit sans en être venu à l'abordage. Les Russes prirent

1714. la frégate du contre-amiral, huit galères et trois petits bâtimens. Erenschild, couvert de blessures, fuyait sur une chaloupe; il est fait prisonnier: le reste de la flotte suédoise se retire à Stockholm, et les vainqueurs prennent possession de l'île d'Aland, qui n'est qu'à douze heures de chemin de cette capitale. Quelques jours après un vaisseau ennemi rencontre la flotte victorieuse; le capitaine reconnaît des bâtimens de sa nation mêlés avec ceux des Russes; il croit que les Suédois sont vainqueurs et que les vaisseaux russes sont des prises qu'ils emmènent à Stockholm; il s'approche pour féliciter ses compatriotes et est fort étonné de perdre son bâtiment et de se voir prisonnier lui-même.

Le colonel Chouvalof, commandant de Vybourg, ajoute un nouveau laurier à ceux que sa nation vient de cueillir. Dans le district de Savolax en Finlande les Suédois possédaient encore une place, nommée *Neislot*: cette ville est située près d'un lac; la forteresse s'élève sur un rocher, également fortifiée par l'art et par la nature. Chouvalof l'assiège avec assez peu de troupes; la gar-
29 juillet. nison se défend avec courage; mais, n'ayant aucun espoir de secours, elle est obligée de rendre la place.

Stockholm est dans l'effroi ; la cour se 1714.
prépare à chercher un asile à Drotningolm, et l'administration veille à la défense des ports. On ne sait jusqu'où l'ennemi va porter ses armes victorieuses ; mais Pierre, instruit par les malheurs de Charles et par les dangers qu'il a courus lui-même sur les bords du Prouth, sentait combien il est dangereux de s'enfoncer imprudemment dans un pays ennemi. Il savait aussi que des conquêtes trop multipliées obligent à diviser les forces, les énervent en les désunissant, préparent, augmentent, consomment la faiblesse du vainqueur, et ne lui laissent plus, pour le prix de son sang et de ses trésors, qu'un vain laurier de gloire qui sera bientôt flétri. Content d'avoir fait trembler la Suède et d'avoir éprouvé contre elle la marine qu'il a créée, il laisse le commandement de la Finlande au prince Golitsin, et retourne à Pétersbourg avec toutes ses prises.

A son retour il montre contre la tempête Jitié Pet. Vel.
un courage peut-être plus admirable encore que celui qui affronte la mort dans les combats. Sa flotte naviguait entre deux écueils ; un vent furieux s'élève, l'obscurité de la nuit augmente le danger, les matelots éperdus abandonnent la manœuvre, et la crainte de

1714. la mort leur ôte le courage de défendre leur vie. Pierre lui seul est tranquille ; il se souvient qu'il est souverain, et que c'est à lui de se dévouer à la conservation de ses sujets. Malgré les prières et les craintes de ses plus intrépides généraux, il descend dans une chaloupe ; toujours tourmenté par la tempête, toujours près de périr, il franchit sur l'abîme l'espace de deux lieues marines, gagne la terre et y allume des feux: la flotte doit son salut à ces signaux [1].

Jitié Pet. Vel. L'armée victorieuse fit à Pétersbourg une entrée triomphante. Erenschild, à la tête des vaincus, suivait la marche de ses vainqueurs. La frégate et les galères prises sur les Suédois étaient rangées sur la Néva. Le prince Fédor-Romodanovski, assis sur un trône, en imposait par l'extérieur de la puissance suprême et recevait les respects que refusait le monarque. Non-seulement il était chargé de l'administration en l'absence du tsar; mais en sa présence, dans les occasions d'apparat, il représentait la personne du souverain, tandis que

[1] La modestie de Pierre Ier lui a fait garder le silence sur les circonstances que nous venons de rapporter. Il se contente de dire que sa flotte fut accueillie d'une violente tempête qui dura depuis le soir du dernier août jusqu'au milieu de la nuit du premier de septembre.

le monarque lui-même restait confondu parmi 1714.
les officiers du même grade que celui qu'il avait obtenu dans l'état militaire. C'était une imitation du tsar Ivan-Vassiliévitch, qui avait paru se démettre de la puissance souveraine pour la confier au prince Tcherkaski.

Les vaincus et les vainqueurs furent présentés à Romodanovski. Le prince César (c'est le titre qu'on donnait à Romodanovski) fit avancer le contre-amiral Pierre, fils d'Alexis, et lui ordonna de faire le récit de la bataille d'Angout. Pierre obéit, lui qui jouissait de la puissance absolue. Pour récompense de sa bonne conduite il fut élevé au grade de vice-amiral : les grands de l'empire et les ministres étrangers, devenus acteurs dans cette auguste comédie, félicitèrent le vice-amiral sur son nouvel avancement. Il avait une fois déjà sollicité ce grade et présenté une requête au conseil de l'amirauté. Sur l'examen de ses services et de ceux de ses concurrens il fut refusé : un contre-amiral, qui était son ancien et qui avait eu plus d'occasions de se distinguer, obtint la préférence. Le prince loua l'impartialité du conseil; mais on sent bien qu'en formant la demande il avait ordonné le refus.

Anecdotes de Pierre le Grand.

Après la cérémonie, Pierre déposa le personnage de vice-amiral pour reprendre celui

Jitié Pet. Vel.

1714. de souverain, éleva la voix et tint ce discours aux différens ordres de la nation rassemblée.

« Mes frères, qui de vous, il y a trente ans, » eût pensé que vous construiriez un jour » avec moi des vaisseaux sur la Baltique; que » nous élèverions une ville dans cette contrée » conquise par nos travaux et notre valeur, » et qu'il naîtrait du sang russe tant de com- » battans victorieux, d'habiles navigateurs? » Auriez-vous prévu que tant d'hommes ins- » truits, d'ouvriers industrieux, d'artistes dis- » tingués viendraient des différentes parties » de l'Europe faire fleurir les arts dans notre » patrie; que nous imposerions tant de res- » pect aux puissances étrangères; que tant de » gloire enfin nous était réservée?

» Nous voyons dans l'histoire que les scien- » ces choisirent autrefois leur asile dans la » Grèce, et que, chassées de ces belles contrées » par les révolutions des temps, elles se répan- » dirent dans l'Italie et de là dans toutes les » contrées de l'Europe. Par la négligence de » nos ancêtres elles s'arrêtèrent en Pologne » et ne purent parvenir jusqu'à nous; mais » les Allemands et les Polonais ont été plon- » gés dans ces mêmes ténèbres d'ignorance » où nous avons langui jusqu'à ces derniers » temps; c'est par les soins de leurs souverains

» que leurs yeux se sont ouverts; ils ont hé- 1714.
» rité des sciences de la Grèce, de sa police et
» de ses arts.

» Enfin notre tour est venu, si vous me
» secondez dans mes entreprises, si vous joi-
» gnez les travaux à l'obéissance. Les trans-
» migrations des sciences peuvent être com-
» parées à la circulation du sang; j'espère
» que, abandonnant un jour l'Allemagne, la
» France et l'Angleterre, elles s'arrêteront
» quelque temps parmi nous pour retourner
» dans la Grèce, leur ancienne patrie ».

Le reste de ce grand jour fut consacré au plaisir. Érenschild fut du dîner que Menchikof donna au souverain, et Pierre lui accorda les justes éloges que méritait sa valeur.

Ce prince, ami de la gloire, se plaisait à en faire rejaillir des rayons sur la tête de son épouse. Pour la récompenser des services qu'elle lui avait rendus sur les bords du Prouth, il institua l'ordre de Sainte-Catherine et l'en décora lui-même. Cette marque d'honneur n'est accordée qu'à des dames, et n'a jamais été prodiguée.

Journ. Pet. Vel.

24 novemb.

Les généraux suédois et les officiers de l'état-major faits prisonniers par les Russes vivaient à Moskou, libres, considérés, jouissant de tous les plaisirs qui se réunissent dans les

1714. grandes villes. Cet exemple, ni les malheurs de Charles XII n'avaient point fait adoucir le sort des Russes prisonniers en Suède. Le général Golovin, le prince Khilkof, revêtu d'un caractère respecté par les nations policées; une femme même, épouse du colonel Hultz, qui n'était entrée en Suède que pour aller visiter son mari; tous les officiers enfin, dispersés, relégués dans de misérables places, étaient traités avec mépris et soumis à la plus dure captivité. Le comte Apraxin, au nom de son maître, avait écrit à l'administration de Suède pour obtenir la fin de tant de rigueurs; ajoutant que, si l'on ne recevait pas cette satisfaction dans le terme de six semaines, les prisonniers suédois seraient traités avec la même sévérité. Ce terme était expiré, et la cour de Suède n'avait pas daigné même faire une réponse. Le tsar, justement irrité, se crut permis d'user de représailles; le feld-maréchal Rehnschild et le général Lévenhaupt furent envoyés à Oranienbourg ou Raninbourg, petite ville du gouvernement de Voronèje, bâtie en 1702 par Menchikof; quatre généraux-majors furent renfermés au monastère de Saint-Cyrille; tous les officiers de l'état-major furent dispersés.

Mémoires d'un ministre étranger.

Le comte Piper, premier ministre de Suède, avait dès-lors perdu la liberté. Traité long

temps avec honneur, il se rendit insupportable à la cour par la dureté de ses manières, et l'on ne cherchait qu'une occasion de le mortifier. Les Russes avaient brûlé sur les côtes de Finlande quelques vaisseaux marchands hollandais, qu'ils avaient pris pour des bâtimens suédois; il fallait dédommager la Hollande; on n'avait pas d'argent: Pierre, dans sa mauvaise humeur contre Piper, s'avisa de lui faire payer les vingt-cinq mille ducats [1], à quoi l'on estimait le dommage. Piper tira une lettre de change de cette valeur sur la comtesse son épouse, qui l'accepta; mais la Suède était épuisée; il fut défendu, sous de rigoureuses peines, de faire passer en pays ennemi une somme si considérable dans les circonstances où l'on se trouvait. Le malheureux Piper, renfermé à Schlüsselbourg, n'y vécut pas longtemps. Son corps fut rendu au roi de Suède, qui lui fit de magnifiques obsèques, après avoir dédaigné de lui procurer la liberté. 1714.

Quant aux officiers subalternes et aux soldats prisonniers, ils étaient en trop grand nombre pour qu'on eût pu les garder dans de grandes villes, et tous avaient été dispersés dès le moment de leur captivité. Plusieurs milliers de soldats suédois, employés d'abord

Chafirof. Mémoires d'un ministre étranger.

[1] Plus de 275,000 de nos livres.

1714. aux travaux des mines, furent ensuite appelés à ceux de Pétersbourg, et du canal de Ladoga, encore plus meurtriers. D'autres adoptèrent les mœurs et la religion russe, et s'établirent dans les terres des seigneurs.

Les officiers, au nombre de plus de deux mille, étaient distribués dans toutes les villes de l'empire. Mille au moins étaient relégués dans la Sibérie. Ils ne tiraient aucun argent de la Suède. Ceux qui avaient plus de talent ou d'industrie exerçaient des arts ou tenaient des écoles. Ils pensaient sagement que l'exercice d'aucun métier ne pouvait les avilir, et ils surent se plier à la nécessité. Les uns établirent des fabriques, d'autres entreprirent quelque commerce; les autres devinrent tourneurs, orfèvres, cordonniers, menuisiers, tailleurs. Ceux qui n'avaient que de la force sans adresse se firent bûcherons : un lieutenant suédois fit quelque sorte de fortune à Tobolsk en montrant des marionnettes. Voilà où la noblesse suédoise était réduite par l'entêtement de son roi, qui n'avait jamais voulu convenir d'un cartel pour l'échange des prisonniers.

Journal Pet. Vel. et Jitié Pet. Vel.

Par sa passion désordonnée pour la gloire des armes il avait épuisé son pays d'hommes et de soldats : il en consommait la ruine par

son absence. Les plus sensés des Suédois vou- 1714.
laient qu'on cessât de prendre les ordres dangereux de ce prince, qu'on revêtît Ulrique de la puissance souveraine, et qu'on ne s'occupât plus qu'à chercher les moyens de faire la paix avec la Russie et les puissances alliées. Déjà on avait obtenu du tsar un passe-port pour un officier chargé de propositions de paix, lorsqu'on apprit que Charles, désespérant enfin de faire renaître la discorde entre la Turquie et le Nord, se préparait à revenir dans ses états. Le projet de négociations fut abandonné; on attendit que le héros de la Suède décidât du sort de la patrie, en consommât la perte, ou cherchât les moyens de la rétablir.

Il s'était obstiné long-temps à se faire conduire dans ses états par une armée entière de Turcs et de Tatars : il revint dans l'équipage d'un simple courrier, traversant *incognito* une grande partie de l'Allemagne, et se jeta dans 22 Novemb.
Stralsund, accompagné seulement de quatre hommes.

On devait espérer que, voyant de plus près ses pertes et les souffrances de ses sujets, lui-même désirerait la paix pour soulager leur misère et pour obtenir de ses ennemis la restitution de quelques-unes de leurs conquêtes; mais il parut insensible aux maux de ses su-

1714. jets, et ses propres malheurs n'avaient fait qu'aigrir son animosité. Sa première démarche fut de faire annoncer au roi de Prusse son retour et de lui redemander Stettin. Le roi, de son côté, demanda le remboursement de ses frais; il voulait que Charles s'engageât à ne commettre aucune hostilité contre le Danemarck, la Pologne, ni la Saxe. Le roi de Suède résolut d'obtenir par les armes ce qu'on n'accordait pas à sa simple réquisition, et n'écrit au sénat de Stockholm que pour demander de l'argent et des troupes.

1715. Rien ne l'irritait plus vivement que le séquestre de Stettin, qu'on avait osé faire sans son aveu. C'était le baron de Goertz qui avait négocié cette affaire, et ce même Goertz ne craignait pas de venir le trouver à Stralsund. Non-seulement il sut colorer sa faute aux yeux de Charles, mais il prit sur ce prince un ascendant que Piper n'avait jamais obtenu : il devint son premier ministre, et eut l'art de conduire à son gré le plus opiniâtre des hommes.

Charles, passant par Cassel à son retour de Turquie, avait accordé sa sœur Ulrique à Frédéric, prince héréditaire de ce landgraviat. Il reçut à Stralsund la visite de ce prince, qui se rendit à Stockholm, où le mariage fut célébré.

Le landgrave de Hesse-Cassel se flatta de rétablir la paix entre le roi de Suède et celui de Prusse. Il offrait à ce dernier une somme de quatre cent mille thalers, à condition qu'il rendrait Stettin à la Suède; que jusqu'à la paix il serait mis dans cette place une garnison de Hesse-Cassel, et que le roi de Prusse ne permettrait pas aux Suédois d'entrer dans la Saxe, ni aux Saxons dans la Poméranie. Cette proposition n'eut aucun succès. Le roi de Danemarck, voyant l'administrateur de Holstein-Gottorp s'attacher au roi de Suède, regarda la bonne intelligence de ces deux princes comme une atteinte à la neutralité. De son côté, le roi de Prusse répondit que ses engagemens ne lui permettaient pas, à quelque condition que ce fût, de retirer ses troupes de Stettin avant la paix. En un mot, tout l'effet de la conférence de Hesse-Cassel fut que le roi de Prusse augmenta la garnison de Stettin.

1715.

Jitié Pet. Vel.

Les tentatives de l'empereur ne furent pas plus heureuses. Il écrivit à Charles pour l'engager à envoyer ses ministres au congrès de Brunsvick. La France, à la prière du roi de Prusse, offrit aussi sa médiation; mais Charles, toujours aussi confiant que dans les jours de sa brillante fortune, espérait conduire à

1715. de nouveaux exploits les malheureux que ses ordres arrachaient à la Suède.

Le tsar et les rois de Pologne et de Danemarck résolurent de l'attaquer avant qu'il eût rassemblé les débris de ses forces. Le roi de Prusse, héritier des ducs de Poméranie, crut l'occasion favorable pour faire valoir ses droits sur cette province : il se joignit aux princes alliés. Georges, électeur de Hanovre, venait de monter sur le trône d'Angleterre ; il avait acheté du roi de Danemarck Brême et Verden, conquêtes faites sur le roi de Suède. L'envie de conserver cette acquisition le fit entrer dans l'alliance du Nord ; il déclara la guerre à Charles XII. Les Danois, les Prussiens et les Saxons faisaient le siège de Stralsund, où Charles était renfermé. Presque tous ses officiers furent tués ou blessés : lui-même supporta des fatigues auxquelles aurait succombé le plus dur soldat. Il semblait ne rien sentir que le courage qui l'animait. On ne put le forcer à quitter Stralsund que lorsqu'il fut impossible d'y tenir. Dès que le roi fut en sûreté, le général Luker rendit la place aux alliés : c'était leur remettre des cendres et des décombres.

Journ. Pet. Vel. Pierre envoyait en même temps de nouveaux secours en Poméranie : lui-même s'em-

barqua sur sa flotte, descendit à Upsal, en 1715.
considéra le port, sans faire, sans éprouver Juillet.
d'hostilités, comme s'il eût visité l'un des
ports de ses états. L'armée de la flotte fit une Jiiié Pet. Vel.
descente dans l'île de Gothland : rien n'y pouvait exciter la cupidité des vainqueurs; on
ne trouva, l'on ne prit que des bestiaux.

Mais perdons un instant de vue les opérations d'une guerre désormais languissante.
C'est le vainqueur de Charles, le législateur
de la Russie, l'arbitre du Nord, qui fixe à
présent l'attention de l'Europe et qui mérite
d'attacher la nôtre.

Jamais il ne donna tant d'activité à sa marine. Le plus beau spectacle dont jouissait
Pétersbourg était celui de ses nouveaux vaisseaux, construits dans son amirauté, lancés
sur les eaux de la Néva, tandis que d'autres
vaisseaux, achetés en Hollande et en Angleterre, abordaient au port de Cronslot.

Pierre fonda une école de marine à Pétersbourg. Les élèves, choisis dans la jeune noblesse, eurent pour maîtres des Anglais et Journ. Pet. Vel.
des Russes instruits par une longue expérience. Cette école, connue sous le nom de
corps des cadets de la marine, a été transportée depuis à Cronstadt. Le prince portait
en quelque sorte jusqu'au fanatisme le désir

1715. de voir tous ses sujets se former à la navigation. Il ne permit pas de construire un pont sur la Néva; il défendit même de passer dans des chaloupes à rames cette rivière souvent agitée : il fallut que les marchands, les artistes, les gens de lois, les femmes, imitassent l'intrépidité du monarque, et bravassent quelquefois la mort dans des chaloupes à voiles. Il arrivait des malheurs, le prince le savait; mais il avait voulu, et rien ne changeait ses inflexibles volontés.

Müller.

Jitié Pet. Vel.

S'il abandonnait ses sujets à la mort sur les eaux, il protégeait leur vie contre le feu, et défendit de bâtir des maisons de bois dans les plus beaux quartiers de Pétersbourg. Il montrait dans les incendies le même courage qu'à la tête des armées. Dès que le son désastreux du tocsin frappait son oreille il courait à l'édifice incendié, précédait les travailleurs, leur donnait l'exemple de l'adresse et de l'intrépidité. A le voir au milieu des flammes, courir, la hache à la main, sur des poutres en feu, on l'eût pris pour un malheureux propriétaire, en lutte contre les feux dévorans pour sauver les restes de sa fortune.

Les anciennes lois de Russie laissaient aux enfans un partage égal dans l'héritage de leurs pères. Pierre ordonna que les biens, immeu-

bles, propres ou acquis, passassent à celui des 1715.
enfans mâles que le père en jugerait le plus digne et qu'il désignerait par son testament, sans aucun égard pour le droit d'aînesse, et que les biens-meubles fussent partagés, suivant la volonté du père ou de la mère, aux autres enfans des deux sexes. Un père qui n'avait que des filles devait choisir entre elles une héritière des immeubles. Le citoyen qui ne laissait point de postérité pouvait nommer un héritier de ses immeubles entre ses parens ou hors de sa famille. On sent quel était le but du législateur; la fortune des enfans se trouvant dans la dépendance du père, ils devaient chercher à gagner sa tendresse et son estime pour mériter la plus solide portion de son héritage. Les familles riches conservaient leur splendeur, parce que les biens-fonds n'étaient pas divisés. Les enfans qui ne partageaient que les biens-meubles se trouvaient forcés, par le besoin, à faire eux-mêmes leur fortune et à prendre du service. Les serfs étaient enfin plus heureux, parce qu'ils sont toujours moins opprimés par un seigneur riche que par un pauvre gentilhomme, qui, pour satisfaire lui-même à ses besoins, leur arrache la subsistance et suce jusqu'aux dernières gouttes de leur sang.

1715. Mais, d'un autre côté, cette loi renfermait des clauses bien dures et contraires même à la justice. Celui qui, n'ayant hérité de son père qu'une portion du mobilier, entrait dans le service militaire et faisait quelques épargnes, ne pouvait les employer à des acquisitions immobilières qu'après sept ans de service. Si, au lieu de porter les armes, il se déclarait pour quelque fonction civile, il ne pouvait faire d'acquisitions qu'après dix ans, et qu'après quinze, s'il embrassait le commerce ou les arts. Tout homme a le droit d'employer le fruit de ses travaux de la manière qui lui paraît la plus avantageuse, et de se choisir lui-même un état. Si le magistrat qui maintient le dépôt des lois, si le négociant qui enrichit son pays, si le citoyen qui en augmente la splendeur par les productions du génie et des arts, si le noble qui rend ses terres plus fécondes servent aussi-bien la patrie que celui qui la défend les armes à la main, la loi que nous venons de rapporter est condamnable : elle a été abrogée dans la suite.

Mais cette même loi mériterait d'être dévouée à l'exécration de la postérité, si Pierre ne l'avait promulguée que pour préparer l'exhérédation de son fils et le procès atroce dont nous serons trop tôt obligés de rendre compte.

Cependant le peuple gémissait sous le poids des exactions : l'armée ne recevait pas de paye ; des milliers d'hommes employés aux travaux de Pétersbourg périssaient de misère ; la cherté des vivres faisait gémir toutes les parties de la nation ; le prince payait plus cher la subsistance de ses troupes et les munitions de guerre que s'il les eût fait acheter dans les marchés : c'est que ces entreprises étaient tombées entre les mains des grands de la cour, qui se les faisaient adjuger sous des noms étrangers. Il fallait que le produit illicite de ces affaires satisfît leur insatiable cupidité, celle de leurs créatures et celle des agens et des complices de leurs manœuvres criminelles. Avant que le soldat, le travailleur reçût une nourriture grossière et mesurée, il fallait que ces riches et cruels oppresseurs eussent payé les objets de leur luxe, de leurs passions, de leurs fantaisies.

1715.
Ibid. et Mém. d'un minist. étranger.

Pierre, trop souvent absent de ses états, trop distrait par la vaste étendue de ses desseins, ne voyait pas tous ces maux : il s'en aperçut quand ils furent portés à leur comble ; mais sa confiance dans la fidélité de ceux qu'il employait l'empêcha long-temps d'y trouver un remède. Les coupables se cachaient d'autant mieux qu'ils étaient autour de lui.

1715. De nouvelles mesures furent prises pour éviter à l'avenir de pareils désordres ; un tribunal fut établi pour rechercher, pour juger les auteurs des déprédations. Pierre eut la douleur de trouver parmi les coupables les hommes qu'il chérissait le plus, et dont les talens l'avaient mieux servi : le prince Menchikof, le comte Apraxin, général-amiral ; Brus, grand-maître de l'artillerie ; Kikin, président de l'amirauté. Ils rachetèrent chèrement leur vie, ou plutôt ils la durent à l'amitié du souverain ; car que pouvaient donner des hommes qui, suivant la rigueur des lois, avaient mérité de voir tous leurs biens confisqués ?

Le prince Volkonski, gouverneur d'Arkhangel, fut arquebusé ; le vice-gouverneur de Pétersbourg et plusieurs sénateurs eurent le knout. Peut-être dans ces actes de justice se mêla-t-il encore de cruelles iniquités. Les juges étaient des majors, des capitaines, des lieutenans aux gardes. C'était devant eux que devaient comparaître leurs supérieurs dans les armées et les membres les plus illustres de l'administration. Ces militaires, accoutumés à porter contre leurs soldats des jugemens expéditifs, connaissaient peu l'art si difficile de suivre le coupable dans tous les détours dont

il enveloppe son crime, et de trouver l'inno- 1715.
cent dans un accusé timide, que poursuivent avec adresse des ennemis acharnés. Il est vrai que le tsar lui-même dirigeait les opérations de ces juges, partageait leurs travaux, passait des jours entiers au sénat; mais ce prince, devenu défiant, parce que dès sa première jeunesse il avait été environné, assailli par le crime, ne pouvait-il pas être souvent un juge prévenu, et toutes ses préventions ne devenaient-elles pas des arrêts de mort? Enfin les commissaires de cette chambre de justice avaient une part considérable dans les biens des coupables; ils étaient excités par leur intérêt à ne pas trouver d'innocens.

Des criminels furent punis : il rentra peu de chose dans la caisse du souverain, et les peuples ne purent être dédommagés des maux qu'ils avaient soufferts. Ils reçurent de nouveaux gouverneurs et ne furent pas moins opprimés.

Ce n'est pas que le souverain n'eût cherché le moyen de faire monter jusqu'à lui le cri du malheureux. Il défendit d'afficher, comme on faisait auparavant, des placards contre les oppresseurs, ou de faire courir des lettres anonymes souvent séditieuses; mais il ordonna de lui porter les plaintes à lui-même.

1715. Remède impuissant. Comment un malheureux, opprimé à Kazan, à Tobolsk, pouvait-il faire parvenir ses plaintes au souverain, à Pétersbourg, sur les mers, dans les cours étrangères, à la tête des armées? L'aurait-il pu, quand le prince eût été dans la même ville, mais entouré des complices, des amis, des parens de l'oppresseur? Les courtisans égorgent le faible d'une main, et ferment de l'autre les yeux du prince.

Pierre n'était pas occupé seulement à punir les déprédateurs de l'état; il cherchait à lui ouvrir de nouvelles sources de richesses : il envoyait le capitaine Boucholz visiter la petite Boukharie, qui s'étend depuis le district de Nertchinsk, aux confins de la Sibérie, jusqu'à l'Inde et au Thibet, en traversant le pays des Mongols. On assurait qu'il s'y trouvait du sable d'or; mais il espéra du moins y trouver la route d'un riche commerce avec l'Inde.

Il conçut aussi la pensée d'ouvrir un autre chemin à ce commerce par la grande Boukharie, et y envoya un prince Tcherkaski. Il croyait que l'Amou-Daria, que les Romains appelèrent *Oxus*, se jetait autrefois dans la mer Caspienne, et que ce fleuve avait été forcé par les Kalmouks à conduire ses eaux dans le lac Aral. Il voulait retrouver les traces de son

ancien lit, le rétablir et y expédier ses vaisseaux du port d'Astrakhan. 1715.

Il envoyait en même temps une ambassade en Perse pour chercher à lever les obstacles qui gênaient le commerce entre les deux nations; mais Chackh-Hussein, qui chancelait sur son trône, n'était déjà plus maître des chemins que suivaient les caravanes de Russie.

Cependant des forts s'élevaient sur l'Irtich, et une maison de plaisance, Péterhof, sur le golfe de Pétersbourg. Les Tatars du Kuban firent du côté de Kazan une incursion subite; poursuivis, atteints, battus, dispersés, ils perdirent le fils de leur souverain, qui fut pendu par l'ordre d'un colonel russe.

Pierre resserrait en même temps ses liaisons avec la Chine. Cham-hi lui demandait un médecin. Pierre lui envoya, sous ce titre, le chirurgien anglais Laurent Lange, recommandant à ce dernier de prendre connaissance de l'état politique de la Chine, de ses productions, de ses fabriques et de son commerce.

On avait commencé dès le milieu du dix-septième siècle à dresser des cartes de Russie. Il en existait de générales et de particulières; mais aucune n'était exacte, parce qu'elles avaient été dressées par des étrangers qui ne connaissaient qu'imparfaitement les pays

1715. qu'ils traçaient. Des géographes furent envoyés dans les différentes provinces pour en dresser des cartes moins infidèles. Ce fut Pierre qui le premier fit mieux connaître la forme de la mer Caspienne. La géographie de la Russie a fait dans ces derniers temps des progrès nouveaux par les voyages de savans académiciens qui ont visité les parties les plus reculées de l'empire. C'est un grand service que le gouvernement a rendu à l'esprit humain, de faire voyager des philosophes chez des barbares. Des sages ont étudié l'homme chez les Kamtchadales, les Kalmouks et les Bachkirs; mais ce n'est pas le règne de Pierre Ier qui fut illustré par les voyages et les travaux des deux Gmélin, des Steller, des Müller, des Pallas, des Guldenstædt, des Géorgi, des Laxman.

Les récréations du tsar étaient ou des plaisirs qui exigeaient de la vigueur et qui la consumaient, ou des travaux capables d'effrayer la mollesse. Il se plaisait à braver les tempêtes, à montrer, à inspirer son courage à ses matelots abattus par la crainte. Lui-même alors prenait en main le gouvernail, donnait ses ordres avec tranquillité, se chargeait des manœuvres les plus difficiles, donnait, au milieu du danger, des leçons de marine à l'équipage, et faisait admirer également son agi-

lité, sa force et son adresse. On l'a vu quel- 1715.
quefois malade de la fièvre, que, malgré la force de son tempérament, lui avait donnée la fatigue. Si Catherine ne pouvait partager ses travaux, elle se rendait au moins la compagne de ses périls.

D'autres fois, se livrant à des occupations moins dures et renfermé dans l'étroite enceinte de sa maison (car il fuyait les palais), se servant lui-même, se suffisant à lui-même, il s'amusait à des ouvrages du tour. Il était le meilleur tourneur de son empire, et l'un des meilleurs de l'Europe. On conserve, on admire un grand nombre de ses ouvrages.

Souvent il allait sur le port s'entretenir familièrement avec les matelots étrangers. Vêtu simplement comme eux, plus habile qu'eux dans leur métier, ne leur parlant que des objets familiers à leur profession, partageant, excitant leur gaieté, buvant, fumant avec eux, il leur faisait oublier son rang. Quand il visitait ses chantiers il ne se contentait pas d'y porter le coup-d'œil d'un souverain qui encourage des travailleurs; mais il prenait, comme à Sardam, la scie et la hache, et calfatait des vaisseaux de ses mains victorieuses. Plusieurs fois il exécuta les plus rudes travaux des forges.

1715. Hors du commandement, les soldats trouvaient en lui leur égal. Ce n'était pas un prince affable qui s'abaissait à parler à des malheureux ; c'était un homme qui conversait avec des hommes.

Quelquefois aussi, comme nous l'avons vu, il divertissait le peuple par des fêtes plaisantes. C'est ainsi qu'il fit pompeusement enterrer l'un de ses nains : vingt-quatre nains suivaient le convoi, les naines venaient après ; le tsar et la cour fermaient cette marche moins funèbre que burlesque.

Chaque jour il sortait et ne se servait jamais de carrosse ; tout le monde pouvait l'approcher, lui parler. Souvent il allait à pied : en hiver il se servait d'un traîneau, et, après la fonte des neiges, d'une espèce de cabriolet étroit, découvert et non suspendu. Qui aurait osé se livrer à la mollesse sous les yeux d'un tel monarque ?

Il trouvait encore le temps de tenir un journal de ses guerres avec la Suède et la Turquie, et d'écrire un grand nombre de lettres à ses amis ; car on peut donner ce titre à ses généraux, à ses ministres. Mais l'amitié du tsar était terrible : dans ses emportemens il oubliait et ses attachemens et les services rendus, et son rang et lui-même. Dans la colère, dans

l'ivresse, il frappait ses amis, et quand ils étaient malades des coups qu'ils avaient reçus, il leur envoyait des médecins, il allait les visiter, les consoler, les soulager lui-même. 1715.

Il tenait des notes exactes de toutes ses vues, de tous ses projets, de toutes les lettres qu'il écrivait. On a déjà publié un recueil de ces notes, que le nom de leur auteur rend précieuses.

Anecdotes de Pierre le Grand.

Les étrangers et les peuples conquis jouissaient, sous la domination de ce prince, d'une entière liberté de conscience; mais les razkolniks, ou hérétiques de la nation, étaient toujours sévèrement recherchés. Pierre les craignait, parce que l'un d'eux, fanatique ardent, avait tenté de l'assassiner. Il les crut tous dangereux; il voulut les forcer à l'abjuration de leur pensée. On n'en convertissait aucun, et l'on punissait cruellement des malheureux dont tout le crime était de penser comme leurs pères. Trois cents de ces infortunés, poursuivis par des soldats, pressés, enveloppés, se réfugièrent dans une église, y mirent le feu et se jetèrent eux-mêmes dans les flammes avec leurs enfans, martyrs d'une folle persuasion ou plutôt victimes du gouvernement qui les persécutait. Pierre, frappé de leur constance et touché de leur malheur, ordonna

Mém. d'un min. étranger.

1715. de laisser vivre les autres en paix, pourvu qu'ils ne cherchassent pas à répandre leurs
1716. sentimens, à faire des prosélytes. Des provinces sont remplies de ces hérétiques; la Russie n'a pas de sujets plus doux, plus tranquilles, de marchands plus intègres, d'ouvriers plus laborieux. Ils se distinguent extérieurement par leur attention scrupuleuse à laisser croître leur barbe, et les négocians étrangers ne traitent pas volontiers avec les Russes imberbes [1].

[1] M. Joannof cite, dans son *Traité sur les razkolniks*, dont nous avons déjà parlé dans ce volume, plusieurs faits qui prouvent le fanatisme de cette secte. Elle ne voulut pas d'abord prier Dieu pour les souverains de Russie; l'impératrice Anne envoya au couvent de Pomorie une commission qui trouva dans les cellules des moines et des nonnes beaucoup de matières combustibles qu'on destinait à l'incendie du couvent. On les empêcha de se brûler, et on les engagea par la douceur à prier dorénavant Dieu pour leur souverain; mais les Philippannes, qui habitaient un autre couvent, traitèrent les Pomoriens d'hérétiques, refusèrent de prier pour l'impératrice, barricadèrent les portes de leur couvent, et s'y brûlèrent en présence de la commission. Vingt ans après, les razkolniks du couvent de Zelenetzki en firent autant. En 1781, un razkolnik du gouvernement de Novgorod, après avoir rebaptisé sa femme et ses enfans, les assassina la nuit suivante. Interrogé sur les motifs de cette cruauté, il répondit qu'il était sûr de les avoir fait entrer dans le paradis, et qu'il brûlait du désir de périr comme martyr de sa sainte action, afin de les re-

Nous avons saisi quelques instans de la vie paisible du prince, il est temps de le suivre dans ses nouveaux voyages. 1716. 26 janvier.

Il part de Pétersbourg avec son épouse, passe par Riga et se rend à Dantzick; il commande en maître dans cette ville libre, et met les magistrats à contribution pour les punir du commerce qu'ils font avec les Suédois et de l'asile qu'ils leur accordent; ils laissent dans le port deux lieutenans, chargés de visiter tous les vaisseaux qui pourront y entrer, et d'arrêter ceux qui appartiendront à la Suède, ou qui seront chargés de marchandises suédoises. Journ. Pet. Vel.

joindre. M. Joannof assure que le suicide est très-commun parmi eux, et il raconte plusieurs traits qui, s'ils sont vrais, doivent inspirer de l'horreur contre les razkolniks; mais on aime à croire que le récit de cet auteur, quoiqu'il ait d'abord appartenu à cette secte, est fort exagéré. On a opposé à ses accusations la vie paisible et laborieuse que mènent les razkolniks établis en Pologne. Voyez *Berlinische Monatschrift*, tome X, 1803. Ceux-ci n'ont de remarquable que quelques rites innocens; par exemple, ils portent toujours une croix sur la poitrine; ils purifient tout ce qu'ils achètent au marché par des révérences; ils ne s'inclinent que devant les images faites par des hommes de leur secte; ils ont de longs jeûnes; ils font le signe de la croix avec le pouce, le quatrième et le petit doigt. Le dernier de ces rites est pour eux d'une grande importance, et ils y tiennent avec beaucoup d'opiniâtreté. *D.*

1716. Depuis que Charles était sorti de la Poméranie, les rois de Prusse et de Danemarck et l'électeur de Hanovre tenaient bloquée la forteresse de Vismar. Cette ville est située sur la mer Baltique, à sept lieues de Lubeck : un port formé par la nature la rend commerçante; elle avait appartenu aux ducs de Mecklenbourg, qui en étaient moins les souverains que les protecteurs, et avait été cédée à la Suède par le traité de Westphalie. Pierre avait dessein de la rendre à Charles Léopold, duc de Mecklenbourg, à qui il avait promis la princesse Catherine, fille aînée de son frère Ivan. Il envoya le prince Repnin, avec de l'infanterie, renforcer les assiégeans; mais la place se rendit pendant que ce secours était en marche. Quand les Russes arrivèrent on ne voulut pas les recevoir, et la ville fut remise au roi de Danemarck. Pierre ne dissimula pas à ce prince son ressentiment, et commença dès-lors à se refroidir pour ses alliés.

C'est pendant son séjour à Dantzick qu'il publia son code militaire. Dans cette même ville, où il agissait en maître, il eut une entrevue avec le roi de Pologne, qui en était inutilement le protecteur, il y célébra les noces de sa nièce avec le duc de Meklenbourg Auguste assista à la cérémonie de ce mariage.

L'escadre de galères russes avait hiverné en Courlande; elle met en mer, et Pierre va l'attendre à Kœnigsberg: il s'embarque, il reste trois jours à la rade de Dantzick et lève l'ancre pour aller en Poméranie. En même temps l'armée de terre s'avançait vers le Mecklenbourg, sous les ordres de Chérémétef. Pierre a dans Stettin des conférences secrètes avec le roi de Prusse. 1716.

Cependant les Polonais, ennemis d'Auguste, encouragés par le retour de Charles XII, font une nouvelle confédération dans laquelle entre presque toute l'armée de la couronne. Pierre, dont Auguste implore le secours, est las enfin d'être acteur dans les différens du prince et de la république; il se contente d'offrir sa médiation, et, pour la rendre plus respectable, il ordonne au général Renn de se tenir avec son armée sur les frontières de la Pologne. Ibid. et Jitié Pet. Vel.

Les vaisseaux suédois troublaient le commerce de la Baltique: Charles XII avait rassemblé une armée de trente-cinq mille hommes; il se promettait de relever dans le Nord la gloire de ses armes et de se venger de ses ennemis en Allemagne. L'électeur de Hanovre et le roi de Danemarck devaient être ses premières victimes. Déjà, pendant l'hiver, il s'était

1716. jeté sur la Norwège, et s'y était rendu maître de quelques places.

Pierre vit à Hambourg le roi de Danemarck. Malgré les sujets de plainte que lui avait donnés ce monarque, il lui promit de l'aider à conquérir la Scanie, et de joindre sa flotte à celle des puissances alliées, pour rétablir la liberté du commerce sur la Baltique.

Il reçoit à Copenhague cinq vaisseaux de ligne, une frégate, qu'il a fait acheter en Angleterre, et deux vaisseaux qui lui viennent d'Arkhangel; il va lui-même chercher sa flotte de galères à Rostock : il fait transporter ses troupes de terre en Danemarck. La courageuse et forte Catherine ne le quitte presque pas au milieu de tant de fatigues.

On apprend que la flotte suédoise est à la hauteur de l'île de Moon. On mettrait en mer, sans les différens délais qu'apportent les Danois. Le tsar presse; l'amiral anglais n'est pas moins impatient. Enfin, le 5 août, Pierre arbore son étendard de commandant-généralissime des flottes russe, anglaise, danoise et hollandaise: « Les nations les plus expérimentées sur la mer, dit un auteur ingénieux, » voulaient déjà bien obéir au premier de » tous les Russes qui eût connu la mer ». Il est salué par tous les amiraux; le signal du dé-

Fontenelle, éloge de Pierre I.

part est donné. Les vaisseaux marchands, long-temps retenus au port, sortent et ne craignent plus d'ennemis. La flotte guerrière était composée de seize vaisseaux russes, d'un même nombre d'anglais et de danois, sans compter les frégates et les senaus, et de vingt-cinq hollandais. Les Suédois n'osent braver une flotte si formidable et se cachent dans leurs ports. Les alliés rentrent dans Copenhague sans avoir aperçu l'ennemi. 1716.

Arrêtons-nous à considérer la situation réciproque de Pierre et de ses alliés. Ils étaient mutuellement dans un état de crainte et de défiance. L'accroissement des forces maritimes des Russes et le mariage d'une nièce du tsar avec le duc de Mecklenbourg excitaient les défiances de l'Allemagne et déplaisaient surtout aux villes anséatiques. Les soupçons prirent encore plus de force quand Pierre demanda que Vismar fût rendue à son gendre, et quand il fit passer dans le Mecklenbourg six mille hommes de troupes. On pensa même que son dessein était d'engager l'époux de sa fille à lui vendre son duché. Par cette acquisition il aurait possédé une voix dans la diète de l'empire, et il se flattait peut-être de réunir un jour à la couronne de Russie la triple couronne de l'empire germanique.

1716. Les rois de Prusse, de Danemarck, de Pologne et l'électeur de Hanovre redoutaient un voisin si puissant. Ils lui avaient demandé des secours pour chasser les Suédois de Poméranie ou plutôt pour s'emparer des pays qui leur convenaient et qui appartenaient à la Suède. Ces alliés intéressés étaient satisfaits, et comme ils n'attendaient plus des bienfaits nouveaux, ils commençaient à haïr leur bienfaiteur. Le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, avait Brême et Verden, le roi de Prusse Stettin, le roi de Danemarck Stralsund et Vismar; les deux premiers n'avaient plus besoin du tsar, mais le roi de Danemarck voulait posséder la Scanie, et, trop faible pour la conquérir, il espérait s'en rendre maître à l'aide des Russes. Les autres puissances lui permirent aisément de les retenir; s'il réussissait dans son entreprise, on emploierait ensuite la force, s'il était nécessaire, pour chasser de l'Allemagne ces Russes désormais inutiles aux intérêts des alliés. Si l'on manquait la conquête, il y aurait du moins des actions sanglantes: les Russes, toujours exposés aux plus grands dangers, ne tarderaient pas à s'affaiblir, et les restes de ces alliés dangereux se disperseraient enfin d'eux-mêmes dans les états du roi de Danemarck.

Pierre pénétrait les vues de ses faux amis; 1716.
ils lui étaient surtout devenus suspects depuis l'affaire de Vismar. Leur alliance perfide lui avait été long-temps onéreuse et ne lui était plus nécessaire. Il n'avait jamais eu qu'une ambition raisonnée; elle était satisfaite. Il possédait la Livonie, la Carélie, la Finlande. La marine qu'il avait créée s'était signalée par des victoires: il ne craignait plus la Suède affaiblie. Devait-il s'imposer de nouvelles fatigues, épuiser ses finances, sacrifier ses sujets pour augmenter les forces d'un allié jaloux? Etait-ce pour servir la cause du Danemarck qu'il était souverain, ou pour consulter et ménager les intérêts de son empire?

Cependant le roi de Danemarck le sollici- JitiéPet Ve.
tait de hâter l'entreprise contre la Scanie. Pierre représenta qu'on ne pouvait sans témérité l'entamer en automne; que ce serait trop hasarder que de vouloir faire une descente devant une armée aussi forte que celle des Suédois; que, si l'on ne réussissait pas d'abord, le temps ne permettrait plus de faire de nouvelles tentatives; qu'il fallait commencer par préparer des magasins, puisque la fertilité du pays était épuisée par trente mille Suédois qu'elle nourrissait; qu'enfin, si les villes opposaient la moindre résistance, il

1716. ne voyait pas où les troupes pourraient passer l'hiver.

Il déclara donc qu'il n'entreprendrait rien avant le printemps : c'était détruire toutes les espérances des alliés. On prétend qu'ils comptaient, pendant l'automne, s'emparer de la Scanie, et forcer Charles XII à leur abandonner leurs conquêtes. Dans la campagne suivante ils auraient réuni toutes leurs forces pour chasser les Russes du Mecklenbourg et de toute l'Allemagne. Les pressantes sollicitations du roi de Danemarck ne purent changer les résolutions de Pierre ; les soins du ministre et de l'amiral d'Angleterre furent également inutiles.

Le roi de Danemarck, piqué des refus opiniâtres du tsar, lui reprocha de trahir les alliés et d'entretenir des intelligences avec le roi de Suède ; il est probable qu'en effet, depuis l'affaire de Vismar, Pierre avait quelque correspondance, au moins indirecte, avec le baron de Goertz. Frédéric affecta de craindre que les Russes n'attaquassent Copenhague [1]. L'amiral anglais Norris eut ordre

[1] On a encore récemment accusé Pierre Ier d'avoir formé le dessein de s'emparer du Sund et de prendre Copenhague, pendant qu'il amusait Frédéric d'un projet de descente en Scanie.

d'attaquer la flotte russe si l'expédition de 1716.
Scanie ne se faisait pas. Il n'osa obéir, parce que cet ordre ne venait pas d'Angleterre ; il était seulement émané de la chancellerie de Hanovre, et avait été dressé par Berensdorf, ministre de cet électorat. C'était lui qui conduisait et les conseils de l'électeur et ceux de Danemarck ; il ne respirait que la ruine des Russes; il avait tramé toutes les intrigues qui se formèrent contre eux à Copenhague, et il parvint à les brouiller avec l'Angleterre.

Enfin Pierre retira ses troupes des états de Frédéric. Une partie fut conduite dans le Jiué Pet. Vel.
Mecklenbourg pour protéger le duc contre la noblesse, elle-même protégée par le roi d'Angleterre ; une autre passa sur les frontières de la Pologne, et la plus grande partie de la flotte retourna à Pétersbourg.

Le roi d'Angleterre pria l'empereur de travailler à chasser les Russes de Mecklenbourg; il les représentait comme redoutables à tous les membres de l'empire : il faisait cette demande non pas en qualité de roi de la Grande-Bretagne, mais comme directeur du cercle de Basse-Saxe. Avait-il oublié que lui-même, en cette qualité, avait appelé les Russes en Allemagne pour obtenir Brême et Verden ?

1716. Le roi de Suède voulut tirer parti de la mésintelligence de ses alliés. Il ordonna au baron de Goertz, son ministre à la Haye, et à son ministre à Vienne, de faire des avances pour la paix. Il fit déclarer que, si l'assem-
Octobre. blée de Brunsvick avait pour but d'établir une paix générale entre la Suède et ses ennemis, il y donnerait volontiers les mains et se remettrait à la médiation de l'empereur et de la France; mais que, s'il s'agissait seulement de mettre des bornes aux entreprises violentes qui troublaient le repos de l'Allemagne, l'empereur, comme juge suprême de l'empire, voudrait bien faire rendre à la Suède les contrées de l'Allemagne qu'elle avait perdues. Il ajoutait que dès qu'il serait instruit du vrai dessein de l'assemblée il ne manquerait pas d'y envoyer ses plénipotentiaires. Comme cette déclaration ne répondait pas aux vues des ennemis de la Suède, l'assemblée de Brunsvick n'eut aucun effet.

Charles ne marquait pas d'éloignement pour faire une paix séparée avec la Russie, et le tsar ne songeait plus qu'à se venger du roi de Danemarck et de l'électeur de Hanovre. Ses états étaient tranquilles, la cause de ses alliés ne l'intéressait plus, et le repos, qu'il n'avait jamais connu, lui semblait un état violent et

douloureux : il aimait la Hollande, désirait la 1716.
revoir et ne connaissait pas encore la France : le sénat veillait à Pétersbourg sur toute l'administration ; l'amiral Apraxin et d'autres généraux protégeaient les pays conquis sur les côtes de la Baltique et sur celles des golfes de Bothnie et de Finlande ; le feld-maréchal Chérémétef, commandant les troupes du Mecklenbourg et des frontières de la Pologne, avait les yeux ouverts sur les démarches des alliés. Ces circonstances et le penchant du tsar l'engagèrent à faire un second voyage à l'occident de l'Europe, non plus pour se perfectionner dans les arts, mais pour étudier de plus près l'esprit des cours, pour en pénétrer les secrets, et surtout pour suivre le fil d'une intrigue qui se tramait en Hollande, et à laquelle il était intéressé. Il partit de Schverin avec son épouse, enceinte et déjà fort avancée dans sa grossesse.

Il passa par Hambourg : il vit Altona, cette Journ. Pet. Vel.
ville réduite en cendres par Steinbock, mais qui renaissait plus belle qu'elle n'avait été. Les habitans de Brême le traitèrent comme leur libérateur. Il traversa la Vestphalie et 1717.
passa enfin en Hollande. Catherine, qui s'était sentie indisposée, s'était arrêtée à Vesel : elle y mit au monde un fils qui ne vécut qu'un

1717. jour. La princesse, bientôt rétablie, alla rejoindre son époux. Elle était accouchée le 14 janvier, et arriva un mois après à Amsterdam [1].

[1] Dans les *Mémoires de la margrave de Bareith*, Paris, 1811, tome I, il y a quelques détails curieux sur le séjour que firent en 1717 le tsar et la tsaritse à Berlin. L'auteur a un peu chargé ses tableaux et écrit très-mal; mais le fond de son récit paraît être vrai : « La tsaritse, dit-il entre autres, débuta par baiser la main à la reine (de Prusse), ce qu'elle fit à plusieurs reprises. Elle lui présenta ensuite le duc et la duchesse de Mecklenbourg qui les avaient accompagnés, et quatre cents soi-disant dames qui étaient à sa suite. C'était pour la plupart des servantes allemandes, qui faisaient les fonctions de dames, de femmes-de-chambre, de cuisinières et de blanchisseuses. Presque toutes ces créatures portaient chacune sur les bras un enfant richement vêtu, et lorsqu'on leur demandait si c'étaient les leurs, elles répondaient en faisant des salamalecs à la russienne : *Le tsar m'a fait l'honneur de me faire cet enfant*..... La tsaritse était petite et ramassée, fort basanée, et n'avait ni air ni grace. Il suffisait de la voir pour deviner sa basse extraction. On l'aurait prise, à son affublement, pour une comédienne allemande. Son habit avait été acheté à la friperie; il était fait à l'antique et fort chargé d'argent et de crasse. Le devant de son corps de jupe était orné de pierreries; le dessin en était singulier; c'était une double aigle dont les plumes étaient garnies du plus petit carat et très-mal monté. Elle avait une douzaine d'ordres et autant de portraits de saints et

Toujours curieux de recueillir des fruits de ses voyages, Pierre visita toutes les fabriques et toutes les manufactures, vit les savans et s'instruisit du commerce de l'Angleterre et de la Hollande. Il conduisit son épouse à Sardam, 1717. Jitié Pet.Vel.

de reliques attachés tout le long du parement de son habit, de façon que lorsqu'elle marchait on aurait cru entendre un mulet, tous les ordres, qui se choquaient l'un l'autre, faisant le même bruit. Le tsar, en revanche, était très-grand et assez bien fait; son visage était beau, mais sa physionomie avait quelque chose de si rude qu'il faisait peur. Il était vêtu à la matelote et avait un habit tout uni. La tsaritse, qui parlait très-mal allemand et qui n'entendait pas bien ce que la reine lui disait, fit approcher sa folle et s'entretint avec elle en russien. Cette pauvre créature était une princesse Golitzin, qui avait été réduite à faire ce métier-là pour sauver sa vie. Ayant été mêlée dans une conspiration contre le tsar, on lui avait donné deux fois le knout...... On fit voir au tsar tout ce qu'il y avait de remarquable à Berlin, et entre autres le cabinet de médailles et de statues antiques. Il y en avait une parmi ces dernières, à ce qu'on m'a dit, qui représentait une divinité païenne dans une posture fort indécente.... Le tsar l'admira beaucoup, et ordonna à la tsaritse de la baiser: elle voulut s'en défendre, il se fâcha, et lui dit en allemand corrompu: *Kopab*, ce qui signifie: Je vous ferai décapiter si vous ne m'obéissez... La tsaritse eut si peur qu'elle fit tout ce qu'il voulut. Il demanda sans façon cette statue et plusieurs autres au roi, qui ne put les lui refuser...». *D.*

1717. et lui fit voir le théâtre et les compagnons de ses anciens travaux. Son chantier était changé en une maison agréable, qu'on appelait *la maison du prince*.

Ce fut dans ce voyage et après toutes les grandes choses qu'il avait faites qu'il dit à un magistrat : « J'ai pu réformer ma nation et je » n'ai pu me réformer moi-même ». Il se plaignait souvent avec douleur d'avoir été mal élevé et de n'avoir pu corriger les vices de sa première éducation. Cet aveu mérite qu'on ne lui reproche qu'avec indulgence les fautes dans lesquelles il est tombé et les cruautés qui dégradèrent trop souvent en lui la justice; car toutes les fois qu'il se montra féroce il croyait n'être que juste.

Anecdotes de Pierre le Grand.

Il ne put jamais apprendre ce que, même en exerçant la justice, il devait à son rang, à la décence, au respect pour l'humanité. Il avait toujours marqué beaucoup de bienveillance pour une demoiselle Hamilton, fille d'honneur de la cour : on soupçonnait même qu'il y avait eu entre eux plus que de l'amitié. Cette fille eut le malheur de concevoir un fruit de ses galanteries et de l'étouffer à sa naissance. Le crime fut découvert, et Pierre permit qu'elle fût condamnée : il fut juste; mais il fut barbare quand il alla voir sur l'échafaud cette

malheureuse qu'il avait aimée, quand il lui 1717.
donna un baiser sur le front, en l'exhortant à supporter avec résignation la peine de son crime, quand il ne fit que se détourner au moment où le bourreau frappa le coup mortel, quand rejaillirent peut-être sur lui des gouttes du sang de celle dont il avait reçu les caresses.

Il resta en Hollande jusqu'au printemps, occupé de projets politiques, et ne paraissant l'être que de ses amusemens; observant d'un œil attentif et curieux la trame que Goertz ourdissait, et feignant de ne la pas apercevoir. Le baron de Goertz était chargé des pouvoirs de Charles XII pour faire à la Haye des propositions de paix. Le but de ce ministre était de rendre le prince capable encore, après ses malheurs, de donner des lois aux souverains du Nord. Il ne pouvait remplir ses vues qu'en unissant ensemble les intérêts de la Russie et de la Suède. Cet avantage devait être acheté par des sacrifices : on céderait au tsar la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Carélie. C'était seulement se soumettre à la nécessité, et consentir à une perte déjà faite et qu'on ne pouvait plus réparer; mais on acquérait les secours du tsar, et Goertz se promettait d'exécuter par eux ses autres desseins; de rétablir Stanislas, d'ôter Stettin au roi de Prusse, d'enlever au

1717. roi d'Angleterre Brême et Verden; de le renverser lui-même du trône, et d'y placer le prétendant, fils de Jacques II [1]. Ce projet ne pouvait réussir que par une rébellion en Angleterre; il la fomenta. Le duc d'Orléans, régent de France, était dans une étroite liaison avec Georges Ier; on lui enlèverait la régence pour ôter à Georges son plus puissant protecteur. L'entreprise était difficile; mais le régent avait un adroit ennemi dans le cardinal Albéroni, premier ministre d'Espagne: Goertz le sait, va le trouver à Madrid, et rencontre en lui un homme qui, sorti de l'obscurité la plus profonde, veut signaler son génie et se rendre célèbre en bouleversant toute l'Europe. De Madrid il passe à Paris, où il répand un million que lui a envoyé le ministre d'Espa-

[1] M. Leclerc est étonné de ce qu'aucun historien de Pierre Ier n'a rapporté les détails d'un plan qui se trouve dans l'Histoire du ministère du chevalier Walpool. On le donne pour avoir été concerté entre le baron de Goertz et Ostermann, ministre plénipotentiaire de Russie; mais ce plan n'a pas eu d'exécution: il doit en avoir été dressé plusieurs autres semblables, à quelques articles près; il paraît avoir été plutôt communiqué par Goertz à Ostermann que concerté entre eux; enfin Voltaire, l'auteur de l'Histoire de Pierre Ier imprimée à Amsterdam, celui de la Vie de Pierre le Grand écrite en slavon, et moi, nous nous rapportons sur les points principaux avec cette pièce.

gne: il étend ses intelligences jusqu'à Rome 1717.
avec le prétendant, que la paix, conclue entre l'Angleterre, la France et la Hollande, avait obligé de chercher un asile dans cette capitale du monde catholique. Après avoir tissu toutes ses intrigues, Goertz revient en Hollande.

Ses mesures étaient tenues fort secrètes; mais Pierre en connut une partie. Le succès lui parut trop incertain pour qu'il dût y entrer: il attendit que les évènemens lui marquassent le parti qu'il devait prendre. Il ne voulut pas même admettre le baron de Goertz auprès de sa personne, pour ne pas donner de soupçons à l'Angleterre et aux Provinces-Unies. Le comte de Güllenbourg, résident de Suède à Londres, fit part aux ministres de Russie des dispositions de son maître pour la paix: ceux-ci virent Goertz en secret: il leur confirma les ouvertures de Güllenbourg, avança quelques propositions et leur laissa entrevoir quelques-uns de ses projets[1]. Ils l'écoutèrent, lui donnèrent des espérances, et eurent l'adresse de ne consentir formellement à rien.

[1] Ce fut probablement alors qu'il leur communiqua le plan conservé dans l'Histoire de Walpool.

1717. Mais enfin tous les projets de Goertz furent découverts lorsqu'il en allait commencer l'exécution. La correspondance entre l'Angleterre, la Hollande et la Suède fut interceptée en Norwège, et le roi de Danemarck l'envoya aussitôt à la cour de Londres. Georges fit arrêter le comte de Güllenbourg, et les états-généraux le baron de Goertz. Ces deux ministres furent interrogés comme des criminels; des écrits trouvés dans leurs papiers confirmèrent les lettres interceptées. Charles devait descendre en Angleterre avec douze mille hommes et avec des armes pour les amis du prétendant, qui avaient promis de se soulever. Georges fit imprimer ces papiers et rendit publique la conduite des ministres de Suède et de leurs partisans. Pierre se trouva lui-même compromis dans ce manifeste.

Si, dans toutes ces menées, sa conduite n'avait pas été nette, elle avait du moins été prudente. Il aurait profité volontiers des intrigues de Goertz, mais il ne les avait pas secondées. Il fut choqué de ce que le roi d'Angleterre avait mis au jour, sans lui en faire part, des écrits qui le compromettaient. Après quelques éclaircissemens, les deux monarques parurent réconciliés, sans s'aimer davantage. Georges aurait bien pardonné au tsar

quelques perfidies politiques; mais il ne lui pardonnait pas sa puissance. 1717.

De Hollande Pierre passe en France. Le maréchal de Tessé vient à sa rencontre jusqu'à Elbeuf avec un escadron des gardes et les carrosses du roi. Il arrive à Paris le 26 juillet; il est reçu au Louvre, où le grand appartement lui était préparé; mais il croit qu'il sera plus libre dans un logement plus modeste, et il va, dès le soir même, se loger au Marais, dans l'hôtel de Lesdiguières, qui appartenait au maréchal de Villeroi : il y fut défrayé de tout. Il y reçut, le lendemain de son arrivée, la visite du régent, et deux jours après celle du roi, qui n'avait encore que sept ans. Le tsar ne savait pas le français : c'était le prince Kourakin, son ambassadeur, qui portait pour lui la parole : le maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV, parlait au nom du jeune monarque. Journ. Pet. Vel.

Le lendemain, Pierre alla rendre sa visite au roi, qui logeait au château des Tuileries. La maison du roi était sous les armes. On amena le jeune prince au devant du tsar, qui le prit et le porta quelque temps dans ses bras. On a prétendu que Pierre employa ce stratagème pour empêcher le roi enfant de prendre sur lui la main et le pas : Voltaire a Voltaire.

1717. combattu cette opinion. Pierre était loin de tenir aux vanités de l'étiquette.

Journ. Pet. Vel. Il visita l'arsenal, le jardin des apothicaires, les cabinets d'anatomie, les ateliers des plus célèbres artistes, l'observatoire, la manufacture des Gobelins, la galerie des plans, l'hôtel des Invalides et presque toutes les maisons royales, depuis Meudon jusqu'à Fontainebleau. Rien ne lui échappa de ce qui pouvait exciter la curiosité d'un voyageur avide de s'instruire. Il vit madame de Maintenon. Quelques conformités entre la fortune de cette femme célèbre et celle de Catherine devaient lui inspirer de l'intérêt. Il voulut assister à l'académie des sciences, et ne dédaigna pas d'être admis au nombre de ses membres : pour mériter cet honneur, il corrigea dans l'assemblée les cartes de Russie et surtout celle de la mer Caspienne.

On lui ménagea de ces surprises agréables qu'inspirent une politesse ingénieuse et le désir d'obliger et de plaire. Il dînait chez le duc d'Antin, ministre des arts : à la fin du repas il vit son portrait, qu'on venait de peindre, placé dans la salle, comme s'il eût été tracé en un instant par une main enchanteresse.

Lorsqu'il alla voir la galerie du Louvre, une médaille qu'on frappait roule à ses pieds; il

la ramasse et reconnaît sa tête : il voit sur 1717.
le revers une Renommée posant un pied sur le globe. On lui explique la légende, formée de ces mots de Virgile : *vires acquirit eundo* (elle acquiert des forces en marchant), et il ne put s'empêcher de s'en faire à lui-même l'application.

On le conduisit à l'église et à la maison de Sorbonne. On assure qu'il embrassa la statue du cardinal de Richelieu en s'écriant : « Grand » homme, je t'aurais donné la moitié de mes » états pour apprendre de toi à gouverner » l'autre » !

Les docteurs de Sorbonne lui représentèrent qu'il serait aisé de réunir l'église russe à celle de Rome ; Pierre leur fit sentir que cette réunion n'était pas si facile qu'ils le pensaient ; mais que, s'ils voulaient écrire au clergé russe, il lui ordonnerait de leur répondre. On a conservé la lettre des docteurs et les deux réponses des prélats de Russie ; mais devait-on attendre de la correspondance languissante de quelques ecclésiastiques ce que n'avaient pu opérer au concile de Florence de vives discussions, les désirs d'un empereur de Constantinople et l'intérêt peut-être ? Pouvait-on espérer de faire reconnaître, par des moyens

Journ. Pet. Vel.

1717. humains, la suprématie du pape à une église fière de son indépendance, depuis qu'elle a cessé d'être soumise au patriarche de Constantinople? La demande qu'on faisait au tsar était à-peu-près la même que si l'on priait le pape de reconnaître dans les matières ecclésiastiques la suprématie du tsar et de son synode.

Pierre avait eu la politesse d'écouter avec douceur les représentations de la Sorbonne et de lui laisser des espérances; mais, de retour
1718. dans états, il fit du pape lui-même le principal personnage d'une fête burlesque. Nous avons vu que déjà depuis un grand nombre d'années il s'était joué souvent, dans des parties de débauche, du chef si long-temps
Korb. respecté de l'église russe. Il s'avisa en 1718 de
Strahlenberg transporter sur la personne du pape le ridicule qu'il avait jeté sur le patriarche.

Il avait à sa cour un fou, nommé *Zotof*,
Mém. ms. qui avait été son maître à écrire. Il le créa kniaz-papa (prince-pape), et lui donna en cette qualité deux mille roubles d'appointemens et un palais. Le jour de son intronisation Zotof fut établi dans ce palais par le prince lui-même et conduit dans une salle qui n'avait d'autres meubles que des futailles : elles servirent de sièges à l'assemblée. Le prince-pape

fut harangué par une troupe de bouffons et 1718.
mené dans une autre salle où le repas était préparé. Des tables et des bancs de cabaret en faisaient tout l'ornement. Le trône papal, placé au haut de la principale table, ressemblait beaucoup à ces huttes que les ravaudeuses de Paris se construisent dans un tonneau. Après le dîner, on procéda à la formation du sacré collège. Le souverain nommait lui-même à Zotof ceux qui devaient être élus. Les hommes les plus notés par leur impertinence et par la plus basse crapule obtinrent la préférence dans cette burlesque promotion; mais Pierre eut la politique de mêler avec eux des gens qui lui étaient suspects, soit qu'il voulût seulement les rendre méprisables, soit plutôt qu'il espérât que l'ivresse les forcerait à se trahir : c'était sa coutume, dans toutes les parties de débauche, de se promener autour des tables et d'écouter les propos de ceux en qui l'excès du vin avait détruit la prudence. S'il leur échappait quelques paroles qui pussent lui donner des soupçons, il ne manquait pas de les approfondir dans la suite.

Quatre hommes excessivement bègues se rendirent le lendemain aux différens domi-

1718. ciles des cardinaux et les invitèrent à se rendre auprès du kniaz-papa. Des bouffons furent chargés de les recevoir à la porte du palais. On leur présenta dans la première antichambre, de la part du burlesque pontife, des bonnets d'un gros drap rouge et de longues et larges robes de la même étoffe. Conduits dans la salle du consistoire, ils s'assirent sur des futailles, et le trône du prince-pape était soutenu par des barriques. Chaque cardinal venait à son rang se prosterner devant le trône, recevait de la main du pape un verre d'eau-de-vie, et retournait s'asseoir sur la futaille.

Dès que Zotof eût reçu les hommages de tout son collège, on donna le signal pour se rendre au conclave qui devait se tenir dans une maison assez éloignée du palais papal. Les cardinaux firent processionnellement le trajet : des tambours ouvraient la marche. Ils étaient suivis par des traîneaux chargés de provisions de bouche et de liqueurs. Une foule de cuisiniers et de marmitons portaient des instrumens de cuisine et faisaient dans leur marche le plus ridicule charivari. Le son qu'ils tiraient de leurs poêles, de leurs chaudrons, de leurs marmites, accompagnait de la manière la plus discordante celui d'un grand

nombre de trompettes, de hautbois, de cors 1718.
de chasse, de violons et d'autres instrumens de musique.

Le kniaz-papa, environné d'une troupe d'ivrognes déguisés en moines de l'église latine, était à cheval sur une barrique d'eau-de-vie, posée sur un traîneau lentement tiré par quatre bœufs. Le tsar suivait cette marche, habillé en matelot hollandais, et la plupart des seigneurs de sa cour l'accompagnaient, vêtus d'une manière comique.

Des loges de planches avaient été préparées pour les cardinaux dans une vaste galerie. Chacun d'eux était seul, mais il avait une ample provision de vin et d'eau-de-vie. De jeunes espiègles qui avaient voyagé faisaient les fonctions de conclavistes : ils excitaient les cardinaux à boire et couraient d'une loge à l'autre semer entre eux la discorde. Ces hommes ivres, dont plusieurs moururent de débauche avant la fin du conclave, vomissaient de leurs loges des torrens d'injures les uns contre les autres, et s'il leur échappait des particularités qui pussent intéresser le tsar, il avait soin d'en prendre note.

Ils ne devaient sortir de leur prison que

1718. lorsqu'ils seraient tous d'accord sur des questions bouffonnes que leur envoyait proposer le kniaz-papa. Une pièce de vin ayant été trouvée mauvaise par un cardinal, on alla de loge en loge prendre l'avis du sacré collège : la décision fut renvoyée au pape, qui ordonna que la pièce serait mise à l'*index*.

Cette orgie dura trois jours et trois nuits. On ouvrit enfin les portes du conclave au milieu du jour, et le pape et ses cardinaux furent reportés chez eux dans des charrettes.

La fête du conclave se renouvela trois fois, et surtout dans les derniers temps il s'y commettait toutes les horreurs les plus capables de révolter la décence et la nature. Les Russes voyaient avec joie le pape avili dans les jeux Strahlenberg de leur souverain ; mais ces jeux indisposaient les cours catholiques et surtout celle de Vienne.

Ces fêtes n'étaient ni galantes ni ingénieuses : l'ivresse, la grossièreté, la crapule y présidaient. L'histoire se charge avec peine de ces détails qui dégradent le héros ; mais elle doit peindre l'homme en même temps qu'elle trace les actions du grand homme.

Pût-elle n'avoir à transmettre à la postérité

que quelques traits de mœurs grossières, mêlés à des faits glorieux! mais il est des récits qu'elle ne trace qu'en frémissant, et qu'elle effacerait, si la vérité, qui lui commande, ne lui ordonnait de les conserver. Tel est celui du procès d'Alexis, jeune prince faible, mais incapable de crime, et condamné à mort par son père. 1718.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

